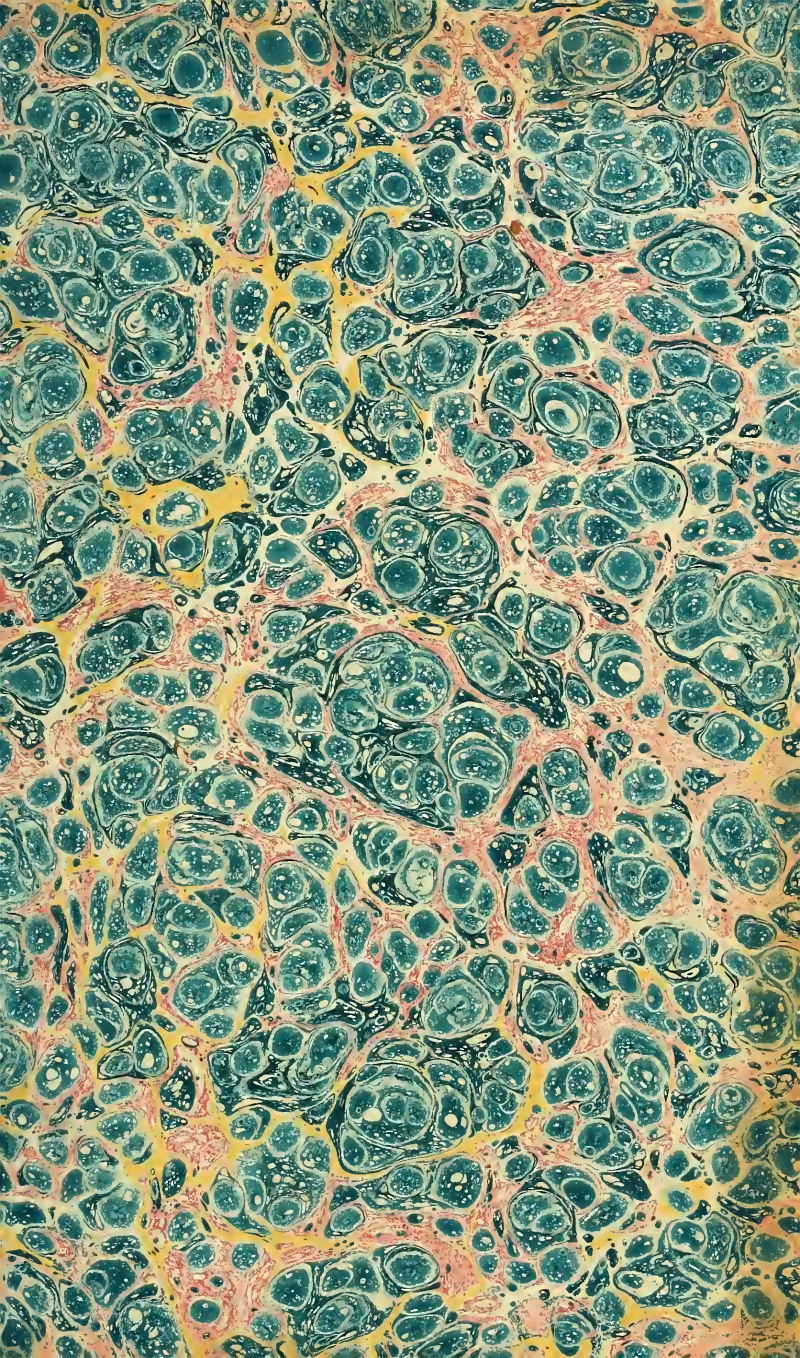
SHELF NO. L.52.16 v.2.
LANDSCAPE ARCHITECTURE.

The Collection of
Henry Sargent Codman
and
Philip Codman,
Landscape Architects.

Given
as a Memorial of them
to
The Public Library of the City of Boston
by
Mr. and Mrs. James M. Codman.
1896.



a m Bourgeoy-

Henry Sargent Codman

Paris. March, 1888.

VOYAGE

D'UN FRANÇAIS

EN ANGLETERRE.

TOME II.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Boston Public Library

http://www.archive.org/details/voyagedunfrana02simo

JEUNE FILLE DU PAYS DE GALLES. Voy. Tom. I. pag.

VOYAGE
D'UN FRANÇAIS
EN ANGLETERRE,

PENDANT LES ANNÉES 1810 ET 1811;

AVEC

DES OBSERVATIONS SUR L'ÉTAT POLITIQUE ET MORAL, LES ARTS ET LA LITTÉRATURE DE CE PAYS, ET SUR LES MŒURS ET LES USAGES DE SES HABITANS.

Orné de 15 Planches et de 13 Vignettes.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, rue de Bourbon, n° 17;

Et à STRASBOURG, même Maison de commerce.

1816.

d. 32.16
Vol. 2

Mr & Mrs James M. Codman.
Nov. 24, 1896.

2 v.

VOYAGE
D'UN FRANÇAIS
EN ANGLETERRE.

De la métaphysique qui est à présent un peu négligée, les savans écossais ont passé à la géologie, de l'esprit aux pierres, sujets à peu près également impénétrables. Il parut ici, il y a quelques années, un nouveau système de la terre qui acquit une grande célébrité, méritée à bien des égards. L'invention en est due au docteur Hutton; mais ce fut M. Playfair, dont j'ai déjà parlé ailleurs, qui en rédigea l'histoire sous le titre d'*Exposition de la Théorie de la Terre, du docteur Hutton.* Un inventeur qui n'avait pas l'art d'écrire, ne pouvait être plus heureux en commentateur. M. Playfair écrit aussi bien que Buffon, mais avec plus de solidité, de prudence et de modestie; et dans un pays où l'éloquence est rarement de mise en matière de science, la science passe pour de la simplicité. Le système du docteur Hutton, connu du monde savant, ne l'est probablement pas de la généralité des lecteurs étrangers; et l'explication la plus vrai-

semblable que je connaisse des révolutions épouvantables que notre globe a évidemment éprouvées, me semble être d'un assez grand intérêt à ses habitans pour faire lire le court exposé que j'en vais faire.

La croûte solide de notre globe est composée de rochers en grandes masses informes comme le granit, ou en lits parallèles entr'eux; les rochers sont la plupart un assemblage hétérogène de débris des premières générations de rochers : c'est du sable ou des fragmens de pierres liées par un ciment commun, de l'argile endurci, du roc calcaire rempli de coquillages et d'empreintes de poissons et de plantes connues et inconnues; du charbon fossile qui laisse souvent voir des indications de substances végétales dans sa formation, et enfin, quelques-uns de ces lits se trouvent être du sel marin : il est difficile de se refuser à croire que ces lits parallèles n'aient été déposés successivement sous les eaux de la mer : les débris de la terre ferme transportés par le courant des fleuves, et l'érosion successive des rivages, ont contribué à les former dans le repos des profondeurs de l'Océan. Toutes les théories s'accordent à peu-près là-dessus.

Mont-Rosa dans les Alpes, dit M. Playfair, est entièrement composé de rochers stratifiés régulièrement en couches horizontales; le sommet le plus élévé de cette montagne est, suivant M. de Saussure, 2430 toises au-dessus du niveau de l'Océan (14,739 pieds anglais), ou seulement

20 toises de moins que le Mont-Blanc [1]. Il compare fort justement ces sortes de montagnes aux piliers de terre que les ouvriers employés à des déblais laissent debout pour servir à mesurer la quantité de terre enlevée. Elles présentent, en effet, une preuve frappante du pouvoir de dégra-

---

[1] Pallas, dit M. Playfair, décrit une côte élevée de la Crimée, composée de lits de rochers calcaires exactement parallèles entre eux, inclinés de 45° à l'horizon. Elle s'étend le long de la mer 86 milles sans interruption, ce qui, considérant l'inclinaison, équivaut à 61 milles; or cette longueur ayant été originairement la hauteur, c'est comme si l'on descendait dans un puits de 20 lieues de profondeur, tout à travers des lits de dépôts successifs; c'est-là assurément un fait bien remarquable. M. Playfair pense que les lits peuvent avoir glissé les uns contre les autres, de manière à prolonger indéfiniment la ligne de leur diagonale et leur longueur, ou plutôt profondeur apparente. En effet, si ces dépôts ont été formés sous les eaux de la mer, quelle profondeur cela lui supposerait! M. La Place n'estime la profondeur moyenne de l'Océan qu'à 11 milles, et la plus grande profondeur mesurée a été environ 5000 pieds, ou près d'un mille. Mais supposant l'Océan assez profond pour admettre des dépôts de 20 lieues d'épaisseur, d'où seraient venus les débris nécessaires à leur formation? La terre ferme de tout un continent n'y aurait pu suffire. Au reste, cette difficulté ne serait point particulière au système du docteur Hutton, la formation par les eaux étant commune à tous les systèmes. Il y eut une autre difficulté qui leur est commune, c'est l'arrangement des différentes substances en couches distinctes, au lieu d'être mêlées confusément, ou suivant l'ordre seul de leur pesanteur.

dation de l'eau, de l'air, des gélées et du temps. L'extrême lenteur de ce procédé naturel ne prouve rien contre sa réalité, et marque seulement l'imperceptibilité de notre propre durée. Les couches ou lits, quoique toujours parallèles entr'eux, ne se trouvent cependant presque jamais dans la situation horizontale, naturelle à un dépôt, mais inclinés, souvent rompus, et les deux parties différemment inclinées, enfin quelquefois courbées. Il paraît évident qu'une force d'expansion irrésistible, agissant sous ces lits après leur formation, en a non-seulement dérangé la position, mais les a soulevés, c'est-à-dire, qu'elle a soulevé tout le fond de la mer, et en a formé des continens nouveaux, avec leurs chaînes de montagnes, de deux à trois mille toises d'élévation; tandis que les anciens continens, affaissés et écroulés sous les pieds de leurs habitans, ont reçu les eaux de l'Océan. Ces changemens ont pu être graduels; il y a des exemples nombreux de terres couvertes ou découvertes par la mer, de mémoire d'homme, qui supposent nécessairement, soit un affaissement, soit un soulèvement local. Ils ont pu être soudains, et s'étendre à la fois sur la totalité ou sur une grande partie de la surface de la terre, et les traditions universelles du déluge semblent se rapporter à des catastrophes de cette nature.

Jusqu'ici le docteur Hutton ou ses disciples, appelés *Plutonistes*, ne diffèrent pas beaucoup des disciples de Werner ou Neptunistes; car

ceux-ci supposent aussi un affaissement de la croûte extérieure dans certaines cavernes intérieures, qui explique le brisement et l'inclinaison des lits parallèles ; ils supposent aussi la retraite des eaux de la mer dans ces mêmes cavernes, ce qui n'est pas fort différent du versement d'un bassin à un autre des Huttoniens ; mais ces derniers, continuant l'examen des apparences terrestres, disent que les eaux de l'Océan peuvent bien avoir arrangé les matériaux des lits de rochers, mais non pas les avoir endurcis; et si elles eussent pu les endurcir, comment les courber ensuite, comme ils se trouvent l'être quelquefois sans brisement? Un autre agent est nécessaire pour opérer cet endurcissement, et bien plus encore pour soulever et affaisser des continens. Le feu est le seul agent capable de produire ces effets, et ils supposent en conséquence un feu intérieur, allumé par des causes qui sont loin d'être inexplicables, à certaines périodes, généralement ou localement. Il en est résulté une fusion intérieure, le boursouflement et l'affaissement de la croûte extérieure : dans certains cas, cette croûte soulevée s'est rompue tout-à-fait, et a laissé passer la matière en demi-fusion, laquelle, en se refroidissant, a formé ces masses qui composent les plus hautes montagnes, telles que le granit. La figure suivante rendra plus intelligible l'arrangement relatif de ces rochers en masse, et de ceux qui le sont en lits :

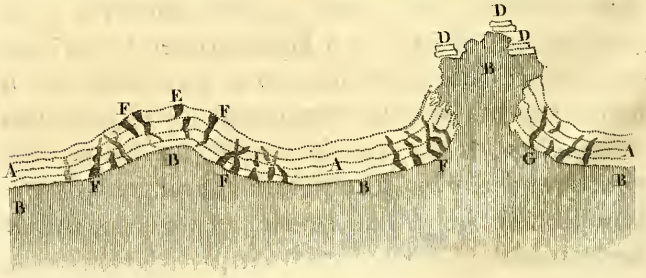
A, rochers en lits parallèles formant la plaine, rompus et retroussés à la base des plus hautes montagnes.

B, masse granitique formant les plus hautes montagnes, ainsi que la base des lits parallèles.

D, fragmens de rocs appartenant aux lits parallèles qui se trouvent souvent placés sur les sommets granitiques, comme s'ils eussent été soulevés à l'époque de leur éruption.

E, montagne inférieure formée par le boursoufflement et la courbure des lits, sans éruption de la matière granitique.

F, sont les fentes que la courbure violente occasionne, et il est extrêmement remarquable que ces crevasses, du moins celles dont l'ouverture est de bas en haut, sont ordinairement remplies par une continuation de la masse granitique, en quelque sorte injectée dans son état liquide, ou bien sont remplies de substances métalliques, formant ce que l'on appelle les filons ou veines des mines, qui se trouvent toujours dans des fentes disposées de cette manière, inclinées à l'horizon, diminuant de largeur en montant, à travers et jamais dans le sens des lits, quelquefois disposés en escalier G, quand la fente n'est pas droite de lit en lit, se croisant et se traversant. Les mineurs rencontrent souvent dans ces fentes, des fragmens ou blocs de pierre d'une nature toute différente du roc dans lequel ils se trouvent, et qui n'ont pu y pénétrer que de bas en haut.



Cette figure n'est point dans l'ouvrage de M. Playfair : je la donne ici pour rendre l'explication plus facile, sans prétendre dire que l'ordre ou l'arrangement relatif des différentes substances se trouve nulle part aussi marqué dans la nature ; mais telle est l'idée générale du mécanisme terrestre suivant cette théorie.

Le docteur Hutton devina un principe nouveau, établi depuis par des expériences, l'effet de la compression sur les matières exposées à l'action du feu, et il répondit d'avance aux objections de ses adversaires. Il devina, par exemple, que les bancs de cette matière calcaire, de coquillages et de madrépores, gisant à de grandes profondeurs sous terre ou sous mer, et soumis à l'action du feu ou chaleur intérieure, au lieu de perdre le gaz carbonique et de se calciner en chaux, subiraient une véritable fusion, et en se refroidissant, seraient crystallisés en marbre et autres rochers calcaires, ou en nodules et veines de spath épars et isolés dans d'autres rocs, conservant par la même cause (le poids des masses supérieures [1]) l'empreinte et quelquefois la substance même de plantes et d'animaux qui n'aurait pu se volatiliser. Il comprit que les lits de substances végétales, tourbières, forêts, etc. ensevelies de la même manière sous la mer ou les terres, au lieu de brûler et d'être réduits en cendres, avaient dû se fondre en une masse

---

[1] *Superincumbent :* c'est un mot qui nous manque.

bitumineuse, telle que le charbon fossile. Il comprit que le sel marin, disposé en lits dans le sein de la terre, avait également dû se fondre sans séparation de ses élémens; enfin, que toutes les substances diverses, pénétrées et dissoutes par la matière de la chaleur, avaient dû éprouver, dans leurs prisons respectives, une décomposition locale et une nouvelle combinaison, sans perte d'aucun élément, tout étant retenu dans sa place. On a demandé au docteur Hutton ce que c'est que son feu intérieur, comment il l'allume, et comment il l'entretient ? s'il brûle toujours ou bien s'il s'allume, s'éteint et brûle encore, suivant qu'il en a besoin pour cuire son monde renouvelé et jeté dans un nouveau moule lorsque l'ancien est usé ? Il eût pu répondre, et il a probablement répondu, que l'action du feu est aussi bien marquée que celle de l'eau sur la surface de notre globe; que si l'existence d'un feu général dans les entrailles de la terre est difficile à expliquer, l'existence de l'Océan sur le sommet des hautes chaînes de montagnes, où il a laissé des bancs de coquilles et de plantes marines jusqu'à 15,000 pieds au-dessus de son niveau actuel [1], ne l'est pas moins; que si la manière d'agir de ces deux agens est incertaine, leur action est pourtant évidente et qu'il ne faut pas rejeter ce que l'on sait, à cause de ce que l'on ne sait pas. Au surplus,

---

[1] Mont-Rosa, dans les Alpes, et au Pérou.

l'existence d'un embrasement intérieur, sous de grandes sections, ou même sous toute la croûte de notre globe à la fois, n'est pas fort difficile à concevoir. On sait que l'Etna et le Vésuve ont des éruptions simultanées, et par conséquent, une communication intérieure. Bien plus, lors de la grande éruption de ces volcans, en 1783, l'Islande fut ébranlée de secousses épouvantables; ses volcans vomirent aussi des torrens de feu, et de grandes îles sortirent du sein de la mer, à 40 milles de ses côtes [1]. Lors du mémorable tremblement de terre de Lisbonne, en 1755, les lacs de l'Écosse, Loch Ness en particulier [2], furent étrangement agités, versant leurs eaux alternativement d'une extrémité à l'autre, comme si leur niveau eût été changé. Il y a enfin une multitude d'exemples d'éruptions de volcans et d'agitations simultanées à de grandes distances, qui indiquent des communications souterraines; et quand on considère qu'il y a, suivant Werner [3], 193 volcans à présent en activité sur la surface de la terre, outre un bien plus grand nombre

---

[1] Cette grande éruption de 1783 fut accompagnée d'un obscurcissement de l'atmosphère qui se fit remarquer dans toute l'Europe pendant plusieurs semaines, ou même plusieurs mois, et dont l'auteur se souvient parfaitement. En Islande le soleil disparut pendant trois ans.

[2] Pennant et Gilpin : ce dernier fait mention d'un bateau déposé par les eaux de Loch Tay sur la terre, vingt toises au-dessus de son niveau ordinaire.

[3] Jameson's Geognosy.

qui sont éteints ou assoupis, il semble qu'il n'y a pas si loin de cet état de choses à un embrasement universel, que l'un ne puisse nous aider à imaginer la possibilité de l'autre [1].

De mauvais plaisans ont fait semblant de croire que le soulèvement du fond de la mer des Huttoniens, n'était point accompagné de l'affaissement simultané des continens; mais que dans leurs renflemens alternatifs, les différentes parties de la surface de notre globe, devenues terres et mer successivement, montant toujours et ne descendant jamais, rempliraient à la fin de leur bouffisure monstrueuse tout l'espace qui nous sépare de la lune. C'est au journal d'Édimbourg (octobre 1802), que le système du docteur Hutton est redevable de cette accusation gratuite. M. Playfair ne s'est pas expliqué fort positivement, parce qu'il ne pouvait prévoir une semblable objection; mais il eût été plus raisonnable et plus charitable de supposer que la fusion intérieure du système avait lieu sans distinction de terre ou de mer; qu'elle bouleversait indifféremment la croûte supérieure et en modifiait les inégalités, mais sans hausser

[1] Depuis que ceci est écrit nous avons eu, en Amérique, un grand exemple de l'étendue d'action des tremblemens de terre et des volcans. Tout le pays que le Mississipi traverse a été agité et bouleversé à diverses reprises pendant plusieurs mois, et les secousses se sont portées jusqu'aux Antilles, où une éruption volcanique ayant eu lieu, le tremblement a cessé.

ou baisser le niveau général. La profondeur moyenne de la mer est évaluée par La Place à 11 milles; les plus grandes hauteurs de la terre ferme sont de 3 à 4 milles; les inégalités de notre globe ne sont donc qu'environ 15 milles, ce qui n'est à son diamètre (9000 milles), que comme un est à 600, et beaucoup moins sensible que les inégalités de la surface d'une orange, inégalités qui semblent les moindres possibles, que l'on eût lieu d'attendre de la fusion intérieure, dont les simples volcans suffisent pour donner une idée.

Hutton et ses disciples, dans la ferveur de leur zèle, et la plénitude de leur foi en un feu ou en une chaleur centrale, ou du moins intérieure, dédaignent l'assistance des simples volcans, et sont très-attentifs à distinguer les produits de ceux-ci, tels que la lave ordinaire, des produits de leur volcan par excellence, c'est-à-dire, le granit et tous les rochers en masse. De tous ceux-ci le roc que l'on appelle en Écosse *whin*, s'approche plus que tout autre des produits volcaniques : c'est une espèce de basalte en grandes masses, disposées généralement en terrasses, à faces verticales, souvent marquées de piliers prismatiques. Les environs d'Edimbourg sont, comme je l'ai déjà dit, hérissés de masses de cette espèce. L'analyse de celle qui forme Calton Hill [1], présente une ressemblance bien remar-

[1] Par sir James Hall.

quable à la lave de l'Etna ; et une différence non moins remarquable, c'est que le gaz carbonique est resté uni aux fragmens calcaires dans le whin ou basalte, et que ces fragmens, après leur fusion, se sont cristallisés en spath, tandis qu'au contraire, dans la lave des volcans, les monceaux calcaires sont devenus de la chaux, différence que les Huttoniens expliquent fort bien par la différence de masse de la lave et de la basalte, et de la pression qui en résulte.

Whin roc.			*Lave de l'Etna.*		
Silex	50		Silex	51	
Argile	18	50	Argile	19	
Oxide de fer	16	75	Oxide de fer	14	50
Terre calcaire fondue et cristallisée	3		Terre calcaire calcinée	9	50
Eau	5		Soude	4	
Soude	4		Acide muriatique	1	
Acide muriatique	1				
	98	25		99	

Les caractères extérieurs de ces deux substances sont également semblables, d'un gris de fer noirâtre ou verdâtre, parsemé de petits points blancs, et se décomposant à l'air assez rapidement : on croirait en effet voir dans ces énormes masses à sommets aplatis, des indices d'un Océan de lave, tandis que celle des volcans coule en petits ruisseaux. Ce système, tout ingénieux et probable qu'il soit, était pourtant un peu bâti en l'air. Sir James Hall l'a repris sous

œuvre par une suite d'expériences, dont le résultat est de la plus grande importance, et le système lui doit autant qu'à son inventeur : d'abord il a fait voir que la fusion des rochers donne par le refroidissement rapide, au lieu de verre, du rocher, et précisément le même rocher, lorsque le refroidissement est très-lent, comme il doit l'être dans les grandes masses ; ainsi la matière des rochers en fusion, rejetée des entrailles de la terre, a dû rester rocher, et non pas devenir verre : il est vrai qu'il n'a encore reproduit que la pierre basaltique, appelée *whin*, plus homogène que le granit. S'il réussit à faire du granit, l'incrédulité ne tiendra pas contre ce miracle [1]. Sir James Hall a obtenu un succès encore plus important, en fondant le roc calcaire : ce que le feu des volcans ou celui du miroir ardent n'avait pu faire a été accompli par le secours de la compression uni à un degré de chaleur assez mo-

---

[1] Sir James Hall s'est déjà approché de ce miracle; il a trouvé que le feldspath et le quartz du granit pulvérisés fondaient facilement ensemble, l'un servant de flux à l'autre; mais qu'en refroidissant ils se formaient de nouveau en cristaux distincts, justement apposés et enclavés comme on le voit dans le granit. Il est à propos de remarquer, au surplus, que le granit ne forme point exclusivement la substance des plus hautes montagnes. Les Cordillières, par exemple, et certaines montagnes très-élevées dans les Sandwich Islands, sont composées, suivant le professeur Jameson, de clink stone, substance à peu près semblable au *whin* de l'Écosse ou basalte.

déré; il a fait du marbre avec des coquilles, et *prouvé* ce que le docteur Hutton avait *dit*.

Cependant les Huttoniens ne se contentent point du degré de probabilité déjà très-satisfaisant qui appartient légitimement à leur système; ils poussent leur pointe vigoureusement, et vous montrent en toute confiance, et sans admettre le moindre doute, ce qui s'appelle, dans le langage technique, leurs *digues* et leurs *jonctions*; c'est-à-dire, les endroits où la lave centrale a déchiré l'écorce de notre globe, et s'est insinuée entre les lits parallèles, les séparant, les soulevant et les renversant; enfin, produisant du plus au moins les effets dont j'ai cherché à donner une idée dans la figure précédente; ils montrent aussi les traces de calcination que la matière enflammée a laissées sur les surfaces avec lesquelles elle a été en contact lors de son éruption [1]. Le grand rocher isolé appelé Salisbury Crag, situé aux portes d'Édimbourg, présente quelques phénomènes de cette nature, infiniment moins inexplicables par la théorie du doc-

---

[1] J'ai vu, dans le cabinet de M. Allan, savant amateur de minéralogie d'Édimbourg, des nodules de pierre à feu qui paraissent avoir été calcinés en terre rouge dans les parties qui se sont trouvées en contact avec les veines ou *digues*; tandis que le reste du même nodule un peu plus éloigné n'avait éprouvé aucun changement. Les lits de charbon fossile traversés par ces digues ou veines de *whin*, présentent le même phénomène, c'est-à-dire, que le charbon est devenu *coke* au point de contact.

teur Hutton, que par aucune autre. La forme générale de cette masse est celle d'une haute terrasse dont le sommet penche vers le nord-est, présentant, du côté de l'ouest, un front perpendiculaire d'environ 3000 pieds. La moitié de cette hauteur est masquée d'un talus rapide, au-dessus duquel voici ce que la surface du rocher laisse voir :

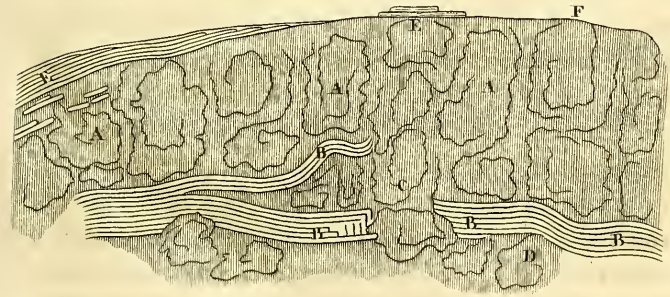
A, masse informe d'une espèce de basalte appelée *greenstone*, d'un verd noirâtre ou verdâtre (*hornblend* et *feldspath*).

B, lits parallèles entre eux d'un argile rougeâtre endurci et comme *cuit*, interrompus en C par la masse basaltique, qui semble s'être fait jour à travers, et avoir dérangé et *fendu* les lits parallèles, entre lesquels elle a pénétré comme un coin.

D, masse de basalte et d'une espèce de lave en boule qui a pénétré à travers une partie des lits d'argile.

E, lits parallèles du même argile, endurci, et de roche de sable * d'environ 20 pieds d'épaisseur, qui diminuent vers le haut, et en F laissent la masse basaltique à découvert; sa surface est décomposée en terre, et recouverte de gazon.

* Sandstone.



On montre aussi, sur la face perpendiculaire de la masse basaltique, appelée Arthur's Seat, un grand morceau de rocher stratifié de 15 à 16 pieds de large, et épais de 9 à 10 pouces, adhérant et comme encadré dans la basalte; tandis que les lits auxquels ce morceau a évidemment appartenu, se voient beaucoup au-dessous.

Le docteur Hutton a vu dans la nature un principe de destruction constamment actif. Les gelées, les pluies, le vent et le courant des eaux usent, détachent, et emportent sans cesse les débris des continens vers la mer; et il a supposé un principe de renouvellement opposé à celui-là, comme le bon et le mauvais principe des Persans; mais la destruction et la reproduction entières et totales, sont les extrêmes de sa théorie, et n'en forment point une condition nécessaire. La fusion intérieure, quelles que puissent être ses causes (et les volcans, avec leurs communications internes et lointaines, en sont une image vivante) peut agir sans attendre ce période extrême, soulevant et affaissant indifféremment les vieilles et les nouvelles formations, les croisant et les mêlant, et jetant sur les détails du monde minéral une apparence de désordre, de confusion et d'absence de plan, entièrement opposée au caractère universel de tous les autres ouvrages de la nature. Le système Huttonien, loin de souffrir de ces irrégularités, les explique; elles sont les indices de ces révolutions

mêmes qu'il suppose. Des générations successives de mondes, et une révolution de ruines ! L'imagination s'effraie sur le bord de cet abîme des temps, où l'esprit de système ose la conduire.

Il me semble que ces débris de plantes et d'animaux que l'on découvre sur toute la terre, le plus souvent d'espèces étrangères au climat où elles se trouvent ; ces plantes et ces fruits de l'Inde en France, et dans toute l'Europe ; des squelettes de crocodiles en Angleterre, d'éléphans en Sibérie ; des îles tout entières composées de l'ivoire de leurs dents, sous le pôle ; enfin, la découverte récente, dans des terres toujours gelées, de la carcasse entière d'un rhinocéros [1], encore couverte d'une partie de sa peau et de ses chairs : tant d'autres exemples enfin de cette nature, parlent un langage encore plus fort que tous les phénomènes du règne minéral : on ne saurait le méconnaître. Ces animaux n'ont point vécu dans les lieux où leurs ossemens se trouvent à présent ; les plantes du tropique ont encore moins, s'il est possible, végété sous le pôle ; il faut avoir recours à une autre explication, et je n'en vois point d'aussi satisfaisante que ces ver-

[1] La tête de ce rhinocéros est conservée à Pétersbourg, où elle a été déposée par Pallas. Un dégel accidentel de la portion de terre dans laquelle ce corps mort avait été enveloppé pendant tant de siècles, en occasionna la découverte.

semens violens et soudains des eaux de l'Océan d'une partie de la surface de la terre sur l'autre, en conséquence des changemens de niveau de cette surface, soulevée et abaissée par l'effort tout puissant des matières en fusion au-dessous d'elle. Supposons le bassin de l'Océan entre les tropiques soulevé par cet effort, et le continent voisin s'enfonçant en même temps par son propre poids dans cette même matière en fusion ; les eaux précipitées de leur ancien bassin dans le nouveau, ont dû balayer en un instant tout ce qui se trouvait sur sa surface : les plantes et les animaux tourbillonnant en masse dans cette débâcle universelle, ont dû être emportés du premier bond, avec la première épouvantable vague, jusqu'aux extrémités de la terre, entassés dans des recoins ou dans des cavernes [1], ou déposés sur les grandes plaines de la Sibérie ou de l'Amérique septentrionale où cette vague destructive est venue mourir. L'argile, le sable,

---

[1] Les cavernes de Bayreuth en Franconie sont remplies d'une quantité prodigieuse d'ossemens de grands animaux d'espèces connues et inconnues, principalement carnivores, entassés sur la surface ou dans les fentes et cavités, ou incorporés dans le rocher. Le roc de Gibraltar et les côtes de la Dalmatie montrent les mêmes amas d'ossemens, parmi lesquels on dit en avoir découvert appartenant au corps humain. L'immensité de ces dépôts d'ossemens laisse en doute s'ils ont été le résultat d'une longue suite d'années ou d'une catastrophe soudaine et générale, qui enveloppa à la fois tout ce qui avait vie sur la terre.

les pierres, emportés par le même effort, ont été déposés de même, et les débris de plantes et d'animaux qui se sont trouvés enveloppés et incorporés dans les lits de ces matières, y ont laissé leur empreinte et leur substance.

Le commentateur du docteur Hutton n'a point fait usage de cette grande débâcle pour expliquer le transport des débris de plantes et d'animaux loin des lieux où ils ont vécu; il semble même avoir adopté l'inconcevable supposition que les éléphans et les rhinocéros ont pu exister sous le cercle polaire. Je m'attribue quelque mérite d'avoir enrichi ce système d'un moyen d'expliquer le phénomène le plus surprenant dans l'histoire des corps organisés. Devenu ainsi, sans m'en douter, associé à ses succès, je ne tarderai pas à y croire; et véritablement, il me paraît déjà, à tous égards, supérieur au système de simple dépôt et de cristallisation des géologistes allemands. Le docteur Hutton adopte leurs moyens en grande partie, mais il ajoute à l'action de l'eau celle de la chaleur, dont il est tout-à-fait impossible de se passer. Son système a de plus l'avantage d'expliquer l'aplatissement de la terre aux pôles. Il est sans doute bien extraordinaire qu'une masse aussi solide que la terre se trouve avoir précisément la figure qu'un fluide aurait prise dans les mêmes circonstances. Buffon avait expliqué ce phénomène par la fusion seulement; Werner, par la dissolution; Hutton se sert de ces deux moyens successifs.

La nomenclature de Werner est fondée exclusivement sur l'apparence des substances, sans égards à leur composition; elle classe, par exemple, le saphir parmi les cailloux, quoiqu'il contienne $\frac{98}{100}$ d'argile, et l'opale, dans le genre des argiles, quoiqu'il contienne $\frac{98}{100}$ de silice en matière des cailloux [1].

> And all a rhetorician's rules
> Teach nothing but to name his tools.

On en est à se faire une langue géologique, et à nommer les élémens de la science.

Werner et Hutton diffèrent essentiellement sur un point de fait. L'Allemand veut que tous les filons des mines soient ouverts par en haut; l'Écossais, par en bas: ils s'accordent sur ce que ce sont des cassures accidentelles, des fentes à travers les rochers, ouvertes à une extrémité, fermées à l'autre, et qu'elles sont toutes perpendiculaires, ou à peu près, aux lits de ces roches qu'elles traversent; mais il importe au système de ceux-ci de les remplir par injection de leur matière en fusion venant d'en bas, et à ceux-là de leurs dépositions et cristallisation par les eaux venant d'en haut; et les rochers, prenant parti dans cette dispute, ne manquent pas de se fendre et de se remplir comme il convient réciproquement. La situation de Werner est cependant in-

---

[1] Jameson's mineralogy.

finiment plus critique et plus dangereuse que celle des Huttoniens; car, s'il est bien constaté qu'une seule fente a été remplie par en bas, son système est renversé à ne se plus relever; tandis que toutes les fentes étant remplies d'en haut, excepté une, cette seule petite fente, remplie d'en bas, proclame Hutton vainqueur. Aussi les Werneriens n'épargnent rien pour défendre ce dernier retranchement, et étant mieux fournis de détails géologiques, ils se présentent en grande force. Voici, par exemple, un fait qui, bien constaté, serait un argument difficile à parer : c'est une fente énorme dans une montagne de schiste situé quelque part en Allemagne, remplie de wakke, et remplie par en haut, cela va sans dire. Dans ce wakke, à cent cinquante toises de profondeur, on trouve des arbres à demi-pétrifiés, avec leur écorce, leurs branches et leurs *feuilles*. Or, il faut savoir que le roc appelé par Werner *wakke*, est une sorte de basalte argileux, et précisément l'un des produits de la fusion intérieure des Huttoniens : ceux-ci peuvent dire, notre matière en fusion a débordé, puis trouvant votre fente, elle y a coulé comme dans un moule; mais ces arbres! ils auraient dû être changés en charbon, et les voilà changés en pierre. Hé bien, c'est qu'ils étaient déjà pétrifiés, avant que le wakke en fusion vînt couler dans la fente. A la bonne heure, mais les *feuilles*, est-il probable qu'elles eussent résisté, pétrifiées ou non, à la chute d'une cataracte de minéral en

fusion, sans être arrachées de leurs branches, emportées et détruites? A cela il n'y a guère d'autre ressource que de laisser voir des doutes sur le fait, ou des soupçons d'exagération. Mais les Werneriens sont inépuisables, et à défaut de ce fait, ils sont prêts à en produire mille autres, dont on ne peut pas aller faire la vérification dans les mines de l'Allemagne. Ceci me rappelle un conteur de ma connaissance, fertile en histoires et anecdotes merveilleuses : au moindre mot de surprise, au moindre coup d'œil de doute, il avait coutume d'ajouter tout de suite quelque nouvelle circonstance encore plus extraordinaire, à l'abri de laquelle il comptait faire passer l'autre; commençant par, *et même*, etc. On avait découvert son faible, et les plaisans savaient, quand ils le jugeaient bon, lui faire dire, *et même!*

Le zèle géologique a fait faire le voyage de l'Islande, l'été dernier, à un gentilhomme écossais, sir George Mackenzie, accompagné de deux jeunes étudians du collége d'Édimbourg, pleins d'ardeur et de science, M. Holland [1] et M. Bright; ils en ont rapporté un grand nombre d'observations intéressantes, et quelques-unes d'elles sont très-favorables à la théorie huttonienne. On espère qu'elles seront bientôt communiquées au

---

[1] M. Holland a eu la bonté de me donner une partie de la collection précieuse de minéraux qu'il a apportée d'Islande.

public. Une des merveilles minéralogiques de ce singulier pays, est le *surturbrand ;* on donne ce nom à des troncs d'arbres pétrifiés qui se trouvent arrangés en lits sous d'autres lits de rochers, aplatis, et comme écrasés par leur poids; les fibres ligneuses, les cercles annuels du bois, l'écorce, et même quelquefois les feuilles sont encore parfaitement visibles; cette substance est dure et cassante, elle brûle lorsqu'on l'expose au feu; c'est enfin du charbon fossile. Le plateau que j'ai vu avait environ 18 pouces de large et 3 pieds de long. Il croît à peine en Islande des arbrisseaux du diamètre de 4 pouces; rien qui ressemble le moins du monde à ces arbres minéralisés; ils ne sortent point du sol de l'Islande, les lits de rochers qui les couvrent, déposés par les eaux à une époque nécessairement postérieure à leur existence, n'ont pas été formés et consolidés où on les voit. Les arbres et les rochers doivent la situation qu'ils occupent à quelques-unes de ces révolutions prodigieuses qui ont déchiré et renversé la surface de notre globe, et dispersé ses matériaux, et dont aucun phénomène connu de nous ne saurait donner une idée. J'ai appris de ces voyageurs, que l'espace de mer qui est entre l'Islande et le continent de l'Amérique septentrionale, a été successivement envahi par les glaces, de manière à être devenu depuis quelques années tout-à-fait impraticable. Ce progrès singulier pourrait expliquer l'apparence de ces montagnes flottantes, qui ont été fatales à plu-

sieurs navires dans leur passage entre l'Europe et les États-Unis, et qui sont la source d'appréhensions continuelles en été; elles descendent jusqu'au quarantième degré de latitude. Leur première apparence dans cette latitude méridionale fut, je crois, en 1803 [1].

Avant de quitter cette digression géologique,

---

[1] Le paquebot anglais *Lady Hobart* périt au mois de juin 1803, contre une île de glace plus haute que ses mâts, et très-étendue. Le navire américain *le Jupiter* périt le même été avec une grande partie de son équipage et de ses passagers. Depuis ce temps le danger étant connu, il y a eu moins d'accidens.

On a observé que les côtes où la mer est profonde n'ont point de glace. Celles de la Norwège, si hautes et si escarpées, sont exemptes de glace; tandis que les plages de la Hollande, quoique bien plus méridionales, en sont couvertes. A mesure que la surface de la mer se refroidit, l'eau, devenue plus pesante par sa condensation, descend, et est remplacée par une nouvelle surface, jusqu'à ce que toute la masse des eaux ait acquis une certaine température (40 de Farenheit) où il n'y a plus de condensation. On conçoit que la masse des mers profondes est long-temps à se refroidir, et que les intervalles de calme ne durent pas assez pour que le procédé arrive à sa fin. Toute la côte de l'est du continent de l'Amérique est basse, et par conséquent favorable à la formation de la glace; mais il est singulier que cette formation ait augmenté dans les derniers temps. Ne serait-ce point que le fond de la mer entre l'Islande et le continent s'est élevé suivant le procédé *huttonien*, et que la profondeur de la mer est par conséquent diminuée depuis quelques années, peut-être depuis la grande éruption de 1783?

qui est peut-être déjà trop longue, je dois faire mention de l'aspect singulier que présente le rivage de la grande baie du *Frith of Forth*, 2 ou 3 milles à l'ouest de Leith, où le docteur Th**, professeur de chirurgie au collége d'Édimbourg, et amateur de minéralogie, a bien voulu me conduire. La mer mine et dégrade ce rivage continuellement, et emportant le sol, laisse épars une grande quantité de fragmens isolés, la plupart basaltiques, de l'espèce appelée *green stone* et amygdaloïde, de beaux morceaux de quartz jaune et blanc, quelques pierres criblées de petits trous faits, à ce que l'on assure, par une espèce de poisson. Toutes ces pierres reposent sur un lit d'argile, couleur d'ardoise, assez dur pour résister à la mer, quoique suffisamment ductile pour recevoir l'impression de la pointe d'un bâton. Cette argile est remplie de nodus ou tubercules de forme lenticulaire renflée, d'une pierre dure et pesante, pleine de pyrites et de matières charbonneuses, et ayant dans son centre des ramifications de fer dont la cassure est tout-à-fait métallique et brillante. Ces pierres, mises au fourneau, rendent beaucoup de fer. Parmi l'argile, on voit quelques lits très-minces de pierre, de sable et de pierre calcaire. Cette masse de lits, s'élevant insensiblement vers l'ouest, suivant l'inclinaison générale des rochers de tout le pays, se termine brusquement en sections perpendiculaires de 10 à 15 pieds, qui laissent voir l'argile tout parsemé

des mêmes nodus de pierre à fer, le tout reposant sur un lit de véritable charbon fossile de 8 pouces d'épaisseur, au-dessous duquel se trouve du roc calcaire en feuillets minces.

On ne saurait considérer ce pays-ci sous son point de vue scientifique et littéraire, sans s'arrêter à un ouvrage dont la célébrité a percé sur le continent malgré la barrière jalouse et inquiète qui s'opposait à l'introduction des opinions, comme des marchandises, d'un peuple encore plus éminemment philosophique que commerçant. C'est du journal critique, ayant pour titre *Edimburgh Review*, dont je veux parler : j'ai déjà eu occasion de le citer plusieurs fois.

L'ouvrage périodique, appelé le *Spectateur*, connu de toute l'Europe depuis un siècle, eut pour objet de rendre la philosophie-pratique familière, et de fournir aux oisifs, aux gens du monde, aux femmes et à la jeunesse un cours d'instruction aisé et amusant, sous la forme d'essais détachés, de discussions fines et légères et de contes moraux. Addisson, son auteur principal, contribua essentiellement à fixer la langue anglaise; et la simplicité, la pureté et l'élégance de son style, l'ont érigé en modèle. Le grand succès du Spectateur lui donna des imitateurs, et il parut plusieurs ouvrages de ce genre, la plupart fort bien faits. L'Écosse entra dans la carrière il y a trente ans; une compagnie de gens de lettres d'Édimbourg publia le *Miroir*,

et quelques années après, le *Lounger* [1]. Leur objet, comme celui du *Spectateur*, était de « présenter le miroir à la nature, de montrer à la vertu ses propres traits, au vice son image, au temps présent sa forme et son empreinte [2] ». Ce temps, qui fuit et change sans cesse, ayant amené d'autres mœurs, un autre caractère, il faut aujourd'hui au public un aliment différent, et le même cadre ne servirait plus au portrait. Quelque mal que l'on dise du temps présent (et la génération présente n'a pas lieu de s'en louer infiniment), il faut convenir que l'esprit humain s'est avancé à pas de géant dans la carrière des connaissances pendant les vingt ou trente dernières années. Quelques progrès pourtant qu'aient faits les sciences et la littérature, ce n'est point tant leur avancement absolu que leur diffusion générale, qui forme la différence la plus frappante. La barrière qui séparait les gens du monde des gens de lettres et des savans de profession, est renversée; le champ est ouvert à tous, et quoique tous ne sèment pas, tous recueillent. Le changement est surtout remar-

---

[1] *Lounger* signifie un fainéant qui promène son oisiveté nonchalante et luxurieuse.

[2] La fin de ce passage de Shakespeare est fort difficile à traduire, et elle est assez mal traduite ici : « To hold as it » were the mirror up to nature, to shew virtue her own » features, vice her own image, and the very age and » body of the time his form and pressure ».

quable dans le sexe. Combien de femmes passent leur vie sans établissement, seules et pauvres, supportant patiemment et sans altération de caractère toutes les privations de leur situation, celle du bonheur d'être aimées, mille délices enfin qui ne perdent rien à être imaginées. Elles s'avancent vers la vieillesse, sans espoir dans ce monde, sans considération, sans pitié, et conservent pourtant encore une bienveillance générale, un cœur tendre et généreux. C'est la culture habituelle de l'esprit, qui apprend à s'élever ainsi au-dessus des misères quotidiennes de la vie, donne le courage et la force de les supporter, ou, ce qui vaut mieux encore, les fait oublier. On ne rencontre plus, ou du moins je n'ai pas encore rencontré l'original de cet être ridicule et haïssable qui figure si fréquemment sur le théâtre anglais, et dans les romans, sous le nom de vieille fille (*old maid*); et la distinction odieuse entre une vieille femme et un vieil homme s'efface tous les jours.

Les historiettes, partie morales et partie frivoles, généralement superficielles et bornées à un petit nombre de sujets qui occupaient le Spectateur et son école, n'offriraient plus à présent assez d'intérêt à la grande masse des lecteurs des deux sexes. On s'occupe d'arts et de sciences; on n'est étranger à aucune branche de la littérature, on désire savoir tout ce qui se publie, et se découvre, et se dit. C'est dans cet état de l'esprit du public, que le *journal critique d'Édimbourg*

lui fut donné pour la première fois, il y a environ huit ans. Ce journal rend compte des ouvrages qui lui paraissent mériter sa critique, sans s'astreindre à parler de tout ce qui sort de la presse; mais prenant, suivant le goût, l'inclination et les vues de ses rédacteurs, tout ce qui peut servir de cadre, d'introduction ou de simple prétexte à l'exposition de leurs opinions sur le sujet du livre, tout autant que sur le livre lui-même. Ces opinions sont celles de dix à douze hommes marquans par leurs talens variés, depuis l'esprit satirique qui dépèce un pauvre auteur, et l'expose tout lacéré et pentelant à la risée que mérite sa présomption et sa sottise; jusqu'au savoir simple et profond, et jusqu'au goût sûr et à la sensibilité exquise qui savent apprécier et partagent l'inspiration du vrai génie. Je me souviens encore de la surprise et du plaisir que me causa le premier numéro de ce journal, tombé par hasard sous ma main en Amérique, sans en avoir auparavant entendu parler, et tout-à-fait dénué du prestige de la réputation.

Les séductions du pouvoir sont comme on sait irresistibles; qui est-ce qui n'en abuse pas? L'orgueil du succès, et il n'en fut jamais de plus complet que celui dont les auteurs du journal d'Édimbourg jouissent depuis leur début [1], n'est pas tout-à-fait imperceptible. Quel-

[1] Ce journal se publie tous les trois mois, en une bro-

quefois ces critiques impitoyables poursuivent la proie timide qui fuit devant eux, avec une ardeur tant soit peu féline, et on les voit souvent lever leur massue d'Hercule pour écraser une mouche. Sans doute que dans cet âge ambitieux où les lettres souffrent d'une véritable inondation de livres, les bons, ensevelis sous le tas des mauvais, il est éminemment utile qu'une main protectrice aide à tirer ceux-là de leur obscurité, et inflige *in terrorem* la punition que les autres méritent. D'ailleurs il faut bien faire rire le parterre, et se souvenir qu'une portion assez considérable des lecteurs veut avant tout être amusée, et qu'il lui faut absolument de la satire et des victimes.

Un des meilleurs morceaux du journal d'Édimbourg, commence de cette manière : « M. B** est une bonne espèce d'homme, et n'a pas écrit un fort mauvais livre sur un sujet très-imporportant ». Puis, sans aucune autre mention du livre, on donne un essai sur le même sujet; or, c'est-là ce qu'on peut qualifier de turlupinade, et ce qui s'appellerait en anglais *pure flippancy*. Il ne faut rien moins que l'excellence de l'essai sur *female education*, pour lui obtenir le pardon, sinon de M. B**, au moins des autres bonnes

---

chure de 250 pages, dont deux forment un volume *in*-8. Il a douze mille souscripteurs, et le nombre va en augmentant.

espèces d'hommes ; mais il faut convenir que j'ai connu de jeunes lecteurs, auprès de qui la malice du commencement servait seule de passeport à tout le reste : sans ce stimulant préparatoire, le remède aurait pu être sans effet.

Dans un pays comme la Grande-Bretagne, et dans les temps extraordinaires où nous vivons, il est impossible que la politique ne se mêle à tout ce qui s'écrit, et l'esprit de parti et l'exagération sont inséparables de la politique. Les auteurs de ce journal sont décidément whigs, ils sont de l'école de Fox. Amis d'une réforme modérée en Parlement, non point comme le parti révolutionnaire la demande, sur le principe spéculatif et impraticable d'une véritable *représentation* du peuple, mais ils veulent simplement une meilleure *composition* de ce corps législatif. Ils pensent que la balance penche un peu trop du côté du trône ; ils veulent jeter un peu plus de poids de l'autre côté : voilà tout. Ils prêchent ce qui s'appelle l'émancipation des catholiques d'Irlande, et je n'ai pas encore entendu donner de bien bonnes raisons contre cette émancipation. La traite des nègres a toujours trouvé en eux des ennemis irréconciliables ; ils recommandent la paix et réprouvent le papier monnaie : tout cela est sans doute assez raisonnable ; mais le gouvernement n'est pas du même avis sur la plupart de ces points. Nous ne saurions aimer ceux qui ne pensent point comme nous, surtout quand ils sont revêtus du pouvoir ; par consé-

quent nos critiques sont de l'opposition, qui, ainsi qu'on sait, blâme sans distinction tout ce que font les ministres, et leur haine du despotisme en général est sensiblement plus vive contre ceux des despotes de l'Europe avec qui le ministère est en paix, que contre ceux avec qui il est en guerre. On ne saurait s'empêcher de soupçonner un peu de prévention de cette nature, dans le jugement qu'ils ont porté dernièrement sur un certain voyage en Russie, jugement qui ne sera point confirmé par le public avec sa déférence ordinaire. Le voyage n'est pas fort récent; il eut lieu du temps de l'empereur Paul, dont la pétulence rendait les défauts de ce gouvernement doublement palpables, et exposait le voyageur à des désagrémens et à des dangers; mais sans égard aux circonstances, et n'écoutant que la violence de son humeur, celui-ci répand sur tout le pays et sur tous les habitans, un torrent d'injures et de réprobation trop violent, trop contradictoire, et surtout trop universel pour n'être pas étrangement exagéré. « Toutes les femmes de ce comté sont rousses et acariâtres », disait un voyageur français dans son journal, parce que la maîtresse de son auberge se trouvait être de cette couleur et de ce caractère. C'est ainsi que, suivant le voyageur, *tous* les Russes, riches et pauvres, mais surtout la noblesse, volent des mouchoirs et des chapeaux. *Tous* encore, et surtout les femmes les plus élégantes et les plus polies, les princes et les prin-

cesses ont de la vermine, et vous croquent, au dessert, leurs petits prisonniers, comme on fait ailleurs des noisettes. L'aptitude à l'imitation étant généralement considérée comme un signe du défaut de talens et d'originalité, notre voyageur vous produit de simples manœuvres, de pauvres esclaves russes, qui copient les tableaux des grands artistes à s'y méprendre, et qui, par imitation, sont les meilleurs acteurs du monde. Il est toujours aventureux sur la terre et sur l'onde, et donne aux naturels du pays l'exemple de la hardiesse et de la présence d'esprit dans les situations périlleuses. Enfin, sur la frontière (à Azoff), il tourne en ridicule les officiers d'une garnison qui l'ont comblé de politesses et de bons offices, parce que cette politesse n'est pas exactement celle de Londres ou de Cambridge. On ne saurait qu'être un peu surpris de voir nos critiques, oubliant leur sévérité ordinaire, donner un pareil voyage comme un modèle, contenant *précisément*, dans la forme et en substance, tout ce qu'un journal de voyage devrait contenir.

Il semble présomptueux d'oser parler d'un ouvrage aussi justement célèbre, autrement que pour en faire l'éloge; mais parmi tant d'excellence, que distinguer, si ce n'est les fautes? Voici la dernière que je remarquerai, je m'y crois obligé nationalement. En rendant compte d'un ouvrage sur la chimie, par le docteur Robinson d'Édimbourg, qui réclame en faveur du célèbre doc-

teur Black, contre certaines usurpations scientifiques de M. de Luc et de Lavoisier, il nous raconte l'anecdote suivante : Après la fameuse expérience de la composition de l'eau, il y eut une fête chez madame Lavoisier, qui est atteinte et convaincue, sur le témoignage du professeur Lichtenberg de Gottingen, d'avoir officié en robe de prêtresse, et d'avoir brûlé de sa main le *fundamenta* de Stahl sur un autel élevé et construit dans cette vue : quelques autres chimistes de Paris chantaient en chœur solennel un *requiem* pour le repos de l'âme du système trépassé. Sur quoi le professeur allemand et le docteur écossais remarquent fort sagement que, si Newton et Black avaient ainsi célébré leurs triomphes sur Descartes et Meyer, leurs compatriotes les eussent crus fous. Puis vient la remarque suivante de nos critiques, formant le corps de leur délit. « *Nous donnons*, disent-ils, *l'anecdote en question comme un exemple amusant de cette charlatanerie* (le mot ne saurait être traduit par un peuple à l'abri du reproche) *qui rend le caractère national français moins respectable qu'aucun autre du monde civilisé* [1].

La première chose qui frappe dans cette observation, est la singulière absence d'esprit du critique, à qui le mot de *quack* et *quackery* [2] correspondant on ne peut pas plus exactement en

---

[1] Edinburgh Review, n° 5, page 22.

[2] Toute pratique ou discours artificieux dont l'objet est

anglais à celui de *charlatanerie* en français, a échappé; ce manque de mémoire ou d'observation quant au *mot*, fait augurer mal quant à la chose même, qui pourrait bien se trouver chez ses compatriotes sans qu'il s'en doutât. Le peuple français était sans doute un peuple frivole (je ne sais ce qu'il est actuellement, peut-être est-il pire), condamné par la nature de ses institutions sociales à ne s'occuper que d'intérêts futiles; la même passion qui eût été noble orgueil sous un gouvernement tel que celui de l'Angleterre, se rapetissait au niveau de petite vanité, par son application à de petites choses; et l'artifice théâtral, appelé charlatanerie en France, eût pu porter ailleurs un nom plus honorable; dans une assemblée d'électeurs sur les *Hustings*, c'eût été l'amour du peuple; en Parlement, l'attachement pour la personne du souverain, le respect pour la constitution; et si un cri semblable à celui de *no popery*, se fût fait entendre au pied du trône, c'eût été pur zèle pour la religion. Mais cent exemples tels que l'enfantillage chimique dénoncé par le professeur de Gottingen, ne sauraient justifier l'arrêt disproportionné porté par le critique d'Édimbourg. Plus la nation française est vaine et légère, passionnée pour les situations dramatiques et pittoresques, les fêtes,

---

de tromper; prétention à un art que l'on ne possède pas, et que l'on sait que l'on ne possède pas; car un charlatan n'agit pas de bonne foi.

la pompe et les cérémonies, moins il faut se hâter de mettre sur le compte de la charlatanerie, ce qui peut appartenir de bonne foi et tout simplement à l'amour du plaisir.

Dans la Grèce, les Athéniens étaient probablement à peu près ce que les Français sont en Europe. Croit-on que si un journal critique de Lacédémone eût jugé bon de prononcer qu'attendu les fêtes qui se donnaient chez Aspasie, et la *charlatanerie* des philosophes qui y asssistaient pour se divertir, « *le caractère national athénien était le moins respectable de la Grèce* », il eût été fort difficile à un Athénien de faire voir que Lacédémone contenait encore plus de charlatans et de charlatanerie qu'Athènes, puisqu'il s'y passait des choses bien plus faciles à expliquer par le calcul de l'intérêt personnel que par l'amour du plaisir. Dans sa juste indignation, l'Athénien n'eût-il pas été en droit de passer sentence à son tour, et de prononcer gravement que *le caractère des critiques Lacédémoniens était le moins modeste de tous ceux du reste de la Grèce?*

Le plan du journal d'Édimbourg embrasse, comme on a vu, tous les sujets qui peuvent occuper l'esprit humain, sans se borner au petit nombre de ceux du Spectateur et de son école, la morale et les belles-lettres. La première gagne à n'être traitée qu'incidemment, à se présenter comme d'elle-même, et à entrer sans se faire annoncer. Celle de nos auteurs est invariablement pure, ferme et indépendante; ils prennent tou-

jours le parti des bonnes mœurs et de la vertu. Les productions de l'école du Spectateur, également pures, me semblent, malgré tout leur mérite, sentir la lampe; l'effort est visible, ainsi que la difficulté de trouver un sujet. On croit entendre à chaque nouvel essai, le *Dinazarde, ma sœur, dormez-vous?* des mille et une nuits. Ces écrivains n'ont rien à dire, et sont obligés d'inventer une histoire pour soutenir la conversation. Ceux d'Édimbourg arrivent avec les mains et les poches pleines de nouvelles, de livres, de découvertes et de curiosités. Et tout en rendant compte des faits dont ils abondent, et en arrangeant leurs matériaux, les réflexions naissent d'elles-mêmes, croissent et se développent naturellement, et sans qu'il ait l'air d'y songer. L'école moderne dessine d'après nature, l'ancienne, de mémoire seulement; celle-là a sous les yeux des modèles à choix et définis, elle les pose, elle les groupe et les compare, elle puise dans le grand trésor public; celle-ci n'a que sa bourse qui s'épuise. On raconte un bon mot d'Addison, qui ne brillait pas autant en conversation que la plume à la main. «Je n'ai point de petite monnaie, disait-il, mais je puis toujours tirer mille guinées sur mon banquier quand il me plaît». Nos critiques peuvent mieux faire, car tout l'or de l'Europe leur appartient.

Avant de prendre congé d'eux, je dois dire que les rédacteurs anonymes du journal critique d'Édimbourg sont la plupart connus ou

devinés : ce ne sont point des écrivains mercenaires, mais des hommes indépendans, de professions libérales et diverses, légistes, médecins, ecclésiastiques, professeurs, membres du Parlement ; ils résident dans différentes parties de l'empire britannique, et non point seulement à Édimbourg, où cependant l'éditeur, qui est rédacteur principal, réside. Ses talens et son caractère me sont intimement connus, et si je ne leur rends pas un hommage plus particulier, c'est que je me suis imposé la règle de ne pas mettre en scène ceux qui m'ont honoré de leur amitié.

Ce journal a un puîné, rédigé à Londres, qui a été institué par les adversaires philosophiques et politiques du premier, pour lui servir d'antidote. Ce nouveau météore ne brilla point d'abord de tout l'éclat du premier, mais il paraît cependant s'attirer de plus en plus l'attention du public. On nomme parmi les coopérateurs du *Quarterly review* un homme d'état de beaucoup d'esprit, dont l'ironie diplomatique n'a pas peu contribué à envenimer la querelle d'Amérique. On nomme aussi deux poètes du premier ordre. Les écrivains du journal d'Édimbourg ont, au surplus, le mérite d'avoir fondé une école qui sera le modèle des critiques du dix-neuvième siècle. Amis ou ennemis, tous auront à suivre leurs traces dans l'illustre carrière qu'ils ont ouverte.

Deux amateurs musiciens ont mis la musique à la mode cet hiver. Nous avons été invités, il

y a quelques jours à entendre l'un d'eux : la compagnie était nombreuse, trop nombreuse, s'il faut l'en croire, car il a fallu, pour dégager l'atmosphère, qu'il passât dans une pièce voisine. Je m'attendais au jeu à prétentions, et aux tours de force ordinaires. Au lieu de cela, M. W** a commencé par un récitatif simple et bien prononcé, d'une voix de basse sonore et mordante, soutenue par le piano. Ce récitatif est devenu peu à peu un chant également simple, mélodieux et profondément expressif. La musique est, à ce que l'on dit, de sa composition, et les paroles aussi. Je ne les ai pas écoutées, mais rien certainement ne peut être plus pathétique et plus touchant que la mélodie qu'il nous a fait entendre. J'ai été fâché d'apprendre depuis, que M. W**, d'ailleurs excellent homme, ne semble pas avoir, hors de son art, l'ombre du sens commun. Je n'en ai pourtant pas été fort surpris, ayant déjà assez souvent trouvé que ce bel art occupe généralement sans partage l'entendement de ses professeurs ou de ses amateurs les plus zélés ; j'entends de ceux qui, à la connaissance et au goût de la musique unissent une grande habileté d'exécution. Cette excellence d'exécution est nécessairement le fruit du travail de la meilleure partie de la vie ; elle s'acquiert presqu'entièrement par les doigts, en même temps qu'elle demande toute l'attention du musicien, ou plutôt du joueur d'instrument. L'artiste pourtant, et surtout le compositeur, qui, ainsi que

M. W**, sait émouvoir ses auditeurs et inspirer des sentimens et de l'enthousiasme, ne saurait être une simple machine ; il faut qu'il sente ce qu'il fait sentir : il est poète enfin ; mais dans une langue qui n'est que sentimentale et passionnée, et point du tout dialectique. Celle qui sert aux usages ordinaires de la vie et au raisonnement, la langue parlée enfin, lui est presque étrangère, et non-seulement il n'en a pas l'usage, mais il forme à peine aucune des conceptions dont elle est l'organe parmi les hommes. Un tel être doit paraître un enfant et un imbécille. *Autant que je puis voir,* disait le docteur Johnson (grand homme le plus impoli qui ait jamais existé) *tous les étrangers sont des sots* [1]. Les musiciens sont *étrangers* dans le monde, le docteur Johnson a prononcé assez brutalement leur arrêt.

Nous avons entendu encore plusieurs fois le célèbre chanteur Braham, sans changer d'opinion à son égard. Ce n'est pas là de la musique, mais seulement de beaux sons.

14 *Janvier* 1811. L'hiver s'est fait sentir rigoureusement en Angleterre ; il y est tombé beaucoup de neige, et on traverse la Tamise sur la glace. Ici, par la latitude de Moscow, nous sommes sans neige ; l'herbe conserve sa verdure, et il a gelé à peine assez pour donner aux patineurs quelques jours d'amusement sur un étang ou petit lac au pied d'*Arthur's Seat.*

---

[1] For any thing I see, all foreigners are fools. BOSWEL.

Deux de ces protubérances remarquables qui hérissent la campagne d'Édimbourg, Blackford-Hill, haute de 500 pieds, et Braid-Hill de 300 pieds, à côté l'une de l'autre, laissent entre elles une petite vallée étroite et ombragée où murmure un ruisseau. Ce lieu, appelé *l'hermitage*, est singulièrement pittoresque; il n'est qu'à peu de distance de la ville; nous avons profité du froid qui permet de marcher à pied sec, pour le visiter. Le thermomètre de Farenheit a été à 24° le soir, exposé à l'air extérieur; 20° est considéré ici comme presque extrême. Ce serait à Paris un degré de froid modéré.

25 *Janvier*. Le docteur Th** m'ayant proposé d'être du dîner annuel qui se donne le jour de la [1] fête de M. Fox; j'y fus hier avec lui, curieux de voir comment ces choses-là se passent ici. La compagnie était nombreuse, les tables remplissaient une fort grande salle. M. G**, avocat distingué, présidait. M. N. E., autre avocat célèbre [2], frère de lord Erskine, chancelier pen-

---

[1] Le jour de *la fête* de quelqu'un est ici le jour de sa nativité, et non, comme en France, le jour marqué dans le calendrier romain par le nom de saint qu'il a reçu au baptême.

[2] Un avocat en France n'est pas, à beaucoup près, un personnage aussi respectable qu'en Angleterre. Il n'y avait guère là de profession réputée honorable que celle des armes. Ici les lois ont la préséance, et pourtant un procureur n'y est pas plus respecté qu'il ne l'était en France. Il y a je ne sais quoi dans la manipulation des lois, toutes

dant le ministère de M. Fox, et considéré comme l'aigle du barreau écossais, l'assistait. Vers la fin du dîner, bon et bien servi, plusieurs personnes ont parlé successivement, entre autres, M. E**, d'une manière simple, et sur le ton de la conversation. La nécessité d'une régence dans l'état actuel de la personne royale, et les espérances que donnent les principes politiques de l'héritier présomptif, la réforme parlementaire, l'Irlande et les autres dogmes du parti ont été touchés sans violence, et le blâme jeté sur les ministres eux-mêmes (malgré la crise présente), m'a paru tout-à-fait modéré et s'exhaler en bons mots, en calembourgs [1] et en chansons, tout comme chez nous. Voltaire n'aurait pu dire ici :

> Chez les Anglais sombres et durs esprits
> Toute folie est noire, atrabilaire,
> Chez les Français elle est vive et légère.

Il est vrai que les Whigs se croient à la veille

---

belles qu'elles soient, qui inspire plus de dégoût que de respect.

[1] M. Henny E** nous a donné un calembourg que je ne cite pas précisément comme un modèle en ce genre, mais qui servira à faire voir la bonne humeur de ces patriotes. M. N**, peintre de paysage, enfermé dans un coin, d'où il ne pouvait sortir sans passer par-dessus la table, fut obligé de faire le saut pour s'échapper. Le grave jurisconsulte lui cria assez haut pour se faire entendre de toute la salle : *Ah! N**, this is one of your land-skips* (*land-scapes*)! Ah! c'est là une de vos échappées (nom anglais de paysage)!

d'une grande victoire, et cela met de bonne humeur, même en Angleterre.

Après les discours, on a donné des *toasts*. Le nom de Fox a été le premier, puis très-loyalement celui de Sa Majesté; les sept frères *à l'unanimité;* la jeune princesse élevée dans les principes de Fox; les catholiques d'Irlande et lord Fingall. A celle-ci, lord Fingall, catholique distingué de l'Irlande, qui est à Édimbourg pour l'éducation de son fils, s'est lévé et a remercié la compagnie simplement et modestement. *Lord Lauderdale*. Son fils présent (lord Maitland), a dit quelques mots de remercîment; les catholiques d'Angleterre et lord Petre. J'ai aperçu ce dernier lord, jeune homme timide, s'esquivant de peur d'être obligé de faire son discours; *Georges Washington*, mais sans toucher aux discussions politiques avec les États-Unis; lord Newton, le seul *juge* présent, ayant été nommé, je jetai les yeux avec quelque inquiétude sur ce *learned lord*, qui est en apparence un vrai pourceau d'Epicure, d'une rotondité monstrueuse, le visage tout violet, les yeux fermés, gorgé de bonne chère. Je l'aurais cru prêt à tomber sous la table; point du tout, cette lourde masse s'est levée de son siége, a promené ses regards sur la compagnie, puis d'une voix forte encore, quoique un peu cassée et tremblante, a dit tout ce que l'occasion demandait, avec la modération qui convenait à sa situation de juge et la simplicité dont aucun des orateurs ne s'est écarté;

il a remarqué, pour motiver sans doute sa présence dans une assemblée de parti, qu'il était le seul juge nommé par M. Fox.

Les chansons d'amateurs sont devenues plus fréquentes à mesure que la compagnie a commencé à ressentir

Ces esprits animaux
Qui vont au cœur et qui font les héros.

L'une d'elles, par un vieux gentilhomme de campagne, a excité des rires et applaudissemens universels; mais comme elle était en patois écossais, j'ai été obligé de m'en rapporter à un témoignage si général de son mérite. Il y avait là trois chanteurs de profession (les *Elliots*), dont les voix se sont trouvées beaucoup plus de mon goût. Ils ont chanté à ravir ce qui s'appelle en anglais *catches* et *glees* [1].

Lorsque je me suis retiré, à onze heures du soir, on ne voyait pas encore la plus petite apparence d'ivresse. A peu près un tiers de la compagnie s'était retirée avant moi, le reste a suivi bientôt après, excepté, à ce que j'ai appris, le matin, un groupe de bons vivans, ayant le gros juge à leur tête, qui ont attendu le jour de pied ferme, buvant toujours; et ce qui est à peine croyable, ce héros, digne d'Homère, a été

---

[1] Ce dîner coûte 25 sh. à chaque convive, ce qui paye à peine les frais. On a servi du vin de Madère, d'Oporto et de Bordeaux.

vu ce matin, se rendant à la cour, en pleine possession de ses facultés ordinaires de corps et d'esprit, tout comme s'il eût passé la nuit dans son lit. C'est un échantillon des anciennes mœurs écossaises. J'avais rencontré ce juge quelques jours auparavant dans une maison où je dînais. Le fils d'un de ses anciens amis (M. T**) s'y trouvait en deuil de son père. «Ah! observa le juge, j'avais bien dit à votre père qu'il se tuerait : comment! se réduire dans sa vieillesse à une bouteille de vin par repas! mais c'est un meurtre»! Lord Newton a au surplus la réputation d'être un bon juge.

Les espérances du parti whig ne sont pas sans mélange d'appréhension, quels que puissent être les principes d'un héritier présomptif; autres temps, autres mœurs, et un roi whig est une chose sans exemple. Le métier de roi (et les ministres sont le roi) est de s'arroger autant de pouvoir qu'il peut, et celui du Parlement, de le lui disputer pied à pied. La constitution britannique est une chose qui prête et s'étend du côté où on la tire; on peut lui donner jusqu'à un certain point les dimensions et le sens que l'on veut, et à moins qu'il ne fût possible de fixer d'avance ce sens, pour toutes les chances et combinaisons d'événemens et de cas futurs, il faut bien défendre ce qui est et sera toujours disputé, et maintenir ses droits dans toute leur étendue pour en conserver ce qui est raisonnable et nécessaire. Enfin, un roi whig serait dans le

cas d'une nation de quakers avec des voisins qui ne le seraient pas.

Il y a ici un lord écossais très-communicatif, qui montre une lettre de sept pages d'un des princes (le duc de K**) annonçant que le duc d'Y** sera réintégré dans sa place de général en chef, et d'ailleurs ne promettant rien de bon au parti. Un ci-devant chancelier a aussi écrit que la régence ne produirait pas ce que l'on en attend.

Il y a quinze ans que le choc révolutionnaire donné en France se faisait sentir à Édimbourg très-violemment, c'est-à-dire, que certaines questions de métaphysique politique divisaient les habitans en deux partis irréconciliables. Ce feu s'est éteint, il en reste à peine une étincelle, et les controversites les plus zélès de ce temps-là, se rencontrent à présent dans les mêmes sociétés; sans se souvenir de la haine mortelle qu'ils se portaient autrefois. On m'a assuré qu'en 1794 il ne se trouva que treize personnes qui osassent célébrer la fête de Fox au dîner annuel dont j'ai rendu compte; et les noms de ces treize hardis patriotes, pris en note à la porte, furent envoyés, comme suspects, au ministre redoutable de ce temps-là (M. Pitt). Il y eut cent cinquante convives à ce dîner l'année dernière, et celle-ci, cinquante de plus. On dit que cette recrue est composée principalement d'une classe de gens que l'on appelle ici *rats*, les petits animaux de ce nom ayant l'instinct d'abandonner les vieux

bâtimens sur le point de s'écrouler : l'allusion est assez claire.

1er *Février*. Il y a eu de la neige et un ouragan furieux, les tuiles volent à travers les rues et se brisent sur le pavé ou sur la tête des passans. La maison que nous habitons, bâtie en pierre, est sensiblement ébranlée par le vent. Nous avons au bout de notre rue, sur la chaussée, une ménagerie ambulante, bâtie en planches : si cette baraque était renversée, les habitans d'Édimbourg auraient le plaisir de voir se promener en liberté dans les rues de leur ville deux lions, deux tigres royaux, une panthère, un éléphant, sans compter les singes et le reste de la petite canaille sauvage.

5 *Février*. J'assistai hier à une séance de la *Société royale* d'Édimbourg, établie à l'instar de celle de Londres : lord Meadowbanks présidait ; M. Playfair lut un essai présenté par le docteur Bruster, sur la disparition de la comète de 1770, dont l'orbite était très-petit, et qui, finissant ses révolutions en cinq années, aurait dû reparaître sept à huit fois depuis ce temps-là. On sait qu'un groupe de petites planètes, ou plutôt de fragmens de planètes, a été découvert il y a peu d'années dans notre système solaire, et que ces petits corps ont des atmosphères prodigieuses, et tout-à-fait disportionnées à leur volume. L'objet de l'auteur m'a paru être d'indiquer la coïncidence de ces deux phénomènes ; mais comme on voyait les étoiles à travers le noyau ou corps de cette

comète, il est difficile de concevoir comment elle a pu former des corps solides.

6 *Février*. Bannister, un des meilleurs acteurs de l'Angleterre est ici, et nous l'avons vu jouer hier dans une des mauvaises pièces modernes, *the Battle of Hexham*, de Colman, bien absurde, sans goût, ni sens, ni esprit, et cependant le talent extraordinaire de l'acteur nous a encore fait beaucoup de plaisir. Dans la petite pièce *the Devil to pay* il a un peu trop chargé; mais comment faire, les pièces sont si mauvaises, que le théâtre est abandonné au peuple, et il faut se mettre à son niveau : malgré Bannister, les loges étaient absolument vides, tandis que le concert de Braham, le même soir, était plein, non pas que l'on s'y amuse; mais le concert est plus à la mode que le théâtre.

Les jours suivans nous avons encore partagé les plaisirs du vulgaire. Bannister est toujours animé et plein de son rôle, jamais froid et languissant. La dernière fois, il nous a donné *the Bold Stroke for a wife*, pièce d'une intrigue basse et sans vraisemblance; elle montre pourtant un peu plus de talent que les pièces tout-à-fait modernes. Le premier mérite de Bannister, dans cette pièce, est l'activité et la dextérité avec laquelle il remplit successivement les rôles divers d'antiquaire, de marchand hollandais, de quaker et de petit-maître : il a été très-applaudi, quoiqu'il nous ait moins plu qu'à l'ordinaire.

Entre les deux pièces, on donne quelquefois

au public une chanson favorite, Bannister nous a ainsi divertis deux fois. Ces morceaux lyriques sont d'un goût tout-à-fait national; on ne rencontrerait probablement rien de tel dans aucune autre langue et sur aucun autre théâtre de l'Europe : le genre est unique, et s'il était possible d'en donner une idée par la traduction [1], les

---

[1] Traduction littérale d'une chanson favorite au théâtre anglais, laissant aux mots qui ont sans peine une signification distincte leur son original.

« Clerc de la paroisse et sacristain, mon nom est Calet » Quotem. Je suis peintre, vitrier, escamoteur, enfin » Factotem.

» Je suis clerc et sacristain, etc. etc.

» Je fais une montre, et raccommode une pompe; ou- » vrage de plombier est mon fort. Je vends des médecines, » je guéris le mal de gosier; taille une épigraphe : ou la » croupe d'un écolier. La géographie, vaudevilles et pla- » cets je compose, et l'almanach. Je creuse des fosses bien » et proprement.

» Vers le soir, au coin du feu comme un bon compère, » mon ouvrage fait, je fume et je bois, et monte la pen- » dule avec madame Quotem.

» Douce madame Quotem, chère madame Quotem, » amen. Gaymen, *rum*, Quotem, factotem, mastic et » plomb. *Sumps*, *bumps*, *mumps*, *rumps*, mortar » thumps. Allons, fonctons, enseigne à barbouiller; ri- » mailler, carillonner; réglisse. Frizzle tomb, frizzle *comb*. » Allons, oignon, pillule, chanson, épitaphe et inscrip- » tion; le bruit du clocher, corps à enterrer; du savon, » médecine pour le pape; à la maison, santé, ferme bou- » tique, etc. » Je fais grâce au lecteur de quelques lignes

étourdis de l'autre côté de la Manche seraient un peu surpris de voir ce qui divertit si fort *les sages* de ce côté-ci, et fait rire à se pâmer la *nation pensante*. L'esprit n'entre point nécessairement dans la composition des choses qui font rire, je ne sais même s'il n'y nuit pas. On ne sera par conséquent pas étonné de n'en point trouver ici; mais c'est qu'il n'y a aucun sens, rien que des sottises décousues et des mots baroques et barbares, auxquels le talent comique et la bouffonnerie du chanteur prêtent toute leur valeur. Au surplus, il ne faut en fait de plaisir disputer de rien, et les plus foux sont les plus sages.

Le célèbre voyageur, docteur Moore, qui a a décrit avec tant d'esprit et de ce qui s'appelle en anglais *humour* [1], les mœurs de la France et de l'Italie, raconte l'anecdote suivante : « J'avais, » dit-il, conçu le plus profond mépris pour le » théâtre italien, comme étant destitué d'esprit, » de véritable comique et de goût, plein de

---

de plus dans le même goût. Qu'il s'étonne tant qu'il lui plaira, et s'écrie : incroyable ! je certifie que c'est là ce qui se chante devant un auditoire poli et cultivé, et ce qui a fait rire et fait rire tout un peuple de quinze millions d'êtres raisonnables et très-raisonnables.

J'ai un recueil de ces pièces lyriques, mots et musique ; quelques-unes encore plus absurdes et plus vides de sens, plus grossières ou plus indécentes que Calet Quotem, mais je n'ai pas le courage d'en traduire davantage.

[1] *Jocularité*, plaisanterie grotesque et originale.

» grossièreté et d'indécence, et en ayant parlé au
» duc d'Hamilton sur ce ton là, j'étais fort em-
» pressé de le convaincre que j'en avais bien
» jugé. Le jour même de notre arrivée à Venise
» nous fûmes à la comédie ; le personnage prin-
» cipal était bègue, et les grimaces ridicules que
» ce défaut occasionne semblaient constituer
» le mérite principal de la pièce ; blessés de la
» grossièreté qui peut faire prendre plaisir à la
» représentation des infirmités humaines, nous
» contemplions le spectacle et les spectateurs
» avec un égal mépris. Pendant que fiers de
» notre propre supériorité, nous soutenions la
» dignité de ce sentiment par une certaine gra-
» vité dédaigneuse, le bègue était occupé à
» donner à son ami Arlequin, un avis très-
» important, et écouté avec le plus grand in-
» térêt ; mais arrivé au point principal, rien
» moins que la découverte du lieu où sa maî-
» tresse est cachée, un malheureux mot de six
» ou sept syllabes s'arrête tout à travers le pas-
» sage, il ne saurait arriver sur la langue du
» bègue ; aucun effort ne le peut faire sortir.
» Vingt autres mots serviraient tout aussi bien ;
» Arlequin lui en présente successivement un
» grand nombre, tous rejetés obstinément, il
» fait des efforts incroyables, il halete, il étouffe,
» il hurle ; son visage est enflammé, et les yeux
» lui sortent de la tête. Arlequin déboutonne sa
» veste, lui ôte sa cravatte, l'évente avec son
» chapeau, et lui met son flacon sous le nez.

» A la fin, le voyant prêt à expirer avec son » secret, Arlequin, dans un accès de désespoir » darde sa tête au beau milieu de l'estomac du » bègue, et le mot sortant comme de la bouche » du canon, retentit par toute la salle ! L'expé- » dient était si comiquement absurde, et le » dénouement si inattendu, que nous en rîmes » aux éclats, et à plusieurs reprises, au point » d'attirer sur nous l'attention de l'auditoire, » dont le rire recommença avec de longs redou- » blemens. En sortant du spectacle, le duc d'Ha- » milton me demanda si j'étais toujours aussi » persuadé qu'une personne de goût ne saurait » s'amuser à la comédie italienne ».

J'ai déjà fait mention de l'extrême malpropreté de la vieille ville d'Édimbourg. Cloacina n'y a point de temple; enfin, c'est comme la vieille ville de Marseille; passant par ses petites rues le matin surtout, on ne sait où mettre les pieds, et la tête n'est pas sans danger; un certain cri de *gardilou* vous avertit du danger dans sa chute. On m'assure que ce mot vient du français *gardez l'eau*, mais la chose elle-même est tout-à-fait indigène. M. L**, qui a été ambassadeur en Espagne, et y a résidé long-temps, nous a raconté que Madrid était autrefois aussi malpropre que sa bonne vieille ville d'Edimbourg; les immondices de toutes espèces, jetées des fenêtres, se rencontraient dans le milieu de rues étroites, et y formaient un talus qui n'était enlevé que par les grandes pluies d'orage, les rues de Madrid

étant généralement en pente. Le ministre d'Aranda entreprit d'en faire de la plus sale ville de l'Europe la plus propre, et réussit par le moyen surtout d'égoûts souterrains et de tuyaux placés verticalement sur la façade des maisons. Il eut bien des difficultés à surmonter et des préjugés à combattre; entre autres objections, on représenta que l'air de Madrid était naturellement beaucoup trop vif, et que les exhalaisons de ce vaste fumier corrigeaient l'atmosphère et en constituaient la salubrité.

14 *Février.* On forme dans les environs d'Édimbourg de nouveaux dépôts de prisonniers, et il est arrivé plusieurs détachemens de ces infortunés, transportés par mer du midi de l'Angleterre et débarqués à Leith. Ils sont d'abord logés dans le château d'Édimbourg avant d'être distribués dans ces dépôts. J'avais appris qu'ils étaient arrivés, la plupart sans souliers, et marchant pieds nuds dans la boue; désirant savoir ce qui en était et contribuer à soulager leur misère, je me suis fait présenter à l'officier commandant, Col. Maghie, qui a eu la bonté de m'accompagner parmi les prisonniers. J'ai trouvé environ trois ou quatre cents hommes, ayant l'air de gens de mer; enfermés dans un lieu découvert, en avant de la partie du bâtiment dans laquelle ils logent la nuit; cette esplanade, d'environ 100 ou 120 pieds en carré, entourée de palissades à jour, domine sur la nouvelle ville, et a une vue magnifique; je ne sais pas si ces

malheureux sont fort disposés à en jouir. Ils se promenaient de long en large dans la boue, la plupart causant entr'eux assez gaiement ; pauvrement vêtus, quoique sans guenilles, ceux qui n'ont pas de vêtement reçoivent des jaquettes jaunes, cette couleur voyante rendant leur fuite plus difficile. Leur chaussure la plus ordinaire se compose d'une semelle de bois recouverte de lisières de draps. Ils nous dirent que cent cinquante hommes d'entr'eux étaient à peu près sans souliers ; le colonel m'assura qu'ils devaient leur être fournis à leur sortie du château pour se rendre au dépôt. La ration journalière est d'une livre et demi de pain, à 3 d. la livre, et une demi-livre de viande, à 6 $\frac{3}{4}$ la livre; une ou deux fois par semaine, on leur donne du poisson au lieu de viande. Ils ont chacun un branle ou lit de vaisseau et deux couvertures de laine. Cinquante mains suppliantes offraient à vendre le produit de leur industrie, des cordons de montre en cheveux et d'autres colifichets fort ingénieusement faits. Un jeune homme, le visage tout rayonnant de bonne humeur, m'apprit qu'il avait passé sept ans ainsi en cage, ayant été pris à bord du premier navire capturé au renouvellement de la guerre. Avec de semblables dispositions, qu'aurait-on à envier dans le monde ! et que sont les plus riches dons de la fortune en comparaison de cette faculté indestructible d'être heureux partout ! J'observai plusieurs infortunés traversant lentement, à part des autres, l'aire

étroite et boueuse, ou adossés contre la palissade, les yeux creux et fixes, le visage hâve et terreux, méditant tristement sur rien du tout, sur le temps qui ne passe point, sur ces heures éternelles qui n'apportent d'autre changement que celui de la lumière et des ténèbres, d'une courte lumière à longs et épouvantables intervalles de nuit; rêvant sur une existence dont rien ne marque la durée, et qui consume pourtant les plus belles années de leur vie; enfin, sur l'anéantissement d'un espoir passager de libération [1]. Et il y aurait cinquante ou soixante mille hommes dans cette situation déplorable! pas autant sans doute, le plus grand nombre ne s'aperçoit pas qu'il a *le cou pelé*. On voyait ici l'insouciante multitude se pressant à grands cris autour d'un recoin où l'on jouait aux épingles ou aux dez, avec les mêmes éclats de rire, les mêmes juremens forcenés, que s'il eût été question de leurs plus chers intérêts, se querellant et parlant tous ensemble sans rien écouter. Un aristocrate à la lanterne, l'exécution de Robespierre, ou la nouvelle d'un échange général de prisonniers, n'auraient pas excité plus d'agitation et de clameurs. C'est la meilleure école possible de fainéantise et de vices de toute espèce; si ceux de qui dépendent la libération de tant de malheureux ici et en France, pouvaient voir ce

[1] Les négociations infructueuses pour un échange de prisonniers de guerre.

qui se passe dans les lieux où ils sont enfermés ; tous les maux qui y sont soufferts, et qui s'y préparent, quelque dureté de cœur qu'on puisse leur supposer, il serait à peine possible que l'échange n'en devînt pas plus facile. Plusieurs prisonniers paraissaient vieux et écloppés, et pourraient bien être renvoyés sans conséquence. J'ai entendu parler d'un capitaine de navire de la Compagnie des Indes, pris au commencement de la guerre (1793), libéré à la paix de 1802, repris l'année suivante, et qui est encore prisonnier dans ce moment, tandis que sa femme et ses enfans sont en France.

Les officiers sont à part et sur leur parole; le gouvernement anglais leur donne dix-huit deniers sterling par jour à dépenser (environ 34 sous de France); l'entretien des simples soldats ou matelots, coûte plus de dix deniers par jour, outre les frais de bâtimens, gardes, comptabilité, etc. Un shelling par tête est l'évaluation la plus basse, ce qui, pour cinquante mille prisonniers au moins, donne 2500 liv. sterl. par jour, et près d'un million sterling par an [1], outre l'emploi et la paye des troupes nécessaires pour garder les prisonniers. Il semble qu'un échange quelconque serait avantageux.

Je crois qu'il ne serait pas impossible d'employer les prisonniers à des travaux publics,

---

[1] M. Rose, dans son ouvrage sur l'*Influence de la Couronne*, évalue la dépense des prisonniers comme il suit :

comme des routes et canaux, ou au défrichement de terres incultes, sans les forcer, et à leur choix; le plus grand nombre préférerait le travail et un salaire modique à leur oisiveté présente, s'ils coûtaient même plus qu'ils ne coûtent, ce plus serait moins, puisque la dépense ne serait pas en pure perte; et dans un pays où l'on est presque toujours exposé à manquer de subsistances, il ne saurait être indifférent de tirer du grenier public de quoi nourrir cinquante mille étrangers, ou d'employer cinquante mille étrangers à remplir ce grenier public.

Il est mort, dans la maison où nous logions, une femme d'une fortune très-modique; de son vivant elle avait sans doute rarement eu le plaisir d'aller en voiture; on l'en a dédommagée à son enterrement : elle vient de partir pour sa de-

---

47,050 prisonniers (avant ceux de Walcheren), à 6 d. $\frac{1}{2}$, ce qui est moins que mon évaluation précédente.	465,050 liv. sterl.
Bâtimens, vêtemens, gardes, commis, etc.	235,000
	700,050
A peu près autant que la caisse d'amortissement. Prisonniers hors de l'Angleterre, 3065, à 1 s. par jour au moins.	56,000
	756,0500.

Le nombre des prisonniers est plus grand maintenant, et la dépense individuelle plus grande aussi probablement.

meure dernière dans un carrosse à six chevaux, drappé de noir, et surmonté de grands plumets de même couleur; quatre autres voitures suivaient; nombre d'hommes à gages en grand deuil avec de grandes plumes noires précédaient à pied. On rencontre chaque jour de ces processions de chars mortuaires, ici et en Angleterre, sur les grands chemins et au milieu des rues les plus fréquentées des grandes villes; leur solennité disparate fait un contraste moitié triste et moitié ridicule avec le mouvement léger et rapide des voitures des vivans qui les éclaboussent, et l'active insouciance de la foule, passant sans honorer d'un seul regard ce dernier effort de la vanité humaine. Les amis et parens du mort suivent dans les voitures dont j'ai parlé. Dans les campagnes les pauvres gens suivent le convoi à pied; le mari suit le corps de sa femme, la femme celui de son mari, les parens leurs enfans, l'amant sa maîtresse. Aux États-Unis cette coutume s'est conservée dans les grandes villes comme au village : on y donne la douleur en spectacle, ou l'indifférence en scandale; on viole les affections les plus sacrées.

On donne ici, dans ce moment, un scandale d'une autre espèce; il y est arrivé des personnes de rang, des deux sexes, exprès pour faire mutuellement des échanges matrimoniaux, qui s'appelleraient, en langage de commerce, des virements de parties. Voici le fait. Lady Charlotte W** s'est prise de belle passion pour lord P**, héros

galant et militaire, doué, à ce que l'on assure, de ces qualités qui rendent partout irrésistible, et s'est jetée sans mystère dans les bras de son amant. L'époux de cette dame sensible est, à ce qu'il paraît, un homme raisonnable et tolérant, et il a offert de reprendre sa dame, pourvu qu'elle revînt à son devoir, etc. Mais celle-ci s'est piquée de constance dans son inconstance, et de délicatesse dans l'oubli de ses devoirs, et finalement il a été forcé d'en venir au divorce. On ne se bat point avec le galant de sa femme, ce n'est pas l'usage ici; mais il paraît que l'on se bat pour sa sœur, car le frère de lady C. W** a poursuivi le galant à toute outrance. Celui-ci, avec la délicatesse du véritable honneur, et la confiance d'un homme dont le courage n'est point douteux, a supporté sans se plaindre des insultes méritées, et a refusé de répandre le sang du frère après avoir déshonoré la sœur. Ce couple amoureux est arrivé en Écosse pour cimenter son union par un mariage. Cependant, comme lord P** est déjà marié, et comme l'infidélité du côté mâle qui ne dissout point le mariage en Angleterre le dissout en Écosse, il a fallu avoir recours à une infidélité locale, aux termes de la loi, et lord P** s'est mis en règle. Mais ce n'est pas tout! l'intervention de sa première épouse était requise. C'était à elle à porter plainte de l'infidélité de son mari, et elle eût pu faire la malice à sa rivale de ne point se plaindre. L'amour a fourni lui-même un remède aux maux qu'il avait faits. Le duc

d'A** s'est attendri sur le sort de cette nouvelle Didon, et a fait naître en elle un motif de se prêter au divorce. Finalement on a fait partie carrée. Lady C. W** a épousé lord P**, et lady P** le duc d'A**. Lord P** change, par cet arrangement, une femme aimable et belle pour une à qui il manque l'un de ces avantages, et une femme qu'il aimait, à ce que l'on dit, pour une qu'il n'aime point. C'est absolument une affaire de générosité et de dévouement. Il est à remarquer que le nouveau couple compte déjà une famille de quatorze enfans, lady P** en ayant eu six avant son divorce, et lord P** huit.

Ces mariages singuliers ont donné lieu à des questions assez curieuses relativement à leur légalité. Il paraît qu'un mariage contracté suivant les lois du pays où il a lieu est légitime partout; que s'il est dissous dans un autre pays, cette dissolution n'est légale que là, et point du tout dans le pays où le mariage a eu lieu; et finalement, qu'un mariage contracté suivant les formes d'un autre pays n'est valable nulle part, pas même dans le lieu dont les formes ont été suivies [1]. Ainsi le divorce de lady C. W** est

[1] Les enfans d'un Écossais qui avait vécu pendant nombre d'années dans les États-Unis avec une femme qu'il avait dans la suite reconnue comme son épouse légitime pardevant témoins, n'ont pu hériter de son bien en Écosse, parce que cette forme de mariage n'était point légale dans le lieu de leur résidence, quoiqu'elle l'eût été en Écosse.

valable partout; celui de lord et lady P** ne l'est qu'en Écosse, ils restent époux en Angleterre; et les deux mariages ne sont légitimes qu'en Écosse, quoique lady B. W** eût pu se remarier légalement en Angleterre à tout autre qu'à lord P**. Les descendans de ces mariages ne pourront succéder qu'en Écosse; et non-seulement les propriétés anglaises passeront aux héritiers anglais, mais ceux-ci hériteront concurremment en Écosse.

Un autre mariage hétéroclite amuse et scandalise dans ce moment le public d'Édimbourg. L'épouse répudiée d'un lord écossais, ci-devant ambassadeur à la Porte, et qui a enrichi l'Angleterre des reliques savantes de la Grèce, s'est remariée à son amant. Il en coûte, à cet amant *heureux*, dix mille livres sterling: à sa bonne humeur et à son air riant et satisfait, il ne paraît pas qu'au double il eût pensé avoir payé ce marché trop cher.

Malgré tout ce que cette publicité a de révoltant, elle n'est pas tout-à-fait sans excuse. Il n'y a que les femmes, encore à demi-vertueuses, qui s'y exposent. Celle qui a le courage d'abandonner son mari pour suivre son amant, montre au moins qu'elle ne saurait supporter l'indélicatesse de se partager; et lorsqu'elle sacrifie son rang dans la société, sa fortune, tous les plaisirs de la vie, excepté un seul, ce seul-là est certainement une grande passion, et les grandes passions ont toujours quelque chose d'intellectuel qui les

ennoblit. Le cœur où elles germent encore ne saurait être tout-à-fait corrompu. Rousseau a dit que l'amour est le remède du libertinage.

Quoique l'oisiveté de l'opulence produise ici comme ailleurs des intrigues galantes dans les hauts rangs de la société, il n'est pas douteux que, si ces choses-là eussent été mises en évidence dans les Cours de justice en France comme elles le sont ici, et imprimées dans une gazette, le nombre en eût paru bien plus considérable.

Le divorce est sans doute beaucoup plus commun qu'il n'était autrefois. On montrait au doigt il y a trente ou quarante ans, à ce que l'on m'assure, une femme divorcée, comme un objet de curiosité et d'étonnement. Ce n'est point tant le mal qui fait du bruit à présent que le remède, et la Cour des deux derniers Stuarts, où ce remède était inconnu, en aurait bien eu plus besoin que celle de Georges III.

Il y a une exposition annuelle de tableaux à Édimbourg comme à Londres, et meilleure en proportion que celle de cette ville. M. Raeburn est un peintre du premier mérite, peintre de portrait, cela va sans dire; mais j'ai vu de lui des portraits en action qui prouvent assez qu'il serait peintre d'histoire si on le lui permettait, des enfans en particulier, d'une grâce égale à ceux de sir Joshua Reynolds, et d'un bien meilleur coloris. M. Williams peint le paysage à la gouache à la manière des grands artistes de Londres, où ce genre est porté à un degré de perfection admi-

rable. Il a eu la complaisance de m'enseigner l'art facile et agréable de la *gravure au crayon* [1]. M. Nasmith est un autre artiste d'Édimbourg de beaucoup de mérite; il peint le paysage à l'huile.

En parlant des arts, je crois devoir faire mention d'un artiste qui excelle sur un instrument extraordinaire. M. Cartwright touche du doigt les bords de certains bassins de verre remplis d'eau en partie, et rangés ensuite harmoniquement comme un grand clavier. Il sort de cette touche des sons d'une douceur angélique, ainsi que d'une force étonnante, qui se perdent et se fondent les uns dans les autres en harmonie parfaite. Il est impossible de montrer un goût plus pur et une expression plus juste que M. Cartwright, ainsi qu'un doigté plus habile. Le docteur Franklin avait inventé un instrument à quelques égards semblable, appelé *harmonica;* c'étaient aussi des bassins de verre qui vibraient sous le doigt, mais les siens ne contenaient point d'eau.

20 *Février.* Il y a dans ce moment des plaintes générales de détresse commerciale; celle qu'éprouvent les manufacturiers de Glasgow est extrême : il faut l'attribuer en grande partie aux restrictions du continent de l'Europe, ainsi qu'à celles des État-Unis, et la réaction des spéculations imprudentes entreprises pour l'Amérique espagnole y contribue sans doute beaucoup. Les

[1] Chalk-etching on soft ground.

habitans d'Édimbourg, quoique tout-à-fait étrangers au commerce et aux manufactures, en paraissent visiblement affectés.

Parmi les faillites qui se multiplient tous les jours, j'ai été fort surpris d'entendre parler de faillites de fermiers. Un seul propriétaire a treize de ses fermiers qui ont fait banqueroute ! Le bilan d'un fermier paraîtrait en France aussi extraordinaire et aussi ridicule que le bilan d'une marchande de pommes ou d'un ramoneur; mais c'est, comme je l'ai déjà remarqué, que le fermier anglais est un grand manufacturier, et non un simple paysan, un homme d'affaires qui a ses livres tenus dans toutes les règles. Je ne savais pourtant pas encore qu'il eût aussi son banquier, qui le met à même de payer à jour nommé sa rente au propriétaire, en lui faisant des avances sur le crédit de son capital ou de la récolte qu'il a dans son grenier, et qu'il réserve pour un marché plus avantageux; ou bien qui escompte les billets de ses acheteurs s'il a vendu à terme. L'avantage qui résulte de cette facilité de circulation pour le commerce, n'est pas moins évident à l'égard de l'agriculture, mais elle occasionne les mêmes abus; et, ainsi que tout ce qui est compliqué, elle est sujette à des accidens. Si dans l'une des branches de ce grand système de crédit public il y a quelqu'embarras, si quelque banque principale diminue ses escomptes, toutes les autres sont obligées de diminuer également les leurs; et avec du blé dans son grenier, ou des

acceptations dans son portefeuille, le fermier, ainsi que le négociant, peut être réduit à manquer à ses engagemens. Cette faillite n'est pourtant qu'une exception à la ponctualité habituelle; et si les fermiers ne faisaient pas banqueroute en France, c'est que cette ponctualité n'existait pas. Les capitalistes étant sûrs de toucher leur revenu territorial à jour nommé, sont d'autant plus disposés à entreprendre des défrichemens et d'autres ouvrages qui requièrent de grandes mises de fonds, et à se contenter d'une rente plus basse; de sorte que la ponctualité du fermier tourne à son profit comme à celui du propriétaire, et l'industrie est partout active et encouragée.

La détresse présente a occasionné quelques ventes forcées à bas prix. Une terre de 620 acres, située entre Glasgow et Édimbourg, vient d'être vendue 35,000 liv. sterl.; elle a une veine de charbon estimée 6,000 liv. sterl. : les bâtimens sont en assez mauvais état. Dans des temps plus heureux on demandait 57,000 liv. sterl. de cette terre.

Après trois mois de séjour, nous allons quitter Édimbourg avec un véritable regret, et pleins de reconnaissance pour les marques d'intérêt que nous y avons reçues. Je ne connais aucun lieu où, à tout prendre, il fût plus agréable de passer sa vie.

24 *Février*. Nous voici arrivés à Dunbar, 28 milles d'Édimbourg; à Preston-pans la route traverse le champ de bataille de ce nom. Ce fut le

premier combat du Prétendant, en 1745, dans lequel deux mille quatre cents montagnards [1] défirent un corps de troupes réglées beaucoup plus nombreux, enlevant leur artillerie l'épée à la main, et tuant ou prenant toute l'infanterie. Si, avec moins de six mille hommes, le Prétendant put ensuite pénétrer jusqu'au centre de l'Angleterre et se maintenir en Écosse pendant neuf mois, que n'aurait-il pas fait si, au lieu de débarquer seul, la France lui eût donné dix mille hommes de troupes pour encourager ses adhérens? Et cependant ce Prétendant paraît avoir été un personnage fort médiocre, mais c'est que l'Angleterre, quoique ce fût après les guerres de Marlborough, n'était pas alors organisée intérieurement en pouvoir militaire comme elle l'est à présent.

En approchant de Dunbar, la plage paraissait couverte d'écume, et nous avons profité d'un reste de jour pour aller la voir de près. C'est la première fois que nous avons vu la mer dans cet état depuis notre arrivée dans cet empire insulaire; les côtes du pays de Galles que nous avons côtoyées l'été passé nous ont toujours présenté une mer tranquille : elles sont à la vérité abritées par l'Irlande contre le vent d'ouest.

26 *Février*. Hier matin, au moment de quitter Dunbar et ses rivages, nous avons découvert de si magnifiques ruines de rochers, et le temps

---

[1] John Home's history of the Rebellion of 1745.

Tiringer.

RESSAC DE DUNBAR.

orageux, ainsi qu'une marée extraordinaire, nous promettaient de si belles horreurs, que nous n'avons pu y résister, et nous avons consacré la journée à en jouir.

> I saw thee seek the sounding shore,
> Delighted with the dashing roar,
> Or where the North his fleecy store
> Drove through the sky.
>
> BURNS.

Une masse de basalte, semblable à celle des environs d'Édimbourg, noire, brillante, cannelée de colonnes prismatiques, et reposant sur un lit de rochers rougeâtres, sert de rempart à la côte. Ce basalte, battu par la mer, présente les formes fantasques de grottes profondes, d'arcs, de piliers et de grandes masses détachées, et pour en augmenter l'effet, les ruines du vieux château où Bothwell amena la reine Marie, après leur mariage infortuné, couronnent le promontoire le plus avancé. La mer se brisait parmi ces rochers avec une violence prodigieuse, s'engouffrant sous les voûtes avec le retentissement d'une batterie de canon, et passant par-dessus des masses isolées de 40 ou 50 pieds de hauteur, qui disparaissaient et reparaissaient alternativement noires et menaçantes au milieu des flots d'écume blanche qui se précipitaient à l'entour. Entre trois et quatre heures, la marée avait atteint sa plus grande hauteur, et le vent d'est étant devenu une tempête, l'ouverture du petit port de Dunbar, qui se présente au vent, re-

cevait de temps en temps des montagnes d'eau capables d'engloutir tout ce qu'il contenait.

Le rivage au nord du promontoire présentait un tableau différent : ici de longues lames s'avançaient sans autre résistance que celle du fond sur lequel elles roulaient, et repliant leurs crêtes en voûtes arrondies, faisaient retentir de leur chute la plage écumante, l'une succédant à l'autre avec une grâce toujours la même et toujours nouvelle.

> When mountain surges bellowing deep
> With an uncouth monster leap
> Plung'd foaming on the shore.
>
> COLERIDGE.

Nous ne pouvions nous rassasier de la sublimité de ce spectacle, et malgré le mauvais temps et une bruine humide et froide qui nous mouillait, nous ne l'avons abandonné qu'à la nuit. Surpris par la marée au pied des rochers, je me trouvai dans l'embarras, et je fus sur le point de perdre mon portefeuille. Deux frégates se sont perdues sur cette côte dangereuse cet hiver, à environ trois milles d'ici; mais ces dangers font la sûreté de l'Angleterre. Les vers suivans décrivent avec beaucoup de vérité la situation insulaire de l'Angleterre, ainsi que son aspect intérieur.

> O Albion! o my native isle!
> Thy valleys, fair as Eden's bowers,
> Glitter green with sunny showers;
> Thy grassy uplands, gentle swells,

Echo to the bleat of flocks;
(Those grassy hills, those glittering dells,
Proudly ramparted with rocks).
And Ocean, 'mid his uproar wild,
Speaks Safety to his Island-child.

COLERIDGE.

26 *Février*. Notre route aujourd'hui a suivi le rivage de la mer. Près de terre, elle était verte et écumante, et au large, d'un bel azur. Quoique le ciel fût clair et serein, l'horizon était couvert d'un léger brouillard, à travers lequel on distinguait quelques voiles navigant paisiblement entre deux côtes ennemies. Le pays que nous avons traversé paraît riche et bien cultivé en grandes fermes, comme dans le comté de Norfolk; des troupeaux de moutons broutaient de vastes champs de raves, c'est-à-dire, la verdure et tout ce qui paraissait de la racine hors de terre; le surplus y reste et sert d'engrais. La terre n'est point gelée, et l'herbe a déjà sa teinte du printemps. Les laboureurs sont partout à l'ouvrage, cinq ou six charrues travaillent à la fois dans le même champ, attelées chacune d'une belle paire de chevaux. Les bâtimens d'agriculture sont en aussi bon ordre qu'en Angleterre, les maisons inférieures. Toute cette belle culture est interrompue, près de Press-Inn, par une bruyère de quelques milles, qui paraît pourtant tout aussi susceptible de culture que le reste du pays où les terres s'afferment au prix exhorbitant de 8 à 10 liv. sterl. l'acre écossais. La

maison de sir James Hall (Dunglass), se montre avantageusement dans une situation pittoresque.

Le chemin traverse ensuite une ravine étroite et profonde par le moyen d'un pont de pierre de trois arches (*Peas Bridge*), qui a 170 pieds de haut. Un sentier escarpé conduit au fond de la ravine où coule un courant rapide qui se rend à la mer tout près de là ; soit que l'on considère ce pont d'en haut ou d'en bas, l'effet en est également extraordinaire.

La route, toute fraîchement recouverte d'un lit de pierre pilée (whin ou basalte), est inégale et raboteuse, et nous voyageons lentement; un rouleau pesant nivelerait toutes ces aspérités à peu de frais. Nous rencontrons à tout moment des troupes de soldats avec femmes et bagages allant en Écosse pour la garde des prisonniers qui y sont envoyés par mer. C'est là une dépense et un emploi de forces bien infructueux.

Berwick est une espèce de place forte, et soit que ses murs pussent ou non servir de défense, les habitans y trouvent au moins une promenade sèche et aérée d'environ un mille. Les troupes faisaient l'exercice fort lestement, et avaient une belle musique.

27. *Février.* Nous voici à Alnwick, 29 milles de Berwick : la plus grande partie de la route est en vue de la mer, tout unie, bleue et paisible, et chamarrée de petites voiles blanches qui glissent légèrement sur sa surface.

Les fermes sont dans le meilleur ordre pos-

sible, elles ont leurs granges et autres bâtimens d'agriculture vastes et complets; la plupart de ces fermes ont leur moulin à vent, soit pour la farine ou pour l'huile. Le mécanisme par lequel les ailes sont présentées au vent n'est point, comme en France, un levier en forme de queue que le meunier oriente suivant le vent; cette manœuvre se fait ici d'elle-même, et par la seule force du vent, au moyen d'une petite roue ailée, disposée à angle droit avec les ailes du moulin comme une girouette : toutes les fois que les ailes du moulin perdent le vent, les ailes de la girouette le prennent, puisqu'il ne saurait souffler dans le plan des unes sans être perpendiculaire aux autres; l'axe de la girouette fait tourner, par le moyen d'une engrenure de dents, l'axe des ailes du moulin, jusqu'à ce que celui-ci soit dans la ligne du vent, et cela sans l'intervention de personne. Il y a d'autres mécanismes ingénieux, soit pour ferler la voilure des ailes toujours par la seule force du vent, même lorsqu'elle devient trop grande, soit pour faire effacer au vent le tranchant de ces ailes.

Les meules de foin et de paille dont j'ai déjà parlé autre part, réduites de volume par la consommation de l'hiver, ressemblent à des tours polygones; cette apparence singulière vient de ce que l'on coupe des tranches de fourrage comme on ferait des tranches de pain de toute la hauteur de la meule, et tout à travers la

couverture de chaume, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, avec un instrument fait exprès, et toujours très-nettement; la meule diminue ainsi de diamètre jusqu'à ne devenir qu'un simple pilier compacte solide et impénétrable à la pluie, de 30 à 40 pieds de hauteur. Les charrues, les herses, les rouleaux, les harnois, les chariots, enfin tout l'attirail d'agriculture, ainsi que les outils des autres arts, ont ici un fini et une *sagacité* de construction qui sait retrancher tout poids superflu, applique la force précisément où il y aura résistance, et n'épargne rien de ce qui peut rendre le travail facile et assurer la durée de la machine. On a défini l'homme, « un animal inventeur d'outils ». Cette idée devait en effet se présenter naturellement en Angleterre.

La première vue du château d'Alnwick cause de la surprise, les murs sont défendus par une garnison de figures en pierre qui se montrent parmi les créneaux dans des attitudes menaçantes. Quelques-uns de ces guerriers sont équipés de toutes pièces, et d'autres sont tout nus, armés à l'antique ou à la moderne indifféremment. On voit Hercule avec sa massue, et Apollon avec ses flèches côte à côte avec des arbalêtriers et des arquebusiers anglais. Les valets du château jettent des pierres sur la tête des assaillans. La première impression est moitié imposante et moitié ridicule. Nous visiterons demain plus à loisir ce château de marionnettes.

28 *Février.* Nous nous sommes rendus au château, de bonne heure, ce matin : on ne pouvait pas voir les appartemens ; je présume qu'ils doivent être assez tristes, le château étant au milieu d'une grande cour environnée de hautes murailles ; il contient lui-même une petite cour. On nous a conduits à la chapelle, où il y a trop de jour et trop de dorure. La généalogie des Percy est orgueilleusement inscrite sur la muraille de cette maison de Dieu, commençant par Charlemagne en l'an 800, Guillaume-le-Conquérant en l'an 1060, etc. etc. Non loin de cette brillante chapelle sont les cachots, auxquels un soupirail grillé sert de porte et de fenêtre. Dans une niche de la muraille, nous observâmes une roue à dents de fer avec des chaînes : nous tressaillîmes à la vue de cet instrument de torture, et nous questionâmes notre conducteur avec une sorte d'effroi ; il nous rassura bientôt : cela sert à sonner la cloche du dîner. Le château, aussi bien que la grande muraille, est surmonté de ces figures menaçantes dont j'ai déjà parlé ; elles sont de toutes sortes de grandeurs, de formes et d'attitude très-variées, mais toujours activement employées à la défense des murs. Surpris de voir quelques-uns de ces combattans absolument défigurés par le temps, et leur substance réduite de moitié, tandis que d'autres paraissaient frais et bien conservés, nous découvrîmes que ce prétendu vieux château est en effet tout neuf, ayant été rebâti, il y a soixante ans seu-

lement, sur le modèle de l'ancien. Tous ceux des vieux invalides qui pouvaient se tenir debout ont repris leur poste sur la muraille. Le ciseau d'un maître *tailleur de pierre* du voisinage a fourni des recrues, et mis la garnison au complet. Les Percy du dix-huitième siècle ont fait voir qu'ils n'avaient point dégénéré de ceux du neuvième en fait de goût dans les beaux-arts.

Le parc et les jardins ont été plantés par *one Brown*, nous dit le jardinier. D'un ruisseau qui serpentait dans la vallée il a fait, par le moyen de digues, une jolie pièce d'eau qui passe sous un beau pont de pierre et se perd derrière les inégalités du site; les bords s'élèvent en pente douce, couverts de la belle pelouse ordinaire, irrégulièrement plantée d'arbres qui ne sont pourtant ni d'une belle venue, ni assez nombreux. Le revenu territorial du duc de Northumberland se porte, à ce que l'on assure, à 150,000 liv. sterl. par an.

D'Alnwick à Newcastle, 33 milles de pays toujours également riche et fertile, mais sans beauté; les habitans, au contraire, nous paraissent visiblement embellis; les hommes ont des physionomies plus rondes et plus vermeilles que leurs voisins du nord, et la différence est encore plus frappante dans le sexe. Les maisons sont sensiblement plus propres et plus ornées. Les enfans que nous rencontrons sur la route, s'arrêtent pour nous saluer; ce qui n'est pas l'usage en

Ecosse. La route est encore couverte de basalte pilé, mais en plus petits morceaux; ainsi tout se perfectionne et se civilise.

1er *Mars*. M. J**, de Newcastle, pour qui nous avions une lettre, a eu la complaisance de nous faire voir les curiosités de sa ville, la verrerie et quelques autres manufactures, une école sur le plan de Lancaster, récemment établie pour cinq cents enfans mâles, et déjà complète. Le maître dirige par le moyen d'un télégraphe. L'adoption de cette méthode d'éducation devient de plus en plus générale. Le nombre d'écoliers, sous un seul maître principal, est illimité, et par conséquent les frais sont infiniment réduits, et l'éducation est mise à la portée de tout le monde. Il n'y a point de cohue, point de temps perdu; tous les écoliers travaillent également et de concert, et leurs progrès sont très-satisfaisans. Enfin, pour résumer toute l'utilité de cette méthode, les enfans aiment l'école, et c'en est assez pour expliquer leurs progrès.

Le clergé de la religion dominante n'aime point cette nouveauté, et croit y voir un moyen d'agrandissement pour les sectes non-conformistes qui l'ont introduite. Cependant, comme ce n'est qu'un moyen d'instruction, et non l'instruction elle-même, il semble que ce clergé n'aurait qu'à se servir du même moyen pour conserver ses avantages. La famille royale a montré plus de *libéralité*, et protège avec beaucoup de zèle M. Lancaster et son système. Au lieu d'illuminer

la ville de Newcastle, comme tout le reste du royaume, à l'occasion du jubilé pour la 50e année du règne de Georges III, il fut résolu d'approprier à l'établissement de cette école ce qu'il en eût coûté en huile ou en chandelle, et de lui donner le nom de *jubile school.* On lit aussi, inscrit sur ses murs, un vœu méritoire de Sa Majesté, non pas exactement celui de notre grand Henri, qui voulait que chaque paysan pût mettre *la poule au pot le dimanche*, mais ce qui revient peut-être au même dans ses conséquences, qu'*il puisse lire sa bible.*

Le nom de Newcastle [1] est identifié avec le charbon de terre, ses environs renfermant d'immenses lits de ce minéral, qui fait l'objet d'un très-grand commerce. Une compagnie vient d'affermer une de ces mines, c'est-à-dire, le droit d'exploiter le charbon de terre supposé exister sous une étendue de pays d'environ 5,000 acres. La superficie du sol, affermé séparément à des cultivateurs, n'est point comprise dans le marché. Cette compagnie donne au propriétaire du sol une certaine redevance par tonneau de charbon exploité, qui pourra aller à plus de 7,000 l. sterl. par an, et, à tout événement, 3,000 l. sterl. Il est remarquable que la terre où cette mine est située fut vendue, il y a trente ans, sans la mine. L'acheteur refusant de payer un prix un peu plus élevé pour obtenir le droit de miner,

[1] Newcastle a 45,000 habitans.

ce droit pour lequel l'ancien propriétaire reçoit maintenant de 3 à 7,000 liv. sterl. par an, lui fut réservé. Ce n'est pas que l'on ignorât l'existence du charbon, mais la pompe à feu n'avait pas alors été mise en usage pour le travail des mines, et l'art de l'exploitation n'était pas arrivé à sa perfection actuelle. La consommation du charbon était beaucoup moindre; enfin on ne voulait rien donner, il y a trente ans, d'une propriété qui rend annuellement 3 à 7,000 liv. sterl. par an.

J'ai accepté avec plaisir la proposition qui m'a été faite de descendre dans une mine qui joint celle dont j'ai parlé. C'est une opération un peu effrayante : le bout du cable qui sert à tirer le charbon de la mine, est retroussé en un grand nœud ou boucle; vous y passez la jambe, et ainsi à califourchon, tenant bien le cable entre vos bras, vous êtes poussé hors de la plate-forme et restez suspendu au-dessus d'un abîme dont l'obscurité cache l'effrayante profondeur. Un mineur enjamba la corde à côté de moi, et nous descendîmes. Le mur de rocher à l'entour de nous paraissait monter rapidement, comme le mouvement apparent des bords d'une rivière rapide que l'on descend en bateau. L'entrée de ce grand puits n'était plus qu'un point lumineux; je fermai les yeux de peur d'étourdissement, et bientôt nous touchâmes la terre à 378 pieds de profondeur. Deux autres personnes descendirent après nous. Un surtout de grosse laine par-dessus nos habits, et chacun une chandelle à la main,

nous nous avançâmes par une longue rue, ayant le roc au-dessus, le roc au-dessous, et un mur noir et brillant de chaque côté. Deux tiges de fer assujetties le long de la rue, recevoient les roues des chariots de charbon. Ces chariots emploient cinquante à soixante chevaux, qui ont une grande écurie, et sont abreuvés par un filet d'eau qui coule auprès. Leur poil est fin, doux et lustré, comme celui d'une taupe. Quoiqu'ils vivent presque toujours dans ce souterrain, on les en tire quelquefois, et assez aisément, dans un grand filet ou sac. Les chariots portent huit grands paniers de charbon, qui sont amenés à la rue principale un à un sur d'autres petits chariots tirés ou poussés par des enfans le long des rues de traverse qui coupent la grande à angle droit : celles-ci n'ont que la hauteur du lit de charbon, c'est-à-dire, 4 pieds $\frac{1}{6}$ (la rue principale a environ 18 pouces de plus coupés dans le plafond du roc pour le passage des chevaux); par conséquent il faut marcher courbé et se reposer souvent. Les rues ont 24 pieds de large, et sont à 36 pieds de distance les unes des autres. D'autres rues, parallèles à la grande, traversent les premières, et comme elles ont la même largeur et le même intervalle, il en résulte que toute la mine est divisée en blocs de 36 pieds en tous sens. Il se dégage continuellement du charbon une grande quantité de gaz hydrogène, avec une sorte de sifflement très-sensible, et il est de la plus grande importance que ce gaz soit emporté

par le moyen d'un courant d'air extérieur. Afin d'établir ce courant, on divise de haut en bas l'ouverture ou puits par une cloison de planches. L'air descend d'un côté et monte de l'autre. Cette cloison est continuée le long des rues, jusqu'à ce qu'il y en ait une qui revienne au pied de l'ouverture, car alors la circulation s'établit d'une rue à l'autre, sans revenir par la même; lorsque l'on fait un second puits à l'autre extrémité de la mine, le courant d'air descendant par l'un remonte par l'autre. Quelques-unes de ces mines sont plus étendues que Philadelphie, et leurs rues sont aussi régulières que les siennes. Il y a beaucoup d'art à faire circuler l'air partout, sans oublier aucune rue, et la moindre erreur à cet égard produit quelquefois de grands accidens par l'inflammation du gaz hydrogène. Les rues sont tracées par le moyen de la boussole, et mesurées avec tant d'exactitude, qu'une nouvelle ouverture commencée à la surface du sol vient aboutir à un point donné de telle rue ou galerie à plusieurs centaines de pieds au-dessous. La mine ainsi percée en tous sens, il ne faut pas supposer que les blocs ou piliers de 36 pieds soient abandonnés. Commençant par l'extrémité la plus éloignée de l'ouverture, on les enlève les uns après les autres, et ce n'est qu'après avoir laissé un espace de 2 ou 300 pieds en carré, sans soutien, que le plafond commence à éclater et craquer horriblement en s'affaissant peu à peu jusqu'à toucher le plancher. Les ouvriers ne s'en

inquiètent point; se fiant eux-mêmes aux piliers auprès desquels ils travaillent, ils continuent à les enlever successivement, et le plafond à s'affaisser derrière ces pilliers, jusqu'à ce qu'arrivés au pied de l'ouverture, il ne reste plus de charbon dans la mine, et l'espace même qui le contenait a disparu. Cependant les habitans de la terre au-dessus ne sentent rien de ce qui se passe au-dessous d'eux; les maisons (bâties en pierre) n'en sont point affectées; l'affaissement est assez uniforme pour être imperceptible, ou même il n'y a point d'affaissement, et les espaces vides que la rupture des rochers laisse entre eux, compensent l'enlèvement du charbon. Les lits de charbon sont généralement un peu inclinés, et le travail se dirige en remontant, de manière à ce que les rues ou galeries descendent du côté du puits ou de l'ouverture de la mine, ce qui facilite le charroi du charbon et le dessèchement de l'eau. Le charbon est enlevé et l'eau pompée par la force de la pompe à feu.

Les mineurs savent, par la nature du rocher qu'ils percent en creusant leur puits, reconnaître quand ils approchent du charbon; à l'ardoise noirâtre succède une couche de pierre de sable blanche, qui couvre celle de charbon, et au-dessous du charbon se trouve une autre couche de pierre blanche. Ils percent à peu près deux toises de puits par semaine en profondeur.

La consommation de Londres est augmentée d'un quart depuis quelques années : elle va

annuellement à un million de chaldrons [1] ou 1,200,000 tonneaux de charbon, formant 6,000 cargaisons de navires de 200 tonneaux chacun. Ils font neuf voyages par an. C'est par conséquent 666 navires employés dans cette seule branche de commerce, entre Newcastle et Londres. L'équipage se compose de deux vieux marins, l'un pour capitaine et l'autre pour second, et de huit jeunes matelots ou apprentis, tous exempts de la presse pour la marine royale. Le capitaine et son second reçoivent environ 9 guinées chacun par voyage : les apprentis n'ont que leur entretien. Voilà une école pour plus de cinq mille jeunes matelots, et un objet d'ambition et de récompense pour mille vieux marins. Le célèbre navigateur Cook avait fait son apprentissage dans un vaisseau charbonnier.

Le charbon tiré de son souterrain et arrivé à la surface du sol, est transporté au bord de la rivière dans des charriots à quatre petites roues, roulant sur deux verges de fer fixées parallèlement et de niveau sur le chemin [2]. Les roues sont de fer ; elles ont été jetées dans le même moule ; leur essieu tourne avec elles, ainsi leur mouvement est parfaitement égal : la circonférence de

---

[1] Le droit perçu sur la consommation du charbon dans la *seule* ville de Londres, fournit à l'État un revenu de près de 600,000 liv. sterl. (*Oddy's canal navigation.*)

[2] Ces chemins de fer s'appellent en anglais *railways*, et peuvent avoir un *nom* en français que je ne sais pas : la chose elle-même y était inconnue de mon temps.

ces roues est évidée en rainure, de manière à les maintenir dans leur situation sur les verges ou barres de fer. Ces charriots portent chacun 92 boisseaux de charbon, pesant deux tonneaux et demi outre le poids du charriot; ils sont tirés par un seul cheval avec tant de facilité, qu'à la moindre descente, le conducteur est obligé d'appuyer un levier sur la roue, afin de diminuer le mouvement par le frottement, et d'empêcher que le charriot n'emporte le cheval. Le charbon est versé dans des bateaux plats d'environ 15 tonneaux, appelés *keels,* pour le transporter à bord des navires.

Les hommes employés dans la mine sous terre jouissent généralement d'une meilleure santé que ceux qui sont sur la terre, la régularité de température les garantissant de beaucoup de maladies, et l'air étant d'ailleurs constamment renouvelé.

La terre s'afferme ici 4 ou 5 liv. sterl. l'acre pour la meilleure qualité, et 30 shellings pour la plus mauvaise. La taxe des pauvres se porte à 5 s., ou 25 pour cent du revenu net. Cette institution est une excroissance malsaine qui énerve le corps politique et attaque le principe même de son existence. Cependant, soit que la vigueur de sa constitution l'emporte sur le mal, ou qu'il y ait un correctif suffisant quelque part, on n'aperçoit aucun dépérissement dans l'industrie; les vices et la pauvreté sont moins apparens que dans aucun pays que je connaisse, je n'ex-

cepte même pas les États-Unis de cette comparaison, au moins les grandes villes et les frontières des États-Unis.

Les fermiers déboursent cette taxe des pauvres à-compte de leur rente, ainsi que la taxe appelée *property tax*, imposée sur la rente du *propriétaire*, et qui est de 2 s. par livre. Ils payent de plus cette même taxe sur leurs propres profits, mais seulement d'un shelling et demi par livre. Le bois de charpente est plus cher ici que dans aucune autre partie de l'Angleterre et de l'Écosse, par la grande consommation qu'occasionnent les diverses constructions des mines.

La couche ou lit de charbon dans le comté de Stafford est beaucoup plus épaisse qu'ici ; il y a dans le midi de ce comté, une étendue de pays de 28 milles carrés, qui couvre un lit de charbon de 30 pieds d'épaisseur [1]. La quantité exploitée par semaine était estimée, il y a quelques années, à 16,200 tonneaux. Cent ans auparavant, les mines de ce district rendaient 45,000 tonneaux par an, c'est-à-dire, peu au-dessus de la vingtième partie. Les mineurs disent qu'il n'y a point d'avantage à trouver une aussi grande épaisseur ; l'exploitation est plus coûteuse, il faut laisser de plus gros piliers que l'on n'ose

---

[1] Il y a en Bohême des lits de charbon de 90 pieds d'épaisseur (*Jamison's Geognosy*) ; cette épaisseur serait probablement impossible à exploiter, à moins qu'elle ne fût près de la surface.

enlever ensuite; une grande quantité de charbon est brisée et pulvérisée de manière à ne pas valoir les frais de transport, et dans cet état, elle s'échauffe quelquefois et s'enflamme. On a calculé que l'exploitation actuelle épuiserait le charbon des mines de Staffordshire en moins de trois cents ans. Celles des environs de Newcastle ne promettent pas une durée à beaucoup près aussi longue; et il viendra un temps où l'Angleterre fera sagement de restreindre l'exportation du charbon, qui est certainement le ressort principal de ses manufactures. En économisant la main-d'œuvre, ce combustible lui laisse disponible un bien plus grand nombre d'hommes pour ses armemens de terre et de mer, que sa population ne le comporterait autrement sans s'épuiser. A présent le continent de l'Europe tire, malgré la guerre, une certaine quantité de charbon d'Angleterre, dont la valeur s'élève [1] à 5 ou 600,000 liv. sterl. par an, et qui serait nécessaire à l'exécution de quelque branche d'industrie; il s'en exporte aussi aux Antilles, et enfin les habitans des grandes villes des Etats-Unis se chauffent presque entièrement avec le charbon d'Angleterre,

---

[1] A Hambourg seulement, il y a cinq cents raffineries de sucre qui ont cessé de travailler faute de charbon (sans doute un peu aussi manque de sucre). A Hambourg le *last* de charbon anglais, qui valait en temps ordinaire 32 dollars, se vend maintenant 300 dollars. (*Oddy's canal navigation.*)

moins cher que le bois de leurs forêts, puisque dix lieues de transport par terre coûtent plus que mille lieues par mer.

2 *Mars*. De Newcastle à Castle Eden, 16 milles. A Sunderland, le pont de fer sur lequel nous avons passé est admirable par sa légéreté, sa hardiesse et sa solidité. Des navires avec leurs mâts de 100 pieds de haut passent sous le ceintre de l'arche; il y a quinze ans que ce pont est bâti: il a coûté la modique somme de 36,000 liv. sterl. Un autre pont de fer a été construit ici, assemblé, démonté et envoyé à la Jamaïque, où il est maintenant placé entre Kingston et Spanish-Town.

Le vent, qui a été violent depuis plusieurs jours, est devenu un ouragan, et on ne pouvait se défendre d'un sentiment de terreur en traversant ce pont aérien de Sunderland. Le pays que nous avons vu aujourd'hui est bon et fertile sans beauté.

3 *Mars*. Nous avons fait 27 milles aujourd'hui. Avant de partir ce matin, nous avons été voir un site pittoresque, appelé *Gunner's Pool;* c'est un vallon étroit, une sorte de grande crevasse naturelle qui traverse la plaine; les rochers se correspondent de chaque côté, et l'intervalle diminue graduellement jusqu'à finir par une fente étroite, et presque impraticable; tous ces rochers sont décorés d'arbres toujours verts, plantés de la main de la nature en groupes et en bosquets; l'herbe, dans ce lieu abrité, est déjà verte; les

touffes de noisetier y déploient leurs franges écarlates, et la végétation est partout visible. Une source d'eau-vive, tombant dans un beau bassin, orne l'endroit le plus retiré du vallon. Nous avons retrouvé, en sortant, le vent dans toute sa force; il fait tourner les aîles des moulins, sans aucune voilure. Les charrues, souvent attelées de quatre chevaux l'un devant l'autre, sont partout à l'ouvrage.

4 *Mars*. Rippon, 22 milles. Nous avons visité les ruines d'une abbaye fameuse (*Fountain's abbey*). Ces ruines couvrent une surface d'environ cinq acres; la tour, de 150 ou 200 pieds de haut, reste entière. Le site est une vallée solitaire d'environ 200 toises de largeur, couverte de la plus belle pelouse, abritée de rochers et d'arbres, et arrosée d'un gros ruisseau qui traverse les ruines de l'abbaye au détour d'un angle de la vallée; ces ruines se présentent d'une manière très-imposante au bout de l'avenue de bois et de rochers, et terminent le grand tapis vert. On voit derrière l'abbaye six ou sept ifs d'une taille colossale; le tronc d'un de ces arbres a 28 pieds de circonférence : on parlait de ces *gros ifs* dans les chroniques du temps, avant la fondation de l'abbaye, en 1150.

Toute cette belle vallée et ses ruines ne sont qu'un ornement accessoire du parc de Studly, dans lequel elles sont situées. Il est varié d'inégalités agréables et planté d'arbres magnifiques, particulièrement d'arbres toujours verts, qui, à

cette saison, se montrent dans toute leur gloire : le grand vent en a abattu plusieurs. La maison ne répond point à toute cette magnificence naturelle ; on aperçoit un masque gothique appliqué sur un visage grec sans le couvrir tout-à-fait, de manière à laisser voir un fronton au-dessus du gothique. Le beau ruisseau de l'abbaye est aussi défiguré, à sa sortie de la vallée, en pièces d'eau de forme régulière à la vieille mode.

5 *Mars*. York, par Newby-Hall, 28 milles. Newby-Hall est une de ces belles maisons de riches particuliers, si nombreuses en Angleterre ; celle-ci pourtant est distinguée de la foule par une collection de marbres antiques de beaucoup de réputation. M. W**, le dernier propriétaire, a pris la peine de ramasser à grand frais en Italie ces restes précieux ; sa Vénus seule lui a coûté, à ce qu'on nous a dit, 15,000 liv. sterl. Cela est cher, mais on ne peut pas lui appliquer la satire de Voltaire sur les voyageurs anglais *achetant chers de modernes antiques*, car ceux-ci sont de véritables *vieux antiques* décolorés, tachés, ternis et couverts d'honorables blessures. Cette Vénus, dans l'attitude et les proportions de la Vénus de Médicis, n'a pas à beaucoup près une aussi belle tête ; le cou est absolument mauvais : c'est à d'autres égards une belle statue. La figure de femme, drapée à la romaine, est, après la Vénus, ce qu'il y a de plus estimé ; c'est l'attitude de la Flore ; le poids du corps portant sur une

hanche s'élève beaucoup, tandis que l'autre hanche pend nonchalamment; mais cet excès d'abandon devient contorsion, et serait une attitude pénible et fatigante, au lieu de celle du repos. Les artistes de l'antiquité ont sans doute fait beaucoup de statues qui n'étaient pas des chefs-d'œuvre, et je ne saurais m'empêcher de croire que la plupart de celles qui ont été apportées en Angleterre sont de ce nombre.

Nous avons vu ici, dans le jardin de notre auberge, le mézéréon en fleur, le perce-neige, le primevère; le lilas et les rosiers commencent à pousser, le temps est doux et serein, et tout annonce l'approche du printemps.

York est une vieille ville, et comme de raison, fort laide. Elle contient environ 15,000 habitans. L'unique curiosité du lieu est la cathédrale, une des plus fameuses de l'Angleterre, si riche en monumens gothiques. *Le Minster*, c'est ainsi qu'elle est appelée, a environ 50 pieds de plus de longueur que l'abbaye de Westminster (520 pieds); la tour principale est fort lourde, les deux autres tours inférieures ont plus de légèreté et d'élégance : le reste de l'extérieur est de la plus grande beauté; l'intérieur surpasse tout ce que nous avons vu dans ce genre par sa hardiesse, sa légèreté et la richesse des détails; la pierre est partout couverte d'ornemens relevés en bosse et ciselés à jour, et qui donnent l'idée de murailles de dentelle. Les figures humaines sont dans le goût ordinaire de barbarie grotes-

que. On est occupé à réparer les ravages du temps sur les ornemens extérieurs ; ils sont sculptés à neuf dans bien des endroits, et le ciseau moderne rivalise en délicatesse gothique avec celui des artistes du douzième siècle. Les pierres neuves, huilées, prennent la teinte des anciennes.

Quel que soit l'impression de sublimité que produit l'intérieur du Minster, l'intérieur de l'église de Saint-Paul, à Londres, tout brut et nu qu'il est, a quelque chose de plus imposant encore ; l'immensité d'espace au centre et l'élévation de ce dôme, qui semble ne porter sur rien, frappent plus fortement : les fenêtres du Minster sont trop grandes, elles ne sont pas assez voilées de peintures, leur lumière n'est pas assez religieuse.

Les juges (Justices, Le Blanc et Thompson), viennent d'arriver pour tenir les assises ; ils ont assisté, aujourd'hui dimanche, au service divin, en grand costume, dans la cathédrale, perruques colossales, poudrées à blanc et robes noires, mais ils n'approchent pas de l'élégance de messieurs les juges d'Écosse, en satin blanc et falbalas couleur de rose. Ils étaient accompagnés du maire et des officiers municipaux, et suivis de laquais en livrée blanche, portant de gros bouquets à la boutonnière. Toute la ville était en mouvement ; c'est un événement que la tenue des sessions dans une petite ville ! Madame de Staal a dit fort plaisamment : « On

ne s'y amuse une fois que pour s'apercevoir que l'on s'y ennuie tous les jours ». Le plain-chant et les voix de quelques-uns des enfans de chœur étaient admirables ; l'organiste me parut avoir des prétentions.

Les Unitaires ont ici une église, nous y avons été conduits pour entendre M. W**, ministre très-estimé de cette congrégation ; au lieu de lui, un personnage à long cou de grue, « comme un suppôt de la grâce efficace », et parlant du nez en accens traînans, que nous reconnûmes sur-le-champ être le véritable et pur *yankée*, nous donna un sermon dont le fond valait mieux que la forme. Nous apprîmes ensuite que ce prédicateur venait de la Nouvelle-Angleterre, et, voyageant ainsi que nous, le hasard nous avait ainsi rassemblés dans le même lieu, lui pour donner, et nous pour recevoir instruction et édification. Je ne voudrais pas, au reste, que l'on me supposât ici aucun manque de respect pour la secte Unitaire ; le plus grand défaut de sa doctrine est probablement d'être raisonnable à l'excès. Le service ressemble, dans son extrême simplicité, à celui des protestans de France.

Nous avons eu le plaisir de voir ici un prédicateur d'un autre genre, le révérend S. S., qui fait (dans la capitale de l'Angleterre) les délices des fidèles du bon ton. Ce n'est pourtant point sous ce rapport que nous l'avons connu, n'ayant pas eu le plaisir de l'entendre prêcher ;

mais chez lui, à table avec ses amis, c'est l'homme de la société la plus gaie et la plus aimable qu'il soit possible de trouver. Il est réputé être l'un des écrivains les plus brillans du journal d'Édimbourg, et sait aussi être sérieux quand il le faut.

Il y a, dans les environs d'Yorck, un établissement pour les fous, institué par les Quakers, et exclusivement destiné aux individus de leur croyance. Tout semble gouverné par la raison dans cet asile de la démence; ses habitans, propres et bien tenus, se meuvent en liberté, sans bruit et sans désordre, et à leur air grave et réservé, on voit qu'ils se souviennent toujours d'avoir été Quakers. Nous observâmes pourtant dans le grand jardin quelques hommes en chapeaux rabattus qui se promenaient à grands pas et avec beaucoup d'agitation; mais toujours avec les mains dans leurs poches, et nous aperçûmes à la fin que leurs poignets y étaient attachés; l'on ne voit que les individus du commun, ceux d'un rang plus élevé sont à part, car il y a des différences de rang parmi les Quakers, celles de de la fortune et celles de l'éducation, qui sont inaliénables, et il est impossible de blâmer la délicatesse qui soustrait aux regards de la curiosité les infirmités de ceux qui nous sont chers, et surtout la démence. La directrice de la maison est une grande et belle femme, mariée depuis peu d'années au directeur : l'un et l'autre sont quakers. On ne peut pas dire ici avec Molière :

du côté de la barbe est la toute puissance, car l'ascendant paraît être ici tout du côté de la femme. Les châssis des fenêtres sont de fer et ferment à clef sans apparence de grille et de prison : lorsque l'état des malades le permet, on les laisse sortir de l'enclos pour se promener, et même aller à la ville, et quelquefois sans garde.

La maîtresse de la maison ayant été incommodée des suites d'une chute, eut quelque temps après une altercation avec une de ses folles : celle-ci lui dit qu'elle s'était déjà plus d'une fois aperçue, et avec un regret infini, que *depuis sa chute sa tête n'était pas tout-à-fait bien, et qu'on serait obligé de s'assurer d'elle, si elle ne se conduisait pas mieux.* On nous a raconté plusieurs autres traits singuliers ; je ne rapporterai que le suivant. Une jeune folle, forte et vigoureuse, mécontente d'une des domestiques, la renverse sur le plancher, et lui mettant le genou sur la poitrine, et lui serrant le col, *à quoi ne tient que je ne t'étrangle*, lui dit-elle, *je suis folle, et l'on ne me pourrait rien faire pour cela.*

Dans l'espace de quatorze ans, 154 individus ont été admis dans cet hospice; 73 se sont rétablis, 24 sont morts, dont 3 suicides : il en reste 57. Il y a plus de femmes que d'hommes. Les causes les plus ordinaires de démence sont l'amour, la religion, l'orgueil blessé et le renversement de fortune. On voit que deux de ces causes appartiennent presqu'exclusivement au

sexe, et les deux autres en partie. Je tiens d'une personne fort instruite, et née quaker, qu'il y a plus de personnes dont la raison est dérangée parmi eux que dans le même nombre d'autres individus d'une autre secte, particulièrement parmi les riches. Ils sont exclus de presque toutes les professions, ou plutôt ils se les interdisent. Le commerce et les manufactures leur restent, mais les fils d'un riche négociant ne s'intéressent guère au négoce. Cependant les amusemens de toutes espèces étant aussi interdits, et même certaines branches de la littérature, il ne leur reste qu'à s'ennuyer, à avoir des vapeurs, et enfin à devenir fous. Johnson, qui se connaissait en mélancolie, disait d'un de ses amis : *Si ce malheureux eût su ourler un mouchoir, il ne se serait pas allé noyer.*

Je me rappelai, en visitant cet hospice exclusif que les Quakers se sont ainsi préparé pour leur propre usage, ce qui m'arriva une fois en voyageant dans les pays à l'ouest des États-Unis. Observant chez un habitant des bois l'alambic et tout l'appareil d'un distillateur d'eau-de-vie, je lui demandai comment il pouvait espérer le débit de sa marchandise dans ce désert : *Oh!* me dit-il, *c'est seulement pour mon usage* (*for family use*).

La démence semble être malheureusement trop commune dans les rangs élevés de la Grande-Bretagne. On compte trois familles de ducs écossais, sur huit, dans lesquelles il y a eu, de temps

à autre, des cas de cette nature, formant une sorte d'hérédité infortunée, et onze *earls* ou comtes sur trente-cinq. Mon auteur, qui est très-digne de foi, ne s'est point trouvé aussi au fait de l'état des cervelles d'Angleterre, et n'a pu nommer que trois familles de fous parmi les ducs de cette section principale de l'empire britannique. Le cas d'un illustre malade appartient plutôt, par le sang, à l'Écosse qu'à l'Angleterre. Les Écossais parlent pourtant de cette disposition fatale comme particulière à l'Angleterre, voyant, comme le Pharisien de la parabole, le brin de paille dans l'œil de leur prochain, sans s'apercevoir du solivcau dans le leur.

Horace Walpole écrivait à son ami, le général Bonivay, avec autant d'esprit que d'exagération : « Voyant les externes de l'hôpital des fous si » nombreux, il m'est venu dans l'esprit depuis » long-temps, que le plus court et le mieux » serait d'y enfermer le petit nombre de gens » encore dans leur bon sens, qui par là se trou- » veraient en sûreté, et d'élargir tous les au- » tres [1] ».

Les affections scrophuleuses et scorbutiques, et la pulmonie ou consomption, semblent aussi affecter particulièrement ce pays-ci. Cependant si

[1] It has long been my opinion that the out-pensioners of Bedlam are so numerous, that the shortest and cheapest way would be to confine in Moorfields the few that remain in their senses, who would then be safe, and let the rest go out at large.

le scorbut provient de l'abstraction graduelle de l'oxigène, d'où résulte l'épuisement des forces, et enfin l'extinction du mouvement spontané des muscles du cœur; et si la consomption est occasionnée, au contraire, par l'excès d'oxigène dans le sang, il est remarquable que ces deux maladies attaquent ensemble le même peuple [1].

Nous avons vu au Minster quelques anneaux d'or tirés de cercueils récemment déterrés; l'un portait la date de 1410, et un autre de 1245. Plusieurs étaient assez bien travaillés, et ornés de pierres précieuses.

York est fort ancien; c'était une ville considérable du temps des Romains. Le fort a été bâti par Guillaume-le-Conquérant; mais la grosse tour sur une éminence est d'une antiquité plus reculée.

On lit sur les portes de la ville d'York et de toutes les petites villes et villages, une inscription portant : *Que toutes personnes errantes et sans domicile, de vie oisive et déréglée, trouvées dans la ville, seront poursuivies suivant toute la rigueur de la loi*, c'est-à-dire, *de la loi des pauvres*, dont il a déjà été fait mention.

Les terres s'afferment, dans ces environs, au

---

[1] Un médecin de quelque célébrité, le docteur Beddoes, observe que le scorbut augmente de violence à la mer après une tempête ou une bataille, et à terre, après tout exercice violent. Le mouvement de la mer et l'exercice sont au contraire favorables à la consomption.

taux exhorbitant de sept à huit liv. sterl. l'acre; et à quelques milles plus loin de la ville, quatre à cinq liv. sterl.; mais les fermiers se plaignent, et quelques-uns font banqueroute.

11 *Mars*. Nous revenons de Castle Howard. En traversant York ce matin pour nous y rendre, nous avons vu les juges allant à la Cour pour ouvrir les *sessions*, dans le grand costume que j'ai déjà décrit, et suivis du même cortége. Toute la ville était sur pied; les rues étaient pleines de militaires habillés de rouge, d'élégantes vêtues en mousseline blanche, et de bourgeois en habits gros bleu, sur lesquels on ne voyait aucun atome de poussière, le chapeau bien brossé, et les bottes luisantes comme un miroir. On eût dit d'un jour de fête; et tout le temps des sessions est ainsi marqué par les plaisirs. Cependant nous apprenons que la prison de ce comté est remplie de prisonniers [1], et plusieurs sont renfermés pour des cas très-graves: huit meurtriers, et parmi eux un jeune couple pour avoir tué leur propre enfant, non pas de dessein prémédité, mais par brutalité et à force de mauvais traitemens.

On serait disposé à juger défavorablement, au premier coup d'œil, de gens qui prennent ce

---

[1] Il ne faut pas calomnier York, c'est la capitale du plus grand comté de l'Angleterre, de cinquante-deux comtés; celui-ci occupe à lui seul environ la huitième partie de l'Angleterre, et le nombre des délits est nécessairement en proportion de l'étendue.

temps pour se réjouir; mais le grand rassemblement que les affaires civiles et criminelles occasionnent en est lui seul la cause, et l'objet de ce rassemblement n'y entre certainement pour rien.

Les Anglais font sonner bien haut leur humanité, et, jusqu'à un certain point, je veux bien qu'ils aient raison. Cependant on sait combien leur histoire présente de pages sanglantes. Le glaive de la loi a répandu plus de sang ici que dans aucun autre pays. En France, c'est le peuple lui-même ou les tribunaux populaires qui ont versé le sang. Il ne s'est jamais rien passé, en Angleterre, de comparable à la Saint-Barthelemy, ni aux horreurs de notre dernière révolution; mais dans des temps ordinaires, à la fin de chaque règne, on a vu ses plus illustres et ses plus dignes citoyens périr sur l'échafaud. Les Anglais, s'il est permis de généraliser ainsi, se sont montrés sanguinaires par caractère et par dureté [1]; les Français, par extravagance, par emportement, et de gaîté de cœur.

La route de York au château des Howards est sans intérêt. On traverse des landes tout hérissées de genêt épineux (*the furze its rugged aspect reared*). L'apparence générale est pauvre et désolée, quoique les belles fleurs jaunes de ce genêt soient en détail fort agréables. Il est diffi-

[1] La dureté résiste à la pitié; l'inhumanité prend plaisir aux maux qui devraient l'exciter : l'une manque de sentimens, et l'autre en a de mauvais.

cile de comprendre comment tant de terres restent incultes, lorsque, dans le voisinage même, l'acre de terre vaut de quatre à huit liv. sterl. par an. Que devait-ce être, il y a un siècle, lorsque la population n'excédait pas de beaucoup la moitié de ce qu'elle est à présent [1].

On découvre Castle Howard en entrant sur les terres qui en dépendent, à environ un mille de distance. La longue façade surmontée d'un dôme, et qui se détache sur un fond de bois, et des plantations irrégulières se prolongeant aussi loin que la vue peut s'étendre, annoncent que tout le pays lui appartient. L'approche ne répond pourtant point à cette première impression de magnificence : vous vous avancez par un chemin négligé, barricadé à chaque deux cents pas d'une vieille barrière de bois, et vous rencontrez de distance en distance une arcade ou portail de pierre bien massif, surmonté de certains ornemens en pyramide de mauvais goût. Des portes qui ne ferment rien, ainsi qu'une solidité sans objet, paraissent toujours déplacées, et font un mauvais effet.

La dernière porte enferme réellement les jardins. On y trouve une auberge pour les voitures et les domestiques qui ne vont pas plus loin. De là une avenue de hêtres assez médiocres et

---

[1] L'Angleterre et l'Écosse comptaient, en 1700, 6,500,000 habitans ; en 1750, 7,870,000 ; et en 1801 (le dernier dénombrement), 11,314,138.

plantés trop près les uns des autres, vous conduit à l'obélisque. On y lit une inscription en vers, qui vous apprend qu'un comte de Carlisle, de la famille des Howards, a planté ces hêtres entre les années 1703 et 1731, et qui enjoint à sa postérité d'en être reconnaissante. De l'obélisque vous tournez à droite, toujours sous les hêtres du comte de Carlisle, ayant à droite et à gauche des troupeaux de daims gras et paresseux, qui entendent sans s'émouvoir le bruit d'une meute à peu de distance. Cette dernière avenue vous conduit au château. De près, il perd beaucoup de sa magnificence, et ne gagne rien à être vu en détail. Il est trop bas, il a trop de fenêtres; enfin il ne plaît pas. C'est pourtant là un des ouvrages les plus estimés de Vanbrugh. D'un côté il y a un beau bois, en face une pièce d'eau artificielle assez étendue, mais sans beauté, ses bords étant nus et plats. L'intérieur n'a de remarquable que ses tableaux. Nous en avons d'abord observé un couvert de son rideau, en signe d'excellence. Le rideau tiré nous a laissé voir une Adoration des Mages, par Mabenge, peintre flamand que je n'avais pas l'honneur de connaître, et dont je ne cultiverai pas la connaissance. C'est un mauvais tableau, mais curieux par le fini et la fraîcheur parfaite des couleurs, quoiqu'il ait trois siècles, comme les tableaux de Léonard de Vinci, qui semblent peints d'hier. Nous avons ensuite remarqué un portrait de Henri VIII, par Holbein, fort mauvais, ainsi

que tout ce que j'ai vu de lui [1]. Un autre de lady Carlisle, par sir Joshua Reynolds, tout blanc et passé; puis un troisième d'Omaï l'Indien, par le même artiste, moins décoloré. Puis vient un appartement rempli des dépouilles de la galerie d'Orléans. Il y a ici un autre tableau qui a les honneurs du rideau; il est connu sous le nom des *Trois Maries*, et mérite toute sa célébrité. Le corps du Christ est entre les bras de la Vierge *Marie*, qui, s'évanouissant, est soutenue par *Marie* la mère de Jacques. *Marie* Madelaine les regarde avec une expression de douleur incomparable, et la mère de la Vierge est partagée entre sa propre affliction et ses craintes pour sa fille. Tout est grandeur, vérité et sublimité dans la composition, le dessin et l'expression. Ce beau tableau est d'Annibal Carrache, et pourtant il y a tout auprès un autre tableau du même artiste qui est réellement mauvais. On voit au-dessus un bon tableau sur le même sujet, par Louis Carrache. Nous avons encore remarqué un bon Dominiquin, et un excellent portrait de Snyders, le peintre d'animaux, par Van-Dyck.

La galerie qui suit cet appartement contient un grand nombre de tableaux en désordre, et qui semblent être les rebuts de la collection,

---

[1] Holbein mourut de la peste en 1554; il est particulièrement connu par sa *Danse des Morts* (*a Schaf Osen*). On dit qu'elle a été détruite pendant cette guerre, et que ce n'est pas une grande perte.

excepté deux bons tableaux représentant des animaux, par Rosa de Tivoli, et un Sarrazin. On voit encore ici un grand nombre de bustes et de petites statues antiques, généralement médiocres. On observe dans un des appartemens des tapisseries de Perse dans le goût chinois, c'est-à-dire, de très-mauvais goût : les tentures des Gobelins nous ont cependant paru l'emporter à cet égard : tout ce qui n'est pas fruit et fleur est exécrable. Je ne connais rien de plus ridicule que les bergers et les bergères de théâtre à la vieille mode, avec le mouton et la houlette, en paniers et falbalas, la taille étranglée et les cheveux poudrés à blanc; le mauvais goût d'un pays éloigné est moins insupportable que celui du nôtre.

12 *Mars*. Nous avons pris congé de nos amis d'York après dîner, et nous venons d'arriver à Leeds, 22 milles. La route traverse un pays riche et bien cultivé, et parsemé de fermes avec tous leurs accessoires en bon ordre; les champs fraîchement hersés, noirs et unis; la charrue au travail dans d'autres, toujours attelée de chevaux, jamais de bœufs; les fermiers à cheval surveillant les travaux; de grands troupeaux de moutons parqués dans des champs de raves par un entourage de filet; les prés du plus beau verd et les arbres bourgeonnant. A peu près comme à New-York, un mois plus tard, le temps est beau et l'air assez doux pour voyager avec les glaces baissées. Nous avons rencontré à chaque

instant des voitures publiques semblables à de grands cônes renversés, couverts d'une multitude de têtes branlantes. Il était nuit lorsque nous avons approché de Leeds. D'une hauteur au nord de la ville, nous avons découvert la plaine éclairée, au travers de l'obscurité, par une multitude de feux s'échappant de fourneaux et de fenêtres illuminées, qu'on eût prises pour des constellations : ce sont des manufactures de toute espèce. Nous nous sommes bientôt trouvés au milieu de rues alignées et bordées de boutiques propres et illuminées. Nous voici dans un bon gîte, quoique moins agréable que les auberges de campagne.

13 *Mars*. Ce matin de bonne heure une dame (Mme N**) est venue nous offrir très-obligeamment ses services en l'absence de son neveu, pour qui nous avions une lettre de recommandation; elle a bien voulu nous servir de guide, et nous a expliqué, avec autant d'intelligence que de politesse, les objets de curiosité que cette ville présente.

Le marché aux draps (*clothier's hall*) est un grand bâtiment carré disposé autour d'une cour, et à l'épreuve du feu, les murs étant de brique et les planchers de fer. Deux mille six cents manufacturiers de la campagne, moitié agriculteurs et moitié tisserands, y tiennent boutique deux fois par semaine, et une heure seulement chaque fois. Ils ont chacun leur case le long des murs d'une longue galerie; cette case n'a que deux

pieds et demi de front, sur une profondeur assez considérable. Les pièces de drap sont empilées derrière eux, et ils en tiennent les échantillons à la main. Les acheteurs passent la double ligne en revue, en comparant les ordres qu'ils ont à remplir avec ces échantillons; et le cours des prix s'établissant à peu près uniformément, les marchés sont bientôt conclus. En peu de mots, et sans perte de temps de part ni d'autre, il se fait beaucoup d'affaires. Notre conductrice prit soin de remarquer qu'un nombre assez considérable de ces forains silencieux étaient des femmes. Rien de plus respectable que cette réunion, en ce qu'elle favorise les manufactures domestiques, si préférables, sous le rapport des mœurs publiques, aux grands établissemens de ce genre. Les draps ont dernièrement éprouvé une baisse de 33 à 25 schelings, par suite des obstacles toujours croissans que le commerce anglais a éprouvés.

Les grandes manufactures offrent un spectacle bien différent; les ouvriers, par exemple, qui peignent et tondent le drap, peuvent gagner, en travaillant à la pièce, jusqu'à cinq shillings par jour. Pour cela ils sont à l'ouvrage, certains jours, depuis quatre heures du matin jusqu'à huit heures du soir, et passent d'autres jours tout entiers dans la débauche; abrutis, vicieux, querelleurs et mutins, et malgré leurs gains, ils sont généralement pauvres. Ils voient de mauvais œil l'introduction récente d'une machine

mise en mouvement par la pompe à feu, qui menace de les supplanter; ils murmurent hautement, et l'on craint qu'il n'y ait du désordre. Nous avons observé la marque de *Ternaux frères, de Sedan,* sur les pièces de drap fin destinées pour le continent.

L'hôpital ou *infirmerie* est remarquable par le bon ordre et la propreté. Il n'y a qu'un fort petit nombre de malades dans chaque chambre, 4 à 8 seulement. L'illustre philanthrope Howard, visitant cet hôpital, observa qu'il ne lui manquait que d'avoir assez d'appartemens pour qu'un certain nombre restât vide successivement pendant quelque temps; ce qui a lieu à présent.

Leeds a doublé pendant 20 ans, par conséquent il y a des quartiers neufs, composés de maisons propres et riantes avec de jolis jardins, et des places plantées comme à Londres; le réséda, le violier en fleur et des géraniums, ornent toutes les fenêtres. Nous avons été conduits à une chambre de lecture pourvue d'une bibliothèque considérable; le bibliothécaire est une dame, et c'est ce que nous avons déjà observé ailleurs.

Nous sommes partis tard, et comme les chevaux de poste se trouvaient accaparés par le grand nombre de personnes qui se rendent aux assises d'York, nous n'avons pu pousser plus loin que Barnsley (20 milles de Leeds), et nous voici établis dans la plus mauvaise auberge que nous ayons rencontrée dans ce pays. Telle qu'elle est, je suis persuadé qu'elle passerait pour excel-

lente dans l'intérieur de la France. Le pays que nous avons traversé est riche et bien cultivé, sa surface inégale procure des points de vue étendus. On exploite ici une mine de charbon de 10 pieds d'épaisseur. Une charretée ne coûte que 4 shellings.

14 *Mars*. Sheffield est une autre ville de manufactures, tout y est feu et fumée, fer, acier, enclumes, marteaux et pompes à feu; mais nous nous réservons pour Birmingham. Ces cyclopes-ci ont, aux environs de leur antre, de jolies maisons de campagne, blanches, propres et enveloppées de verdure; elles sont parsemées sur le penchant des coteaux qui s'élèvent sur un fort beau pays. A une certaine distance de ces demeures plébéiennes, Wentworth-Castle, de la hauteur où il est placé, découvre le pays d'alentour, ses tapis de verdure, ses grands bois et ses nombreux troupeaux de daims. Un obélisque, à demi lieue du château, indique l'étendue du domaine. De vastes lointains se déploient à chaque pas aux yeux du voyageur; ça et là des colonnes de fumée en replis ondoyans, percent lentement à travers le calme de l'atmosphère : ce sont les pompes à feu et de nombreuses mines de charbon et de fer. Les tas de débris marquent les différentes bouches de ces mines sur le flanc des montagnes. Le ciel est voilé d'une vapeur légère d'un bleu pâle. L'air est parfaitement doux; nous avons entendu les alouettes au-dessus de nos têtes pendant toute la journée, et

les buissons déjà verds fourmillent de tous les chantres du printemps.

Peu après avoir passé Sheffield, le paysage devient sauvage; de grands lits de rochers, sous une direction horizontale, rompus et comme affaisés, laissent voir de chaque côté leurs bords brisés en énormes débris. On traverse ensuite des bruyères sur un fond de tourbe.

En approchant Castleton, où nous allons passer la nuit, les ruines du château qui lui donne son nom, se montrent sur le sommet d'un rocher perpendiculaire. C'était déjà, du temps des Romains, une ruine appelée *Arx diaboli* [1], et son origine, alors comme à présent, était inconnue. En descendant de voiture, un guide s'est présenté, et nous nous sommes mis en marche pour aller voir la fameuse caverne du *Peak's hole* au pied du rocher qui sert de base au château. J'ai été frappé en l'approchant, de la ressemblance de ce rocher avec celui d'où sort la fontaine de Vaucluse. L'entrée a 120 pieds de large et 70 pieds de haut. En avançant sous ce dôme spacieux, on est surpris de découvrir plusieurs petites maisons perdues dans l'immensité, et un nombre considérable de cordiers à l'ouvrage, établis dans ce lieu de temps immémorial. Ces

---

[1] Les Romains exploitaient les mines de Derbyshire. On a trouvé un morceau de plomb portant le nom d'un des empereurs. *Mawe's Derbyshire.*

objets, au lieu de dégrader sa majesté, y ajoutent par la comparaison de leur humble petitesse.

Nous reçûmes ici chacun une chandelle allumée, et descendant par un passage étroit à l'extrémité de la première caverne, nous arrivâmes sur le bord d'un petit lac, d'une eau fort claire, qui couvre tout le fond d'une seconde caverne; nous l'avons traversé l'un après l'autre, au moyen d'un petit bateau dans lequel il faut se coucher, la caverne étant ici extrêmement basse. Débarqués sur l'autre bord, nous nous sommes trouvés dans un autre appartement de cette suite souterraine; celui-ci encore plus spacieux que le premier, a 250 pieds de long et de large, et 120 pieds de haut. Le guide, au fait de son métier, vous prépare ici une surprise agréable. Quelques enfans, dressés à ce manége, vont se placer d'avance dans une espèce de tribune naturelle, à une grande hauteur; leurs attitudes et les lumières qu'ils portent, forment un tableau d'un effet aussi pittoresque qu'inattendu et comme surnaturel. Puis on suit une longue galerie et une descente de 150 pieds de longueur fort glissante, dont le plafond est si bas que l'on court le risque de se blesser la tête à tous momens contre ses inégalités aiguës, et d'après ma propre expérience, je ne conseillerais à personne de laisser son chapeau à l'entrée de la caverne, quelque répugnance que l'on se sente à gâter le lustre d'un chapeau neuf. Un petit ruisseau coule ici rapide-

ment, et l'on est obligé de le traverser plusieurs fois sur quelques pierres, ou sur le dos du guide; l'eau se perd ensuite tout-à coup par une ouverture du rocher. Enfin, après une marche d'un demi-mille au moins, on arrive à l'extrémité de la caverne, et il faut se hâter de retourner sur ses pas avant de voir finir les chandelles, ce qui serait un accident assez sérieux. Le même coup de théâtre du groupe de petits anges vous attend au retour dans une situation nouvelle et encore plus frappante, quoique moins inattendue. Le retour de la lumière du jour est admirable, aperçu au loin, dorant l'entrée de la caverne et les stalactites qui pendent de son sommet. L'eau remplit quelquefois tout l'intérieur qui devient alors inaccessible. Après sa retraite, on trouve souvent des pierres d'une nature tout-à-fait différente du rocher, et même des plantes et des morceaux de bois apportés et déposés par les eaux dans leur cours souterrain. On vous montre dans un endroit de la caverne le corps d'un serpent ou d'une anguille incrusté dans la masse du rocher calcaire.

Après dîner, nous nous sommes remis en marche ponr une autre expédition souterraine, pénétrés comme nous le sommes de l'étendue de nos devoirs de *touristes*, et déterminés à ne pas mollir dans leur exécution. Il était nuit close et notre guide nous précédait, sa lanterne à la main; les étoiles brillaient sur un ciel sans nuage, et les montagnes étaient illuminées au

loin du feu des genêts que l'on brûle, à ce que nous apprenons, dans cette saison.

Arrivés à l'entrée de la mine appelée *Speedwell, lead mine*, ou *navigation mine*, on nous mit à la main chacun notre chandelle, et nous avons descendu cent six marches ou inégalités raboteuses, boueuses et glissantes, pratiquées dans le rocher. Au bas de cet espèce d'escalier, nous avons trouvé une galerie horizontale d'environ 7 pieds de large, couverte de 2 pieds d'eau, formant un canal souterrain sur lequel nous nous sommes embarqués dans un long bateau plat, pourvu de bancs. Les mineurs, poussant de temps en temps contre le roc, faisaient avancer le bateau avec beaucoup de vitesse ; ils nous montraient dans quelques endroits des indications du métal pour la recherche duquel ce grand ouvrage a été exécuté. Bientôt un bruit sourd et continuel s'est fait entendre de loin, c'était une chute d'eau, une grande cataracte vers laquelle notre bateau glissait avec une rapidité qui eût pu être inquiétante : nous reposant pourtant entièrement sur l'expérience de nos guides, nous avons attendu l'événement avec curiosité seulement. Tout à coup, au plus fort du bruit, la galerie s'est terminée, et au lieu d'un mur de roc à toucher de la main, ce n'était plus qu'un vaste espace bien ténébreux; à sa gauche un abîme où l'eau se précipitait pardessus un petit mur de pierre sèche, qui seul nous garantissait, ainsi que notre bateau, de la

même chute ; à droite on pouvait mettre pied à terre, et l'un des mineurs, pourvu d'une poignée de bois sec, a grimpé parmi les rochers. Il est allé faire du feu sur une hauteur : au moyen de ce feu nous avons distingué quelques portions de cette excavation gigantesque que la main de la nature a formée en se jouant ; car ceci n'est point, comme on peut bien le croire, un ouvrage de mineurs ; l'un de ceux qui nous accompagnaient était ici lors de la découverte de cette caverne : il nous raconta sa terreur et celle de ses compagnons, lorsqu'après six ou sept ans de travail un dernier coup de marteau entr'ouvrit cette immensité à leurs regards avec tout le bruit de sa cataracte. Les hommes tirent parti de tout, et non - seulement on se familiarisa bientôt ici avec la cataracte, mais bâtissant le petit mur dont j'ai parlé à travers son lit, sur un rebord plat qui en facilitait la construction, les mineurs jetèrent, au moyen de cette digue, deux pieds d'eau dans leur galerie, et en firent un canal commode et sûr, dans lequel il n'y a jamais ni plus ni moins d'eau. Afin de découvrir la hauteur de la caverne on y a jeté des fusées qui n'ont montré que le vide ; et pour reconnaître sa profondeur, quelques mineurs se se sont laissés dévaler par une corde : à 90 pieds de profondeur, ils ont trouvé un grand réservoir dans lequel la sonde a donné 300 pieds. Quoique si haute et profonde, la caverne a peu de largeur. Les entrepreneurs, sans être décou-

ragés par tant d'années de travail infructueux, continuèrent leur galerie horizontale; environ un demi-mille dans la même direction, une seconde caverne s'ouvrit encore sous le marteau des mineurs; elle est infiniment plus vaste que la première, mais peu élevée; on y pénétra 3 milles sans en découvrir l'extrémité; elle est extrêmement rude et irrégulière, et il serait facile de s'y égarer. Comme il ne restait plus aucun espoir de succès, on a discontinué un travail qui avait duré onze ans, et qui attestera à jamais la patience et l'industrie humaine, non moins que le risque de ces sortes d'entreprises : il fournit au naturaliste l'occasion d'étudier l'anatomie des montagnes calcaires, et cette circulation des eaux intérieures qui alimente les rivières. Il y a dans ces cavernes un courant d'air régulier, qui fait que la flamme des chandelles incline toujours d'un côté, et que la respiration des hommes n'y est point gênée. Tous les décombres de la seconde galerie ont été jetés dans le grand réservoir sans en diminuer sensiblement la profondeur. Au lieu du plomb que l'on cherchait, on a trouvé beaucoup de carbonate de chaux en beaux cristaux, dont on fait les vases et ornemens divers si connus en Angleterre sous le nom de *Derbyshire spar*. A notre retour dans le bateau, un des mineurs, petit vieillard rabougri, nous a régalés d'une chanson; il avait une voix de tonnerre, et aussi peu harmonieuse qu'elle était imposante.

Il y a d'autres galeries de mines dans le Der-

byshire encore plus longues que celle-ci ; mais sans doute plus productives : l'une d'elles a 4 milles de longueur.

15 *Mars*. Notre premier relais a été Chatsworth. On monte en quittant Castleton, et on a de beaux points de vue ; la route est toute parsemée de cristaux calcaires qui brillent au soleil, car il fait le plus beau temps possible : pas un seul nuage ne paraît sur l'horizon.

Nous avons remarqué un grand nombre de journaliers enlevant péniblement la surface d'une bruyère, avec ces pelles à longs manches que j'ai déjà décrites ailleurs. On brûle ensuite ce gazon, et ces cendres fertilisent la terre : ce procédé ne convient point aux terres à tourbe; celles-ci demandent de la chaux.

Le défilé pittoresque de Stony Middleton s'est trouvé sur notre chemin ; il est tout hérissé de rochers détachés et debout, en forme de murs, de clochers et de tours, comme d'immenses ruines drapées de lierre et habitées par des milliers de corneilles. Un joli ruisseau coule doucement au pied de ces cimes menaçantes. En sortant de cette solitude, nous nous sommes trouvés face à face d'une grande manufacture à six étages, de trente fenêtres de front, donnant sur un jardin en compartimens bordés de buis, à la vieille mode. Le contraste était on ne peut pas plus frappant. L'Angleterre aura l'obligation à la pompe à feu de sauver à l'avenir ses eaux et ses rochers de semblables profanations.

De l'auberge, à Chatsworth, nous avons traversé à pied le parc du château de ce nom, dont l'apparence a plus de régularité et de magnificence qu'aucun édifice de ce genre que nous ayons encore vu en Angleterre. Son architecture ressemble à celle de notre siècle de Louis XIV; il se présente à mi-côte sur le penchant d'une vaste pelouse, terminée par un ruisseau d'eau vive et pure, que l'on traverse sur un pont de pierre d'une arche. Le bâtiment se détache sur un fond de grand bois, et de beaux groupes d'arbres sont répandus à l'entour. Ce genre de décoration, tout commun qu'il soit, est toujours noble, naturel et agréable, et bien que vu tous les jours, il est encore nouveau.

Les domestiques de ces grandes maisons sont en général aussi empressés et prévenans que ceux des auberges, et pour le même motif. Portier, laquais, jardiniers, ont tout de suite été à nos ordres : les appartemens n'ont rien de remarquable, ils sont tapissés de gobelins, vieux, ternis et de mauvais goût; les tableaux sont encore plus mauvais. Il est réellement inconcevable qu'une personne d'un goût aussi cultivé que la dernière duchesse de Devonshire, ait pu souffrir un tel ameublement.

Précisément derrière la maison, et en portant les yeux vers la hauteur, on voit, entre deux lignes de grands bois, un bel escalier colossal bâti en pierre, bien aligné et régulier, couronné au sommet par un temple et son dôme

couvert de métal. A un signal du jardinier, l'eau a jailli de ce dôme, et le couvrant, est descendue le long des colonnes du temple, puis a gagné la première marche de l'escalier et la seconde, et sautant ainsi de marche en marche est parvenue jusqu'en bas, toute écumante de débris [1] autant que du mouvement; cette cascade forme du reste un spectacle et un murmure assez agréable : malgré le mauvais goût qui y a présidé, elle ressemble à celles qui ornaient de mon temps les maisons royales en France, à celle de Saint-Cloud, par exemple, que l'on faisait jouer le dimanche pour les badauds de Paris. Quoique je ne conseille à personne de *bâtir une cascade*; si j'étais propriétaire de celle-ci, je ne sais si je ne la laisserais pas subsister comme un monument curieux et peut-être unique en Angleterre, du goût de nos pères, en fait de jardins. Il y a ici une autre curiosité de cette espèce encore plus absurde, mais toujours strictement classique; c'est un *arbre jet d'eau*, dont chaque branche est un tuyau de plomb, et chaque feuille une canule; l'herbe traîtresse a aussi ses canules cachées, prêtes à seringuer les curieux : cette excellente plaisanterie ne se pratique plus, mais notre conducteur n'a pas manqué de nous en expliquer toutes les merveilles, et de nous en témoigner ses regrets.

---

[1] La première eau chariait les balayures de l'escalier; elle est ensuite descendue propre et claire : il ne faut pas être injuste.

Les eaux de Chatsworth sont finalement torturées en plusieurs jets d'eau qui jaillissent en même temps d'un même bassin, abondamment, vigoureusement, et, en dépit du mauvais goût, de fort bonne grâce; un double arc-en-ciel formait à l'entour une auréole de gloire, et nous avons été placés au point de vue d'où il est le mieux vu. Le gazon, uni comme une glace, est en quelques endroits une mousse trop épaisse et dans laquelle on enfonce désagréablement en marchant; le jardinier nous dit que ce défaut se corrigeait aisément par l'application de la chaux qui détruit la mousse en peu d'années, et fait succéder l'herbe fine sans qu'il soit nécessaire de labourer.

Il y a dans le château deux ou trois pièces, appelées l'appartement de la reine Marie, quoiqu'il n'ait qu'environ un siècle; mais il occupe le site d'un autre château qui avait eu l'honneur de loger cette reine infortunée en qualité de prisonnière; et pour ne point perdre cette tradition, on a transporté dans le nouveau château le lit et les meubles de la prison, qui existent en bon ordre et bien conservés. L'édifice est bâti en belle pierre de taille d'un jaune brillant, qui se trouve sur les lieux; la sculpture en relief n'y est pas épargnée, le ciseau a passé partout; il y a un peu de cette surcharge d'ornemens remarquables dans l'architecture, d'ailleurs excellente du siècle de Louis XIV.

Notre second relais nous a conduits à Matlock,

à travers le pays le plus beau possible, et cultivé comme un jardin. L'Angleterre, comme je l'ai déjà remarqué ailleurs, donne l'idée d'un pays que l'on cultive pour s'amuser, tant il est propre et orné. Partout, les demeures de l'opulence et même celles de la pauvreté s'y distinguent par une sorte de luxe; l'apparence générale de bien être n'est nulle part tout-à-fait effacée. Il y a des pauvres, sans doute, à deux shellings et demi par jour tant qu'on en veut, et les quatre ou cinq sous pour livre dans la *taxe des pauvres* ne se payent pas pour rien; cependant on ne voit point de ces pauvres-là, et si ce n'était les écriteaux fulminans à l'entrée des petites villes et villages contre les gens sans aveu et les vagabonds (*vagrants found loitering*, etc. etc.), on ne soupçonnerait seulement pas qu'il en existe. Le grand Frédéric s'avisa de faire donner la bastonnade aux dragons qui tombaient de cheval. *Je ne sais comment cela se fait*, disait-il, *mais ils ne tombent plus*. Peut-être que la peur des inspecteurs (*overseers*) empêche les Anglais de se laisser devenir pauvres.

Parmi les arbres qui croissent dans les intervalles des champs, ce qui s'appelle *hedge rows*, nous voyons avec regret abattre les plus beaux, et cependant s'ils n'eussent dû tomber ainsi sous la hache du charpentier, ils n'auraient jamais été plantés, et il en reste toujours un assez grand nombre qui n'ont pas encore atteint les dimensions de bois de charpente, pour donner à tout

le pays cet aspect boisé particulier à l'Angleterre.

Une grande pièce de bois est une mine, et l'on voit souvent une petite cabane ou appentis, dressée tout auprès pour l'exploiter économiquement et sans en rien perdre, surtout si c'est un frêne. Chaque partie du tronc et des branches a sa destination particulière, elle est coupée sur certaines mesures pour servir de monture aux outils, ustensiles et ouvrages divers, qui sont souvent dégrossis sur la place.

La vallée de *Matlock* où nous voici arrivés, est renommée pour ses beautés pittoresques; elle présente de grandes faces verticales de rochers calcaires, usés, brisés et caverneux, frangées d'arbres au sommet et à la base. Un torrent impétueux roule ses eaux parmi les débris, dans la partie la plus basse de la vallée; plusieurs sources minérales coulent à mi-côte. C'est ici un de ces rendez-vous d'amusement et de santé si généralement fréquentés en Angleterre et qui sont organisés en conséquence; mais comme ce n'est pas la saison, nous avons le choix d'hôtels qui sont tous vides. Celui où nous sommes, a deux bains tièdes, ou du moins qui ne sont pas tout-à-fait froids dans des bassins couverts, chacun de 20 pieds de large, 40 de long et 4 pieds de profondeur. Le bouillonnement du milieu indique une grosse source qui renouvelle l'eau incessamment; elle est toujours à 68 ou 69 degrés de Farenheit (36 à 37. R.) et parfaitement claire et pure.

Tout le pays d'alentour est percé de mines de plomb, de charbon et d'autres minéraux ; leurs galeries ont fait découvrir un grand nombre de grottes et de cavernes curieuses. Nous avons pénétré 3 ou 400 toises dans l'une d'elles : elle s'étend au loin par maints détours et passages qui se croisent, et dont quelques-uns ont été murés par précaution ; autrement ils eussent pu être funestes pour les *touristes* emportés par une belle ardeur. Nous sommes ici sur la trace qu'ils ont frayée, et nous n'avons rien vu et rien décrit qui ne soit vu chaque jour par une douzaine de ces curieux les uns après les autres, pendant six mois de l'année. Notre dernière caverne est beaucoup plus menaçante que celle de Castleton : elle est crevassée de précipices, et encombrée de masses détachées en équilibre sur vos têtes ; elle est d'ailleurs très-sèche et très-propre, et toute resplendissante de cristaux (spath calcaire), qui réfléchissent la lumière des flambeaux de vos guides. La voûte est si basse dans quelques endroits, que l'on court risque d'attraper d'honorables blessures, si l'on néglige de baisser la tête.

Parmi les curiosités de Matlock, la fontaine pétrifiante n'est pas une des moins remarquables, et les voyageurs obtiennent à juste prix un nid avec ses œufs, ou bien une vieille perruque changée en pierre, ainsi que des plantes ou des insectes. Cette métamorphose n'est au reste qu'apparente ; c'est une croûte fine et dure, une incru-

station calcaire. Le bois et probablement les substances animales, ainsi incrustés, disparaissent avec le temps et laissent l'enveloppe vide.

Nous avons observé quelques apparences de goîtres depuis que nous sommes arrivés parmi ces alpes centrales de l'Angleterre. Les montagnes du pays de Galles, de Cumberland, ou de l'Écosse, n'offrent rien de semblable.

16 *Mars*. De Matlock à Ashborn, 12 milles. En partant, on remarque à la gauche de l'autre côté de la rivière, une maison agréablement située. C'est la demeure de sir Richard Arkwright, l'ingénieux inventeur des machines à filer le coton. La route s'élève ensuite rapidement vers la droite, d'où la vue domine bientôt sur la vallée de Matlock, ensevelie dans ses bois et ses rochers, et sur une campagne riche et bien cultivée. Cette route, comme celle de Castleton, est couverte de cristaux rhomboïdaux de spath calcaire qui brillent au soleil ; tenté par la beauté de ces fragmens, on en remplit ses poches, jusqu'à ce que leur multiplicité et leur poids vous oblige à les rendre à la poussière d'où vous les avez tirés.

Ilam, près d'Ashborn, est un de ces beaux lieux de parade (*Showplace*), que les voyageurs sont dans l'habitude de visiter, et dont nous n'attendions pas grand'chose : nous avons été surpris agréablement ; les rochers, les bois, les eaux, tout en est admirable. Deux fontaines ou plutôt deux rivières, s'élancent ici du sein de la

terre, formant à leur jonction la rivière *Manifold*. A 5 ou 6 milles au-dessus, à la même distance l'une de l'autre, elles se perdent sous terre, et après avoir parcouru quelques-unes de ces immenses cavernes qui abondent dans le pays, elles reparaissent ainsi réunies pour embellir Ilam : les corps légers que l'on jette à l'endroit où les eaux se perdent, ressortent ici avec elles.

Congrève a habité Ilam, et l'on montre dans le jardin un banc et une table de pierre où il avait coutume d'écrire.

Il y a ici une machine hydraulique si simple et si ingénieuse, que je suis tenté d'en donner la description que voici [1] :

---

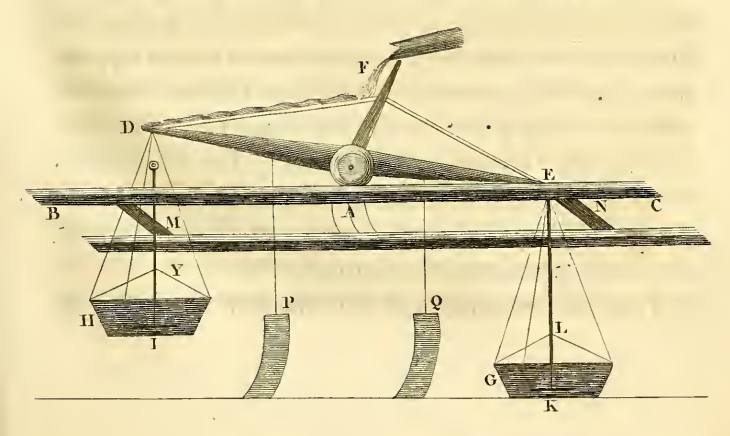
[1] Le centre ou point d'appui A de la balance DE, repose sur deux solives B et C. Le fléau de la balance a 12 à 14 pieds, et par conséquent s'étend 6 à 7 pieds de chaque côté du centre, c'est-à-dire, de A en D, et de A en E. Les bassins G et H ont chacun une ouverture au fond, couverte d'une valve I et K, munie d'un long manche qui glisse à travers l'œillet M et N, et à travers deux traverses E et L. Ce manche a une tête qui l'arrête à un certain point, c'est-à-dire, avant que le bassin touche la terre. Ainsi donc, supposons le bassin G touchant la terre, et le bassin H élevé, et par conséquent fermé, et qu'un courant d'eau tombe en F, l'eau arrêtée par la petite digue en cloison O coulera le long de la gouttière en plan incliné O D, et tombera dans le bassin H, qui descendra jusqu'à ce que, arrivé près de terre, le manche ou verge de la valve, retenu par sa tête, la soulève et laisse couler l'eau. Le bassin G, alors élevé, se remplit à son tour, et baisse, et ainsi de suite. Le fléau de la balance ainsi mû, agit sur les pompes aspirantes et foulantes

Cette machine fournit de l'eau à la maison dont le niveau est 30 ou 40 pieds au-dessus : depuis 40 ans, qu'on l'emploie, elle a exigé très-peu de réparations, et je ne crois pas qu'elle ait dû coûter originairement plus de 10 guinées, en sus des tuyaux de plomb qui conduisent l'eau.

A notre retour d'Ilam, nous sommes descendus de voiture à l'entrée de la vallée célèbre, appelée *Dove-Dale*. Nous y avons pénétré à pied, un mille et demi seulement, l'approche de la nuit nous ayant obligés de revenir sur nos pas. Cette vallée, étroite, inégale et profonde, sert de lit à une petite rivière claire et rapide; les deux côtés sont hérissés de rochers isolés, debout, hors de terre, sous toutes sortes de formes étranges. Nous parvînmes à une sorte d'arc de triomphe, de 20 ou 30 pieds de hauteur, à travers un grand rocher vertical, haut, mince et droit comme une muraille. Vingt pas derrière ce singulier

---

P et Q, qui reçoivent la même eau qui a servi à mouvoir la balance, de sorte qu'il n'y a rien de perdu.



portail s'ouvraient les bouches de deux cavernes ténébreuses, solitaires et désolées. Cette vue nous a causé un sentiment de terreur. Autant que la vue pouvait s'étendre, on découvrait des objets du même genre, auxquels l'approche de la nuit et le rétrécissement de la vallée donnaient un caractère de plus en plus sévère et solennel. Il était impossible de quitter ce lieu extraordinaire sans regretter de n'avoir pu y jeter qu'un coup-d'œil. Le nom de *Dove-Dale* nous avait trompés : le caractère du site tient plus de l'aigle et du vautour que de la tourterelle, et il est plus écossais que tout ce que nous avons vu en Écosse.

17 *Mars*. Birmingham, 45 milles. Nous avons passé par Lichfield : les abords sont marécageux et désagréables. Sa cathédrale est magnifique, quoique beaucoup plus petite que le Minster ; le détail des ornemens est d'un fini aussi parfait ; elle est mieux éclairée, c'est-à-dire, qu'elle l'est *moins*, et de plus haut; les peintures du vitrage sont très-supérieures à tout ce que nous avons vu, par l'éclat des couleurs, la composition et le dessin. Les dates 1532, 37, 38 et 39 se voyent en différens endroits. Ces fenêtres avaient appartenu à une église de Flandre, et furent transportées ici il y a plus de 200 ans. La cathédrale elle-même, commencée en 657, fut finie dans le 12e et 13e siècle. Nous avons assisté au service du soir (Dimanche) : le chant et l'orgue répondaient à la majesté du temple.

Lichfield est devenu illustre par les noms de

Johnson et de Garrick, et plus récemment, de Darwin et de Seward.

La maison paternelle de Johnson n'a point l'air de pauvreté auquel on s'attendait. Elle forme le coin d'une rue; elle a quatre fenêtres de front d'un côté, six de l'autre, deux étages au-dessus du rez-de-chaussée; les fenêtres sont petites et rapprochées les unes des autres : une espèce de pilastre, en forme de décoration, couvre l'angle de la maison.

Celle du père de Garrick se trouve aussi dans un carrefour, elle est plus petite, mais elle est dans un meilleur quartier, et elle a un grand jardin.

Miss Seward occupait ce qui s'appelle le Palais (l'ancienne résidence épiscopale probablement), grande maison de bonne apparence dans la partie la plus élevée de la ville, séparée de la cathédrale par une belle allée d'arbres, et en belle vue.

19 *Mars*. Nous avons passé deux jours à Birmingham, occupés à voir ses nombreuses manufactures. M. N**, négociant de cette ville, a bien voulu nous servir de guide. Ces manufactures sont principalement de la quincaillerie et du verre, et quoique moins propres que celles de Glasgow ou de Manchester, elles sont plus saines, celles-ci exigeant une certaine température qui exclut l'air extérieur, et le coton pénétrant dans les poumons par la respiration. On a trouvé le moyen de faire que le feu de charbon dévore sa propre fumée, de sorte que l'atmosphère de Birmingham est beaucoup plus pure et

plus claire qu'elle n'était autrefois. Londres gagnerait infiniment à adopter cette heureuse découverte.

Je chercherais inutilement à donner le détail circonstancié de tout ce que nous avons vu. Ici cinq cents personnes sont employées à faire des siéges portatifs qui se replient dans une canne, des parasols de poche, des marche-pieds de voiture à ressort, qui tombent quand on ouvre la portière, et rentrent d'eux-mêmes en la refermant, des inventions merveilleuses pour faire griller le pain ou le fromage, et mille autres choses également importantes. Ailleurs, trois cents hommes produisent dix mille canons de fusil par mois; d'énormes marteaux, mis en mouvement par une pompe à feu du pouvoir de 120 chevaux, écrasent des barres de fer sortant de la fournaise; dans un clin d'œil elles sont converties en rubans de fer, roulées autour d'une verge de métal qui détermine le calibre, les bords soudés ensemble, et voilà presqu'un canon de mousquet. Le fer en barres de plus d'un pouce d'épaisseur, présenté à des ciseaux gigantesques qui ouvrent et ferment sans cesse leur gueule acérée, se découpe comme du papier. Le fil de fer d'un pouce, à un dixième de pouce, sort des filières avec aussi peu d'effort et moins de bruit que le fil de coton n'obéit aux fuseaux. De grosses meules de pierre à polir le métal tournent avec une si grande vélocité, qu'elles se brisent quelquefois par la seule force centri-

fuge, et l'on en a vu des morceaux percer la muraille ou s'échapper à travers le toit; on a récemment trouvé le moyen de prévenir ces accidens.

La fonderie de cuivre présente d'autres merveilles d'industrie, d'habileté et de puissance; ce métal s'étend sous le cylindre de la pompe à feu comme la pâte sous le rouleau du pâtissier pour former ces feuilles minces dont on double les navires. Enfin le fer et le cuivre coulant de tous côtés en fontaines de feu, vont remplir des moules de toutes espèces.

Il viendra peut-être un temps où les vaisseaux tout entiers seront jetés au moule comme une marmite, ou plus probablement seront formés de bandes de fer forgé, soudées bord à bord comme pour les canons de fusil, et doublés d'autres bandes en sens contraire, les deux surfaces ou coques unies de manière à ne former qu'un seul corps ou tissu. Pour mieux me faire entendre, les bandes intérieures seront placées dans le sens ordinaire des côtes, et les bandes extérieures dans le sens des planches, c'est-à-dire, de l'avant à l'arrière. Les mâts seront des tubes formés de bandes verticales jointes ensemble comme celles de la coque. Il n'entrera de bois dans cette construction que pour les ponts. On pourra donner à ces navires de fer la forme la plus parfaite quant à la marche, sans être restreint par la nature des matériaux, le métal se prêtant à tout. On renforcera à volonté les

parties qui pourront l'exiger par de nouvelles applications de bandes, le navire de fer aura cette flexibilité et cette élasticité si essentielles à la marche; il échouera sans se mettre en pièces, le fer forgé obéira sous le coup d'un boulet de canon sans en être percé; il ne fera point de voie d'eau, il n'aura pas besoin d'être calfaté, mais il pourra être nécessaire de le revêtir d'étaim, de fer blanc, ou peut-être de platine; enfin toute l'épaisseur de la charpente d'un navire de bois sera autant d'espace gagné dans l'intérieur. Il est probable que le navire de fer ne coûterait pas beaucoup plus que le navire de bois, et certainement pas en proportion des avantages supérieurs que cette construction présenterait.

Le beau verre blanc, appelé *flint glass*, est taillé avec une facilité et une promptitude inconcevable, par le simple frottement d'une roue tournant avec vélocité. L'ouvrier présente la caraffe, le gobelet ou la pièce de simple ornement à cette roue, elle enlève dans un moment tout ce qu'elle touche; il tourne le vase dans sa main, présentant successivement toutes les faces avec une promptitude, une dextérité et une justesse admirables, et forme ainsi, en quelques minutes, le dessein le plus régulier. Pendant que nous étions dans cette manufacture, nous vîmes un étranger s'approcher de la fournaise et mesurer avec un instrument placé au bout d'une longue verge de fer la matière du verre en fusion dans les creusets : c'était l'employé pour le droit d'ex-

cise (*excise man*), et cette opération est répétée plusieurs fois par jour. On n'apercevait aucune marque de mauvaise humeur ; ces gens-ci sont faits aux taxes ; ils s'en plaignent assez souvent, il est vrai, mais comme ils se plaignent de leur climat, seulement par habitude, ainsi qu'on voit les enfans continuer de pleurer long-temps après avoir oublié la cause de leur chagrin.

Cet établissement était éclairé par le gaz hydrogène, et éclairé comme si c'eût été par le soleil. Un tuyau de métal circule autour des appartemens, chaque ouvrier a son robinet : aussitôt qu'il est ouvert, le jet de gaz de quelques pouces de longueur, s'enflamme à l'approche d'une lumière, et continue de brûler uniformément ; on l'augmente ou le diminue à volonté en tournant le robinet plus ou moins ; il y avait cent vingt de ces jets de lumière. Le gaz hydrogène s'obtient par la *distillation* du charbon fossile ; la retorte est un cylindre de fer d'environ 9 pouces de diamètre, et 2 ou 3 pieds de long : un boisseau de charbon par jour suffit. On fait passer le gaz à travers une masse d'eau qui retient le bitume et avec lui la mauvaise odeur ; ici cette mauvaise odeur était très-sensible, et presque insupportable, mais les ouvriers ne semblaient pas s'en apercevoir ; le réservoir d'eau était évidemment trop petit, et l'eau était absolument convertie en goudron. On nous dit que le gaz perdait de son *inflammabilité* en passant à travers une plus grande masse d'eau, ce qui est probablement une

erreur. Il n'en coûte que 4 s. 6 d. ou un dollar par nuit pour toute cette magnifique illumination, y compris l'intérêt du prix de l'appareil et les réparations; deux cent quarante chandelles, qui ne donneraient pas autant de lumière, coûteraient environ vingt fois autant, et cependant cette méthode n'est pas généralement adoptée: je n'ai pu en découvrir la raison.

Les manufactures de beau verre taillé paraissent avoir souffert plus que bien d'autres par l'interruption du commerce des États-Unis. Les nouveaux riches de ce pays-là en aiment l'éclat et n'en craignent pas la dépense : ici c'est un luxe un peu vulgaire. De nouveaux débouchés ouverts aux différentes manufactures par suite des événemens politiques, ont empêché que cette interruption se fît beaucoup sentir jusqu'à présent; mais il n'est pas douteux que la demande des États-Unis ne fût immense et toujours croissante, et elle est suspendue en grande partie. M. N** nous dit qu'une seule maison de commerce de Birmingham avait expédié plus de marchandises aux États-Unis l'année dernière, que tous les expéditeurs réunis ne faisaient il y a dix ans; il est vrai que c'était après une suspension de dix-huit mois, occasionnée par l'expérience politique de l'embargo; maintenant les négocians ont cessé de faire manufacturer pour les États-Unis.

Les ouvriers gagnent de 16 à 60 shellings par semaine, suivant leur habileté et leur industrie,

et travaillent tous à la pièce : ils vivent bien, et sont à leur aise; une petite maison de trois chambres coûte 5 liv. sterl. de loyer par an; le feu, la cinquième partie de ce qu'il coûte à New-York; les comestibles, à peu près le double. Le peuple et les femmes particulièrement ont bonne apparence, et nous n'avons pu apercevoir les cheveux verts dont parle *don Espriella*. De toutes les malices que ce voyageur apocryphe a dites des manufacturiers de Birmingham, la fable des cheveux verts est celle qui a fait le plus de sensation.

Quoique les manufactures soient ici conduites en grand, quoique la proportion colossale des machines de toutes espèces, et la perfection à laquelle elles sont portées, annoncent que rien n'est épargné, les bâtimens eux-mêmes qui contiennent tout cet appareil sont assez mesquins, faits à diverses reprises et de pièces rapportées; on voit qu'ils ont cru avec les succès de l'établissement, et que l'on n'a pas épuisé ses moyens à embellir l'extérieur. Cette circonspection est le gage du succès par l'épargne directe qui en résulte, et plus encore par le bon esprit qu'elle indique.

L'*excise-man*, dont j'ai parlé, est une tache dans ce tableau de prospérité publique; quelle *armée* de collecteurs de taxes pour payer l'*armée*[1]! Je dois remarquer que nous avons éprouvé

[1] La brochure de M. Rose porte le nombre des personnes

beaucoup de complaisance, non-seulement de la part des chefs des différentes manufactures que nous avons visitées, mais de celle des ouvriers eux-mêmes; quoique travaillant à la pièce nous les avons toujours trouvés disposés à répondre à nos questions, s'arrêtant même, ou se détournant de leur travail, pour en expliquer le mécanisme. On ne demande rien aux étrangers, et il n'est pas d'usage de donner.

Il y a deux écoles publiques gratuites à Birmingham, établies sous le règne d'Édouard VI, avec un revenu de 30 liv. sterl. par an chacune, l'une en argent, l'autre en terre (on donna le choix dans le temps de leur fondation); les terres de l'une de ces écoles rendent maintenant un revenu net de 3000 liv. sterl. par an, et ce revenu est sur le point d'être doublé; l'autre école est réduite à se maintenir par souscriptions : 30 liv. sterl., en 1550, ne représentaient qu'environ 300 liv. sterl. en 1811, c'est-à-dire, que ces deux sommes eussent pu acheter les mêmes choses à ces différentes époques respectives. Le reste de l'augmentation doit être attribué à quelques localités, telle que le voisinage d'une grande ville croissant aussi rapidement que le fait Birmingham.

20 *Mars*. Nous avons consacré ce jour à voir

---

employées à la perception du revenu public à 10,495 en 1808. Voyez-en le détail page 127 de ce Journal.

le *Leasowes* et *Hagley*, lieux que le poète Shenstone et le bon lord Littleton ont rendu célèbres. Le premier de ces lieux est situé à 6 milles de Birmingham, et le second 6 milles plus loin : le Leasowes occupe un fond entouré de hauteurs, sans étendue de vue : le pays est agréable et fertile plutôt que pittoresque. Les jardins (*grounds*) contiennent à peu près 150 acres ou arpens ; la surface est variée de petites collines et de vallons qui les séparent ; elle est agréablement boisée. On entre par un chemin creux et ombragé qui aboutit à une pièce d'eau enveloppée de grands arbres, et aussi verte qu'eux ; un pont la traverse, on suit le bord de l'autre côté, et on arrive bientôt à une plus grande pièce d'eau de 6 à 8 acres, sans beauté. La maison se découvre ici vers la gauche, sur un tapis de verdure qui descend jusqu'au bord de l'eau ; c'est un manoir seigneurial plutôt que poétique. Nous trouvâmes en effet que cette maison a été bâtie depuis Shenstone ; un joli sentier vous conduit ensuite vers un pavillon rustique, construit de racines entrelacées et couvert de chaume, négligé et humide. Le jardinier nous joignit ici ; c'est un petit vieillard, maigre, malade, déguenillé, et les cheveux couverts de duvet comme s'il sortait d'un lit de plumes ; peu capable de nous accompagner, il nous remit le passe-partout, et nous indiqua notre route ; puis, d'une voix triste et basse, et le chapeau à la main il dit : *ce qu'il vous plaira pour le pauvre jar-*

dinier. Il y avait dans son air quelque chose qui s'accordait avec l'état de décadence du Leasowes, nous crûmes que cette triste figure avait pu voir les temps poétiques, et que nous trouverions en lui,

The sad historian of the pensive plain.

Il n'y avait pourtant que dix ans qu'il était là, mais dans cet intervalle il avait eu successivement treize maîtres, la plupart ruinés, et dont aucun n'avait, suivant toute apparence, été fort généreux à son égard. Avant de nous quitter, notre conducteur s'éloignant de quelques pas nous lâcha la cataracte, qui, sortant assez bizarrement du creux d'un vieux arbre, vint en roulant parmi de petits rochers postiches qui formaient son lit, passer sous notre pavillon, balayant dans son cours toutes les impuretés accumulées depuis la dernière représentation. Le réservoir peut fournir deux heures de chute. Enfin, quoique le Leasowes soit une jolie ferme ornée, il ne mérite pas sa réputation.

Hagley se présente à l'extrémité d'une avenue de beaux ormes, qui conduit à un château de bonne apparence. C'est un carré flanqué d'une sorte de tour à chaque angle. En tournant à gauche par un massif de lauriers et de houx qui masque la maison du jardinier, nous avons porté nos pas, dirigés par le guide, vers une colline en pente douce, couverte de vieux chênes, non pas dans le genre des arbres d'un parc, espacés et

balançant à l'aise leurs belles masses de feuillage, mais plutôt semblables à ceux d'une forêt, à troncs gigantesques, à bras tortueux et couverts de mousse, décharnés et la tête chauve, et soulevant à moitié hors de terre la vaste protubérance de leurs racines. Un grand nombre de ces arbres avaient 12 à 15 pieds de circonférence à 4 pieds de terre. En montant toujours parmi les rochers, le lierre et les arbres, nous nous sommes trouvés sur une esplanade, à l'entrée des ruines d'un monastère; le sentier les traverse : ce qui reste de l'édifice à l'entour des cours est brisé, lézardé, renversé, et drapé de lierre dans toutes les règles du pittoresque. L'esplanade forme un vaste promontoire en avant des ruines, laissant la pente boisée par laquelle nous étions venus à notre droite, et une autre pente également boisée à notre gauche. De ce côté là, les arbres plus rares, laissaient voir dans le fond une vallée verte et solitaire, où l'on distinguait quelques grands cèdres du Liban. L'esplanade est couverte de gazon sans arbres; la vue est très-étendue, et peut-être plus belle qu'en été, le sommet des arbres laissant percer l'œil à travers le réseau de dentelle que forme dans cette saison le branchage nu de leur sommet. L'on voit d'abord un pays riche, cultivé et habité, et dans le lointain, des montagnes se dessinant en ondes bleues sur l'horizon.

Les ruines sont, à ce que j'apprends, factices, mais c'est à s'y tromper, et je dois remarquer ici

que ces imitations de ruines sont rarement introduites dans les *jardins anglais* d'Angleterre [1]; ceux auxquels on donne ce nom en France en sont une véritable caricature, ou l'étaient de mon temps. L'art ne fait guère ici que protéger simplement la nature, et lui assurer sa liberté. A l'entour de la maison, on nivèle, il est vrai, quelques acres; le gazon y est rasé et roulé, et traversé d'allées sablées; mais plus loin on ne fait que planter judicieusement et rendre les plus beaux endroits accessibles par des sentiers propres et commodes : la nature, aidée des daims et des moutons, fait tout le reste.

L'extrémité de l'esplanade domine sur le château et ses alentours, polis et ornés, et sur la belle avenue qui en orne l'approche. Une jolie chapelle gothique et la maison presbytérale s'aperçoivent dans un bosquet tout auprès. Il n'est pas croyable que le possesseur de ce beau lieu, du temps de Shenstone, ait pu être jaloux du Leasowes si inférieur en avantages naturels. On n'a là-dessus que le simple rapport de Johnson, qui était assez disposé à la médisance.

De retour à Birmingham, nous avons poursuivi notre route jusqu'à Warwick, situé 20 milles au-delà. Les chemins deviennent beaucoup meilleurs à mesure que nous nous éloignons du Nord : ils sont ici couverts de graviers au lieu de pierres

---

[1] Je ne me souviens que de celle-ci, et d'un petit morceau de ruine à Mount Edgecumbe.

grossièrement pilées, mais toujours serpentant au gré du plus léger obstacle qui les détourne de leur cours. On voit que les Anglais aiment à voyager, et font durer le plaisir aussi longtemps qu'ils peuvent. Le pays, toujours riche et bien cultivé, est orné partout de maisons de campagne avec leurs accessoires ordinaires.

21 *Mars*. Le château qui donne son nom à cet endroit (*Warwick castle*), forme une des stations principales marquées sur la liste des *touristes*. Son avenue est singulière, c'est une coupure de 15 à 20 pieds de profondeur à travers un lit de rochers qui s'élèvent carrément, comme une muraille, de chaque côté. Il est difficile de concevoir l'objet de ce grand travail, qui, au reste, produit un assez bon effet. Bientôt vous arrivez au pied d'une antique muraille couverte de lierre et flanquée de tours à chaque extrémité; vous entrez par un grand portail voûté dans une vaste cour dont l'apparence est singulièrement imposante. Elle présente à gauche une longue suite de bâtimens gothiques, bas et irréguliers; en face, une élévation en talus ombragée d'arbres et couronnée d'une crête de murailles, de tours et de fortifications à la vieille mode, posées comme de la main d'un peintre, tout exprès pour l'effet; une trouée ou arche dans le milieu, laisse voir le paysage extérieur. Du côté droit de la cour, vous avez une grosse tour et une muraille surchargée de lierre, et deux ou trois immenses sapins à grands bras noirs et à tête chauve.

L'aire comprise dans ce cadre âpre et antique, est couverte d'un gazon parfaitement uni, et propre comme le tapis d'un salon; son étendue est d'environ deux arpens. Je ne saurais me rendre raison du grand effet de cet ensemble, mais nous n'avons rien vu encore en Angleterre qui nous ait causé une surprise aussi agréable. Nous avons été reçus à la porte du grand corps-de-logis gothique, par un antique personnage, femme de charge du château, d'un maintien tout-à-fait respectable, et extrêmement polie. On entre dans une grande salle de 60 pieds de long et de 35 pieds de large, revêtue alentour d'armures antiques, de lances et d'épées, et de bois de cerf en trophées de chasse. Nous y avons remarqué la tête, armée de son bois, d'un animal dont l'espèce n'existe plus : le squelette se rencontre quelquefois dans les tourbières de l'Irlande. Ces cornes, plates et dentelées comme celles de l'orignal d'Amérique, sont d'une grandeur surprenante, ayant environ 10 pieds d'envergure.

Dans la cheminée de cette salle antique, énorme comme elle, on voyait un feu également à l'antique, c'est-à-dire de bois, en grosses bûches posées sur des chenets massifs, chose à présent inouie en Angleterre. Cette salle a de chaque côté une suite d'appartemens de quatre grandes pièces de plein pied, le tout formant une enfilade d'environ 300 pieds, que l'œil pénètre d'un bout à l'autre. Il y a dans l'ameublement de cet appartement une certaine beauté de convenance, qui plait et sur-

prend ; tout y est ancien, et pourtant neuf, simple, quoique fini avec la plus grande recherche. Nous avons remarqué sur les panneaux d'un bureau quelques fleurs, un coq, un chien, etc. représentés avec une correction de dessin, une vigueur d'expression et une harmonie de lumière et d'ombre vraiment admirables, et tout cet effet est produit par de la marquetterie, composée de petits morceaux de bois, blancs, jaunes et noirs rapportés et parfaitement polis. On y remarque aussi un lit de damas, dans lequel la reine Elisabeth et la reine Anne ont couché, et auquel sa majesté Georges III fut sur le point de faire le même honneur, il y a vingt-quatre ans, lorsque sa première maladie survint, et l'en empêcha.

Parmi plusieurs morceaux de porcelaine de grand prix, on nous fit observer un vase qui a coûté, ou pour lequel on a offert cinq cents guinées. Les goûts de fantaisie ou de convention sont ordinairement les plus dispendieux ; il n'y a point de bornes naturelles au prix des choses qui n'ont aucune valeur en elles-mêmes.

La plupart des tableaux sont excellens. Je ne parlerai que de quelques-uns : le portrait du peintre Ricardo ; un autre par sir Joshua Reynolds, à la manière de Murillo ; quelques excellentes marines, par Vandervelt ; des batailles navales, par Loutherbourg ; plusieurs beaux Rembrandt ; un assez mauvais portrait d'une reine de Naples, par Raphaël ; un autre bien plus mauvais, par Holbein ; un excellent tableau du corps

du Christ et de la Vierge, par Annibal Carrache; plusieurs médiocres Salvator Rosa; Wortley Montague (le fils de la célèbre lady Mary Wortley Montague) en turc, bon portrait par Romney.

La chapelle de Warwick Castle est véritablement religieuse; la lumière bien ménagée et solennelle; les vitrages sont bien peints, ainsi que plusieurs fenêtres des appartemens.

Notre conductrice, qui cause volontiers, n'a laissé échapper aucune occasion de parler, et avec beaucoup de délicatesse, de la naissance, du goût, des vertus et des malheurs de ses maîtres. La fortune du comte de Warwick (21,000 liv. sterl. de revenu) a été dérangée par son goût pour l'embellissement de ses jardins et sa générosité, et depuis cinq ans ses biens sont ce qui s'appelle ici *en nourrice*, c'est-à-dire, entre les mains de curateurs ou syndics nommés par ses créanciers pour régir, et payer les dettes. On alloue une certaine partie du revenu au propriétaire. Les créanciers ont fourni libéralement à l'entretien du château et de ses dépendances, et tout dans l'ameublement et les tableaux a été respecté. Quoique le bâtiment soit bas du côté de la cour, et les appartemens fort peu au-dessus du niveau du sol, les fenêtres de ce même appartement sont en-dehors fort élevées, et l'on domine comme d'un quatrième ou cinquième étage sur une rivière rapide qui baigne les murs de la haute terrasse sur laquelle le château est bâti. On voit les ruines d'un pont de pierre et un

vieux moulin d'architecture *gothique* qui dépend du château, et qui est encore en activité. La vue est en général riche plutôt que belle, et point du tout pittoresque.

Les jardins sont bien tenus : beau gazon, beaux arbres, particulièrement des ifs et des sapins magnifiques; d'ailleurs rien de bien remarquable. Les serres sont dans le meilleur ordre; les plantes y ont de l'espace, et sont parfaitement accessibles. Nous avons remarqué une fort belle plante en fleur, *sparmannia Africana*. Ceux qui, ainsi que moi, n'ont pas l'honneur d'être botanistes, concevront peut-être le sentiment de révérence craintive et de malaise que me font toujours éprouver une serre ou un jardin de plantes exotiques, et le savant jardinier qui vous nomme impitoyablement chaque plante, tandis que votre ignorance se lit pendant ce temps dans vos regards. Il en est de même d'une galerie de tableaux, pour ceux qui ne sont pas *connaisseurs*.

Le vieux portier voulut absolument que nous vissions la grande épée d'un noble géant de la famille, appelé Guy Warwick, qui a huit pieds de long, sa lance démesurée, et l'armure de son cheval, qui était aussi un géant.

De Warwick nous avons poursuivi notre route jusqu'à Woodstock, 37 milles d'un pays riche et fertile, orné d'avenues de beaux ormes. La hache est partout en mouvement au pied des plus grands chênes et des frênes. On bâtit, dans cette partie de l'Angleterre, des maisons et des murs

de clôture en terre battue, construction commune en France aux environs de Lyon, et appelée *pisay*. Ces murs, bien récrépis et garantis de l'humidité, durent autant que la brique.

Nous avons rencontré, campés sous quelques guenilles de tentes, une troupe de Bohémiens, appelés ici *Gipsies* (Égyptiens), race autrefois répandue par toute l'Europe, aujourd'hui éteinte presqu'absolument en France, et devenue fort rare en Angleterre.

22 *Mars*. Blenheim, ce monument de la gloire militaire de Marlborough est tout auprès de Woodstock. Nous nous y sommes fait conduire de bonne heure. On entre dans le parc par un arc de triomphe ; le premier coup-d'œil est certainement magnifique. De l'autre côté d'un lac ou grande pièce d'eau et sur sa rive élevée, s'étend une longue ligne de colonnades, de tours, de dômes et de grands arbres, au-devant de laquelle un beau pont de pierre est jeté à travers la partie la plus étroite du lac, et conduit, un demi-mille plus loin, à une belle colonne de 130 pieds de hauteur sur laquelle est placée la statue colossale de Jean Churchill, duc de Marlborough.

Après cette première vue, nous avons été conduits à une petite maison à la gauche, qui contient un humble accessoire de la gloire des Marlborough, le cabinet ou galerie de porcelaine. Un amateur, qui avait passé sa vie à faire une collection de tasses, de théières et de plats, depuis la naissance de l'art dans l'Europe moderne, à

Rome, à la Chine, jusqu'à ce jour, l'a léguée par testament au présent duc. La plupart de ces pièces curieuses, grossières et mal tournées, n'en sont que plus précieuses par leur antiquité, et elles forment les chaînons les plus reculés d'une vaste chaîne de pots qui se perd dans la nuit des temps. Le gardien de ce cabinet est fort convenablement femelle. Je crois qu'elle s'est bientôt aperçue que nous n'étions guère capables d'en goûter le mérite; il y a eu un accord tacite et mutuel entre nous, elle de montrer vite, et nous de nous dépêcher de voir; l'opération finie, et le prix payé, nous nous sommes acheminés vers le château par une belle avenue; tournant autour de l'aile du nord, nous nous sommes trouvés entre la façade et le lac. L'architecture de Vanbrugh est accusée de pesanteur. L'effet ici nous a paru tout opposé. Le fronton du corps principal, trop élevé et trop étroit, est supporté par deux maigres colonnes dans le milieu, et deux piliers carrés aux angles. La colonnade des ailes ferait un bon effet si son unité n'était pas rompue par je ne sais quelles projections de mauvais goût. Il y a trop de petites tours, de pinacles et autres ornemens, ronds, carrés et pointus, qui hérissent le sommet de l'édifice de toutes parts; enfin il n'y a aucune grande partie sur lequel l'œil puisse se reposer; le manque de simplicité est évident, et l'étendue se trouve ici sans grandeur. Le corps principal a 348 pieds d'une aile à l'autre.

En passant le pont sur le beau lac, nous avons admiré ses bords dessinés en baies et promontoires, verds et ombragés, et ses eaux claires et limpides, qui couvrent 200 arpens. Nous avons ensuite visité la colonne isolée dont j'ai déjà parlé, puis traversé une plaine à la gauche, plantée d'arbres d'une assez mauvaise venue, et peuplée de 2,600 daims, fainéans, vautrés sur l'herbe, qu'ils dédaignent de brouter. Leur pâturage (le parc), a 11 milles de circonférence. Un député jardinier est venu nous joindre au grand galop (monté sur un âne), pour nous aider à admirer les beautés assez médiocres de cette partie du parc, et attraper ses 2 s. 6 d. Sur les limites de sa juridiction, il nous a remis entre les mains d'un autre Cicerone, vieux domestique, qui a discouru sur l'architecture, et entr'autres choses, nous a fait remarquer un buste colossal de Louis XIV, pris à Tournay. Avec cette inscription :

Europa hæc vindex genio decora alta Britanno,

et au-dessous, le lion britannique, déchirant tout à son aise le coq gallique [1]; et il a ajouté avec un soupir, que les choses avaient bien changé depuis ce temps-là. Des mains de ce guide, nous avons passé dans celle d'un cinquième (le principe de la division du travail est

[1] On a dit de cette représentation allégorique, que Vanbrugh avait fait un calembourg en architecture.

scrupuleusement observé ici), qui nous a montré un petit théâtre privé, à l'usage de la famille et des amis, puis une salle contenant un nombre de tableaux du Titien, fort grands, originaux sans doute, assez mauvais pourtant, n'ayant ni dessin, ni coloris, ni expression, découverts depuis peu dans la poussière d'un galetas où ils étaient restés oubliés pendant à peu près un siècle, ayant été donnés au premier duc de Marlborough par le roi de Sardaigne.

Le sixième guide à qui nous avons été livrés, nous a mieux servi pour notre argent, il nous a promenés dans le jardin [1] qui a 150 acres au moins; il est délicieusement situé le long du lac qui deploie d'ici plus avantageusement que d'aucun autre endroit ses promontoires boisés; nous avons remarqué dans le jardin, entr'autres beaux arbres, deux lauriers de Portugal, de dimensions prodigieuses, chacun d'eux couvrant de ses branches qui touchent la terre une surface de 100 pieds de circonférence. Le lac se termine dans le jardin par une chute de 18 à 20 pieds par-dessus un lit artificiel de rochers fort bien assemblés, trop bien peut-être; l'eau se brise

---

[1] Le parc, comme je l'ai expliqué ailleurs, est proprement un grand enclos pour la bête fauve. Le jardin est un espace moins étendu, d'où les daims sont exclus, et dont le gazon, les plantations et les allées sont entretenus avec plus de soin. Le jardin potager est encore une autre division.

trop parfaitement et trop joliment. D'un pont de fer jeté à travers le courant au-dessous de la cascade, on la voit de face, et de fort près, et l'effet est certainement fort agréable sans être naturel. Brown [1] fit ces jardins il y a environ 50 ans : on ne peut être plus heureux qu'il ne l'a été quant à la pièce d'eau : le terrain l'a bien servi, et il a eu le talent de sentir tout ce qu'il en pouvait tirer. C'est un vallon profond dont les bords irréguliers s'avancent et se retirent en traits bien prononcés, et qui servait de lit à un gros ruisseau. En fermant la partie la plus étroite au moyen d'une digue de rochers de 20 pieds de haut, il a produit le lac et la cataracte. J'ai appris qu'avant d'inonder ce vallon, la surface du terrain avait été enlevée à quelques pouces de profondeur, ce qui, suivant toute apparence, cause la pureté et la clarté de l'eau, et confirme l'opinion que j'avais déjà formée de l'utilité d'une telle opération. Brown n'a pas aussi bien réussi dans ses plantations qui sont mal disposées et croissent mal. Il y a de forts beaux arbres dans la partie du parc à l'est du château ; mais ils étaient là avant que Blenheim eût un nom, et appartenaient au vieux parc de Woodstock, qui était une demeure royale d'une haute antiquité. Le grand Alfred, traduisit dans ce lieu, l'ouvrage de Boëce *De consolatione Philosophiæ* ». Henri Ier et Henri II, y

[1] Je me sers de l'expression de *faire* un jardin faute d'une meilleure ; cela s'exprime en anglais par *lay out*.

ont résidé, et l'on montre une fontaine qui porte encore le nom de la belle *Rosamond*, maîtresse de ce dernier prince dans le 12e siècle [1].

Du Jardin, le septième guide, grand faquin en livrée, nous a menés au pas de charge, à travers les appartemens que nous n'avons fait qu'apercevoir. La grande salle d'entrée est fort belle. Dans les autres appartemens, nous avons entrevu quelques tapisseries des Gobelins, de fort mauvais goût comme à l'ordinaire. Un grand nombre de tableaux médiocres, quelques-uns de bons; le Temps coupant les ailes de l'Amour, par Van-Dyck, excellent : les portraits de deux maîtresses de Charles II, par le même, mauvais : un grand tableau de famille, par sir Joshua Reynolds, représentant le duc actuel, remarquable par la beauté de sa personne : un excellent tableau de la mort de Sénèque, par Luc Jordans. On ne peut rien imaginer de plus magnifique que la bibliothèque; elle a près de 200 pieds de long et 32 pieds de large. Le plafond en voûte est richement sculpté et peint, et supporté par un rang de colonnes de marbres précieux, chacune d'un seul bloc; l'entablement et

---

[1] « M. le Marquis n'a pas besoin de savoir la géographie, les postillons ne sauront-ils pas le conduire dans ses terres » ? disait Voltaire dans Jeannot et Colin. Le petit livre que l'on trouve dans tous les lieux célèbres en Angleterre, vous dispense d'en savoir l'histoire, et je dois au petit livre de Blenheim tout le savoir que je déploie ici.

la base sont aussi de marbre. Elle contient 20 ou 25,000 volumes. Nous y avons remarqué une très-belle statue en marbre blanc, de la reine Anne, par Rysbrack. Les vêtemens sont d'un fini extrême.

Il n'est peut-être pas hors de saison de dire ici que les étrennes de ces différens guides se sont montées à 19 shellings.

Le revenu annuel du duc de Marlborough est estimé à 70,000 liv. sterl. Il a 80 domestiques pour le service de la maison, 100 pour le dehors, dont 30 sont employés dans le jardin. On sait que Blenheim fut bâti aux frais de la nation, sous la reine Anne, et que le parlement vôta pour cet objet en 1705, 500,000 liv. sterl. : somme équivalente à environ 2,000,000 sterl. d'aujourd'hui, ou vingt fois plus que ce qui a été vôté pour Nelson : l'héroïsme ne se paye plus si bien.

De Blenheim à Oxford, 8 milles; nous voici arrivés à la grande université d'Angleterre, le siége antique des sciences, renommé pour la splendeur de ses édifices publics. Le premier coup-d'œil n'a pas répondu à notre attente. Tout a l'air vieux, poudreux et vermoulu. Les rues paraissent silencieuses et désertes ; on n'y voit que quelques étudians se promenant tristement (je crois que c'est le temps des vacances), en soutanes noires et bonnets rehaussés d'un singulier ornement : c'est comme un morceau de planche d'un pied en carré, couvert de taffetas

noir, de franges, etc., qui désigne leur rang. Nous avons eu ici notre recours ordinaire : le petit livre historique du lieu, qui pour 2 shellings, fournit au voyageur une bonne dose de science.

Oxford était, dit le petit livre, *consacré aux muses* avant l'invasion des Romains. C'est remonter bien loin, et je n'aurais pas supposé que les sauvages bretons sussent ce que c'était que les muses avant que César le leur apprît; quoiqu'il en soit, nous voyons qu'Alfred fit ici en 872, une fondation pour les étudians d'Oxford; elle fut supprimée ensuite par Guillaume-le-Conquérant; et pourtant, sous Henri III (au 13e siècle), 200 ans seulement après le conquérant, on nous apprend que cette université contenait 30,000 étudians, et après les guerres civiles de ce règne, elle en comptait encore 15,000. Je ne sais pas quelle sorte d'étudians ce pouvait être, probablement ils étaient tels que ceux qui remplissaient les monastères dans ces temps barbares. Les paresseux et les timides, cherchaient alors un asile contre le travail et le danger. A présent, Oxford ne compte pas plus de 2 ou 3,000 étudians, et c'est beaucoup. Notre petit livre décrit fort au long tous les édifices publics, colléges, bibliothèques, etc. Mais nous en jugerons demain par nos propres yeux.

Sir C. P**, pour qui nous avons une lettre, est absent. M. W**, maître-ès-arts et bibliothécaire du collége de Christ-Church, a bien voulu être notre conducteur. Je ne rapporterai qu'une fort

petite partie de ce que nous avons vu aujourd'hui.

La bibliothèque principale est appelée Bodleienne, du nom de l'un de ses fondateurs, qui employa 15 ans (de 1597 à 1612), à rassembler dans toute l'Europe un grand nombre d'ouvrages précieux; il n'était pourtant pas le premier : Humphrey, duc de Glocester, avait commencé l'édifice et la collection de livres dès l'année 1440. Cet édifice, de la forme d'un H, est considéré comme un chef-d'œuvre d'architecture gothique, et contient, à ce que l'on dit, plus de livres qu'aucune bibliothèque de l'Europe, excepté celle du Vatican. Nous y avons vu un portrait original de Charles XII, de Suède, qui ressemble beaucoup au modèle en plâtre que j'ai dessiné à Cambridge, et un tableau de la mort de Wolf, si semblable à tant d'égards au célèbre tableau de M. West, que, ne doutant pas que ce n'en fût la copie, nous ne fûmes frappés que des différences en petit nombre, telles que l'absence du chef indien qui regarde mourir le Héros, etc. Mais à notre grande surprise, le bibliothécaire nous dit que ce tableau avait été peint par un M. Penny, un an avant que M. West eût produit le sien, et que M. West avait vu le tableau de M. Penny avant de le faire. C'est là une accusation assez grave. Le tableau de la bibliothèque Bodleienne est sous les yeux du public : l'anecdote est sans doute répétée à qui veut l'entendre. Il me semble que M. West se doit à lui-même

d'expliquer ce fait, ou de le contredire. Il serait du reste fort possible qu'il l'eût déjà fait sans que je le susse.

Une autre bibliothèque très-moderne, appelée *Radcliffe's*, du nom de son fondateur, est un chef-d'œuvre d'architecture grecque, comme l'autre d'architecture gothique. C'est une rotonde ou dôme de 80 pieds de diamètre intérieur, et d'à peu près d'autant de hauteur, décoré intérieurement de colonnes corinthiennes : on ne peut rien imaginer de plus magnifique. Cet édifice, fini en 1749, a coûté 40,000 liv. sterl. et le fondateur affecta de plus les sommes annuelles de 150 liv. sterl. pour le bibliothécaire, de 100 liv. sterl. pour achats de livres, et 100 liv. sterl. pour réparations. La collection de livres n'est pas fort nombreuse encore, et probablement elle est bien moins riche en ouvrages rares et manuscrits précieux que son aînée; mais il est à présumer qu'elle contient en proportion beaucoup plus d'ouvrages que l'on serait tenté de lire. Ce fondateur, magnifique s'il en fut jamais, était médecin : le public lui doit de plus un hôpital que nous n'avons point vu, et un très-bel observatoire. Enfin, il a laissé un fond de 600 liv. sterl. par an pour faire voyager des jeunes médecins dans les pays étrangers ; c'était le véritable modèle du *bourru bienfaisant*, et il y a nombre d'anecdotes de ses brusqueries et de ses duretés. Appelé auprès de Guillaume III, dans sa dernière maladie, « je ne voudrais pas, lui dit-il, des deux

jambes de votre Majesté pour ses trois royaumes».

Le théâtre est un bâtiment destiné à certaines cérémonies et célébrations d'apparat; il est construit précisément sur le modèle que je m'étais figuré comme le plus convenable pour un théâtre. C'est un demi-cercle de 80 pieds de diamètre, qui a contenu l'année dernière, à l'installation d'un nouveau chancelier de l'Université, quatre mille personnes. L'ordre respectif des spectateurs et des acteurs est ici renversé; le chancelier et les docteurs étant rangés sur le côté circulaire, et le public qui les regarde, occupant le côté plat ou la corde de l'arc qui a 80 pieds. Le toit, d'une structure ingénieuse, est composé de petites pièces de charpente portant l'une contre l'autre en voûte, comme le dôme vitré de la halle au bled à Paris, mais en diminutif, le diamètre de celui-ci étant de 200 pieds, au lieu de 80. L'extérieur du théâtre, plat d'un côté, circulaire de l'autre, n'est pas d'un bon effet.

Il est impossible de donner une idée des beautés de détail que le ciseau gothique a déployées avec tant de profusion sur une multitude d'édifices que nous avons vus. Je me rappelle particulièrement une grande salle destinée aux conférences et discussions théologiques qui aiguisaient autrefois le faux esprit de l'école, et

> Were held much learning to display,
> When learning in her cradle lay.

Les ornemens sculptés de l'intérieur de cette salle sont d'un fini réellement exquis.

La chapelle de New-College, qui a les dimensions d'une cathédrale plutôt que d'une chapelle, est également remarquable; une grande partie des sculptures qui la décorent étaient ignorées, ayant été recouvertes pendant quelques siècles par une couche épaisse de mortier; elle contient aussi quelques beaux bas-reliefs par Westmaccott, et les plus beaux vitraux peints que nous ayons encore vus, sans en excepter ceux de la cathédrale de Litchfield; ils ont été peints il y a vingt-sept ans seulement par Javois, sur les dessins de sir Joshua Reynolds; les figures sont grandes, le dessin, l'expression et le coloris, tout en est excellent : quelques-unes des fenêtres sont anciennes et fort bien peintes aussi.

La chapelle du collége, appelée *All souls*, a un excellent tableau de l'apparition du Christ à Marie-Madelaine, par Mengs; c'est le seul que j'aie jamais vu de cet artiste, et il donne une bien haute idée de ses talens : la douce et tranquille majesté du Christ, l'expression de doute, de douleur, de surprise et de joie de Marie est admirable. Le vitrage de cette chapelle n'est point peint, mais *dépoli* de manière à n'admettre qu'une lumière suffisamment tempérée.

Nous avons vu, je ne me souviens pas où, une belle statue en marbre de Blackstone, par Bacon, et le collége de Christ-Church a une autre fort belle statue de Locke, par Roubillac, inférieure pourtant à celle de Newton, par le même artiste à Cambridge. Locke en avait été expulsé

dans sa jeunesse. Christ-Church est, je crois, le plus grand et le plus magnifique des colléges d'Oxford. On se formera quelqu'idée de son étendue en apprenant que de quatre grandes cours autour desquelles s'élèvent les bâtimens qui lui appartiennent, l'une d'elles a 260 pieds de long et de large ; ces cours sont d'architecture régulière. Ce collége a une fort belle bibliothèque de 140 pieds de long, et un amphithéâtre anatomique ; l'église de Christ-Church est la cathédrale du diocèse, bien antique et bien gothique, cela va sans dire. Nous y avons remarqué un rang de piliers d'architecture saxonne dont les chapitaux sont tous différens les uns des autres.

La plupart des colléges ont de grands jardins ou promenades qui en dépendent; l'une d'elles, sur les bords de la Tamise, qui n'est ici qu'un ruisseau, a une avenue d'ormes dont les troncs ont 10 à 15 pieds de circonférence.

Enfin, je terminerai cette description, trop longue, et pourtant très-imparfaite, en remarquant que nous avons vu, dans la chapelle du collége *de la Madeleine*, un admirable tableau du Guide : le Sauveur portant sa croix, tiré de Vigo par le duc d'Ormond ; c'est le premier tableau du Guide qui m'ait plu. Je serais fâché que cet aveu me fît soupçonner d'affectation ; je suis bien plus mortifié que glorieux de me trouver insensible à ce que tout le monde s'accorde à admirer.

Cette journée, employée à voir Oxford en détail, nous a prouvé ce qui ne s'aperçoit point au premier coup-d'œil, la magnificence de son intérieur :

Majestic in the mass of time.

Je sais peu de chose du système d'éducation de cette Université splendide ; un illustre historien qui y avait passé plusieurs années de sa jeunesse, en a parlé très-défavorablement. C'était, de son temps, une sorte de communauté de moines fainéans, et les faits récemment mis au jour dans le cours d'une querelle littéraire extrêmement chaude, qui s'est élevée entre le journal critique d'Édimbourg et certain champion de l'Université, tendent à confirmer, à bien des égards, ce que Gibbon en avait dit. On peut conclure de ces documens que la doctrine d'Aristote a été jusqu'à ces derniers temps si intimement liée à tout le cours d'étude de l'Université, par l'effet d'anciens usages et règlemens auxquels les maîtres étaient obligés ou trouvaient commode de se conformer, que réellement les connaissances modernes en étaient exclues ; que la plupart des professeurs n'enseignaient rien du tout ; et qu'après des années d'étude, ou au moins de séjour, les jeunes gens entraient dans le monde sans aucune connaissance des mathématiques, et sans autre connaissance de la physique, que les rêves de l'antiquité ; enfin, ne sachant, à quelques exceptions près, de grec et de

latin que ce qu'ils en avaient pu apprendre par leurs propres efforts individuels, et sans rien devoir à cette Université, gothique en tout point. Il paraît pourtant que depuis quelques années, il s'est fait une réforme importante, et que les vices et les abus dont on se plaignait ont été corrigés en grande partie. Les adversaires de l'Université observent que ces vices et abus sont communs du plus au moins à tous les établissemens de cette espèce, fondés dans les temps de la domination universelle de l'église catholique, et qui ont retenu, dans les pays protestans mêmes, quelque chose du relâchement et de la langueur que produit la longue et tranquille possession des places et du pouvoir, ainsi que cet orgueil d'infaillibilité qui ne saurait convenir d'aucun tort, et qui admet bien difficilement les réformes les plus nécessaires. On faisait tous ces reproches aux Universités françaises, et je crois qu'elles les méritaient parfaitement.

A voir l'imperfection de toutes les machines d'éducation, et que de tous les métiers, celui d'instituteur se fait en général le plus négligemment et le plus mal, on serait tenté de s'étonner de ce qu'il y a tant de gens si bien élevés, tandis qu'il devrait y en avoir si peu; mais si l'on y fait attention, on trouve que la plupart de ces gens-là ont recommencé leur éducation après qu'elle a été finie, et souvent sans le savoir et sans dessein. L'esprit fécond en lui-même, germe hors de terre, comme le grain rejeté sur la sur-

face des champs par les gelées de l'hiver, fait effort pour y faire rentrer ses racines, hors de leur élément, elles poussent à rebours, et regagnent avec peine ce qu'elles avaient perdu. C'est plus difficilement et plus tard, et quelquefois ce n'est jamais que la jeune plante atteint ce degré de développement et de mâturité auquel sa constitution naturelle la destinait.

24 *Mars*. D'Henley où nous avons couché, nous nous sommes fait conduire de bonne heure ce matin à Park-Place, la demeure du feu maréchal Conway (l'ami et correspondant d'Horace Walpole, lord Orford); la beauté extraordinaire du site, ainsi que le parti qu'on en a tiré, nous a causé une agréable surprise. Le rivage de la Tamise est ici fort élevé : cette côte est interrompue par un vallon qui descend jusqu'à la rivière; de beaux bois en revêtissent la pente de chaque côté, et le fond est une de ces belles pelouses anglaises que j'ai peut-être déjà décrites trop souvent, quoiqu'il soit impossible de se lasser de les voir. Le haut de ce vallon est terminé par une ruine à moitié cachée dans le bois; le bas est traversé d'un pont d'une seule arche, bâtie de grandes pierres brutes. Sur la partie la plus élevée du parc, on trouve un de ces monumens des druides, semblable à *Stone Henge*, mais en miniature, les pierres ou piliers les plus hauts n'excédant guère 8 pieds. Cette pesante bagatelle (découverte le 25 avril 1785), fut envoyée de Jersey ou Guernesey, par les ha-

bitans à leur *bien-aimé gouverneur*, avec une longue adresse ou lettre pleine de forts beaux complimens en vers français. Ce présent coûteux prouve assez la sincérité de l'attachement et du respect des gouvernés, et le mérite du gouverneur. La maison n'a rien de remarquable, mais la vue dont elle jouit est également noble et riante, un sentier commode conduit de cette maison le long des hauteurs qui dominent sur la rivière, puis descend dans le vallon dont j'ai parlé, remonte de l'autre côté, passe à côté du temple des druides, et vous ramène à la maison à travers les bois.

Depuis deux ou trois jours nous avons atteint le pays de craie et de silex, qui forme tout le midi de l'Angleterre; les pierres à fusil, entassées le long des chemins, servent à les réparer après avoir été brisées. Les tubercules grotesques de cette production singulière décorent la base des maisons et les murs de clôture. Plus de mines de charbon; le prix de cet article de première nécessité s'accroît rapidement à Henley: le *chaldron* (32 boisseaux) coûte 14 shellings de plus qu'à Londres, d'où on le tire. Les maisons de campagne, les chaumières élégantes et les belles fermes sont plus nombreuses que jamais. Le luxe des auberges augmente, on ne nous donne plus que de la bougie; la pesanteur des chariots augmente aussi, leurs larges roues nivèlent le grand chemin et n'y laissent ni aspérités ni ornières; quelques-uns sont tirés par

dix chevaux, et le conducteur lui-même est monté sur un petit bidet.

Le château de Windsor, sur une éminence, produit de loin un très-bel effet; il a l'air d'une des créations du génie de M. Scott, et c'est assez en faire l'éloge. Le profil irrégulier de ses bâtimens de différens âges, de ses terrasses, de ses remparts, de ses tours et de ses étendards flottans, se dessine hardiment sur le ciel, et le vent apporte par bouffées le son de la musique guerrière. La Tamise, devenue grande et navigable, baigne le pied de cette résidence royale; l'ombrage de ses parcs couvre la côte et le pays d'alentour. Ce grand monument, vu de près, perd beaucoup de son prestige. On traverse une petite ville qui paraît peuplée de la valetaille de la cour; il y a foule dans les auberges, et on peut à peine s'y procurer le nécessaire. Vous trouvez pourtant un guide, car il n'en manque nulle part, et vous le suivez au château. Nous apprîmes que le roi se promenait sur la terrasse, et nous nous y fîmes conduire. Sa Majesté, en habit bleu boutonné, son chapeau rabattu sur ses yeux, ayant à ses côtés le général Manners qui lui donnait le bras, marchait assez vite; le vieux roi est un peu vouté; il a l'air âgé, parle continuellement et avec quelque véhémence, de manière à pouvoir faire distinguer le son de sa voix à vingt-cinq pas de distance. Tout cela n'indique pas de rétablissement.

Le parc est fort beau à ce que l'on dit, mais

nous n'avons pas eu le temps de le voir; les appartemens n'ont rien de remarquable : grand nombre de tableaux; je ne me souviens que de quelques-uns. Un mauvais portrait de lady Digby, par Van-Dyck, chose rare; ce qui ne me le paraît guère moins, un bon tableau (*Judith*), par le Guide; ensuite, deux assez mauvais tableaux de ce grand artiste, représentant des académies femelles-colossales, mal dessinées et sans ombres : une autre fort belle Judith, portant la tête de son Holopherne, par Carlo Dolce; l'héroïne est jeune et jolie, elle a l'air tout-à-fait doux et humain, aussi détourne-t-elle les yeux, et n'ose regarder ce qu'elle vient de faire.

On voit le long d'un mur une suite de portraits des beautés de la cour de Charles II, qui méritent bien leur réputation; elles surpassent les beautés de Jacques II, que nous avons vues ailleurs.

Nous voici de retour à Londres, après une absence de neuf mois. Cette *seconde* première vue est comme la *première*. Londres ne frappe point d'admiration; c'est une ville régulière, propre, commode (je parle des nouveaux quartiers), mais d'un site plat, monotone dans sa forme, et de couleur pauvre et poudreuse, sans grands défauts et sans grandes beautés. Supposez-vous dans une rue, longue, droite, les maisons bien alignées, les trottoirs bien larges et bien unis. Chaque porte a le même nombre de marches de pierres, la même rampe de fer, et n'est dis-

tinguée de sa voisine que par le nom du locataire et le numéro. Tournez cet angle, une autre rue vous présente précisément le même spectacle, et de rue en rue toujours le même. De nuit, c'est un double rang de lampes à perte de vue et de droit fil, et de quelque côté que vous alliez, c'est toujours la même enfilade. Cette immensité donne à Londres un certain caractère de pesanteur et de tristesse. Les maisons d'Édimbourg sont certainement inférieures aux meilleures maisons de Londres, et cependant la belle pierre de taille [1] dont elles sont bâties, leur donne un certain air d'importance et de gaîté que ne saurait avoir la brique. Le site varié, les belles vues et la proximité de la campagne sans faubourgs éternels, sont des avantages inappréciables. Il existe à Londres un grand choix de société, la meilleure peut-être et la plus agréable; mais elle se trouve généralement hors de la portée d'un étranger et n'est rien pour lui.

4 *Avril.* Londres. Nous sommes de retour depuis hier de Richmond, où nous avons passé trois jours avec nos amis. Le printemps fait peu de progrès, il languit et semble s'arrêter. Le vent d'est, sec, aride et froid, suspend la végétation. Les gros bourgeons gommeux du marronnier d'Inde, commencent pourtant à déployer

---

[1] La pierre de taille d'Édimbourg est jaune comme celle de Bath, mais elle a un grain brillant et cristallisé comme le sucre, et celle de Bath est terne.

leurs paquets de feuilles cotonneuses et leurs pyramides vertes de boutons à fleurs. L'aubépine, le mélèse et le saule pleureur, verdissent; les violettes sont tout épanouies, ainsi que les violiers des murailles.

La promenade de Richmond à Twickenham par les prairies le long de la Tamise, est très-agréable; mais la vue réciproque de ces prairies vers la colline de Richmond est bien inférieure à celle dont on jouit du haut de cette colline. Après tout ce que nous avons vu dans le cours de notre long voyage, cette vue de Richmond nous frappe comme la première fois : c'est une composition parfaite où tout est beauté et harmonie.

M. D** nous a conduits à Chiswick, résidence principale du duc de Devonshire, à moitié chemin, entre Londres et Richmond, lieu que la mort de Fox a consacré; c'est un palais en miniature, bâti sur un dessin de Palladio. On y arrive par une courte avenue de cèdres du Liban de la plus grande beauté; ils ont la plupart douze pieds de circonférence, quoique plantés depuis 80 ans seulement. Trois pièces au centre sont éclairées par le toît, et pleines de tableaux dans un très-bon jour; le reste de la maison est aussi tout meublé de tableaux. Je ne parlerai que de quelques-uns dont je me souviens, sans égard à leur réputation et à leur mérite aux yeux des *connaisseurs*. Deux excellens tableaux à la lampe, par Sculkin; un autre, du Guide (on se sent la conscience à l'aise en louant le Guide); ce sont deux

figures occupées à dessiner et à peindre; un grand paysage de Salvator, meilleur que de coutume; deux ou trois excellens Rembrandt, et il est bien rare qu'ils ne le soient pas; plusieurs Van-Dyck, aucuns de bons, et un d'eux positivement mauvais : nul n'est infaillible; paysage, par Gaspre Poussin, le coloris bien verd et bien dur; un autre paysage, pur indigo, avec une figure de femme bien pesante, et d'innombrables cupidons trop petits et *sans grâce*, et pourtant c'est de l'Albane! Encore l'Albane, le chaste Joseph, certainement fort médiocre; le pied de la Croix, par le Bassan, très-beau; un autre excellent Bassan, le bon Samaritain, pensant le blessé; deux enfans, par Léonard de Vinci, moins bons qu'à l'ordinaire; Andrea del Sarte, d'un beau trait vague et indéfini, et d'une grande vigueur de lumière et d'ombre; Velasquez, le pape Alexandre IX, d'un style d'ébauche, hardi et vigoureux; Carle Maratte, copié du Guide, fini avec grand soin, d'un coloris pâle, bleuâtre et froid; une longue procession vénitienne, par Paul Véronèse, bien médiocre; un tableau de Jean de Bruges, curieux par sa date (1470), d'ailleurs fort mauvais, quoique fini soigneusement à la manière de Léonard de Vinci. Nous n'avons fait qu'apercevoir un grand nombre d'autres tableaux remarquables par leur mérite, et quelques-uns par leur médiocrité. Notre vieille conductrice, intendante ou femme de charge du logis, s'est trouvée être d'humeur tant soit peu

bourrue, et rien moins qu'accommodante ; on ne pouvait pas lui faire deux fois la même question, ou s'arrêter au-delà du temps qu'elle jugeait à propos de prescrire. L'ameublement de cette maison est du meilleur goût. Il y a 50 acres de parc, contenant 300 daims ; 30 acres de jardin, le tout parfaitement plat. Le déblai d'une grande pièce d'eau artificielle amoncelé en talus prolongé d'environ 20 pieds de haut, et couvert de grands arbres, a un bien meilleur effet que l'on ne devrait attendre d'un aussi petit moyen. Sur une planimétrie aussi rigoureuse cela fait l'effet d'une montagne ; la vue *plonge* de cette hauteur de 3 toises parmi les ombrages de la vallée, et se *perd* dans le lointain. Du reste, les arbres sont très-majestueux et l'herbe bien verte, bien courte, bien veloutée, et il n'en faut pas davantage pour faire un paradis terrestre. Nous avons trouvé ici un grand nombre de cèdres du Liban, contemporains sans doute de ceux de l'avenue, ceux-ci n'ayant jamais été élagués, balayent au loin la pelouse de leurs grandes branches pendantes. Il y a quelques statues de marbre dans le jardin, mais elles ne s'accommodent point de tout cet ombrage, et sont tachées d'humidité et couvertes de mousse ; ces statues sont colossales et bien drapées : le nez manque à toutes. A ce signe et à quelques autres mutilations caractéristiques, on les prendrait pour des antiques, et j'en ai vus qu'on donne pour tels, et qui ne les valaient pas. On voit aussi deux bonnes figures de lions

également couvertes de mousse. La pièce d'eau dont j'ai déjà parlé est tout-à-fait stagnante, épaisse, brune et verte, et n'a qu'un reste de fluidité, à l'aide de laquelle des cignes et quelques oiseaux étrangers nagent, plongent et se jouent sur sa surface. Les oiseaux, la belle pelouse et les arbres magnifiques rendent très-agréable la vue de cette pièce d'eau, qui hors de là ne serait qu'un cloaque; un pont de pierre d'une seule arche, varie la scène avec effet. Malgré le désavantage de situation, Chiswick est un fort beau lieu.

7 *Avril.* Nous revenons de l'abbaye de Westminster. Le chant était parfaitement simple et beau, et l'orgue sans prétention, a fait plus que sa partie. De toutes les inventions humaines, faites pour exciter l'enthousiasme et élever les pensées, je n'en connais aucune d'aussi puissante. Le lieu ajoute encore à l'effet de la musique. Cette abbaye, quoique magnifique, est inférieure au Minster d'York, à l'exception des tours qui sont plus légères et plus élégantes. Les peintures du vitrage ne valent rien, les murs de l'intérieur surtout, sont trop noirs (quoique je ne les voulusse pas blancs), et les sculptures de l'extérieur, dévorées par le temps, sont plus effacées que celles du Minster. L'exaltation que le plain-chant avait pu produire, a été malheureusement trop tôt ramenée au niveau ordinaire de frivolité et d'ennui par le sermon qu'il nous était réservé d'entendre. Notre prédicateur était un petit

homme replet, au col court et au visage pourpré, forçant une voix fausse, ignoble et sans onction, à travers un organe apoplectique. Il nous a dit, ou plutôt il nous a lu d'un cahier ouvert devant lui, que c'était mal fait de souhaiter de mourir, et pourtant qu'il ne faut pas en avoir peur, et que Saint-Paul nous enseigne à tenir un juste milieu.

18 *Avril.* Tout Londres se porte à l'Institut britannique pour voir le nouveau tableau de M. West, considéré comme son chef-d'œuvre après le Regulus. Cette société lui donne 3,000 liv. sterl. pour ce tableau. Le sujet est le Christ guérissant les malades. Ceux-ci sont bien ce qu'ils doivent être, c'est-à-dire, fort malades; on les voit sur le premier plan du tableau, ainsi qu'en perspective, sous toutes les formes possibles des misères humaines. Le Sauveur s'avance au milieu d'eux les mains étendues; ses regards élevés au-dessus de cette multitude suppliante, ne paraissent fixés sur aucun objet en particulier; il fait le bien comme la Providence, sans émotion et sans effort, et non pas comme un simple mortel. Telle a sans doute été l'intention de l'artiste; l'idée est belle, et le tableau la fait naître. Cependant son Christ n'est qu'un joli homme, le visage uni et plein, la barbe bien plantée, la main délicate, et les doigts effilés en pointe gracieuse. Ce n'est point là l'Homme-Dieu; et le Christ de Michel-Ange, chez M. Angerstein est

bien autrement divin, malgré tous ses défauts [1]. Le coloris est d'ailleurs bleuâtre et froid, et le trait dur comme une découpure. M. West, malgré toute sa réputation, eût gagné à étudier Rembrandt, Van-Dyck, Murillo et quelques autres grands coloristes, au moins dans l'idée que je me fais de la perfection. La seule figure dont le mérite m'ait frappé est celle d'un jeune homme, qui vient de déposer son père mourant aux pieds du Sauveur, et qui, mettant ensuite un genou à terre, prie avec une foi parfaite.

21 *Avril.* On donnait Hamlet hier à Covent-Garden, et Kemble, monarque régnant du théâtre anglais, remplissait le rôle du jeune prince. Cet acteur est consommé dans son art: cependant cet art se voit trop, il manque de feu et de naturel; il a une sorte de prosodie monotone, sa voix est sans timbre. Il est de taille et de physionomie héroïques, mais ses traits sont trop grands et trop marqués, même pour le théâtre. Munden, dans le rôle de Polonius, et Fawcett, dans celui du fossoyeur, ont joué à ravir. Il ne faut que nommer ces fossoyeurs pour réveiller le cri de barbarie et de mauvais goût, et quand je dirai comment ce rôle se joue

---

[1] Le Christ de M. Trumbull, dans son tableau de la Femme adultère que je viens de voir sur le chevalet (10 septembre), me paraît approcher beaucoup plus que celui de M. West, du caractère propre d'ineffable bonté et de grandeur divine.

on n'en sera probablement pas plus disposé à lui faire grâce. Après avoir commencé son ouvrage et entamé la conversation avec son camarade, le principal fossoyeur ôte son habit, le plie soigneusement et le place dans un coin, puis prend la pioche (je crois même, Shakespeare le lui pardonne! qu'il crache dans sa main), donne un coup ou deux, cause, s'arrête, se débarrasse de sa veste, toujours causant, et la plie et replie, et pose l'habit, puis un gilet, toujours causant, puis un autre gilet, puis un autre. J'en comptai sept ou huit; chacun d'eux ôté, plié, examiné tout à loisir, d'une manière toujours différente, et avec des gestes d'après nature. Le public ne se lasse point d'applaudir à chaque variation, et dans le genre de la farce, ce jeu muet était excellent. Il est déplacé dans une tragédie, dira-t-on, mais cela est-il certain? On veut en France que la dignité tragique soit soutenue d'un bout à l'autre : l'intérêt et l'émotion tragiques y gagnent-ils? Je suis tenté de croire que le repos d'un épisode comique rétablit le ressort fatigué d'une émotion trop long-temps continuée; mais celui-ci est trop bas, et pourquoi? Il est question de faire rire, et s'il fait rire, l'objet est rempli. Je vais plus loin, le dialogue de cette scène n'est point bas, quoique deux des interlocuteurs le soient; il est grossier, mais il est profond de pensée, et forme ce bas tragique qui nous manque, et j'ose le regretter. Voltaire, d'Alembert et bien d'autres critiques s'accordent

à maltraiter cette scène des fossoyeurs, et à louer le monologue fameux de Hamlet; les voici tous les deux. C'est une traduction libre et abrégée, où j'ai cherché à rendre les idées plutôt que les mots. J'ai pris la liberté d'élaguer quelques jeux de mots qui ne se peuvent traduire, et qui n'en valent certainement pas la peine.

Deux fossoyeurs, avec leurs pelles et leurs pioches:

Premier Fossoyeur. Quoi! enterrée en terre sainte, après s'être défaite elle-même!

Deuxième Fossoyeur. Je te dis que oui! allons, dépêche-toi, monsieur le Commissaire n'a-t-il pas visité le corps, et n'a-t-il pas accordé la terre sainte?

1er *Foss.* Vous verrez qu'elle se sera noyée à son corps défendant!

2e *Foss.* Veux-tu savoir au vrai ce qu'il en est? Si ce n'eût pas été une grande dame, on aurait jeté le corps à la voirie.

1er *Foss.* Tu l'as dit, et c'est une honte que les grandes gens aient le droit de se noyer ou de se pendre plus que les autres chrétiens. Allons, ma pelle; moi je dis qu'il n'y a personne de si noble que les jardiniers et les fossoyeurs, car ils sont de la profession d'Adam.

2e *Foss.* Est-ce qu'Adam était noble?

1er *Foss.* Sans doute, âne que tu es, va me chercher à boire. — *Il chante.*

HAMLET ET HORATIO.

Hamlet. Ce drôle-là ne se laisse pas attrister par sa besogne, il chante en creusant des fosses.

Horatio. Habitude.

Haml. Comme ce coquin culbute cette tête ! hé bien, il y a eu une langue là-dedans, et cela parlait, et cela chantait, la caboche d'un grand politique, peut-être, qui pouvait dans son temps circonvenir, tromper le plus habile ; que vous en semble ?

Hor. Cela peut fort bien être.

Haml. Ou bien d'un courtisan qui savait dire : *Bon jour, mon cher lord, comment se porte votre seigneurie ?* Et sourire et plaisanter, ou c'était mylord un tel qui vantait le cheval de mylord un tel, parce qu'il avait envie de l'emprunter ; que vous en semble ?

Hor. Fort possible, en vérité.

Haml. Et maintenant ces restes de la table des vers sont brisés sans cérémonie à coup de pelle ; ne dirait-on pas que tous ces os n'ont rien coûté à faire ! cela fait mal aux miens d'y penser.

(*Le fossoyeur continue de chanter et de déterrer des ossemens*).

Haml. En voilà un autre : pourquoi cette tête-ci n'aurait-elle pas été celle d'un homme de loi, pleine de plaidoyers subtils, d'équivoques

et de chicane ; il fera un procès criminel à ce coquin qui lui fend le crâne et le lui remplit d'ordures; mais au lieu d'une tête d'avocat, cela pourrait bien avoir appartenu à un grand propriétaire, un seigneur foncier avec ses contrats, actes, titres, droits seigneuriaux, ses baux et fermes, ses lots et ventes, et pot-de-vin. Ah! ah! au lieu d'arpens et de centaines et milliers d'arpens, le voilà réduit à une pelletée de terre; sa caisse pourrie n'aurait pas suffi à contenir le parchemin de ses titres de propriétés, et on l'en déloge comme s'il y occupait trop de place. Horatio, dites-moi, le parchemin n'est-il pas fait de peau de mouton?

Hor. De mouton, mylord, et d'âne aussi.

Haml. En vérité, Horatio, celui qui est si fier de ses parchemins, et qui fonde sur eux tous ses titres et tout son espoir, n'a guère plus de sens que ces bêtes-là. Holà, camarade, pour qui cette fosse?

Le Foss. Pour un mort.

Haml. Un homme, ou une femme?

Le Foss. Ni l'un ni l'autre; le corps a été une femme (Dieu veuille avoir son âme), lorsqu'il était vivant.

Haml. Camarade, vous êtes un grand critique à ce que je vois : combien de temps y a-t-il que vous êtes fossoyeur?

Le Foss. Voyez-vous cette tête-là, il y a vingt-

trois ans que le corps à qui elle appartenait a été enterré ici, et c'est moi qui fis la fosse.

Haml. Qui était-ce ?

Le Foss. Un drôle de corps, tout pétri de malice et d'invention ; Yorick, mylord, le fou du roi.

Haml. Yorick ! Quoi, c'est-là la tête d'Yorick !

Le Foss. Lui-même.

Haml. Hélas ! pauvre Yorick ! Je l'ai connu, Horatio, un excellent compagnon, plein d'imagination, d'esprit et de bonne humeur ; il m'a cent fois porté sur ses épaules et entre ses bras : comme j'ai baisé les lèvres qui couvraient cette ouverture-là ! et maintenant, regarde ! cela fait mal au cœur. Mâchoire creuse, que sont devenues tes chansons comiques et tes jeux de mots. Ce ridicule, ce burlesque inimitables qui mettaient tout une table aux éclats ? Quoi, plus rien ! ne saurais-tu rire à la laide grimace que tu fais ? va trouver une belle dame à sa toilette, conte-lui comment ses belles joues, tant fardées qu'elle voudra, doivent à la fin venir à ressembler aux tiennes, et montre-nous la mine qu'elle te fera. Mais dis-moi, Horatio.

Hor. Mylord ?

Haml. Penses-tu qu'Alexandre en terre ait jamais ressemblé à cela ?

Hor. Parfaitement.

Haml. Qu'il ait eu cette odeur ?

Hor. Il y a grande apparence.

Haml. Quelle destinée ! Horatio, à quels vils usages la noble poussière d'Alexandre ne peut-elle pas servir à présent ! Mais, chut ! voici le Roi, etc. etc.

Monologue de Hamlet.

Hamlet. Être ou ne pas être, c'est-là la question. Est-il plus grand de faire tête aux orages de la fortune, et d'endurer ses coups ou d'y mettre fin? La mort, un sommeil, c'est tout; terminer par un profond sommeil les tourmens variés auxquels la chair est sujette, est une fin désirable; mourir, dormir. Dormir! rêver peut-être! ah, c'est-là la difficulté ! Après avoir dépouillé son enveloppe mortelle, et s'être livré à ce grand sommeil, qui sait quels rêves, quels longs, quels terribles rêves peuvent suivre? Il y a là matière à penser et à trembler. Sans ce doute, qui voudrait traîner le poids d'une longue vie ? qui voudrait endurer les ravages du temps ? le pouvoir oppresseur, les outrages de l'orgueil, et l'insolence d'office, les angoisses d'un amour malheureux, les délais de la loi, et tous les mépris qu'éprouve le mérite obscur, lorsqu'une piqûre pourrait assurer son repos ? Fatigué de cette vie, la terreur de ce qui peut suivre de ce voyage, dont personne n'est jamais revenu, tourmente la volonté même, et nous fait tenir à ce que nous connaissons, par la peur de ce que nous ne connaissons pas; ramper, gémir et

nous plaindre, sans oser fuir. C'est ainsi que la réflexion nous rend poltrons, et que notre courage naturel, pâlissant à nos propres pensées, se perd en contemplation et ne sait plus agir. Doucement (*voyant Ophélie qui s'approche*), la belle Ophélie! Ange, dans tes oraisons, daignes-tu prier pour moi, etc. etc.

On voit que la philosophie du cimetière, bien que mêlée de bouffonnerie, n'est point indigne de celle du monologue, et il y a dans ce ton de bouffonnerie une sorte d'accord grossier, mais énergique, avec le mépris de la vie, de ses vanités et de sa fausse grandeur.

On pourrait faire de bien plus grands reproches à Hamlet que la scène des fossoyeurs; cette pièce est à mon gré une des plus mal conçues et des plus inexplicables de Shakespeare, et il faut avouer que toutes ses pièces ne sont guère que des cadres où il jette ses idées philosophiques ou comiques, noires ou bouffonnes, comme elles se présentent, sans s'embarrasser des convenances, mais avec une richesse, une vigueur, une fertilité, une originalité d'expression tout-à-fait admirables, mais qui sont perdues dans la traduction. On peut bien appliquer à Shakespeare ce qui a été dit de notre Montaigne : « Que personne ne savait moins que lui ce qu'il allait dire, ni mieux ce qu'il disait ». J'ai déjà remarqué autre part que le style de Shakespeare a singulièrement peu vieilli, et cela rend la

grossièreté et les négligences du canevas de ses pièces d'autant plus inconcevables. Ce style, tel qu'il est, s'adapterait sans correction à la fable la mieux conduite, et à l'argument le plus régulier. Des écrivains dramatiques qui l'ont suivi, quelques-uns, en évitant ses difformités, n'ont pas su imiter son style, ou plutôt n'ont pas eu son génie, sa force et sa profondeur; tandis que d'autres, et il y en a un exemple récent, ont approché de ce style, et ont eu quelques étincelles de ce génie; mais dans leur zèle d'imitation ils ont adopté ses jeux de mots puériles, ses inconséquences, sa négligence et sa grossièreté. On excuse dans une cathédrale gothique de cinq à six siècles d'antiquité, les figures de moines sculptées sur les murs, tirant la langue et se faisant les cornes en dérision, ou d'autres figures encore bien plus indécentes. On excuse ces turpitudes grossières en faveur de l'art admirable qui sut concevoir et exécuter l'idée de *bâtir* une forêt, et d'élancer son branchage de pierres de taille à 150 pieds au-dessus de nos têtes; mais l'on sourit de voir la petite maison de campagne d'un bourgeois de Londres, singer ce goût d'architecture; et si, avec les colonnes groupées, la voûte en pointe, et les fenêtres de verre coloré, il pousse l'imitation jusqu'aux indécences dont j'ai parlé, le ridicule est au comble.

Après Hamlet, on a donné la Barbe-Bleue, espèce d'opéra tragi-comique qui surpasse en absurdité et en dépravation de goût tout ce que

j'ai encore vu de productions modernes au théâtre anglais. Il y a de la cavalerie, de véritables chevaux en deux grosses troupes, qui se livrent un combat sur les planches couvertes de terre. Ce sont les chevaux d'Astley, dressés avec soin; ils se cabrent, ruent, mordent et grimpent sur des remparts, et après des prodiges de valeur, ils tombent et meurent d'aussi bonne grâce que leurs confrères les autres tragédiens britanniques. Ces successeurs de Garrick remplissent la salle plus que ne fait Mme Siddons.

28 *Avril.* Les Anglais ont eu depuis quelques semaines une inondation de bonnes nouvelles de leur armée de la *Péninsule*, et l'hôtel de l'ambassadeur de Portugal a été illuminé magnifiquement pendant plusieurs nuits. Ces succès sont sans doute fort importans, en ce qu'ils prouvent que l'on a des troupes qui savent leur métier; ils garantissent d'une invasion à laquelle on ne songera même plus pendant cette guerre. La possession de l'Espagne, par un pouvoir tel que la France, menaçait d'ailleurs de plus d'un danger. Enfin, la cause espagnole est une cause de générosité; c'est celle du faible contre le fort, de l'opprimé contre l'oppresseur; elle a excité un véritable enthousiasme, et pourtant tel est l'esprit de parti, que les patriotes par excellence de ce pays-ci, ces apôtres zélés de la liberté, sont absolument déconcertés et mécontens. « Les Espagnols, disent-ils, combattent pour conserver le plus mauvais gouvernement possible, et celui

qu'on veut leur donner ne saurait être pire. Nous versons de plus notre sang pour des ingrats qui nous détestent, et une fois débarrassés des Français qu'ils détestent à peine davantage, ils tourneront leurs armes contre nous. Les grands et les riches de l'Espagne, craignent encore plus le peuple que l'ennemi, et quant à ce peuple, c'est une bête féroce qui ne veut que du sang, n'importe de qui, pourvu que ce soit du sang étranger.» A quelques égards, les patriotes ont raison; mais si c'étaient les Espagnols qui entrassent ainsi à main armée chez leurs voisins, je soupçonne qu'au lieu de *raisonner*, ils commenceraient par *sentir*, et sans s'informer si le peuple du nord des Pyrénées a un bon ou un mauvais gouvernement, ils diraient que celui du midi n'y a que faire.

30 *Avril.* J'ai déjà donné la traduction littérale d'un de ces morceaux lyriques qui font partie des petites pièces au théâtre anglais, et se chantent aussi en intermèdes : c'est une friandise que l'on vous sert souvent toute seule pour la bonne bouche. A Édimbourg, nous avons entendu *Bannister*, ici *Matthews*, chanter ces morceaux avec infiniment de vrai comique, mal employé il est vrai, et de ce que les Anglais appellent *dry humour*, c'est-à-dire, de *sérieux-bouffon*. Hier, particulièrement, Matthews a fait les délices du Lyceum dans une nouvelle pièce (*Bee-hive*), qui a été jouée quarante fois de suite. La chanson de l'aubergiste qui fait l'énu-

mération de tout ce qu'il y a dans son garde-manger et sa cuisine, a été demandée *encore et encore*, avec transports. D'autres chansons cependant ne s'étant pas trouvées autant du goût de l'auditoire, ont été reçues assez froidement, et nous avons entendu quelques hommes derrière nous, s'écrier impatiemment : *Italian squalls!* « Quelle honte sur un théâtre anglais ! C'est tout comme à l'opéra *By God!* »

Pourquoi, me dit-on, allez voir des baladins? Ce sont les plaisirs du peuple, et c'est de ses goûts, non des nôtres, que vous avez à vous plaindre. Mais si l'on ne voit guère aux spectacles de Londres les gens qui se piquent d'élégance et de bon ton, il n'est point vrai que l'on n'y voie que le bas peuple. Ils sont fréquentés par la classe mitoyenne, et c'est précisément parmi celle-là que l'on s'attendrait à trouver, non pas peut-être cette élégance de mœurs qui tient à la mode, non pas une fleur éphémère, mais un fruit sain et mur, le bon goût, cultivé enfin sans s'éloigner trop de la nature, poli sans être usé. C'est à peu près la même classe de peuple qui remplit le parterre de Londres et celui de Paris ; et je ne vois pas pourquoi on récuserait le jugement de l'un plus que celui de l'autre. D'ailleurs, si le spectacle qui se donne à *Covent Garden* et *Drury Lane* est pour le peuple, que reste-t-il à ceux qui se mettent au-dessus du peuple? L'opéra, seulement ! c'est-à-dire, qu'il n'y a point de théâtre national en Angleterre.

Le plus grand nombre des individus qui composent la société de tous les pays et de ce pays tout autant que des autres assurément, est une réunion de ces esprits médiocres et bornés, ou si vous voulez de ces sortes de gens à gros bon sens, qui ont besoin d'être amusés, mais ne sauraient amuser personne. Ces gens-là entendent le mot pour rire, ils s'intéressent à ce qui est intéressant, et peuvent même au besoin, s'attendrir et s'extasier si on les travaille, les remue et les excite; ce qui demande un certain talent, un certain art et de l'habileté. Quelques êtres privilégiés sont ainsi donés : un sur mille, peut-être; un bien plus grand nombre essaye et croit y réussir également. Les uns et les autres prennent un plaisir tout particulier à l'exercice de ce talent, et forment la classe des parleurs : classe fortunée, qui, en s'efforçant d'amuser, s'amuse infailliblement elle-même, et reçoit toujours ce qu'elle semble donner. J'ai observé que ces amuseurs de la société n'aiment point le théâtre, et en effet, il y a tout à perdre pour eux; quant à la foule passive des amusés, c'est tout le contraire. D'abord, les acteurs du théâtre savent en général mieux leur leçon que ceux de la société, et cette leçon leur est donnée par de plus habiles qu'eux; enfin ils sont professeurs de l'art, tandis que les autres ne sont qu'amateurs. On va les écouter pour son argent, on sort quand on veut, on n'est point obligé de répondre, ni de paraître attentif, et on peut siffler ou applaudir. L'intérêt général

de la société est clairement en faveur d'un bon théâtre.

Un mot de plus sur ce sujet. Les parleurs n'aiment point les livres, et vont jusqu'à soutenir qu'on ne lit plus ; c'est le langage de ceux mêmes d'entr'eux qui font des livres, ce qui place le paradoxe dans tout son jour. Quoiqu'ils en disent, personne après tout ne cause mieux et plus agréablement qu'un livre, et ils en conviendraient si c'était le leur. Personne n'est plus complaisant et plus discret ; vous pouvez interrompre cette conversation quand il vous plaît, faire un somme même, la renouer où vous l'avez laissée, revenir sur ce qui vous intéresse, sauter ce qui ne vous intéresse pas, et vous enfermer tête à tête avec un livre, toujours sûr de ne jamais en avoir plus que vous ne voudriez. Ce sentiment de certitude est inestimable. Il ne faut pour l'apprécier qu'observer avec quelle avidité on lit les recueils de lettres imprimées, et se représenter au contraire, les angoises et la consternation qu'auraient causé ces mêmes lettres en original, tirées de la poche de ceux à qui elles furent adressées, pour vous être communiquées en confidence. L'une de ces lectures est une tâche qui vous est imposée ; l'autre est un acte libre qui ne promet que du plaisir, sans contrainte et sans danger : c'est comme jeter la brebis et le loup ensemble dans la même fosse, ou la laisser seule avec lui dans les champs. Le dédain et l'inimitié des gens d'esprit en titre, ou des simples parleurs

pour les livres et le théâtre, sont évidemment jalousie de métier, et il ne faut pas s'en rapporter à eux.

La nation anglaise est certainement plus réfléchie, plus grave, plus solide et plus taciturne que ses voisins de l'autre côté de la Manche; elle l'est moins pourtant qu'on ne le suppose généralement; car les hommes de tous les pays ont toujours beaucoup de ressemblance. On a besoin d'un délassement aussi contraire qu'il est possible à son état habituel, et cette disposition naturelle peut expliquer le goût des Anglais pour les bouffonneries. Les gens gais ne lisent pas les ouvrages enjoués; le petit poëme de John Gilpin, par exemple, est une pierre de touche de ce genre; je n'ai jamais rencontré personne d'un caractère décidément gai, qui pût goûter cette excellente plaisanterie. Au contraire, ces heureuses personnes se délectent à la représentation ou à la lecture de tortures sentimentales qu'elles n'éprouvèrent jamais, leurs dispositions naturelles les dirigeant toujours vers le plaisir; tandis que pour les âmes blessées, de telles fictions approchent trop de la cruelle réalité, et ne donnent rien moins que du plaisir. C'est pour les uns, mettre la sonde dans la plaie, profonde et enflammée; pour les autres, c'est frotter doucement les bords quand elle est cicatrisée, et soulager la démangeaison.

Cette même disposition nationale à la gravité et à la solidité, tend naturellement à produire l'af-

fectation de vivacité et d'étourderie ; et j'ai vu ici des hommes de talens distingués, si goûtés et si fêtés pour leur *légèreté* et la faculté qu'ils avaient d'être *divertissans*, qu'il m'est venu des soupçons, que s'ils n'affectaient pas, au moins encourageaient-ils cette faculté précieuse. En France, au contraire, combien n'y a-t-il pas d'étourdis et de sots qui affectent d'être *profonds penseurs !*

1er *Mai.* Munis d'une lettre d'introduction pour M. Lancaster, le célèbre instituteur du système d'éducation publique qui porte son nom, nous nous sommes rendus ce matin à son école, dans le Borough. Il était absent ; nous avons fait remettre notre lettre qui était ouverte. Un jeune *moniteur* est venu nous dire que nous ne pouvions pas être admis. Nous avons représenté que nous étions étrangers, qu'il ne nous serait peut-être pas possible de revenir. Enfin, après quelques consultations avec d'autres *moniteurs*, on nous a permis d'entrer. Nous nous sommes trouvés dans une grande baraque de bois, éclairée par le toît, d'environ 30 à 35 pieds de large, et 100 pieds de long. A l'extrémité, était une plate-forme, élevée de 2 ou 3 pieds; le reste était pavé, couvert de bancs disposés les uns derrière les autres, vis-à-vis la plate-forme. Le dossier de chaque banc avait un rebord ou pupitre, à l'usage de ceux qui sont assis sur le banc qui suit. Un passage régnait de chaque côté, le long des murs. Sept à huit cents jeunes garçons, de six à douze ans, étaient assis sur ces bancs,

causant entr'eux, et faisant grand bruit; ils paraissaient divisés en classes ou sections, marquées par des pavillons de différentes couleurs; quelques-unes des classes écrivaient sur du sable, d'autres sur de l'ardoise, c'est-à-dire, avaient écrit ou auraient pu écrire; car personne ne faisait rien que jouer : on nous a pourtant montré de la très-belle écriture. Soit par devoir, ou pour montrer son autorité, ou nous faire les honneurs du lieu, un des *moniteurs* a donné le signal, et aussitôt toutes ces huit cent petites têtes se sont inclinées, et au lieu de visages blancs ont montré des têtes noires; à un second signal, les visages ont reparu. Nous avons demandé l'explication de cette manœuvre, et on nous a répondu que c'était *clair et obscur* [1]. Mais à quoi bon? En attendant la réponse, un nouveau signal a fait élever tous les poinçons avec lesquels ils écrivent (ceux qui n'en avaient point ont levé le doigt), et à un autre signe tout s'est remis à sa place. Il s'est fait plusieurs autres évolutions également ingénieuses, au milieu d'un murmure sourd et universel, et les *moniteurs* criant à pleine tête. Il y avait sur la plate-forme une sorte de grande cage à poulets, ou panier d'osier, contenant deux petits garçons assis sur leurs talons. Ils sont dans cette cage, nous a-t-on dit, pour avoir *fait les poulets* [2], c'est-à-dire, pour avoir

---

[1] *Light and shade.*

[2] *Played chicken.*

quitté leurs siéges et avoir joué pendant les leçons. Ils semblaient se soucier assez peu de leur pénitence. Nous observâmes quelques jeunes soldats avec les moniteurs, et nous apprîmes qu'ils étaient là pour apprendre la méthode de l'école (ils n'ont pas dû faire beaucoup de progrès ce jour-là), un des princes, le duc de Kent, à ce que je crois, ayant conçu le louable dessein de former un établissement d'éducation pour les enfans de soldats.

On reçoit 30 à 40 nouveaux écoliers par semaine, et ils restent deux ou trois ans. Telle est l'information que nous avons reçue, et qui ne prouve pas les connaissances de notre moniteur en arithmétique, car à ce compte, il devrait toujours y avoir 4,550 écoliers réunis, c'est-à-dire, six fois autant que l'école peut en contenir. Il y a une école séparée pour les filles, mais elle est moins nombreuse. Nous ne l'avons point vue.

Midi a sonné, et le moniteur a donné l'ordre du départ. A l'instant, les huit cent petits garçons ont commencé à défiler par banc, faisant autant de bruit et autant de poussière avec leurs pieds qu'il leur a été possible.

Voilà le rapport fidèle de ce que nous avons vu : j'en suis fâché, car cela diminue un peu l'opinion très-favorable que nous avions formée du bon ordre, de l'économie de temps, de l'application générale, et de l'utilité prodigieuse d'une manière d'enseigner par laquelle un seul maître dirige à la fois ou peut diriger, s'il s'en donne la peine,

1,000 écoliers, mieux et plus efficacement qu'il n'eût pu en diriger dix par la méthode ordinaire. Il est clair que ce n'était pas un jour destiné à recevoir des visites, mais tous les jours ne devraient-ils pas être égaux ; et n'y aurait-il pas ici un peu de cette *charlatanerie* dont les critiques d'Édimbourg, dans la simplicité de leur propre cœur, ignorent jusqu'au nom même dans leur propre langue ? M. Lancaster est allé, nous a-t-on dit, organiser une nouvelle école. La sienne souffre sans doute de son absence : elle ressemble peut-être en cela à ces montres qui vont *au doigt et à l'œil*. J'avais entendu dire aux partisans même du système Lancastrien que les succès prodigieux de l'instituteur, lui avaient un peu tourné la tête : les meilleures résistent rarement à cette épreuve, et la sienne n'a pas la réputation d'être d'une force extraordinaire ; au reste, le mérite de l'invention est plus important que celui de l'inventeur, et celui-là est bien reconnu.

M. Lancaster, comme les autres héros, n'a pas lieu de compter le hasard pour rien ; il doit beaucoup aux circonstances, à cette lutte visible entre l'église dominante et les différentes sectes nonconformistes, qui ont un intérêt commun de jalousie. En effet, l'église dominante jouit des bénéfices, de la considération et du pouvoir. Ses membres, et surtout les dignitaires, sont, par la nature de leur institution, toujours du parti ministériel : que de titres à la haine ! L'esprit de

recherche, l'originalité et la hardiesse des pensées, et la liberté de tout dire, jointes à un certain penchant sombre et mélancolique, font de ce pays-ci le foyer naturel des sectes religieuses comme des factions politiques. Il apparaît toujours, de temps à autre, de nouveaux apôtres de l'évangile qui l'expliquent à leur façon, et allument, au feu de leur propre enthousiasme, l'imagination de ceux qui les écoutent. Les dogmes importent peu; tout ce qui est extraordinaire et exagéré réussit, et ceux qui s'adressent aux terreurs de la superstition, plutôt que ceux qui enseignent une confiance raisonnable, fondée sur les attributs de l'Être suprême. La secte des Méthodistes, qui prêche l'enfer et la damnation, et qui place la foi avant les œuvres, fait des progrès prodigieux, tandis que celle des Unitairiens, qui ne voit en Jésus-Christ guère plus qu'un homme sage, s'étend fort peu. L'enthousiasme, en commun avec les autres passions, ne saurait durer; aussi voyons-nous que toutes ces sectes n'ont qu'un temps. Les Presbytériens, les Indépendans, les Quakers n'augmentent plus, et diminuent peut-être.

Je suis loin pourtant de considérer ces sectes, les plus extravagantes même, comme un mal: quels que soient leurs dogmes, il est remarquable que toutes se distinguent par la pureté et la simplicité de leurs mœurs, tant qu'elles sont nouvelles. Les sectaires s'occupent peu des arts et des belles-lettres. Il y a chez eux peu d'élégance

et de politesse; ce ne sont pas des gens de goût, mais ce sont d'honnêtes gens, malgré la légère teinture d'hypocrisie et d'orgueil qui se mêle quelquefois à l'enthousiasme. Avec le temps leur zèle se refroidit, leur culte se *mondanise*, et leur clergé en vient à remplir ses fonctions, en conscience peut-être, mais froidement et comme un métier. Les ouailles aiment que leur pasteur s'occupent d'elles, et comme, parmi les non-conformistes, le bénéfice dépend du bon plaisir de la congrégation, le remède est toujours à côté du mal. Le clergé de l'église dominante étant au contraire en possession de ses bénéfices comme d'un patrimoine, n'a d'autre motif à remplir les devoirs de son état que le devoir lui-même. La confession, la direction des consciences et toutes les pratiques de l'église catholique entretenaient en France une communication habituelle entre le clergé romain et le peuple. Ici il y en a fort peu, et le clergé anglican n'est guère qu'un corps aristocratique de l'État; on l'accuse de tenir à la religion dominante comme les militaires à leurs drapeaux. Il faut, pour être évêque ou général, souscrire à certains articles de foi qui ne sauraient guère passer qu'à l'aide d'une sorte de restriction mentale, mais suivant la doctrine d'Hudibras :

> He that imposes an oath makes it,
> Not he that for convenience takes it.

Comme nous revenons d'Écosse, où le clergé est

particulièrement grave et retenu, nous sommes d'autant plus frappés de l'extérieur tant soit peu mondain de celui d'Angleterre. J'épiai, il y a quelques jours, chez une de ces personnes *divines*, quelques paires de gants rembourrés à l'usage des amateurs pugilistes, et qu'on appelle *sparring-gloves*, et cette vue me rappela l'anecdote du docteur Moore. « Je voudrais bien être d'église, disait un jeune étourdi : Comment ! lui répondit-on avec surprise, ce ne peut être votre vocation : quelle disposition avez-vous qui s'accorde avec cet état ? — Ah ! dit-il ingénuement, j'aime tant la chasse ! » La bonne compagnie de Londres a un certain nombre de jeunes ecclésiastiques élevés, non pas exactement pour l'église, mais pour quelque bénéfice auquel la famille nomme, ou auquel son crédit lui donne des prétentions. Ces jeunes gens ont reçu assez d'éducation pour faire briller leurs talens, s'ils en ont. Ils ont toute l'oisiveté nécessaire pour être aimables, et sont bien venus partout, comme nos abbés d'autrefois. Un habit noir bien brossé fait l'essentiel de leur établissement. On ne s'informe point où ils logent, ni à quel ordinaire ils prennent leurs repas. Nous avons au-dessus de notre appartement un de ces jeunes aspirans aux bonnes choses de l'église. De son grenier il se rendit, il y a quelques jours, à Carlton-House, pour être présenté au Prince-Régent. Il dîne dehors tous les jours, est de toutes les parties, et ne rentre qu'à deux heures après minuit.

La religion anglicane est encore exclusivement celle des rangs élevés, tandis que le peuple et la classe mitoyenne s'en éloignent peu à peu. A la fin, le clergé a pris l'alarme, et il en est temps : il a vu particulièrement avec jalousie le nouveau procédé d'éducation populaire inventé par un non-conformiste, soutenu et protégé par tous les non-conformistes, et qui plus est, très-libéralement par la famille royale, procédé qui, par ses avantages extraordinaires, le menace d'une désertion en masse de toute la génération présente.

On a d'abord écrit contre M. Lancaster. Son titre d'inventeur a été attaqué, et il a été prouvé qu'une méthode à peu près semblable avait été mise en pratique avec succès à Madras, par un docteur Bell, et publiée par lui à son retour à Londres, dans une brochure ignorée, précisément un an avant la découverte puînée de M. Lancaster : celui-ci n'avait point vu, à ce que l'on dit, la brochure du docteur Bell; au moins a-t-il le mérite d'avoir été le premier à faire en Angleterre ce que le docteur Bell avait fait dans l'Indostan. J'avais entendu parler d'une méthode semblable avant que les noms de Lancaster et de Bell fussent connus, c'est celle de Pestalozzi.

M. Lancaster est quaker, et ne veut enseigner la religion qu'à sa manière : il ne se refuse cependant pas à organiser des écoles neutres, où la religion n'est point enseignée; mais cela ne calme point les craintes de l'église anglicane : cette neutralité ne lui semble qu'illusoire, et elle ne sau-

rait être en effet qu'une guerre déguisée. Il ne lui reste qu'un parti à prendre, c'est de mettre de côté dignité et paresse, d'imiter ses adversaires, et de faire le bien à qui mieux mieux; elle le sent, et commence à établir des écoles sur le plan du docteur Bell. Heureux l'ordre social qui laisse ainsi aux passions humaines toute leur force vivifiante, n'en a elle-même que pour prévenir leurs excès, et veut les guider, en leur cédant, avant d'avoir perdu le pouvoir de résister!

On a dit qu'il était dangereux de donner aux peuples des demi-connaissances inapplicables à son état, et propres seulement à le lui rendre haïssable, que le laboureur n'a pas besoin de savoir lire, que sachant lire, il n'en a ni le goût, ni le temps, et qui plus est, qu'il n'a point de livres, et surtout point de livres qu'il puisse entendre, pas même la Bible, suivant l'opinion des trois-quarts de l'Europe chrétienne; que l'on se récrierait en vain contre l'odieux de cette doctrine, qu'il faut s'en prendre à la nature même et aux besoins qu'elle nous a donnés, et que l'état de la société civile, quelque parfait qu'il soit, ne peut affranchir du travail manuel qu'un petit nombre d'hommes pour lesquels il tient en réserve assez d'autres soins et d'autres maux.

A cela on répond d'abord, quant au danger, que si, comme il arrive toujours, les moyens d'éducation sont à la portée d'un nombre quelconque d'individus plus grand que le travail du reste de la population ne peut en nourrir, il

faudra nécessairement qu'une partie de ces individus instruits entre dans la classe travaillante; que placés ainsi entre un état de jouissance qui les repousse et un état de travail auquel le besoin les condamne, ils sont précisément dans cette situation désespérée qui rend les hommes dangereux; que moins le reste de la masse travaillante est instruite, plus il sera facile à ce petit nombre de gens instruits de leur propre classe, de les tromper sur leurs droits, sur leurs espérances et sur les torts de la société envers eux, et d'en faire les instrumens de leur propre ambition; que tels ont été dans tous les temps, et éminemment en France, les grandes causes de révolution : une masse plébéïenne, composée de quelques hommes d'un esprit cultivé, hardis, impatiens et jaloux, et tout le reste profondément ignorant et abruti. Que si toute la masse du peuple savait lire, écrire et chiffrer, ce ne serait plus une distinction, il y aurait moins de ce sentiment de supériorité ambitieuse et impatiente. Aucun homme du peuple n'aurait, par son éducation exclusive, un brevet de meneur parmi le peuple. Les disciples de Lancaster ou de Bell cesseront-ils d'être sujets à la faim et à la soif? n'auront-ils pas toujours peur de la potence, demande énergiquement un écrivain du journal d'Édimbourg? N'auront-ils pas les mêmes motifs au travail et à l'obéissance aux lois qu'avaient les générations précédentes, qui ne savaient ni A ni B? N'auront-ils pas, d'un

autre côté, des moyens supérieurs de discerner que l'industrie, le bon ordre et la frugalité sont après tout la route la plus sûre pour arriver à l'aisance et au repos? D'ailleurs il n'est plus question de considérer s'il est bon d'instruire le peuple, mais s'il est bon que le peuple soit instruit partiellement, que tous ou quelques-uns le soient; et sous ce point de vue, il me semble qu'il n'est pas possible de demeurer dans le doute.

Quant aux avantages de l'espèce d'éducation générale dont il est question, si l'on ne parle simplement que de lire, écrire et chiffrer, j'avoue qu'il ne me paraît pas que ces connaissances promettent en elles-mêmes beaucoup d'utilité immédiate; le peuple n'écrira, ni ne chiffrera, et il lira peu, à moins qu'à l'exemple de miss More et miss Edgeworth, des gens à talent (car il en faut) ne veuillent bien écrire quelquefois pour lui, sans oublier à qui ils parlent, et pourtant sans laisser voir qu'ils écrivent pour des inférieurs. Cela peut venir, et en attendant, c'est beaucoup que d'avoir occupé sans ennui quelques années de l'enfance, et d'avoir donné quelques habitudes d'application et d'ordre, quelqu'ambition de savoir, quelques leçons de saine morale et de piété. Le bas peuple Écossais est instruit et obéissant : il lit et il travaille. Le bas peuple Irlandais est ignorant et séditieux : il ne lit ni ne travaille [1].

---

[1] En 1696, Hetcher, auteur contemporain, disait qu'il

Il a existé depuis un certain temps en Europe, et plus ici qu'ailleurs, un instinct progressif très-visible. Les pères et mères aspirent à donner plus d'éducation à leurs enfans qu'ils n'en ont eu eux-mêmes; le désir et l'espoir d'améliorer son état est plus général que jamais; il n'y a point d'individu si bas, qui souffrît d'être traité comme autrefois; le langage ordinaire des grands aux petits, des maîtres aux domestiques, est infiniment plus rempli d'égards. Les coups de canne et les soufflets, et les épithètes injurieuses ne se donnent plus que dans les romans et sur le théâtre, seules archives des mœurs privées de leur temps, dont ils sont, du plus au moins, le portrait. Ces choses-là passaient sans difficulté autrefois entre supérieur et inférieur. Enfin le pauvre est devenu moins ignorant et moins abject. Cependant il n'est pas moins industrieux: il suffit pour s'en convaincre de voir les progrès de l'agriculture, des manufactures, de tous les arts utiles. Il n'est donc pas nécessaire à l'existence de la société que le peuple soit ignorant; pauvre, il le sera toujours nécessairement, c'est un état comparatif; si tout le monde était riche, tout le monde serait pauvre, car il ne se ferait

---

y avait en Écosse deux cent mille mendians errant en troupes, et vivant ensemble dans l'inceste et toutes sortes de crimes. Les écoles paroissiales ont fait d'un des peuples les plus barbares de l'Europe, le plus exemplaire qui existe. (*Quarterly Review XVI, page* 331.)

rien, et on manquerait de tout, et il n'y a de palliatif à la pauvreté que d'être industrieux et frugal, et de ne pas multiplier trop vite.

Pour revenir à l'école Lancastrienne, non pas telle que nous l'avons vue, mais telle que nous savons qu'elle existe par toute l'Angleterre, un nombre quelconque d'enfans, mille, par exemple, est divisé en classes d'environ trente; les plus basses apprennent l'alphabet, les plus hautes l'arithmétique. Les écoliers qui se distinguent deviennent *moniteurs* de leur classe. Les instructions du maître sont répétées par eux à leurs classes respectives. Des prix d'honneur et d'utilité soutiennent l'attention et l'intérêt des enfans; il y a des punitions légères, de honte plus que de peine. Tout marche à la fois avec unité et vigueur dans cette masse bien organisée. Les écoliers font des progrès incomparablement plus rapides que dans les écoles ordinaires; et ainsi occupés pendant deux ou trois ans, sans dégoût, sans mauvaises habitudes, ils gagnent autant par le mal qu'ils n'apprennent pas, que par le bien qu'ils apprennent. Enfin toute cette éducation coûte environ quinze shellings sterling par tête [1]. Il est digne de remarque que, de quatre mille enfans élevés à l'école de M. Lancaster (celle même que nous avons visitée), et tirés des plus bas rangs de la société,

---

[1] Je renvoie, pour plus amples détails, à deux excellens articles du journal d'Édimbourg, d'octobre 1807 et novembre 1810.

dans un faubourg de Londres, pas un seul individu n'a été jusqu'à présent, à ce qu'il affirme, repris de justice.

En revenant de l'école de M. Lancaster, nous avons passé auprès d'une autre, qui fait honneur à l'humanité de ses fondateurs; c'est l'école gratuite pour les enfans des détenus pour dettes; elle est située sous les murs de la prison du Borough.

Les brasseries de bierre forment, à juste titre, une des curiosités de la ville de Londres; celle de MM. Barclay et compagnie est une des plus considérables. Tout y est mis en mouvement par une pompe à feu du pouvoir de trente chevaux, et quoiqu'il y ait près de deux cents hommes et un grand nombre de chevaux qui y soient employés, c'est presque uniquement pour les travaux du dehors; on ne voit personne dans l'intérieur de cette prodigieuse manufacture, et tout s'y opère par une main invisible. De grands rateaux montent et descendent, et tournent sans cesse dans des chaudières de 12 pieds de profondeur et d'environ 20 pieds de diamètre, pleines de houblon, et placées sur le feu. Des *élévateurs* transportent 2500 boisseaux de drèche par jour au sommet du bâtiment, d'où elle est distribuée par divers canaux vers les endroits où elle est employée; les tonneaux sont transportés sans qu'on les touche; la pompe à feu elle-même qui mène tout cela, est construite avec tant de justesse, il y a si peu de choc ou de frottement,

que, sans exagérer, elle ne fait guère plus de bruit qu'une montre, et que partout l'on entendrait une épingle tomber sur le plancher. Les cuves ou tonnes où la liqueur est versée après qu'elle a reçu ses dernières préparations, sont de dimensions gigantesques; la plus grande contient 3000 barils de 36 gallons chacun, ce qui, à 8 barrils au tonneau, est égal à un vaisseau de 375 tonneaux; et il y a quarante ou cinquante de ces vaisseaux, dont le plus petit contient 800 barrils, et par conséquent du port de 100 tonneaux. Cette flotte est couverte d'un même toit, elle est suspendue ou du moins repose sur une charpente, sous laquelle on peut se tenir de bout, et voir le dessous comme le dessus. La plus petite des cuves, pleine de bière, vaut 3000 liv. sterl., et calculant dans cette proportion pour les autres, on trouvera, dans la cave seulement, un capital de 300,000 liv. sterl. Les barrils seuls qui servent à transporter la bière chez les consommateurs, coûtent 80,000 liv. sterl. et il est probable que l'établissement entier n'emploie pas moins d'un demi-million sterling de capital; le bâtiment est incombustible, les planchers étant de fer et les murs de brique; il en sort 250,000 barils de bière annuellement, ce qui chargerait une flotte de cent cinquante navires du port de 200 tonneaux chacun. MM. Barclay et compagnie sont les successeurs de Thrale, dont le nom est associé à l'immortalité de Johnson, et les paroles du philosophe se sont natu-

rellement présentées à notre souvenir en contemplant les mêmes objets. « Ce n'est point un simple amas de cuves et de chaudières que nous voyons ici, s'écria-t-il, mais la faculté (*potentiality*) de devenir riche par-delà même les rêves de l'avarice ».

Cent chevaux sont employés au simple transport de la bière dans la ville; nous avons été leur faire visite dans un long rang d'écuries propres et commodes; ce sont des éléphans, des colosses; on les nourrit d'un mélange de trèfle sec, de paille et d'avoine, hachés ensemble, qu'ils peuvent manger, même après avoir perdu leurs dents; il n'y en avait pas un de malade, quoiqu'ils travaillent souvent seize heures par jour, et que plusieurs soient fort vieux.

Cette brasserie paye annuellement en droits d'excise, la somme prodigieuse de 400,000 liv. sterl. La principale branche du revenu des États-Unis, est le droit d'entrée sur le rhum, l'eau-de-vie, le genièvre et autres liqueurs spiritueuses importées des Antilles et d'Europe, qui produit, si je me le rappelle bien, deux millions de dollars. Voici une simple brasserie de bière, à l'usage d'un seul faubourg de Londres (car on compte dans la ville de Londres douze de ces brasseries principales, outre un grand nombre d'autres), qui produit au gouvernement un revenu presqu'égal à la branche principale (environ la sixième partie) du revenu d'un grand peuple. Malgré l'augmentation successive de

l'excise et de la main-d'œuvre, et la hausse des matières premières, estimée à 120 pour 100, dans un temps donné (j'ai oublié le nombre d'années, qui ne fait rien au calcul), le prix de la bière n'a augmenté, dans ce même temps, que de 50 pour 100. Tel est l'avantage du travail en grand, de sa division bien entendue, de l'usage des machines, et surtout de la pompe à feu. L'économie d'argent qui en résulte est le moindre avantage, ou plutôt n'est que l'index ou le signe de l'économie d'hommes, et de cette force disponible qui fait la force de l'État, et se montre ici si supérieure à la population du pays. Cette économie d'hommes dans les arts utiles, explique aussi la profusion qui s'aperçoit dans tout ce qui constitue le luxe. Le nombre des laquais, à Londres et dans toute l'Angleterre, excède tout ce qu'on voit dans d'autres pays, non pas chez quelques particuliers, mais chez tous. On assure qu'il y a toujours cinquante mille domestiques mâles hors de place sur le pavé de Londres. Quel réservoir de population stagnante qui se corrompt à pure perte ! ce n'est pas là ce que la pompe à feu a fait de mieux.

En revenant de la brasserie on nous a montré au coin d'une rue, près du pont appelé *Blackfriar's*, une boutique fort élégante toute drapée de soieries ; c'est la boutique de M. Waithman : ce tribun du peuple mesure à l'aune des jupes de taffetas pour les dames. Où le patriotisme va-t-il se nicher ! M. Waithman est de l'étoffe révo-

lutionnaire; il parle énergiquement et populairement, avec cette apparence de persuasion sans laquelle on ne persuade personne, et, toute exagération à part, il raisonne fort bien. Ailleurs, avec ces qualités-là, on renverse quelquefois des empires; ici on ne fait qu'une impression passagère, et les doctrines outrées et inflammatoires ont le temps de perdre leurs qualités vénéneuses avant de pénétrer l'opinion publique, et d'y prendre racine.

Le salon de cette année (*exhibition*) vient de s'ouvrir, et me semble encore plus pauvre que celui de l'année dernière. Le célèbre tableau de M. West (la Mort de Nelson) a d'abord attiré notre attention. Le pont de son vaisseau est couvert d'une foule de marins à leur poste, et occupés de la bataille; au centre, sur le second plan, est le héros étendu : il est mort, ou si près de l'être, qu'il n'y a plus d'expression, et la contenance de ceux qui l'entourent est presqu'aussi inanimée que la sienne. L'artiste semble avoir eu en vue d'introduire autant de têtes que possible sur sa toile, et ces têtes sont probablement autant de portraits des véritables héros de cette grande scène : le coloris est dur sans être vigoureux. Ce goût de portraits dans des tableaux d'histoire, qui est, je crois, particulier à ce pays-ci, n'est point sans excuse. Il en résulte certainement un nouvel intérêt fort vif; et si l'on ne lui sacrifie pas la composition et l'expression, c'est à mon gré un mérite. D'ailleurs, il faut

convenir que les physionomies anglaises sont en général plus ovales et plus régulières que celles de leurs voisins ; elles reçoivent du caractère national une certaine expression de dignité calme qui se peut transporter telle qu'elle est sur la toile historique. Voltaire a peint ainsi le genre d'héroïsme des Français :

> Vous connaissez l'impétueuse ardeur
> De nos Français ; ces fous sont pleins d'honneur.
> Ainsi qu'au bal ils vont tous aux batailles.

Puis parlant d'un Anglais :

> Son maintien sec, sa froide indifférence,
> Donnaient du prix à son courage altier.
> Sans dire un mot, ce sourcilleux guerrier
> Examinait comme on se bat en France ;
> Et l'on eût dit à son air d'importance
> Qu'il était là pour se désennuyer.

Ce calme a passé dans les productions des artistes anglais. Ceux de l'antiquité n'avaient garde de faire des acteurs de leurs héros : les nôtres n'oublient jamais qu'on les regarde. Il s'est fait pourtant une révolution très-sensible dans la manière des peintres français depuis quelques années. L'austère simplicité de l'antique est exclusivement à la mode (j'en juge entièrement par les Annales du Musée) ; mais poussée à l'excès, elle devient une autre espèce d'affectation. Leurs figures bien posées, bien immobiles et bien grecques, sentent la statue et le bas-relief ; et pour bien marquer le mépris d'un mérite aussi

trivial que celui de la variété dans les attitudes, on vous range, avec une impitoyable simplicité, jambe derrière jambe, et nez derrière nez, en doubles, triples et décuples profils sur la même ligne perspective. L'antique a bien aussi percé en Angleterre; cependant comme on y avait déjà de la simplicité, les artistes ne tombant pas de de si haut, n'ont pas descendu si bas, et leur simplicité est assez simple. Ce n'est donc point faute de l'apprécier que je n'approuve pas celle du tableau de la Mort de Nelson; mais il faut toujours une expression propre à l'action principale, un sentiment juste, et non l'absence de tout sentiment, et la mort d'un héros n'est point son cadavre, mais ses dernières paroles et ses derniers regards, et leur effet sur ceux qui en sont témoins et qui les recueillent. La mort de Wolf est une véritable mort héroïque.

Au-dessous de Nelson, nous avons observé un petit tableau de Wilkie, le premier que nous ayons vu de ce célèbre artiste. C'est un vieillard qui s'est affublé d'une coiffe et d'un manteau de femme, pour amuser un enfant moitié effrayé et moitié diverti par ce déguisement. Cette bagatelle est assez bien imaginée, et le coloris en est riche et vigoureux. Force portraits; quelques-uns excellens, par Laurence, Philips, Raeburn, Owen; celui de sir Francis Burdett, tenant la Grande-Charte (*Magna Charta*) dans sa main patriotique, par Northcote, est très-médiocre; deux ou trois compositions extravagantes de

M. Fuseli, dont l'imagination semble avoir une indigestion de génie : elle rêve, elle a le cauchemar; deux bons paysages, par Nasmyth d'Édimbourg; une vue singulière et intéressante de paysage de l'Inde, prise à vue d'oiseau, par Daniell; plusieurs autres paysages par des femmes artistes de beaucoup de mérite, dont notre itinéraire imprimé nous donne les noms, miss Reinagle, Mme White, miss Rhodes, et un par Wilson. Ce Wilson est mort dans la misère, et ses tableaux, qui ont beaucoup de mérite, se vendent à présent très-chers; mais c'est malheureusement trop tard pour lui. Les artistes, comme les saints, ne sont canonisés que long-temps après leur mort. Il semble que les Anglais ne sauraient croire que leur sol puisse produire des artistes, et s'obstinent (portraits à part), à ne payer que les arts étrangers. Il leur faut des réputations toutes faites; ce n'est pas le moyen d'en former dont ils aient l'honneur.

J'aime beaucoup mieux les artistes à l'eau que les artistes à l'huile : on excelle ici dans ce genre. Il y a deux salons exclusivement appropriés à ces sortes de peintures. Heaphy est admirable pour la figure; ses sujets sont dans le genre du tableau de Cossé, que j'ai déjà décrit, mais ils ne sont pas toujours aussi bien choisis. Son pinceau est certainement très-fertile : j'ai compté sept à huit de ses tableaux au salon de Spring Garden, et tous ont été vendus très-cher. Glover est un excellent paysagiste, mais son feuillage est trop

pointillé et manque de masses : je lui préfère Reinagle, dont les animaux et les figures sont certainement très-supérieurs. Son tableau de l'abbaye de Furness est excellent. J'ai distingué quelques tableaux de grand mérite, par Havell, par Nicholson et par Payne; l'Intérieur d'une Bibliothèque, par Pugin, d'un effet prodigieux. Quelques bonnes marines, par Pocock, mais d'un coloris un peu froid.

Je serais tenté d'attribuer la supériorité de la gouache, en Angleterre, à ce que les femmes y ont seules le goût des arts, et encouragent un genre dans lequel elles peuvent s'exercer elles-mêmes, plutôt qu'à la peinture à l'huile.

Instruits par l'expérience qu'il faut être connu du marquis de Stafford, ou de quelqu'un qui le soit, pour obtenir la permission de voir sa galerie de tableaux, nous nous sommes mis en règle, et nous avons non-seulement des billets d'admission ordinaire, mais j'ai reçu la permission plus générale qui s'accorde aux artistes. Les meilleurs tableaux de cette belle collection viennent de la galerie du duc d'Orléans. Je ne parlerai que d'un fort petit nombre. Huit Nic. Poussin, numéros 68 à 75, supérieurs à tout ce que nous avons vu en Angleterre de ce grand maître, excepté la Peste d'Athènes, chez M. Hope; celui de l'Extrême-Onction surtout, est d'une grande expression : les amis du mourant sont réellement pénétrés de douleur; celui de l'Eucharistie a de fort belles figures, mais elles man-

gent de trop bon appétit. Le coloris de ces Poussin est d'une grande force. On remarque particulièrement deux Raphaël, numéros 9 et 10; l'un est au premier rang des chefs-d'œuvre de cet artiste, dans sa meilleure manière; l'autre dans sa mauvaise. Ce dernier est dur comme du fer; c'est une Sainte Famille : le Saint-Joseph m'a paru réellement exécrable. Celui de la meilleure manière est fort connu sous le nom de la *belle Vierge;* il y en a nombre de copies : je suis tout-à-fait insensible à ses beautés. L'enfant Jésus a les formes et l'attitude d'un petit homme bien rond et bien gras, et le petit Saint-Jean est un autre petit homme en miniature, et non un enfant. La Vierge est une figure de cire parfaitement insipide; le paysage de la fenêtre est du dernier mauvais. Ce tableau a coûté quatre mille guinées. N° 11, Descente de Croix, par Louis Carrache : la mère de Jésus mourant de douleur est d'une expression prodigieuse. Il y a un tableau de Van-Dyck (sans numéro); la Vierge et l'Enfant de la plus grande beauté. La Vierge porte ses regards vers le ciel avec une piété angélique, et l'Enfant est un Enfant-Dieu.

7. Annibal Carrache : grande Danaë colossale de mauvais goût.
14. Jules Romain : l'Hercule-Enfant, certainement mauvais.
30. Le Guide : l'Enfant-Jésus endormi, fort beau.

31. Carle Maratte : la Vierge apprenant à lire, coloris riche et belle expression.
49. Tintoret : beau portrait à la manière de Rembrandt.
50. Claude Lorain : très-estimé, le coloris froid et les arbres pesans.
94. Titien : Vénus sortant de la mer, mal dessinée, et le coloris d'un blanc sale et sans ombres.
255. Deux beaux Vernet.

Quand on dit du mal des artistes d'Angleterre, on est sûr d'avoir ceux de France de son côté, et ceux d'Angleterre, quand on critique l'école de France, car les artistes sont sans miséricorde les uns pour les autres; mais quand on manque de respect à Raphaël, au Guide et au Titien, on n'a rien à espérer de personne; soit : je ne demande grâce que pour ma sincérité, qui est parfaite, et je doute fort que tous les admirateurs puissent en dire autant.

Les fenêtres du marquis de Stafford donnent sur le Green Park, et dans cette saison on ne peut rien imaginer de plus charmant. Cela nous fit souvenir de ce qu'un Parisien nous écrivait au sujet de sa maison de ville et de la vue de sa terrasse, « que vous chercheriez, disait-il, vai- » nement dans toute la ville de Londres ». Notre ami de Paris n'a pas vu Londres.

La passion des Anglais pour les voyages, réprimée d'un côté, déborde de l'autre. Les côtes

de la Méditerranée sont devenues à la mode : il n'y a pas de recoin *classique* qui n'ait été visité par ces riches ennuyés; ils se jalousent les trésors d'Athènes et de l'Égypte, et achètent les marbres antiques au poids de l'or. Ils vous emballent un temple grec, et l'expédient chez eux avec aussi peu de cérémonie qu'un service de porcelaine. Nous venons de voir les trésors de ce genre, dont lord Elgin, ci-devant ambassadeur auprès de la Porte, a enrichi Londres. La première chose qui nous a frappés a été une tête de cheval colossale, pleine de feu et de vie. Les chevaux antiques tenaient plus du taureau que du cerf; mais cette tête-ci est svelte et spirituelle, tout nerf et pleine d'expression ; les yeux pourtant sont trop saillans. Puis un groupe colossal de deux femmes, sans têtes, assises et penchées l'une vers l'autre. L'attitude est noble et simple, la draperie belle. On dit que ce groupe a fait verser des pleurs à Mme Siddons; cela est fort possible, mais il faut attribuer une pareille émotion à ce qu'elle a imaginé plutôt qu'à ce qu'elle a vu, aux idées que le Parthénon et Phidias et tant de siècles suggèrent, plutôt qu'au morceau de sculpture en lui-même, quelque puisse être son mérite. Nous ne nous sommes pas trouvés montés à cette hauteur. Un autre groupe colossal de femmes, aussi sans tête, assises et penchées, et d'une grande beauté. Deux figures d'hommes isolées, toujours colossales; l'une sans tête, toutes deux fort mutilées, égalant en correction anatomique,

en simplicité d'attitude et en beau idéal tout ce qui nous reste de l'antiquité. Il est assez remarquable que ces figures, prises du fronton, et par conséquent à une trop grande hauteur pour distinguer les détails, sont pourtant finies dans toutes leurs parties avec un soin égal, et ce qui était adossé à la muraille comme le reste. Le Parthénon était à peu près entier il y a cent cinquante ans; mais les Turcs en ayant fait un magasin à poudre, il y eut une explosion qui en renversa une grande partie : le portique et les deux extrémités du fronton restèrent debout. Les Turcs fouillent les décombres, et convertissent en chaux le marbre qui leur tombe sous la main. Ce qui n'est pas encore tombé doit subir tôt ou tard le même sort, et c'est quelque chose d'apprendre aux dévastateurs musulmans la valeur de leurs marbres. Une statue, un vase ou une colonne que l'on achète, en sauvent cinquante du four à chaux. Cependant les voyageurs qui n'ont pas rapporté de semblables reliques de leur pèlerinage, affectent de crier au sacrilége. Cette collection comprend un grand nombre de bas-reliefs en marbre tirés de l'architrave du temple, et un plus grand nombre de plâtres, tous fort inférieurs aux statues; plusieurs colonnes; quelques productions monstrueuses du ciseau égyptien, entr'autres un scarabée gigantesque de porphyre vert. Une partie des trésors de lord Elgin a péri dans un naufrage.

Le cours de chimie de M. Davy à l'Institut

royal est plus suivi que jamais, et le chimiste lui-même est très à la mode. Il y a lieu de craindre que des succès aussi brillans et aussi faciles ne ravissent aux sciences des heures qui leur eussent été bien plus essentiellement dévouées et avec plus de gloire. Les applaudissemens du beau sexe de Londres sont peut-être une anticipation usuraire sur ceux de la postérité. L'élocution de ce célèbre chimiste est tout-à-fait différente du langage ordinaire de la science en Angleterre; elle est fréquemment figurée et poétique, et il y a peu de ses leçons où il ne soit entraîné par la pente naturelle de son sujet et de son génie, dans les profondeurs de la philosophie morale. Les grands écrivains et les grands orateurs sont souvent la première cause de la corruption de leur langue; les licences qu'ils se permettent deviennent une affectation vicieuse dans leurs imitateurs; aussi je crois que la simplicité anglaise court quelque danger à l'amphithéâtre de l'Institut royal. La voix et les manières de M. Davy ont plus de douceur que d'énergie; il paraît sentir ce que la nature lui a refusé comme ce qu'elle lui a donné, et il ménage ses moyens. On peut prévoir ses mouvemens d'éloquence; ils sont précédés d'un certain arrangement de l'organe de la voix : il se rengorge et se redresse, et passe à la basse; il arrange même sa cravatte, et ne s'abandonne à l'inspiration que lorsqu'il est bien préparé. Il est impossible d'étudier la nature et de la suivre dans ses procédés,

sans découvrir à chaque pas des démonstrations nouvelles d'un plan général et d'une sagesse supérieure, que l'on ne saurait rejeter sans aveuglement, ni voir sans espérance. C'est bien certainement l'objet le plus noble et le plus important que la science puisse se proposer; et si l'enthousiasme est naturel à l'observateur ordinaire, que sera-t-il pour celui qui a pénétré seul des régions jusqu'à lui inconnues, découvert de nouvelles routes, dénoué un dernier nœud du grand tissu de merveilles. J'ai entendu blâmer les digressions de l'illustre naturaliste, et même assez haut; mais la plus grande partie de son auditoire les reçoit avec transport, et je crois même qu'il désarmerait la critique, s'il s'abandonnait sans étude et plus naturellement aux mouvemens spontanés d'un enthousiasme très-légitime. Il est aisé, mais il est beau pourtant d'être modeste alors que l'on est grand. Cette chaleur et ces transports des spectateurs se manifestent quelquefois d'une manière qui me semble un peu indécente. Il n'y a qu'un pas des applaudissemens aux sifflets.

7 *Mai.* Les artistes jouissent ici de peu de considération, et il entre assez d'ostentation et de fierté dans les mœurs anglaises; cependant on voit à Londres une singulière espèce d'association entre certaines personnes de rang et une compagnie de musiciens. La duchesse de D**, lady C**, lady H** et lady B**, prêtent successivement leurs maisons à ces musiciens. Les uns

et les autres disposent respectivement d'un certain nombre de billets, les musiciens pour de l'argent comptant, et les grandes dames, leurs associées, *gratis*, à ce qu'il faut présumer, bien que je ne voulusse pas en répondre, car la lésinerie la plus sordide n'est pas nécessairement étrangère au bon ton. Le concert se donnait hier chez lady S. B**; on recevait les billets à la porte comme au spectacle, et il y avait des officiers de police pour prévenir le désordre. La foule était prodigieuse, et la musique *inouie;* car il était impossible de pénétrer jusqu'à l'appartement où Bianchi, Bertinotti, Framezzani, etc. etc., exerçaient leurs talens, et de les entendre; mais l'on ne s'en souciait guère. On n'est là que pour voir et être vu, et le *maximum* de plaisir n'est même qu'après le concert, et lorsque la foule s'ébranle pour sortir : l'objet est de voir défiler cette brillante cohue, par conséquent personne ne veut commencer. On passe et repasse, on monte et descend; le poste favori est le haut de l'escalier, d'où l'œil embrasse tout l'ensemble de têtes mouvantes. Les quatre cinquièmes sont des têtes de femmes : celle d'un évêque se distinguait pourtant parmi elles (Bishop of B** et W**), et on l'entendait dire joyeusement : « Fort bien, fort bien; mais bâtissez des églises [1] » ! Cependant chaque voiture à la file s'arrête successivement

[1] On souscrit dans ce moment pour bâtir une ou même plusieurs églises.

à la porte; les laquais font retentir le nom de leur maîtresse (*M^rs* ou *lady's carriage*); mais en vain! lady n'est pas prête.

Loath to leave such scenes;

et la voiture est obligée de défiler, pour revenir quand elle pourra.

9 *Mai.* Nous revenons de l'Opéra; on donnait *Cosi fan tutti*, ou la *Scuola degli Amanti*, composition éminemment stupide, mais jouée avec un grand talent; car les Italiens ne sont pas seulement de bons musiciens, mais d'excellens acteurs comiques, surtout Naldi. En écoutant ses chants, auquels les paroles ont été bon gré malgré adaptées, on se souvient de la remarque spirituelle de Corinne : « Les musiciens (italiens) disposent des poètes; l'un déclare qu'il ne peut chanter s'il n'a dans son ariette la parole *felicità*, le tenor demande la *tomba*, et le troisième ne saurait faire des roulades que sur le mot *catene* ».

Vestris, Des Hayes et sa grasse moitié, ont décrit en l'air, à grande ouverture de compas, leurs cercles ordinaires, tour de force le plus roide et le plus dépourvu de grâces qu'il soit possible d'imaginer.

Les personnes qui ont une loge à l'année à l'Opéra peuvent la faire occuper par qui leur plaît, et elles vendent les places quand elles n'y vont pas elles-mêmes. Il y a une boutique de libraire dans *Bond-Street*, où l'on trouve presque toujours des billets de loges particulières à acheter, au-

dessous ou au-dessus du prix fixe, suivant que c'est un bon ou un mauvais jour. Le samedi, par exemple, est le jour à la mode, le jour du beau monde; et on vous demande pour ce jour-là quelquefois deux guinées, tandis qu'un mauvais jour, un jour vulgaire, ce n'est peut-être que huit shellings (le prix fixe est 10 s. 6 d.), quoique le spectacle soit d'ailleurs à peu près le même. Ceci ne mérite d'être noté que comme un exemple de ce mélange de splendeur et d'épargne sordide qui se remarque assez souvent ici. Le luxe, pour me servir d'une expression de l'*Essai sur la Population*, semble s'y multiplier dans une proportion *géométrique*, et les richesses dans une proportion *arithmétique* seulement.

On loue encore ici sa maison toute meublée pour quelques mois, lorsqu'on va voyager. Cette profanation des dieux pénates fournit quelques guinées de plus à dépenser en vaine ostentation l'hiver suivant. On n'écrit point à ses amis à moins que l'on ne puisse obtenir d'un membre du Parlement son *port franc* pour l'enveloppe, et l'on ne reçoit leurs lettres qu'avec un petit mouvement, sinon d'humeur, au moins de surprise, si on a le port à payer. On pourrait bien affranchir ses propres lettres, et je m'étais avisé de cet expédient, infiniment plus commode que celui de mendier un *port franc*, mais j'en ai été repris comme d'une inconvenance.

Il y avait hier un bal masqué chez lady W**;

la moitié seulement de la compagnie était en masque, et on a peu dansé; c'était comme toutes les autres parties de plaisir dans ce pays-ci, un simple rassemblement sans objet. Les masques de miss Burney (madame d'Arblay) sont les seuls qui sachent bien leur rôle; et il ne faut pas s'imaginer, sur la foi des romans, qu'une véritable mascarade soit mieux jouée en Angleterre qu'ailleurs, c'est partout une gaîté assez insipide et assez plate.

Astley est un spectacle d'équitation, et on se forme naturellement une idée avantageuse de ce genre de spectacle en Angleterre, qui est une espèce d'île des Houyhnhnms. Je m'attendais à quelque chose de très-supérieur à ce que j'avais vu dans d'autres pays, mais j'ai trouvé les chevaux médiocrement bien dressés : les hommes ne font que les tours les plus ordinaires. Au lieu d'équitation nous avons eu du dramatique et des arlequinades, de la bataille et des assauts. Les personnages étaient maures et sarrazins, et les chevaux étaient là comme acteurs, ainsi qu'à Covent-Garden; ils courent dans le parterre, et montent sur les planchers du théâtre : le tout est couvert de terre. Entre chaque acte, de petits polissons amateurs se sont emparés du parterre, et se roulant dans la poussière dont ils faisaient voler un nuage, ils nous ont donné la répétition de l'acte précédent et de la bataille, déchirant leurs culottes dans la mêlée, et montrant leurs nudités aux spectateurs. Ces amateurs ont aussi

répété les propos et les cris d'un très-mauvais paillasse, le paradis s'y est joint en chorus, et le tout formait de temps à autre un charivaris à rompre les oreilles. Au milieu de ces hurlemens de la populace, de cette poussière et de ces indécences, promenant mes regards attentivement tout autour de la salle, j'ai vu les loges remplies de gens proprement vêtus et d'un maintien honnête, grave et réservé. Cette partie de l'assemblée paraissait être composée de bons bourgeois de la ville de Londres, avec leurs femmes et leurs enfans, qui semblaient prendre tout cela en très-bonne part, et comme une chose fort naturelle, et à laquelle ils étaient accoutumés. On me pardonnera de dire qu'il y a encore un petit coin de barbarie dans la plupart des amusemens du peuple anglais, et cependant je le crois absolument incapable de la véritable barbarie dont le bas peuple français s'est montré capable. Celui-ci est barbare dans ses passions, et celui-là dans ses goûts.

Nous désirions voir l'abbaye de Westminster en détail, et nous nous y sommes rendus ce matin, vers la fin du service. Il n'y avait qu'une seule personne dans l'église (une femme). Après le service, un sacristain a rassemblé plusieurs curieux qui s'étaient présentés ainsi que nous; et se mettant à notre tête, il a commencé l'énumération des tombeaux anciens et modernes, en bois, en marbre, en bronze, en cuivre, qui décorent ou déparent l'édifice : il y en a fort peu

qui méritent d'être remarqués. Celui de Newton, par Rysbrack, a un groupe de génies qui suspendent au long bras d'un lévier les planètes de notre système, suivant leurs distances respectives, et formant équilibre avec le soleil placé à l'autre extrémité. La statue d'Addison, par Westmacott, a du mérite et un peu d'affectation dans l'attitude. Le tombeau d'un duc d'Argyll présente un fort bon groupe de deux figures. Le monument à la mémoire du poète Gay, par Rysbrack, n'a de remarquable que ces deux vers, dont le style est trop léger pour le lieu et pour le sujet, et qui sentent un peu l'impiété :

> Life is a jest and all things show it,
> I thought so once, but now I know it.

Les soins qui occupent la vie du commun des hommes peuvent bien être vains et futiles sans que la vie elle-même soit une *plaisanterie ;* et le poète n'a pas droit d'en parler ainsi, puisqu'elle lui a servi de passage à un lieu où il apprend tant de choses.

On voit dans un coin, sur le pavé d'une chapelle, deux cercueils renfermant les corps de deux ambassadeurs, l'un espagnol, l'autre de Sardaigne, qui se sont faits à peu de frais une réputation immortelle, simplement en ne payant pas leurs dettes; leurs corps morts n'ayant plus de priviléges diplomatiques, furent saisis par leurs créanciers et déposés en ce lieu. C'est un

droit singulier et moitié ridicule, moitié solennel, que les créanciers ont en Angleterre.

Deux pierres en forme de siéges sont ensuite montrées aux curieux : elles ont été apportées d'Écosse, je ne me souviens pas à quelle époque, ni pour quel motif : cela est de peu d'importance; mais comme à chaque couronnement des souverains de la Grande-Bretagne, le roi et la reine viennent s'asseoir à côté l'un de l'autre sur ces vénérables siéges, les curieux qui se trouvaient avec nous se permirent quelques réflexions un peu gaies sur l'emploi de ces siéges au prochain couronnement.

On montre dans certaines niches ou armoires une suite de figures de grandeur naturelle, représentant Charles II, lord Chatham et autres grands personnages couverts de magnifiques guenilles, le tout du plus mauvais goût possible. Enfin la dernière nous a laissé voir lord Nelson moulé en cire, d'une ressemblance parfaite et bien exécutée; il est vêtu de son uniforme ordinaire, et jusqu'aux souliers et aux boucles qu'il avait portés, tout est représenté au naturel. Nous venions précisément de lire son histoire, récemment publiée par Clarke et Mac Arthur, qui nous avait fait faire une connaissance intime avec le héros, et nous avons été d'autant plus touchés à la vue de ce visage sillonné de rides profondes, de ce corps décharné et de ces membres mutilés.

Sur le pavé, dans un recoin obscur, on voit

les lettres C. J. F. grossièrement gravées, et non loin de là W. P. La mémoire de Pitt et de Fox n'a point obtenu d'autres monumens : ces pierres brutes couvrent leurs cercueils. Tout auprès nous avons aperçu le nom du célèbre Parr, qui mourut à l'âge de 152 ans, et, à la lettre, de vieillesse, le système artériel ayant été détruit par l'ossification.

Parmi les mânes illustres dont les noms se présentent de tous côtés, on distingue Pascal Paoli, le patriote corse, qui mourut ici en 1807, à l'âge de 82 ans. Son buste, en marbre, est chauve, et présente de grands traits réguliers.

Sir Francis Burdett nous avait fait manquer la tour de Londres l'année dernière, et quoiqu'il soit proverbialement vulgaire d'aller voir cette tour et ses lions, nous mettant au-dessus du préjugé, ce matin, de bonne heure, nous sommes partis comme pour un voyage, ayant la plus grande longueur de la ville à traverser. La tour de Londres est un assemblage confus de tours et de bâtimens divers, entouré d'un mur et d'un très-grand fossé plein d'eau, formant une circonférence d'environ 1,200 pieds, et renfermant une surface de trois ou quatre arpens. La tour principale (tour blanche) fut bâtie par Guillaume-le-Conquérant, comme une retraite en cas de soulèvement; elle est sur une légère éminence, et domine la rivière et la ville. Dans la suite, les prisonniers d'état ont été mis ici, exécutés sur la *plate-forme* de la Tour, et enterrés dans sa cha-

pelle, mais sans leurs têtes, qui étaient réservées pour embaumer le voisinage de Temple-Bar. Si jamais la tradition de tout cela se perd, et que dans les siècles à venir on s'avise de fouiller ce cimetière, on sera bien surpris de trouver tant de squelettes sans têtes, et cette découverte donnera lieu à d'étranges conjectures. Les derniers *traîtres* qui payèrent ici le prix du mauvais succès de leur entreprise, furent les lords écossais qui se joignirent si étourdiment au Prétendant en 1745.

L'arsenal présente 100,000 mousquets arrangés dans un ordre admirable. Ce grand magasin a été vidé six fois dans le cours de cette longue guerre. Il a 345 pieds de long; le rez-de-chaussée au-dessous contient un grand attirail d'artillerie. Il y a dans la tour d'autres dépôts d'armes et d'artillerie.

On conserve ici les dépouilles de la fameuse flotte invincible des Espagnols, destinée à subjuguer l'Angleterre sous le règne d'Élisabeth : bannières et crucifix, instrumens de torture et chapelets, haches d'armes et dards empoisonnés, etc., etc. La hache qui abattit la tête de la belle Anne de Boullen, mère d'Élisabeth, en 1526, et celle du beau comte d'Essex, favori de cette même souveraine. Vous voyez une longue ligne de guerriers à cheval, armés de toutes pièces : ce ne sont rien moins que les souverains de la Grande-Bretagne, depuis Guillaume-le-Conquérant jusqu'à Georges II, dans leurs armures. Cette

suite chronologique de costumes militaires n'est point sans intérêt.

Les joyaux de la couronne ont une chambre ou trésor à eux seuls. Nous avons échappé à cette curiosité, et la ménagerie a été notre station finale. Les animaux sont mal et salement logés; ils ont l'air tristes et malades. Le plus curieux est un tigre blanc, apporté récemment de l'Inde par sir Edward Pellew, et si privé, qu'il se laissait régulièrement couper les griffes par les matelots.

En revenant de la tour, nous nous sommes arrêtés à Guildhall, qui est la maison de ville de Londres. La belle salle d'entrée est défigurée par deux figures gigantesques et barbares, appelées *Gog* et *Magog*, et n'est pas fort ornée par un monument récent élevé à la mémoire de lord Nelson. Que de tombeaux, de piliers, de tours, de monumens divers à la mémoire de ce héros n'avons nous pas rencontrés en Angleterre! et il n'y en a pas un en Amérique à la mémoire de Washington! Ce monument-ci est composé d'une grande figure colossale de Neptune, étendue tout de son long; d'une autre figure de femme, debout, tenant dans sa main un petit médaillon de Nelson, et l'examinant attentivement (*comme un shelling douteux*, remarqua quelqu'un de la compagnie). Une troisième figure grave, sur une pyramide qui fait le fond du groupe, les mots *Nil, Copenhague, Trafalgar*, le tout en marbre blanc. Le pendant est un monument à la mémoire de lord Chatham, par Bacon, 1802 : il est, comme

l'autre, surchargé d'allégories rebattues; mais on y voit au moins la statue de l'homme illustre dont il est question, ce qui vaut mieux que le mauvais shelling de Nelson.

Plusieurs cours de justice se tiennent dans cette maison de ville : un des magistrats municipaux qui y siége, est remarquable par sa ressemblance singulière avec M. Fox : on nous l'a fait voir dans une cour de fort mauvaise apparence, ainsi que toutes celles de cette capitale : la justice ne s'y pique pas de beaux dehors.

16 *Mai.* On avait annoncé hier une motion sur la réforme parlementaire. M. S** eut la complaisance de m'en avertir, et de me proposer d'y assister. Nous nous rendîmes de bonne heure (midi) dans l'antichambre de la chambre des communes. Il y avait foule; bientôt cependant le bruit s'étant répandu que la motion serait différée, nous n'avons pas tardé de nous trouver au large, et après quatre heures d'attente environ, nous avons pris place sans difficulté dans la galerie ou tribune, qui a pourtant été remplie. J'avais un ordre d'admission d'un membre du parlement, mais il était facile d'apercevoir qu'un *bank-token* (pièce d'argent de 5 s. 6 d.) était mieux reçu. Ce payement se fait tout ouvertement, et l'on vous change un billet de banque à la porte de la tribune, comme on ferait à celle du spectacle. Il y a là de l'indélicatesse; mais au fait, l'objet est de jeter quelques difficultés à la traverse, qui répriment un peu la simple

curiosité et diminuent la foule, et d'empêcher les gens du bas peuple de venir : la pièce d'argent remplit cet objet. M. B** annonça, comme nous nous y attendions, que sa motion était différée. Après avoir dépêché des affaires de peu d'importance, il y a eu quelques débats concernant les écoles publiques en Irlande. Un petit homme à grosse tête, nez et menton à bec de corbin, a parlé long-temps et confusément sur ce sujet, de derrière le banc ministériel; j'ai retenu le fait suivant : Il y a une loi qui oblige le clergé anglican en possession de tous les bénéfices irlandais, d'entretenir une école dans chaque paroisse : il l'élude au moyen de 40 shellings par an donnés à de prétendus maîtres d'école qui ne savent pas lire, et ce clergé anglican, dont toutes les ouailles sont catholiques, se débarrasse ainsi à peu de frais de soins temporels comme spirituels. Cet aveu est méritoire de la part des protecteurs de la hiérarchie dominante.

Un autre petit homme, fluet, se traînant de côté comme un paralytique, l'air aveugle, s'est hâté à travers la salle, et d'un pas précipité et vacillant, accompagné d'une révérence maladroite, seulement pour dire en peu de mots qu'il considérait l'organisation des écoles en Irlande comme un objet de la plus haute importance. Ce peu de mots a été prononcé d'une manière à fixer immédiatement l'attention, avec de l'énergie, avec du sentiment, de la simplicité et *de la grâce;* c'était M. Wilberforce. Après lui,

le premier ministre (M. Perceval), autre ombre parlante, au corps chétif, au visage exténué (il est permis d'être pâle et maigre quand on travaille tout le jour et qu'on discute toute la nuit), s'est levé, et a parlé d'une voix basse, mais distincte, d'un ton égal, sans hésitation et sans chaleur : le sujet n'en requérait pas : il était question d'eau-de-vie et de droits de douane. Lord C**, son collègue, d'un aspect de déterré comme les autres, était assis à côté de M. W**, mais n'a point parlé.

L'affaire du papier de banque et de la dépréciation a été ensuite mise sur le tapis. Le sujet est usé et ne promettait rien de bien nouveau, après tout ce qui a été dit et écrit là-dessus; mais j'ai pris plaisir au ton de modération et de sagesse des orateurs. M. J** a parlé le premier, constamment, avec beaucoup de facilité et de l'ironie sans amertume. La dépréciation, suivant lui, est causée entièrement par la trop grande émission de papier, et il a demandé qu'il *fût enjoint à la banque de limiter ses émissions de la même manière qu'avant la restriction des payemens en espèces.* Un membre directeur de la banque a démontré que leur ancien guide n'existant plus (la demande d'espèces à volonté), la banque n'en avait aucun à lui substituer et serait fort obligée à la chambre des communes si elle pouvait lui en fournir un autre; mais que l'injonction proposée était impraticable, et dans le fait n'avait aucun sens. Un autre directeur de

la banque a dit à peu près la même chose, péniblement, avec hésitation, habilement cependant, et même avec de l'ironie assez bien ménagée. Ce membre m'a paru beaucoup plus disposé que l'autre à croire qu'il y a trop de papier en circulation. M. H**, qui a fort bien écrit sur ce sujet, a parlé comme son livre, attribuant la dépréciation au trop plein de la circulation, et recommandant l'exigibilité en espèces comme la seule règle pratique. La voix et l'élocution de ce dernier membre a quelque chose du ton yankée de nos orateurs de la nouvelle Angleterre. Un membre écossais a mis l'honorable chambre des communes de bonne humeur, en l'assurant que le papier-monnaie est préférable à l'or exactement dans la proportion de sa légèreté; et après avoir maintenu cette proposition hardie de toutes les forces de son éloquence, il a repris son siége au milieu d'un murmure universel de gaîté qu'il semblait partager. J'ai vu avec plaisir M. W** se lever encore pour prendre la parole. En substance, il a dit que ceux qui voulaient empêcher l'excès de circulation du papier, étaient les meilleurs amis de cette circulation, et a confirmé l'opinion que j'avais déjà formée de ses talens comme orateur. L'éloquence parlementaire est totalement différente de ce qui constitue l'éloquence oratoire en France. C'est une conversation argumentative et soutenue; on ne harangue point, on ne récite point; l'éloquence est amenée par la force du sujet, et ne semble jamais être l'objet que l'on se

propose ; c'est un élan momentané auquel on ne se livre qu'avec une sorte de retenue ; l'on se hâte de rentrer dans la simplicité et le droit fil des affaires, ou plutôt on n'en sort point ; la seule éloquence enfin que l'on se permette, est celle des faits. Ils en sont les élémens ; on les rapproche, on les met au grand jour, et on les laisse parler ; c'est une ébauche vive et forte que le fini affaiblirait.

M. Withbread a fait une violente sortie contre le membre écossais. J'ai été fort aise d'entendre un des plus déterminés champions de la liberté dont le sénat britannique ait à se glorifier ; c'est assez dire que ce membre a parlé contre l'excès du papier de banque, et demandé le rétablissement de l'exigibilité en espèces : c'est le dogme du parti. M. W** est à peu près ce que je m'étais figuré, rapide, brusque, un peu dur, plus de force que de goût ; son ironie est de l'invective.

La chambre était fort dégarnie : j'ai compté plusieurs fois vingt membres seulement, et jamais plus de soixante et dix ; le quorum est quarante : mais à moins qu'un des membres ne remarque qu'il y a moins de ce nombre présent, le président n'est pas obligé d'y faire attention. Les deux clercs de la chambre, en robes noires et grandes perruques, sont employés la moitié du temps à placer la masse sur la table quand c'est le président de la chambre des communes qui siége, et sous la table, quand c'est le président du comité ; lorsque ce dernier quitte sa place, sur le banc de

la trésorerie, pour prendre son siége de président, il s'en va d'abord à moitié chemin vers la porte, puis se retourne, salue, revient sur ses pas et prend ce siége, qui est tout auprès de celui qu'il a quitté. Vu de la galerie, ce petit manége à l'air d'une leçon de danse; c'est un écolier qui apprend à faire la révérence. Les membres qui changent de place, ou sortent, saluent aussi le président, et en général très-gauchement. Deux personnages en robes noires et perruques sont venus apporter un message de la chambre des pairs. Un des clercs a pris la masse, est allé les recevoir à la porte, et les a conduits vers la table, en faisant tous trois la révérence une demi-douzaine de fois. Après avoir déposé quelques papiers sur la table, ils ont rétrogradé vers la porte, mais à reculons. Ces trois robes noires à grandes perruques et portant la masse allant à reculons, et toujours des révérences à chaque pas, je m'attendais à tous momens à les voir s'embarasser les pieds dans leurs queues traînantes et tomber à la renverse; mais ils s'en sont tirés sans accident et en gens qui savent leur exercice.

Entre deux et trois heures après minuit, on a fait retirer le public de la tribune, et après être resté assis et immobile pendant onze heures de suite, on ne saurait avoir beaucoup de regret d'être mis dehors. Nous nous sommes rendus à la cuisine, lieu parfaitement *comfortable* et très-fréquenté par les honorables membres. Cette cuisine législative a un grand nombre de

petites tables fort propres, rangées le long du mur; trois tranches de bœuf (*beef-steaks*) étendues successivement sur un brasier ardent et tournées sans cesse sous nos yeux, ont été prêtes en moins de rien; elles nous ont été servies, toutes ruisselantes de jus, tendres et délicates, et dans un état de perfection que je n'ai vu nulle autre part; ce repas et une bouteille de vin d'Oporto nous ayant rendu notre première ardeur, nous allions retourner à la tribune lorsque nous avons appris que la chambre s'était *ajournée*, après avoir rejeté la proposition de M. T** relative aux émissions de billets de banque.

Il ne se fera rien relativement à la reprise des payemens en *espèces* par la banque: on convient que cela est impossible pour le présent. Il n'y a pas assez d'or, ou plutôt on ne peut le garder dès l'instant qu'il est frappé du coin de la monnaie. Suivant le parti de l'opposition, le mal vient de ce qu'il y a trop de papier; suivant le parti ministériel, c'est l'or qui est cher comme marchandise. Je vais essayer de donner le sommaire de ce qui a été dit et écrit sur ce sujet; ceux à qui il est familier, et ceux surtout qui n'y prennent aucun intérêt, sauteront le passage, soit que je leur en donne le conseil ou non.

Lorsque les billets de banque viennent à remplacer l'or et l'argent dans la circulation intérieure d'un pays, ces métaux précieux sont bientôt exportés dans les pays étrangers, et les productions naturelles ou manufacturées que

l'on en rapporte peuvent être considérées comme une acquisition gratuite, puisque l'on a donné un capital mort pour un capital actif; enfin c'est, comme on l'a si souvent remarqué, faire usage d'une machine qui ne coûte rien, au lieu d'une qui coûte beaucoup. Il est bon d'observer que si toutes les nations s'avisaient d'établir des banques et une circulation de papier au lieu d'espèces, l'avantage cesserait pour toutes, car cet avantage n'est fondé que sur la continuation de l'usage des métaux précieux chez ses voisins et non chez soi.

La substitution du papier à l'or, d'une simple promesse à la chose même, est fondée sur la plus entière confiance, sur la conviction parfaite résultant d'une longue expérience, que le gouvernement n'attentera pas à la propriété, et que les mœurs publiques garantissent la fidélité de l'administration de l'établissement. C'est à tous égards comme la réputation individuelle et l'avantage dans toutes les transactions de la vie qu'a celui à qui on se fie, sur celui à qui on ne se fie pas. En Turquie on enferme son or; en France il est l'ôtage des échanges; en Angleterre on se fie à la parole d'une institution publique sans ôtage.

Le commerce, ou plutôt les commerçans, sont toujours affamés de capitaux, et disposés à tirer de la banque plus de papier que la simple circulation n'en requiert; leur objet est de spéculer, d'acheter; et il y aura nécessairement bientôt plus d'acheteurs que de choses à vendre, et la

concurrence fera hausser les prix. Les productions des pays étrangers arriveront de toutes parts dans un lieu où elles se vendent cher ; cette même cherté fera que les étrangers ne prendront pas de marchandises en échange ; il faudra les payer en or et en argent ; on reportera donc à la banque son papier, pour en exiger le payement en espèces ; la banque, après avoir épuisé ses coffres, sera obligée d'acheter des lingots à tout prix, pour les convertir en espèces. Cependant le retour du papier dans le portefeuille de la banque d'une part, et l'exportation des espèces de l'autre, ayant réduit la circulation à sa somme ordinaire, et les prix à un tel taux, que tandis que quelques-uns seront au-dessus, d'autres seront au-dessous du taux étranger ; les exportations et importations se balanceront à peu près, et les lettres-de-change suffiront pour payer les balances réciproques de peuple à peuple sans transports d'espèces.

Le premier symptôme de l'exportation des espèces sera l'état défavorable du change avec tous les pays étrangers, et la banque sachant par expérience que la demande d'espèces doit s'en suivre, n'attendra pas cette demande pour réduire ses escomptes ; et, par ce moyen, la circulation de son papier rétablira l'équilibre : si elle ne le faisait pas, la demande d'espèces ne manquerait pas de l'y forcer, ou même de lui faire faire banqueroute.

L'établissement d'une banque dont les billets

sont exigibles en espèces à volonté, ne saurait avoir aucun inconvénient : elle ne peut faire que du bien et jamais de mal, pourvu que le gouvernement ne se mêle pas de son administration, et n'ait d'autre rapport avec elle que tout au plus ceux d'un simple particulier qui lui donnerait sa pratique. Sous tout gouvernement arbitraire ou très-populaire, cette pratique est dangereuse et menace le crédit.

La guerre générale qu'alluma la révolution française dans toute l'Europe, porta les dépenses de l'Angleterre bien au-delà de ce que l'on eût supposé possible. Ces dépenses étaient en grande partie faites dans l'étranger pour l'entretien des forces de terre et de mer et pour les subsides aux puissances étrangères ; le seul moyen d'y pourvoir était d'exporter une plus grande quantité de marchandises qu'à l'ordinaire ou d'importer moins ; cependant les circonstances s'opposaient à l'une de ces alternatives, tandis que les habitudes du luxe continuaient d'encourager l'autre. L'or étant le moyen de remise le plus commode, fut exporté, légalement ou non, par les particuliers comme par le gouvernement ; et la banque, exposée à des demandes continuelles d'espèces de la part des porteurs de ses billets, se vit réduite à l'alternative de faire banqueroute, si elle ne retranchait tout à coup ses escomptes, ou de la faire faire à tous les négocians si elle ne les continuait. Telle fut la crise hâtée sans doute par une insurrection alarmante dans la marine

et par l'attente d'une invasion, qui détermina le Parlement à suspendre en 1797 les payemens en espèces par la banque nationale d'Angleterre [1]. Les suites que pouvait avoir cette mesure dangereuse, mais supposée indispensable, épouvantèrent son auteur même (M. Pitt), autant que personne, et on remarqua qu'il avait semblé perdre un moment sa présence d'esprit ordinaire en la défendant au Parlement. Ces suites furent cependant plus innocentes qu'on ne devait s'y attendre; dix ans après il n'en était encore résulté aucun inconvénient, il n'y avait aucune différence entre le papier et les espèces; et ce n'est que depuis trois ou quatre ans que la dépréciation s'est fait apercevoir.

Il y a sans doute quelque chose de contradictoire en apparence dans cet événement mémorable; car si la demande croissante d'espèce en échange du papier de banque (en 1797) venait d'un véritable manque de moyens de subvenir aux dépenses extérieures, autrement que par des exportations d'espèces, comment a-t-on pu pourvoir à ces dépenses toujours croissantes pen-

---

[1] L'or qui fut frappé à la monnaie en Angleterre, en 1797, se monta à deux millions; en 1798, à près de trois millions sterl.; pendant les deux années précédentes, à moins du quart de cette somme; mais en 1787 et 1788, temps de profonde paix, il y eut de plus grandes sommes monnoyées que dans ces années même de crise 1797 et 1798 : il semble que l'on n'attendit pas l'extrémité pour porter le remède.

dant les treize années qui viennent de s'écouler depuis ce temps? Si c'était le manque de confiance, comment la suspension de payement de la banque, cette confirmation de toutes les craintes, a-t-elle pu ranimer la confiance? On est obligé d'en conclure qu'il n'y avait réellement ni manque de moyens, ni manque de confiance, et que l'on exportait l'or, parce que c'était le moyen de remise le plus commode, mais non pas le seul praticable. On ne craignait pas que la banque fût insolvable, qu'elle n'eût pas à tout événement des propriétés égales au montant de ses billets en circulation et bien au-delà, mais on craignait qu'elle manquât d'espèces, et l'on ne voulait pas être le dernier à en demander; il y eut un mouvement de sauve qui peut : l'intervention du gouvernement arrêta sur-le-champ cette déroute générale. On vit qu'il n'y aurait ni premiers ni derniers servis, point d'inégalité, point de salut que dans le salut de tous; et on fit tête à l'orage. Cette situation périlleuse releva l'esprit public : il y eut une confédération, un accord général de considérer le papier de la banque nationale comme égal aux espèces, de ne faire aucune différence entre l'un et l'autre. On conçoit bien que cette énergie n'aurait pas duré, et que la confiance a dû s'appuyer ensuite sur le calcul et sur une opinion générale de sûreté.

Il n'existe aucun pays, il n'en a probablement jamais existé aucun, où un coup d'autorité aussi arbitraire que celui de faire violer le contrat

formel existant entre la banque et le public, n'eût détruit irrévocablement la confiance. Il n'en est aucun où l'on eût vu sans alarme une compagnie de négocians, revêtue du pouvoir de battre monnaie, et une monnaie au titre de leur simple signature, sans autre restriction, quant à la quantité, que leur prudence et leur droiture; et il faut convenir que cela fait honneur à tous, à ceux qui ont ainsi donné leur confiance, et à ceux en qui elle est placée; au peuple, à la banque et au gouvernement; mais il faut convenir que c'est un exemple des plus dangereux et qui pourrait être fatal à ses imitateurs.

L'acte du Parlement de 1797 qui restreint le payement des billets de banque, n'en fait pas tout-à-fait du papier monnaie; c'est-à-dire, qu'il ne force personne à l'accepter en payement d'une dette. Mais comme l'offre de payement en papier suspend les poursuites jusqu'à l'époque incertaine où la banque reprendra ses payemens en espèces, il y a assez peu de différence : il paraît que cette mesure fut d'abord considérée par le ministre, par le Parlement et par le peuple, comme un expédient momentané, et lorsqu'après un certain temps aucun inconvénient ne se fit sentir, on commença à entrevoir sans terreur la possibilité de le rendre permanent. Le commerce s'y accoutuma d'autant plus aisément, qu'il ne se trouva plus aussi exposé à voir ses opérations réprimées de temps à autre par les retranchemens d'escomptes de la banque nationale, suivis

par de semblables retranchemens dans toutes les banques du royaume; car toutes ces banques inférieures (il y en a sept à huit cents) sont obligées de payer leurs billets à la volonté du porteur, non pas tout-à-fait en espèces, mais en billets de la banque nationale; et quand ceux-ci deviennent rares, il faut que les banques inférieures fassent également rentrer leur papier. Ces retranchemens de la banque nationale avaient lieu toutes les fois qu'il y avait plus de demandes d'espèces qu'à l'ordinaire; effet infaillible du trop plein de la circulation, ainsi qu'il a été expliqué. Délivrés de ces avertissemens impérieux, il était fort naturel que les directeurs de la banque s'abandonnassent (sans autre soin que celui de bien s'assurer de la solidité du papier qui leur était offert) au plaisir d'obliger le public en escomptant *libéralement*, et en même temps au plaisir, je dirai presqu'au devoir, d'enrichir l'institution qui leur confiait ses intérêts; devoir qui a certainement été bien rempli, puisque les actions de la banque d'Angleterre ont presque triplé de prix depuis 1797.

De 1797 jusqu'en 1806, il n'y eut aucune différence sensible entre ce demi-papier monnaie et l'espèce réelle; les changes étrangers continuèrent à peu près au taux ordinaire, peut-être furent-ils un peu défavorables à l'Angleterre, mais pas plus que les frais de transport d'espèces qui étaient et sont encore de 6 ou 7 pour 100, et le prix de l'or en lingots resta au pair du papier,

c'est-à-dire, à 3 liv. sterl. 17 s. 10 d. l'once; il se porta ensuite à 4 liv. sterl. La banque continuait d'acheter et de fournir des guinées à la circulation; mais vers la fin de 1808 le prix de l'or en lingot augmentant encore, la banque cessa d'acheter, et il est enfin arrivé à 4 liv. sterl. 14 s., c'est-à-dire, qu'il y a un profit d'environ 20 pour cent à fondre des guinées, et qu'elles ont totalement disparu.

Un état de choses aussi alarmant détermina le Parlement l'année dernière à nommer un comité de vingt-un de ses membres pour en examiner les causes : leur conclusion fut qu'il y avait une véritable dépréciation du papier de banque, occasionnée presqu'entièrement par sa trop grande quantité, et que cette trop grande quantité était la conséquence d'une méprise des administrateurs de la banque, à croire qu'il n'y a aucun inconvénient à escompter tout le papier de commerce qui leur est offert, pourvu que les signatures soient solides, et qu'il soit produit par de véritables achats et ventes, et tous les billets de l'échiquier qui leur sont offerts sans limites, doctrine dont le comité fait voir l'erreur. Les administrateurs de la banque conviennent qu'avant 1797 ils n'escomptaient pas toujours tout le papier qui leur était offert, mais qu'ils étaient obligés de se restreindre toutes les fois qu'on demandait de l'or pour leur papier, et qu'ils ne s'apercevaient pas que cette nécessité ait rien de salutaire. Le rapport du comité opinait

à fixer une période à la reprise des payemens en espèces, comme deux ans, par exemple; mais le Parlement n'a pas été du même avis. On n'a rien statué, et il paraît qu'on ne statuera encore rien cette année. On évite de toucher à une source abondante, de peur de la tarir; les emprunts se remplissent, et c'est tout ce qu'il faut.

S'il était possible de distinguer la véritable origine d'un billet de commerce, je dirais que tous ceux qui sont donnés pour une valeur, pour un article de marchandise qui reste en dépôt, ou entre les mains de l'acheteur jusqu'à l'échéance de son billet, ou qui n'en sort que pour être employé ou exporté, peuvent être escomptés sans autre limite que la solvabilité des signataires. Ce n'est qu'une anticipation de capital rendu actif, mais non créé; mais quand le même article de marchandise peut être revendu dix fois ou cent fois dans l'intervalle de la date du premier billet et de son échéance, il est clair que si tous les billets résultant de toutes ces ventes sont escomptés (et la règle avouée par les directeurs de la banque s'étend à cela), on met en circulation un capital factice dix fois ou cent fois plus considérable que le gage qu'il est censé représenter, et c'est ce qui doit arriver, du plus au moins, nécessairement. En escomptant sans limite les billets du gouvernement (*exchequer-bills*), la banque peut jeter beaucoup trop de capital dans la circulation;

mais la somme en est au moins connue, tandis que celles des billets de commerce est absolument indéfinie [1]. Véritablement, comme leur multiplicité et la multiplicité des escomptes conduisent à la hausse des prix de toutes choses, il n'y a aucune opération à long terme qui n'ait en elle-même un principe assuré de profit; c'est une chaîne d'agiotage dont le premier chaînon et le dernier portent le poids de tous les intermédiaires. Celui qui a vendu le premier, et celui qui achetera le dernier, ne peuvent que perdre.

La somme de billets de la banque nationale en circulation n'a pas augmenté autant qu'on se le figurerait, si l'on considère, 1°. la masse de propriétés accumulée en Angleterre en treize années; 2°. l'accroissement de la dette nationale, qui est une propriété commerciale; 3°. la moins value graduelle des espèces en Europe; 4°. la disparition presque totale de l'or en circulation en 1797, et dont il faut remplir le vide. Sir William Petty évaluait les espèces en circulation, il y a cent vingt ans, à six millions sterling; le docteur Price, en 1773, à seize millions sterling. Cela seul aurait plus que doublé le papier de banque

---

[1] La banque nationale a généralement dans son portefeuille quinze à seize millions de billets de l'échiquier, et de trois à quatre millions de billets de commerce. Par sa constitution elle ne doit pas posséder plus de trois millions d'effets publics. Je ne sais comment cette loi fondamentale est ainsi éludée en faveur des billets de l'échiquier.

de 1797, dont la somme était de dix à onze millions, et cependant le papier en circulation n'est maintenant que vingt-un millions; mais cette somme de billets de la banque nationale ne donne pas, à beaucoup près, celle du signe représentatif en circulation. Les mandats (*checks*) que les négocians se donnent les uns aux autres, et l'usage des viremens de partie entre banquiers qui a été extrêmement perfectionné depuis quelques années, tient lieu de billets de banque. Ceux-ci ne sont véritablement que la petite monnaie, les mandats et les viremens sont les grosses pièces et les sacs qui passent sans compter; de sorte que l'on se tromperait beaucoup si l'on mesurait l'accroissement de la somme en circulation par la simple émission de billets de la banque nationale: la somme des escomptes en est la véritable mesure.

Il y a environ cinquante maisons de banque à Londres; chacune d'elles envoie chaque soir à un rendez-vous commun, tous les mandats qu'elle a reçus dans le cours de la journée, sur toutes les autres. Ces mandats sont échangés: dans une heure on liquide ainsi cinq à six millions de dettes et de créances, sans toucher un seul billet de banque ou une seule guinée.

Le nombre de banques particulières, qui se porte à près de huit cents pour tout le royaume, jette dans la circulation une somme de papier qu'il est impossible probablement de déterminer. Ces banques animent la circulation de leur pa-

pier par toutes sortes de stratagêmes, et contribuent plus que la banque nationale au trop plein; mais c'est de celle-ci seule que l'on peut attendre le remède [1]. Les administrateurs de la banque nationale sont, depuis 1797, des hommes d'État : une branche importante du gouvernement leur est confiée; ils ont le pouvoir de *changer le titre de la monnaie à volonté*, et de faire payer toutes les dettes publiques et particulières avec un papier représentant aussi peu qu'il leur plaira, au risque de relâcher tous les liens de la société; et certes la nation a droit d'attendre de ces administrateurs d'autres vues, d'autres connaissances et d'autres motifs que ceux de profits et de pertes.

La banque demande, comme on l'a vu dans la séance du Parlement dont j'ai rendu compte, une règle par laquelle elle puisse mesurer ses émissions de papier, ou, ce qui revient au même, ses escomptes. Serait-ce le pair du prix de l'or en lingots?

Une livre d'or de 12 onces est égale en poids à 44 guinées et demie, ou 46 liv. 14 s. 6 d. sterl.; par conséquent une once d'or équivaut à 9 liv. sterl. 17. 10 d. en or monnoyé. Devrait-elle

---

[1] Les banques particulières sont obligées de donner des billets de la banque nationale en paiement des leurs, à la volonté du porteur; de sorte que tout retranchement de la part de la banque nationale les force à un retranchement proportionné.

valoir davantage en billets de banque? Non, dit le parti ministériel : l'or, comme marchandise, est susceptible d'être rare et cher ; il peut être au-dessus de sa valeur sans que le papier soit au-dessous. On ne peut payer les troupes dans l'étranger, ou importer du blé en temps de disette avec du papier; il faut envoyer de l'or ou des marchandises, et il n'y a pas toujours un débouché pour les marchandises.

A cela le parti de l'opposition répond (car tout est parti ici, jusqu'à la vérité même qui se dit souvent sans sincérité) : nous nions que l'or soit rare et qu'il puisse être rare ; l'or prend son niveau partout. S'il était rare en Angleterre, c'est-à-dire, si avec une once d'or on pouvait y acheter un article qui se vendît pour deux onces d'or dans l'étranger, l'or arriverait bien vite. Vous ne pouvez pas dire que l'étranger n'admet pas nos marchandises, puisqu'il arrive de l'or de l'étranger, qu'il y en a toujours à vendre, et qu'il faut bien qu'il soit payé de quelque manière. Il en arrivera toujours d'autant plus qu'il sera plus rare, jusqu'à ce que cette rareté cesse. Si l'or seul était au-dessus du pair, au-dessus de son prix ordinaire, on pourrait dire véritablement que l'or est cher; mais, si tout autre article de marchandise s'est élevé aussi graduellement, au-dessus de son taux ordinaire, c'est le papier qui a diminué de valeur par son excès dans la circulation. On pourrait bien disputer, et je crois que l'on dispute cette augmentation de

toutes choses proportionnellement à celle de l'or. Les denrées coloniales sont, par exemple, à fort bas prix, les draps, les toiles de coton, la clincaillerie, enfin tout ce qui s'exporte; et c'est, peut-on dire, à cause de la nécessité de vendre dans l'étranger, contre or et non contre marchandise, et de faire un fond pour les armées, etc. Ceci tend certainement à prouver la *cherté de l'or* comme marchandise; mais d'un autre côté, tout ce qui ne s'exporte pas, a haussé de prix plus que l'or, et le salaire du travail comme tout le reste.

Il y a bien dans tout cela de quoi faire douter que le prix de l'or seul offre une juste mesure aux émissions de papier. Il me semble qu'il ne faut pas chercher cette mesure dans la valeur d'un seul article de marchandise, et l'or n'est ici que cela, mais dans la moyenne des prix de toutes choses. Enfin, j'oserais proposer de prendre les prix courans une fois par mois, pour règle de la somme de papier que les échanges requièrent; voyons comment cela opérerait.

Supposons le cas d'une mauvaise récolte et le prix des grains augmenté de cinquante pour cent, et que les grains soient considérés comme formant la cinquième partie de toutes les propriétés mobilières : je voudrais diminuer la somme de papier en circulation de dix pour cent [1], et *vice versâ* en cas d'abondance; moins il y a de choses

[1] On pourra dire que lorsqu'un article double de prix,

à échanger, moins il doit y avoir de signe représentatif. C'est là précisément ce qui serait arrivé, si au lieu de papier on avait de l'or en circulation. La hausse du prix des grains aurait occasionné des importations de grains et des exportations d'or. En cas de stagnation du commerce, supposons les manufacturiers surchargés de draps et de toiles, et les magasins remplis de sucre et de café, je voudrais augmenter la somme de papier en circulation dans la proportion de cette accumulation de marchandises indiquée par la baisse de leurs prix; c'est encore là ce qui serait arrivé, si le signe représentatif eût été de l'or au lieu de papier.

Il est très-digne de remarque que le gouverne-

---

en conséquence de la réduction qui en serait faite à moitié, il faut la même somme de numéraire pour le représenter dans les échanges, et qu'en retirant une partie de ce numéraire en circulation on préviendrait cette augmentation de prix ou cherté qui résulte de la rareté, et en est le remède, puisqu'elle en encourage l'importation et diminue la consommation. Il est à propos d'observer qu'il ne suit pas nécessairement de ce qu'un article a doublé de prix, que sa quantité est moindre de moitié; il est même probable que la défalcation d'un quart, d'un huitième, ou même d'une moindre quantité, suffirait pour produire une hausse de cent pour cent dans les prix; ainsi le doublement de prix du blé, dans le cas supposé, pourrait bien ne pas requérir la réduction d'un dixième dans la somme de numéraire en circulation, peut-être pas même d'un vingtième. Je n'ai eu en vue ici que d'expliquer le principe par un exemple, sans prétendre à une mesure exacte.

ment a eu recours à ce remède, c'est-à-dire, à l'émission d'une somme additionnelle de signe représentatif sous la forme de billets de l'échiquier destinée à être prêtée aux négocians et manufacturiers, précisément dans le cas d'une grande détresse commerciale, et que le bon effet en a été pleinement prouvé. Le comité de la chambre des communes recommande aussi dans son rapport cette augmentation du signe représentatif en cas de détresse commerciale; il n'y a qu'un pas de cela à la *règle permanente des prix courans* dont je viens de parler.

Je suis bien loin de supposer que la somme de papier en circulation influe en aucune manière sur les relations commerciales avec l'étranger, etc. Que l'once d'or vaille 3 liv. st. 17 s. 10 d. en papier de banque, moitié plus ou moitié moins, il n'en viendra pas une plus ou moins grande quantité de l'étranger, et les importations ou exportations de marchandises ne s'en ressentiront nullement. Tant qu'un tonneau de vin de Portugal s'échangera pour une balle de drap d'Angleterre, il importera fort peu quels signes arbitraires servent d'intermédiaires à cet échange, pas plus que le nom du vaisseau dans lequel ces marchandises sont transportées.

Supposons que le marchand anglais achetait autrefois une balle de drap pour 50 liv. sterl., et l'envoyait à Lisbonne; que du produit il achetait un tonneau de vin qui se vendait en Angleterre pour 70 liv. sterl. Supposons que par l'effet de

la dépréciation du papier, il eût à payer maintenant 100 liv. sterl. pour le drap; il vendra par la même raison son vin 140 livres sterling; c'est 40 pour 100 de différence dans les deux cas. Que si au lieu de rapporter du vin il achète une lettre-de-change, ce sera nécessairement à un taux ou change proportionné à la dépréciation. Et s'il rapporte de l'or ou de l'argent, ces métaux auront haussé de prix comme toutes choses. Ceci suppose des importations égales aux exportations, et dans le fait, elles sont partout égales. Une balance de commerce habituellement favorable est impossible, et donnerait en réalité de la perte au lieu de profit. « Le commerce, a dit un écrivain éclairé, n'est qu'un échange réciproque de choses équivalentes [1] ».

On entend généralement par la balance du commerce un certain surplus d'exportations, au-delà des importations, qui rentre en espèces et qui forme le profit net du commerce extérieur d'un pays. La conséquence infaillible de cette accumulation d'espèces serait la hausse des prix de toutes choses, qui en absorbant chaque nouvelle somme ajoutée, au capital en rendrait l'acquisition purement nominale. Doublez la somme d'espèces en circulation dans un pays, les prix doubleront de même, et non-seulement le pays n'aura rien gagné, mais le travail employé à pro-

[1] The interchange of reciprocal and equivalent benefits. (*Huskisson on Depreciation*, page 69.)

duire les objets d'exportation excédant ce qui aurait suffi à payer les importations de l'étranger, est absolument en pure perte, puisqu'il est sans retour. Cette accumulation d'argent donne sans doute le pouvoir de commander le travail d'un certain nombre d'hommes dans les pays étrangers. Mais que ferez-vous du produit de ce travail ? Si vous le rapportez chez vous pour votre consommation domestique, vous aurez acquis une valeur réelle; mais c'est précisément parce que vous aurez abandonné la balance prétendue favorable, en ramenant les importations au niveau des exportations, et à l'échange des choses équivalentes. L'accumulation d'argent peut encore servir à entretenir une armée hors de chez soi, à payer des subsides à des puissances alliées, et à contribuer ainsi à l'agrandissement et à la sûreté de l'État. Mais ce n'est que la balance commerciale du temps présent qui peut être ainsi employée. Celle du temps passé est déjà absorbée dans la circulation intérieure. L'accumulation de trésor qu'une balance supposée favorable avait formée en Angleterre, par exemple, n'aurait pu défrayer une seule des dix ou vingt années de guerre qui viennent de s'écouler. La balance commerciale future offre plus de prix que celle des temps précédens. Le forceps des emprunts saisissant celle-là avant que de naître, sait l'arracher du sein de l'avenir. Il y a à cet égard une distinction à faire entre les emprunts faits à l'étranger, et ceux qui le sont dans l'état même.

Ceux-là seraient réellement acquittés par le surplus annuel, d'exportations ou balance favorable dont le produit s'appliquerait directement au payement des intérêts; tandis qu'elle ne présenterait au créancier domestique qu'une valeur nominale d'autant plus dépréciée, que la balance serait plus favorable, c'est-à-dire, d'autant plus que les retours du commerce extérieur se feraient en espèces au lieu de marchandises.

Si la permanence de valeur de la monnaie d'un pays a peu d'influence sur ses relations extérieures, elle en a une très-grande dans l'intérieur, de citoyen à citoyen; à son défaut, l'agiotage et la mauvaise foi se mêlent à tout; les marchés à long terme deviennent une loterie, les fermiers ne peuvent plus obtenir ces longs baux si favorables à l'agriculture, et personne n'ose prêter qu'à un intérêt proportionné au risque de la dépréciation. Que l'on considère la règle des prix courans, et on verra qu'elle assure cette permanence importante. Le rentier, le propriétaire, recevront un revenu qui leur procurera toujours à peu près les mêmes jouissances; le fermier vendra un peu moins cher en temps de disette, et un peu moins bas dans les temps d'abondance. Le marchand enfin et le manufacturier seront soulagés par l'abondance du numéraire en proportion de la stagnation du commerce. Cependant c'est un expédient susceptible d'erreur dans la pratique, tandis que l'exigibilité de l'or pour le papier à la volonté du porteur est un remède sûr

contre l'excès de ce papier ; il tient de la simplicité et de l'infaillibilité des lois de la nature, comparées à l'imperfection des lois humaines.

On a passé ici dernièrement une loi pénale qui défend de recevoir ou de payer plus de 21 shellings en papier pour une guinée en or. C'est absolument le *maximum* de la révolution de France ! Il me semble, que si, au contraire, on admettait franchement deux prix, or et papier, on réussirait bien plutôt à effacer la distinction entre ces deux valeurs représentatives. Les guinées reprenant alors leur valeur réelle cesseraient d'être exportées, et sortant peu à peu de leurs cachettes [1], on trouverait peut-être qu'il en reste assez pour permettre à la banque de reprendre ses payemens en espèces.

Soit que le parlement fasse intervenir ou non son pouvoir législatif, les discussions sur cet important sujet ont été si générales au parlement et dans le public, qu'il est impossible que l'opi-

---

[1] Un de nos amis résidant à quelque distance de la capitale, et qui attribue la dépréciation du papier au défaut de confiance, entrant avec moi chez un petit marchand de son voisinage, feignit d'avoir besoin de quelques guinées en or. — Combien ? — Vingt. — Le marchand passe aussitôt dans son arrière-boutique, et rapporte vingt guinées ; il est probable qu'il en avait davantage. Beaucoup d'or existe sans doute ainsi soustrait à la circulation, et thésaurisé sans utilité, sans confiance peut-être, mais sur l'idée vague qu'il est d'une valeur plus grande que celle pour laquelle il a cours.

nion publique ne se fixe au point raisonnable, et que la banque instruite par cette opinion et effrayée de la responsabilité qu'elle encourt, ne voie la nécessité de restreindre ses escomptes judicieusement et en ayant égard aux circonstances.

L'emprunt vient de s'ouvrir; voici comment l'affaire se traite. Le chancelier de l'échiquier fit savoir hier, 15 mai, qu'il recevrait les offres des prêteurs et contracterait lundi prochain au rabais. Le gouvernement a besoin de 12 millions st. pour cette année. Pour chaque somme de 100 l. st. qui lui sera prêtée, il offre un contrat de 100 l. st., dans les 3 pour 100 réduits; 20 liv. sterl. dans les 3 pour 100 consolidés, et 20 liv. sterl. dans les 4 pour 100 (ce sont-là des contrats nouveaux sous d'anciens noms; et je ne sais pas pourquoi on n'offre pas simplement de donner un contrat de 110 liv. sterl., portant intérêt à 4 pour 100, ou de 146 liv. 13 s. 4 d., à 3 pour 100). Les prêteurs auront à signifier quelle somme en sus ils demandent dans ce qui s'appelle *longues annuités*. Ceux qui se contenteront de la moindre somme en ce dernier contrat, auront la préférence. Les 100 liv. sterl. devront être payées aux époques suivantes :

Le 24 mai 1811.....	10 pour 100.
12 juillet.....	10
16 août.....	15
20 septembre.....	10

Le 16 octobre.....	15	pour 100.
22 novembre.....	10	
20 décembre.....	10	
14 janvier 1812..	10	
21 février.....	10	
	100	liv. sterl.

Le gouvernement accordant 3 pour 100 d'escompte en cas d'anticipation des échanges ci-dessus.

Ce que le ministre offre revient à ce compte-ci :

L. st. 100	3 p. 100	produisant	l. st. 3 12,	et valant au cours du jour	
20		annuellement		... (l. st. 64)	l. st. 76 16
20	4 p. 100	*ditto*	16	*ditto* (l. st. 80)	16
140			l. st. 4 8		l. st. 92 16

On voit donc qu'il offre au prêteur d'une somme de 100 liv. sterl., des effets dont il ne pourrait tirer, en les revendant, qu'environ 92 liv. sterl. 16 sh. ; il faudra lui donner de plus, en *longues annuités*, de quoi produire au moins 7 liv. st. 4 sh., avant qu'il puisse avoir le pair de ce qu'il a donné.

20 *Mai*. L'emprunt a été adjugé à 6 s. 11 d., c'est-à-dire, que l'offre la plus basse a été de recevoir 6 shellings, 11 den. sterl. de rente annuelle ; et comme les longues annuités se vendent sur le pied de seize fois le revenu, ces 6 s. 11 d. valent 6 liv. sterl. 4 s. 6 d.

Ainsi le prêteur d'une somme de 100 liv. sterl. recevra l'intérêt annuel de

liv. st.	4	8	0,	comme on l'a vu plus haut,
et....	0	6	11	en longues annuités.
liv. st.	4	14	11.	

Ce qui fait moins de 5 pour 100, et il ne pourrait revendre son contrat qu'à environ

liv. sterl.	92	16	
et.....	6	4	6
liv. sterl.	99	0	6,

c'est-à-dire, qu'il recevrait près d'un pour cent de moins qu'il ne donne, et sur une opération de douze millions perdrait 117,000 liv. sterl.

M. Perceval s'est félicité en Parlement d'avoir fait une bonne affaire; elle semblerait en effet fort mauvaise pour les prêteurs, à moins d'une hausse des fonds publics.

Le profit de ces prêteurs en gros, dans leur revente au public, était autrefois très-considérable, et s'élevait de 8 à 9 pour 100. La méthode de vente à l'enchère adoptée par M. Pitt, a réduit leur profit ordinaire à 1 ou 2 pour 100.

Plusieurs poursuites criminelles pour cause de libelle, ont occupé l'attention du public depuis quelques mois, et il paraît que ces sortes de poursuites ont été plus fréquentes que de coutume dans les deux ou trois dernières années.

Il y a même une espèce de demi-procédure dont on se plaint encore plus que si elle était entière. Le procureur du roi informe d'office contre l'auteur ou imprimeur d'un écrit qu'il juge criminel; le prévenu du crime de libelle est obligé de donner caution de sa personne ou d'aller en prison; il faut qu'il prépare sa défense : il est constitué en frais, et harassé d'inquiétudes. Cependant le procureur du roi en reste là, laissant l'épée de la loi suspendue sur la tête de l'accusé. S'il mettait l'affaire en jugement, peut-être que le jury ne serait pas de son avis; mais il peut punir ainsi expectativement de son autorité privée, ce qui n'est le cas dans aucune autre poursuite criminelle. De soixante et dix personnes contre qui on a informé pour libelles, en trois ans, dix-sept seulement ont été mises en jugement; et l'on a observé que les trente années précédentes n'avaient fourni que le même nombre d'informations. Lord Holland dans la chambre haute, et lord Folkeston dans les communes, ont proposé dernièrement de mettre des bornes à ces sortes de poursuites; mais leurs motions ont été rejetées.

La liberté de la presse est à la fois le palladium et le fléau de l'Angleterre; ce levain vivifie et aigrit sans cesse la pâte constitutionnelle : c'est une censure publique meilleure et plus efficace que celle des Romains; mais elle est susceptible d'abus intolérables, à moins qu'on ne la rende responsable de ses actes.

Rien de si indéfini et de si variable que les lois ou plutôt les coutumes concernant la publication de ces écrits injurieux appelés *libelles*, et par conséquent rien de plus défectueux dans la législation anglaise. Les anciens actes constitutionnels n'avaient pu statuer sur une chose qui existait à peine, et lorsqu'ensuite l'imprimerie donna lieu à de fréquens libelles, la loi romaine fut probablement le premier guide des cours de justice; elles y trouvèrent des exemples de grande sévérité; mais comme la preuve des imputations contenues dans le libelle était admise en justification chez les Romains, il paraît qu'elle le fut aussi chez les Anglais, jusqu'aux temps d'Élisabeth, et même quelquefois sous son règne, et sous celui de ses successeurs. La cour arbitraire, connue sous le nom de *chambre étoilée*, établit des censeurs sans la permission de qui rien ne pouvait être imprimé, et les contraventions étaient punies avec la dernière rigueur, sans jury. Ces règlemens continuèrent jusqu'après la révolution qui plaça le prince d'Orange sur le trône, et la liberté de la presse fut rétablie en Angleterre en 1694, par la simple expiration des lois qui la réprimaient. Depuis ce temps elle n'a eu de bornes que celles qui résultent de l'abus de cette liberté; mais la définition de cet abus est une chose fort délicate, et il y a sur cela une querelle interminable entre le parti du pouvoir et celui de la liberté.

Dans tout procès criminel le jury prononce

non-seulement sur l'acte commis, mais sur l'intention de cet acte, qui seule en constitue la criminalité, puisque l'homicide même peut, suivant les circonstances qui l'accompagnent, ne pas constituer le crime. Il n'y a point de loi particulière sur les libelles, leur criminalité est déterminée sur les seuls principes généraux du droit coutumier (*common law*) comme tout autre crime, et cependant les juges, dans leur zèle contre une sorte de crime qui attente particulièrement au pouvoir, et s'appuyant de la coutume établie par la *chambre etoilée*, introduisirent une distinction fort étrange ; ils enjoignirent au jury de prononcer sur le simple fait de la publication, sans s'enquérir de la vérité des imputations contenues dans le libelle, et de bien d'autres circonstances qui servent à marquer l'intention, se réservant le droit de décider eux seuls de cette intention, c'est-à-dire de la criminalité. Quelquefois le jury s'est refusé à cette volonté arbitraire du juge, c'est-à-dire, a prononcé innocent l'auteur d'un écrit injurieux justifié par les circonstances, et il y en a eu des exemples mémorables. A la fin, le Parlement a statué, en 1792, sur une motion de M. Fox, que le jury procéderait comme dans tout autre procès criminel, et a mis fin à un conflit de pouvoir scandaleux et fatal.

L'accusé de libelle n'est pas toujours admis à donner la preuve de la vérité de ce qu'il a avancé : *plus le libelle est vrai, plus il est criminel*, semble être un axiome de la loi, et ce n'est pas tout-à-fait

sans raison. Le public n'a que faire de s'occuper des faiblesses, des infirmités, et même des vices des simples particuliers; celui qui en souffre a seul droit de s'en plaindre, et d'en chercher réparation par la voie des tribunaux. Les grands vices se font assez remarquer d'eux-mêmes, et il vaut mieux que les petits restent cachés; tous les hommes en ont leur part, et le spectacle de ceux des autres ne fait que nous réconcilier avec les nôtres, et dégrade sans corriger. D'ailleurs la facilité de se défendre multiplierait les libelles, et faute d'une vengeance courte et simple par la loi, on aurait recours aux voies de fait et à l'assassinat. Le premier objet des lois est la sûreté individuelle; il faut y chercher un traité de paix entre le fort et le faible, et non point un catéchisme de morale, ou un cours d'éducation. Peut-être que le caractère public et même privé des gens en place, ou qui y prétendent, serait une exception salutaire, et que celui qui écrit contre eux devrait être admis à prouver la vérité pour sa justification, sauf à être puni d'autant plus rigoureusement s'il y manque. Au reste, le jury sait assez bien à quoi s'en tenir, quant aux personnes publiques; sans voir les preuves, on peut s'en rapporter à l'*unanimité* de douze personnes indifférentes; l'accusé court peu de risques.

Ce qui s'appelle en Angleterre la constitution est une chose d'une nature qui n'est rien moins qu'une et indivisible; elle se plie aux temps et aux mœurs, et n'a pas toujours tenu le même langage

sur les libelles, comme on l'a vu. Les duels, qui sont une autre espèce de procédé extra-judiciaire entre particuliers, étaient punis de mort rigoureusement dans les seizième et dix-septième siècles, parce qu'ils étaient alors trop communs et trop extravagans pour être tolérés. Depuis le dix-huitième, la loi dort, elle est éludée, et si les motifs du duel sont tels que les mœurs les admettent, ils sont également admis dans la pratique de la loi, et le duel prémédité passe pour rencontre, pour accident, enfin pour toute autre chose qu'un meurtre, parce qu'il y en a peu, et que ce petit nombre est considéré comme un correctif utile des mœurs. Les libelles en sont au contraire à leur maximum, ils forment le fond des papiers publics, une branche principale du commerce de la librairie; il ne s'écrit presque rien sur la politique qui ne soit un libelle. Que faire dans une cohue où tant de gens jettent des pierres; laissera-t-on assommer les innocens à cause des coupables; et ne vaut-il pas mieux punir tous ces frondeurs sans distinction, ou du moins ceux qui jettent les plus grosses pierres, que de leur permettre d'alléguer des raisons qui n'empêchent pas l'abus?

Le plus grand jurisconsulte [1], comme le pre-

---

[1] Hamilton, sans être peut-être savant dans la loi qu'il avait étudiée tard, en possédait l'esprit plus que personne, et en homme de génie et en honnête homme, plutôt qu'en avocat. On peut voir sa définition de *la liberté de la presse*,

mier homme d'état dont l'Amérique ait à se faire honneur, et le patriote le plus pur, après Washington, a défini la liberté de la presse : « Le droit » de publier impunément la vérité, avec de » bonnes intentions, et dans un but innocent, » soit qu'elle inculpe le gouvernement, la magis- » trature, ou les particuliers, etc. ».

J'avoue que le droit d'insulter publiquement de simples particuliers, et de leur faire subir la question ordinaire et extraordinaire, suivant le bon plaisir du premier cuistre qui se mêle d'écrire, me paraît fort douteux, et plus dangereux qu'utile au bien de la société ; et quant aux gens en place, je voudrais que l'attaque fût rendue assez difficile et dangereuse pour n'être pas entreprise sans de bien bonnes raisons.

En consultant Hume sur les coutumes anciennes touchant les libelles, je suis tombé sur un passage qui mérite d'être rapporté ; ce n'est rien moins que l'illustre lord Bacon qui raconte un entretien entre la reine Élisabeth et lui-même : « La reine était fort irritée contre Haywarde, à » cause d'un livre qu'il avait dédié à lord Essex, » lequel était l'histoire des premières années du » règne d'Henri IV, disant que son objet était » d'exciter les factions, et d'agiter le peuple; elle » me demanda si je ne pouvais pas trouver quel- » ques passages qui le rendissent coupable de

---

au long dans *Johnson's reports* de la Cour suprême, vol. 3. PEOPLE. *Voy.* CROSWELL.

» haute trahison, sur quoi je répondis : Quant » à la *trahison*, je n'en trouve aucune, mais » pour la félonie beaucoup. — Où ! où ! demanda » vivement sa majesté. — L'auteur, repliquai-je, » a sûrement commis force vols, car il a pris » presque toutes ses phrases de Tacite, et les a » traduites en anglais et mises dans son texte ! » Une autre fois, la reine ne voulant pas croire » qu'il fût le véritable auteur, mais supposant » qu'il avait prêté son nom à quelqu'un encore » plus méchant que lui, dit avec grande indigna- » tion, qu'elle lui ferait donner la question pour » l'obliger à le nommer. Je répliquai : pardonnez- » moi, madame, ce n'est pas au docteur qu'il faut » donner la question, mais à son livre ; qu'on » lui fournisse du papier et de l'encre, et des » livres à consulter, et qu'il lui soit enjoint de » continuer son histoire où il l'a laissée, et je » m'engage, en comparant les styles, de découvrir » s'il est l'auteur ou non ». Hume n'était point esprit fort en matière de gouvernement comme en matière de religion, son objet était ici de faire voir que la constitution anglaise n'avait pas de bien anciens titres à la liberté, et il ne faut pas s'en rapporter aveuglément à ses conclusions sur cet article ; il remarque qu'à cette époque le gouvernement anglais ressemblait assez à celui de la Turquie de nos jours. « Le souverain, dit-il, » possédait tous les pouvoirs, excepté celui » d'imposer des taxes, et dans les deux pays » cette limitation même est préjudiciable au

» peuple. En Turquie, elle oblige le sultan à per-
» mettre les extorsions des bachas, qui sont pres-
» surés à leur tour. En Angleterre, la reine avait
» recours au monopole et aux lettres-patentes
» de priviléges exclusifs, qui, s'ils eussent été
» continués, auraient fait de l'Angleterre un pays
» aussi dénué d'arts, de richesses et d'industrie
» que l'empire de Maroc ».

Hume est pourtant forcé de convenir qu'en Angleterre cette nécessité d'obtenir le consentement du parlement pour les subsides, a été le grand moyen d'*extorquer* successivement tous les *priviléges* qui constituent la liberté du peuple, et malgré toute la corruption, malgré tout le trafic indirect entre le ministre et le parlement, dont on s'est toujours plaint, et dont on se plaindra toujours, le peuple est nécessairement de moitié dans les victoires du parlement. Les membres influens et habiles ne sauraient extorquer pour eux-mêmes, avant d'avoir extorqué pour le peuple, dans le sens de M. Hume; et l'on peut dire, sans paradoxe, que la sauve-garde du peuple anglais est, jusqu'à un certain point, la corruption même de ses représentans, c'est-à-dire, leur ambition de pouvoir, de distinctions et d'émolumens.

Je ne saurais quitter un sujet aride sans doute en lui-même, intéressant seulement pour ceux qui considèrent avec quelque curiosité le mécanisme de ce gouvernement singulier, sans faire mention d'une brochure déjà citée, sur l'influence

que possède le gouvernement par le moyen des dépenses et du revenu public, et sans comparer le passé avec le présent. La grande colère des écrivains de l'opposition me l'a fait lire, soupçonnant qu'il devait y avoir quelque mérite dans un ouvrage qui les fâchait tant. M. Rose, membre de plusieurs ministères successifs, en est l'auteur; il écrit nécessairement avec connaissance de cause, et quoique son ouvrage puisse être considéré comme un plaidoyer, cependant on peut s'en rapporter au zèle de ses antagonistes, et les faits qu'ils ne réfutent pas sont prouvés. Il montre d'abord que M. Pitt, le corrupteur par excellence, au lieu de disposer de ses emprunts en vente privée à ses amis, suivant l'usage de ses prédécesseurs, les mit à l'enchère, comme je l'ai déjà observé, d'où sont résultées des économies successives estimées à présent à un demi-million par an.

Une autre opération de M. Pitt a porté le revenu des biens de la couronne de 4000 liv. sterl. en 1794, à 63,000 liv. sterl. en quinze ans, et bientôt à 400,000 liv. sterl. En 1794, il y avait quatre-vingt membres du parlement qui jouissaient de ces biens en baux à ferme ! Enfin, M. Rose présente au public un total général de deux millions et demi d'économies annuelles, résultant des mesures de ce grand financier.

Puis il fait voir que certaines réformes de la liste civile, en 1782, firent perdre des places à neuf membres de la chambre des pairs et à trente-

sept membres des communes, y compris quinze *contracteurs*, et qu'enfin il y a à présent quarante membres des communes, en possession de places sous le bon plaisir du gouvernement, tandis qu'il y en avait en 1739 soixante-douze, et en 1762 quatre-vingt-seize. Malgré l'accroissement prodigieux de l'armée et de la marine, on compte seulement quarante-quatre militaires et dix-neuf marins membres du parlement, c'est-à-dire, à peu près le même nombre qu'autrefois. Le revenu public, de 10 millions en 1783, employait 9,068 personnes; en 1808, 54 millions n'employaient que 10,495 personnes : ces 1,427 nouveaux employés coûtaient 880,000 liv. st., ce qui, pour 44 millions, porte les frais de perception à moins de deux pour cent.

Enfin, le revenu de la Grande-Bretagne excède 60 millions st., sur quoi elle paye 242,000 liv. st. en pensions et places inutiles, formant partie de la prérogative royale, et des moyens de récompense, ce qui ne fait pas un denier dans la livre; de sorte que si toutes ces pensions étaient abolies, telle personne qui paye 50 liv. st. de taxes, n'épargnerait environ que 4 shellings.

M. Rose termine sa brochure par une anecdote qui fait honneur à M. Pitt. Lorsqu'en 1789, il était sur le point de se retirer du ministère sans biens et endetté, quelques négocians firent une bourse de cent mille livres sterling, qui lui fut présentée, sans qu'ils se fissent connaître; il refusa ce don magnifique, disant que s'il rentrait

jamais dans le ministère, il ne pourrait rencontrer [1] personne de *la cité* (les négocians sont censés habiter cette partie de la ville) sans s'imaginer voir un des *contributeurs*.

Les membres de l'opposition répondent, que quelles que puissent être les économies qui ont eu lieu, le déboursé annuel de 70 millions crée nécessairement une influence plus étendue que l'ancien déboursé de 24 millions. Ce déboursé est presque tout en *salaires*, espèce de dépense qui assure la dépendance la plus absolue, et s'étend sur plus d'individus. Qu'il y ait peu de militaires au parlement, le grand corps naval et militaire n'en est pas moins dépendant du gouvernement. Les fournisseurs de toute espèce, propriétaires de navires de transport, etc., etc., un nouveau département de police, une demi-douzaine de commissions spéciales pour les prises faites dans certaines circonstances, de nouveaux départemens militaires et judiciaires dans l'Inde, aux îles du prince de Galles, enfin une énumération épouvantable et qui semble prête à écraser M. Rose et sa brochure. Cobbet et un autre réformateur, M. Waithman, nous disent aussi qu'à prendre toute la nation, on trouve une personne sur cinq aux gages du gouvernement. Il se pourrait pourtant qu'à moins de tenir trois ou quatre individus à ses gages, au lieu d'un sur

[1] Rencontrer *pour affaire* est le sens qu'il faut attacher à ce mot; autrement ce qui est un sentiment de délicatesse ne serait que de l'orgueil.

cinq, le gouvernement perdît ses peines; car plus la distribution est générale, plus ceux qui n'y ont pas leur part sont mécontens, et il gagne peu à s'assurer la reconnaissance d'un individu, si le même acte lui assure la jalousie et la haine de quatre autres. Ainsi il est fort possible que le gouvernement n'ait pas acquis une influence proportionnée aux moyens extraordinaires qu'il semble posséder.

16 *Mai.* Le théâtre de *Hay-Market* a précisément les dimensions requises pour entendre et pour voir. Elliston, qui est un des meilleurs acteurs de cette capitale, y jouait aujourd'hui une assez mauvaise pièce, dont le sujet est tiré de l'histoire de Cardenio dans don Quichotte; il y a cependant une scène très-touchante dans laquelle le malheureux Cardenio rencontre sa maîtresse, et dans sa démence ne la reconnaît point. A la fin quelques souvenirs semblent percer le chaos de ses idées. Il la considère, il la reconnaît peu à peu, et se précipitant vers elle, tombe sans sentiment à ses pieds. Les nuances d'intelligence, le retour graduel de la raison et du sentiment, et l'énergie passionnée, ont été exprimés dans toute la vérité de la nature; le rire convulsif, que l'on appelle en anglais *hysterical*, est un moyen permis d'exprimer ce que rien n'exprimerait si parfaitement; mais il faut en user avec prudence, et ce son déchirant peut aisément devenir ridicule : Elliston l'a répété trois fois, c'était au moins une fois de trop.

Parmi les curiosités dont cette grande ville abonde, le cabinet d'histoire naturelle, connu sous le nom de *Liverpool Museum*, mérite d'être distingué. On y remarque un serpent qui rend probable la catastrophe du Laocoon. Il a plus de vingt pieds de longueur, et il est de la grosseur de la cuisse d'un homme; il enveloppe, écrase et déchire un jeune daim : c'est le *Boa constrictor*. On y voit aussi la giraffe, quadrupède gigantesque de seize pieds de haut, qui porte au bout d'un col d'autruche une jolie petite tête de cheval, d'une expression tout-à-fait douce.

L'art des *Panoramas* est porté ici aussi loin qu'il puisse aller; on ne peut rien imaginer de plus admirable que l'effet de ces tableaux circulaires, surtout de ceux qui sortent du pinceau de M. Parker. Nous venons de voir Malte; la lumière blanche et éblouissante, les ombres fortes et perpendiculaires, les habitans dormant sur des bancs, le pays poudreux, la mer calme : cette vue étouffante de chaleur a tous ces détails finis avec autant de recherche que de force et de vérité. Nous avons appris avec beaucoup de regret que le panorama de Douvres, que nous avons tant admiré il y a un an, était peint sur cette même toile; Malte couvre Douvres, et Douvres une demi-douzaine d'autres chefs-d'œuvre. Je serais presque tenté de spéculer en panoramas, et de les transporter en Amérique, sauvant les toiles de M. Parker, comme lord Elgin les marbres de Phidias. Le cercle peut

avoir 270 pieds de circonférence, et la hauteur est d'environ 30 pieds, c'est 900 yards ($\frac{4}{5}$ d'aune) carrés de canevas; mais notre gouvernement boude dans ce moment les manufactures d'Angleterre, et me confisquerait peut-être mes panoramas.

22 *Mai.* C'était hier le jour du grand combat en champ clos entre Molineaux, nègre américain, et un jeune pugiliste anglais, nommé Rimmer. Voulant voir une fois le spectacle national d'un véritable combat à coups de poings, je me suis rendu de bonne heure sur le champ de bataille, Molesey-Hurst, près de Hampton-Court (15 milles de Londres), avec M. S**, qui a bien voulu m'accompagner.

Il y avait un grand cercle tout formé, une sorte de retranchement de chariots et de charrettes arrangés les uns auprès des autres, sans chevaux : c'est une spéculation des gens de la campagne, qui louent ces postes élevés aux amateurs. Nous avons donc fait notre marché et pris nos places. Une foule immense remplissait le cercle, et l'on voyait au centre une barrière de pieux et de cordes de quarante ou cinquante pieds de diamètre. A environ midi et demi, Rimmer est entré dans la barrière. C'est un grand jeune homme de bonne mine, haut en couleur. Bientôt après le noir a paru, enveloppé d'une redingotte à grands collets, monté sur un char à quatre chevaux, mené par quelques jeunes gens du bon ton, probablement membres du *four in hand club*.

Ici a commencé une scène tout à fait imprévue. Il s'agissait de faire évacuer la barrière. Tous les pugilistes présens, professeurs et amateurs, ont chargé le peuple à la fois. La foule a reculé en désordre, formant un cercle en dehors de la barrière, pas assez grand pourtant. Ces champions ont continué à travailler la populace à coups de fouets, à coups de bâtons appliqués sans cérémonie, la refoulant sur elle-même et élargissant le cercle. Je m'attendais à chaque instant à voir le ressentiment produire un engagement général : point du tout, ce traitement a été pris de fort bonne part, et j'apprends qu'il est reçu et d'usage ordinaire en pareil cas. Il est vrai que les coups étaient dirigés principalement par-dessus les premiers rangs, de manière à tomber sur ceux de derrière, qui, atteints ainsi d'une main invisible, n'avaient d'autre ressource que de reculer. A la fin, les premiers rangs se sont accroupis sur le gazon pour ne pas intercepter la vue; l'ordre et la tranquillité ont paru renaître, et il y a eu une sorte de silence général. Les combattans ont bientôt quitté leurs habits, le noir exposant aux regards du public les membres carrément prononcés, et la petite tête d'Hercule,

Scarce more extensive than the sinewy neck.

Son adversaire, plus grand, les épaules larges [1], mais plus jeune et bien moins musclé, paraissait

[1] La largeur des épaules ne passe point, parmi les pugilistes, comme un signe de force, si d'ailleurs le corps est plat : ils préfèrent l'épaisseur à la largeur du buste.

ferme et résolu, et son visage n'avait rien perdu de ses couleurs. Après s'être pris la main en signe d'amitié, ils se sont mis en garde; ils ont passé quelques minutes à s'observer poing à poing, œil à œil. Je ne sais qui a porté le premier coup, instantanément rendu : au second assaut, Rimmer est tombé à la première atteinte sous les coups de son adversaire; au troisième, il l'a saisi corps à corps, et quoiqu'ils soient tombés ensemble, l'athlète blanc était sur le noir; mais l'on ne frappe point à terre, et ce n'est rien faire que d'avoir ainsi le dessus. Deux autres fois, le blanc chercha encore à saisir et terrasser le noir, mais celui-ci le recevait toujours avec un coup bien planté, qui l'étendait par terre : son œil gauche était tout-à-fait clos, et le sang coulait de plusieurs endroits. Il n'était pas si aisé d'apercevoir les blessures sur la peau du nègre, on voyait seulement qu'il était plus hors d'haleine.

> C'est un plaisir de les voir se baisser,
> Se relever, reculer, avancer,
> Parer, sauter, se ménager des feintes,
> Et se porter les plus rudes atteintes.
>
> VOLTAIRE.

A chaque assaut (*round*), terminé généralement par une chute, les seconds relèvent l'athlète, essuient son sang, lui lavent le visage et particulièrement les tempes avec une éponge trempée, je crois, dans de l'eau et du vinaigre. Celui qui n'est point tombé s'assied sur le genou

de son second, qui met l'autre genou à terre; il se penche sur lui et prend tout le repos qu'il peut. Le combat durait depuis une demi-heure, lorsque la foule immense, pressée sans doute par ceux de derrière qui ne voyaient pas, a fait une éruption soudaine à travers les rangs accroupis. Cette manœuvre une fois commencée, le cercle a été rompu de toutes parts, et en un instant la barrière et les combattans ont été enveloppés dans le débordement. En vain le corps des pugilistes a tâché de le repousser derrière ses digues : on voyait les poings, les fouets et les bâtons se lever, mais il n'y avait pas de place pour frapper. Après vingt minutes de clameurs tumultueuses et de vacarme, on a paru enlever les cordes et les piquets, comme s'il n'y avait plus de possibilité de continuer le combat, ou que l'on voulût aller le terminer autre part. Le peuple a vu ce qu'il allait perdre, il a paru honteux de son manque de savoir vivre, et il s'est fait un peu de place. Les pugilistes ont habilement profité du moment, et tombant sur cette masse ébranlée, l'ont repoussée de tous côtés. De nouveau le cercle a été formé; les premiers rangs ont repris leurs siéges sur le gazon, et les suivans se courbant à moitié pour laisser voir ceux de derrière, il y a eu une sorte de tranquillité et de silence.

Au milieu du cercle, on voyait les combattans, chacun appuyé sur ses seconds (ceux du nègre étaient l'un noir et l'autre blanc), et leurs habits jetés sur les épaules. Ils ont bientôt reparu

dans leur nudité athlétique. Le blanc paraissait encore fort et alerte ; mais dès le premier assaut, il a été facile de voir que ce long repos lui avait fait perdre son seul avantage, le défaut d'haleine du noir. Celui-ci, frais et reposé, lui était trop supérieur et le culbutait à chaque coup ; il ne se relevait que pour retomber comme un bœuf sous la masse du boucher : cela faisait horreur. Il n'était plus question de victoire ; c'était combattre pour montrer ce que le courage (*bottom*) peut endurer. Enfin il n'a pu se soutenir, sa tête est tombée sur sa poitrine ; il était visiblement hors de combat, et le temps prescrit pour faire face à son adversaire étant expiré (deux ou trois minutes), les partisans de l'Africain ont fait retentir le cri de victoire et jeté leurs chapeaux en l'air. J'ai aperçu le barbare, contemplant avec un sourire le corps étendu de son adversaire, et triomphant en héros d'Homère. Nous n'avons pas cherché à en voir davantage, et retrouvant notre voiture, nous sommes retournés à Londres sur-le-champ.

Suivant les amateurs, ça été un mauvais combat : le jeune Rimmer a mal connu ses forces et a reçu la leçon que méritait sa témérité. Le nègre ne trouvera pas beaucoup de pugilistes qui aient autant de *muscle* que lui, mais il manque d'haleine et de sang-froid ; il se met en colère, et il sera battu par les professeurs, s'il s'y joue [1].

---

[1] Au mois d'octobre suivant, après notre départ d'An-

Une seule réflexion tempérait l'impression de brutalité de ce spectacle, c'était l'impartialité avec laquelle toute cette populace observait la loi du combat; elle voyait un étranger, une espèce de sauvage, un nègre, assommer un de ses compatriotes, et le laissait jouir de son triomphe sans molestation. L'interruption du combat avait été accidentelle, un simple excès de curiosité et d'intérêt. Quand je désigne ce rassemblement par le nom de populace, il ne faut pas entendre qu'il ne fût composé que de bas peuple; on ne voyait pas de guenilles, et le tiers au moins de ce que j'appelle populace, était composé, si non de *gentlemen*, au moins de messieurs.

Le même soir, passant d'une extrémité à l'autre, nous avons été à l'Opéra entendre madame Catalani, qui paraissait pour la première fois dans un opéra comique, *il Fanatico per la musica*, le sujet de notre *mélomanie*. La pièce est longue et ennuyeuse par elle-même ; mais Naldi est un excellent acteur, et madame Catalani est bien plus parfaite dans le comique que dans le tragique : sa finesse modeste et naïve y est mieux adaptée, c'est un véritable prodige de chant et de jeu, ou plutôt de naturel. Je n'ai pas vu sur le théâtre anglais *l'homme de bonne compagnie* sans mélange; on y a des hommes de bonne compagnie, libertins ou

---

gleterre, il y a eu un grand combat entre le pugiliste noir et Cribb, le champion de l'Angleterre : l'Africain a été complètement battu.

philosophiques [1], ou fantasques ; mais ce que l'on appelle en Angleterre *a finished gentleman*, ne se donne pas sur le théâtre, et il n'y aurait probablement aucun acteur pour le jouer. Madame Catalani me paraît être *a finished lady*, polie, délicate, spirituelle et sensible, sans avoir rien d'assez fort pour déranger l'harmonie de son expression.

Nous avons passé quelques jours dans le comté de Hertford, à 20 milles au nord de Londres ; on voyage la moitié de cette distance entre deux rangs de maisons de briques. Il s'en bâtit de nouvelles tous les jours ; les murs sont minces à faire trembler ; une seule brique de huit pouces en forme l'épaisseur, et au lieu de solives ce sont de simples planches posées de champ. On assure que les baux de ces fantômes de maisons stipulent que l'on n'y dansera point. Londres étend ses grands bras de tous côtés, comme s'il voulait embrasser le pays en entier. Sa population ne s'augmente pourtant point en proportion, elle passe seulement du centre aux extrémités. Ce centre est devenu un comptoir, le lieu des affaires. On vit dans les faubourgs plus au large, en meilleur air et à moins de frais ; les voitures publiques qui passent toutes les demi-heures rendent la communication facile. Vers l'extrémité de ces extré-

---

[1] Lord Ogleby, dans l'excellente comédie du *Mariage clandestin*, approche de ce rôle, mais il tient encore de ce que l'on appellerait en France un *original*.

mités, on a pourtant l'inconvénient des fours à briques, qui souvent infectent l'air d'une odeur insupportable, et tout-à-fait semblable aux émanations d'une voirie. Nous observâmes combien l'extrême dégoût que cette odeur occasionne dépendait de l'imagination; du moment où nous découvrîmes d'où elle provenait, nous fûmes guéris du mal de cœur. Au-delà des fours à briques, nous nous sommes trouvés au milieu de la verdure du printemps. Sur la droite, était le site de la forêt d'*Epping*, dont il ne reste aucun vestige. Il y a de jolis bosquets d'arbres sur le penchant de la colline, mais ils ont été plantés par les citoyens de Londres autour de leurs nombreuses maisons de campagne. Pas un seul n'a fait partie de cette antique forêt; il en est de même de toutes les forêts d'Angleterre qui se sont trouvées sur notre route. Newforest est probablement la seule exception. On ne peut que sourire en lisant la remarque de Gilpin au sujet de cette unique forêt anglaise: « Ceci n'est point, dit-il, en triomphe *comme une forêt française, plantée en allées!* » Il y a telle forêt en France qui couvrirait deux ou trois comtés de l'Angleterre, et qui est aussi ancienne que le monde. M. Gilpin, homme de beaucoup d'esprit d'ailleurs, est un exemple rare en Angleterre de cette ignorance des pays étrangers si commune en France.

Les environs d'Hertford présentent réellement quelques apparences de forêt sans en avoir le nom. La surface est très-agréablement variée

d'inégalités boisées, et offre à la vue de beaux lointains. Nous avons entendu ici le rossignol pour la première fois depuis notre arrivée en Angleterre. J'avais presque oublié son chant, ou le souvenir s'en était embelli dans ma mémoire. Je me le figurais long, soutenu, grave et tendre : au lieu de cela, il est interrompu et varié de sons aigus et plaintifs qui s'entrecoupent ; son grand mérite est de se faire entendre pendant le silence des belles nuits du printemps.

La compagnie des Indes a formé ici, il y a peu d'années, un magnifique établissement d'éducation pour les jeunes gens destinés à son service. Le collége d'Hertford est disposé en carré d'environ 400 pieds en tous sens, et renferme une cour de près de quatre arpens couverts de gazon, autour de laquelle les appartemens et salles d'instruction sont disposés. La façade principale présente une longue ligne d'un seul étage ; elle est ornée de trois frontons ; celui du milieu supporté par six colonnes, ne mène à rien et ne couvre qu'un mur plein, sans porte ; ceux de droite et de gauche, supportés chacun par quatre colonnes, sont au contraire à jour. L'effet est singulier. Il y a à présent quatre-vingt-dix étudians, et le nombre s'accroît ; ils sont de l'âge de 15 à 18 ans, tous au service de la compagnie ; mais ils ne peuvent être envoyés à leur poste dans l'Inde, qu'après avoir accompli leur noviciat, d'environ trois ans, dans ce collége ; et ce n'est point pour la forme, mais c'est réellement un excellent cours

d'éducation. Ils passent environ trois heures par jour avec les professeurs; le reste du temps est employé à étudier et à se préparer par des examens fréquens et rigoureux. Ils ont à répondre aux questions qui leur sont proposées, non-seulement *vivâ voce*, mais par écrit, sans quitter la classe, sans consulter des livres, et sans savoir d'avance précisément les questions qui leur doivent être proposées, quoiqu'ils en sachent le sujet. J'ai vu chez l'un des professeurs (l'auteur célèbre de l'*Essai sur la population*) nombre de ces manuscrits qui passaient chaque jour sous ses yeux, composés ainsi à l'improviste, contenant quelquefois vingt ou trente pages, sur l'économie politique, l'histoire, etc. etc. Le mérite de la plupart de ces essais, faisait preuve de l'assiduité et de l'application des élèves, et quelques-uns annonçaient des talens distingués. L'examen et les corrections se font aussi par écrit, de sorte que les instructeurs travaillent tout de bon aussi bien que ceux qu'ils instruisent. Il y a huit professeurs outre le principal. Le professeur de samscrit, M. Hamilton, est cousin germain de notre général Hamilton, l'homme le plus distingué des États-Unis après Washington.

Le collége a coûté 60,000 liv. sterl. Les élèves payent 100 liv. sterl. de pension; ils ont chacun une chambre et une alcove; on leur fournit du feu, de la lumière et tout ce dont ils ont besoin. Ils portent la robe et le bonnet des universités, et sont assujettis à des réglemens assez stricts.

Cet établissement a été, à ce que je crois, entrepris en opposition de celui qu'on a formé dans l'Inde [1]. Les directeurs commencent à le trouver trop coûteux, et les parens des jeunes gens se plaignent de ce retard de quelques années dans la carrière de fortune que leurs enfans vont courir, comme d'une sorte d'injustice. Mais on est allé trop loin pour reculer, et on continuera de faire le bien et de le recevoir malgré soi. Ce bien n'est pas douteux, et l'Inde, aura à l'avenir, des magistrats et des législateurs plus dignes pour l'être par leur éducation et leur connaissance des langues asiatiques. Le pouvoir de ce singulier empire est plus que tout autre fondé sur l'opinion; il ne survivrait pas au mépris des peuples.

L'empire anglais dans les grandes Indes est un phénomène politique dont l'existence, dans son immensité présente, est si nouvelle, que peu de personnes, hors de l'Angleterre, s'en forment une idée exacte; il n'y a peut-être jamais eu d'événement moitié si important, ou moitié si extraordinaire, sur lequel l'ignorance ait été aussi générale, tant les événemens extraordinaires qui se sont succédés près de nous pendant les vingt dernières années, ont distrait notre attention de ce qui se passait aux antipodes.

Il y a environ cent ans que l'empire mogol,

---

[1] La dépense annuelle du collége de Calcutta excédait cent mille liv. sterl., et chaque étudiant coûtait à la compagnie près de mille liv. sterl. par an (*Tennant's India*).

parvenu au sommet de sa grandeur, sous Aureng-Zeb, occupait toute la péninsule de l'Inde entre le Gange et l'Indus; c'est-à-dire, à peu près ce qui forme à présent l'empire anglais ; son revenu s'élevait à 32 millions sterl., et il commandait une milice, alors aguerrie, de douze cent mille hommes.

Cette dynastie tartare fut subjuguée trente ans après la mort d'Aureng-Zeb, par cent mille Persans; et après eux, les Marattes devinrent maîtres de la péninsule indienne. Alexandre, avec ses trente mille Grecs, s'était emparé autrefois de ces mêmes contrées sans difficulté. L'Inde appartient à qui veut la prendre. Un détachement de troupes françaises fit une révolution dans le Decan avec moins de la dixième partie de ce qu'avait Alexandre. En 1756, le colonel Clive vengea ses compatriotes, étouffés dans leur prison de Calcutta (le fameux Black-Hole), et avec une poignée de soldats (moins de mille), il renversa le trône du tyran du Bengale. Les Anglais ont commencé leurs établissemens dans l'Inde plus tard que les autres puissances européennes; cependant ils possédaient, en 1792, une province de cent lieues environ en carré, à l'embouchure du Gange, dont la capitale, Calcutta, s'est peuplée sous leur empire d'un demi-million d'habitans. De là, jusqu'à Madras, ils n'avaient qu'une simple lisière de côtes, interrompue dans deux endroits. Mais de 1792 jusqu'à ce jour, ils ont quintuplé ces acquisitions, soit par des conquêtes absolues

ou par des traités subsidiaires qui en sont le prélude, et ils se sont enfin trouvés les maîtres d'un territoire peuplé de 60 millions de sujets. Le premier pas a généralement été d'accorder à un souverain un secours permanent de troupes, pour un certain payement annuel, détachant ainsi le pouvoir ami de toute autre alliance, comme de tous moyens propres de défense. On a subjugué d'abord les ennemis de cet ami, et ensuite l'ami lui-même à cause de son ingratitude. On lui a demandé une augmentation de tribut, des compensations territoriales ou des sûretés, il s'y est refusé, et on a tout pris. Si l'on passe en revue les relations de la compagnie avec les pouvoirs de l'Inde, pendant le cours des dix-huit dernières années, on ne découvre pas un seul cas, soit d'amitié, soit d'hostilité qui n'ait fini de cette façon-là. Un auteur de l'opposition (lord Lauderdale) compare les accusations contre les princes indiens qui ont généralement précédé ces prises de possession de leur territoire aux libelles de la France contre les princes de l'Europe, précisément pendant ce période, et il est difficile de dire à qui appartient l'invention de cette manœuvre ingénieuse de la politique; il est assez probable qu'elle a existé de tous les temps, et avant même la fable du Loup et de l'Agneau.

L'histoire n'a point d'exemple d'un État devenu le maître permanent de la destinée de pays situés aux antipodes, les plus fertiles du monde, et dont la population est quatre fois plus grande que

la sienne[1]. L'étonnement redouble en voyant que ce n'est pas même un État, un prince souverain de l'Europe, qui est ainsi devenu le maître de ce vaste empire; mais une simple compagnie de marchands, et cela sans s'en douter, sans le vouloir, et presque contre leurs ordres.

Le parlement britannique établit, en 1784, une cour ou conseil de surintendans des mesures de la compagnie (*board of controul*), et déclara solennellement qu'il répugnait à l'honneur comme à l'intérêt national d'étendre les possessions de la compagnie dans l'Inde par des conquêtes; enjoignant la modération et la justice envers les princes indiens. Il est notoire que la compagnie elle-même s'est toujours expliquée très-fortement contre le système de conquêtes, et pourtant elles ont été faites, on ne sait comment, par ses gouverneurs et généraux, et sanctionnées par ce conseil même qui lui avait été donné pour la surveiller; une fois faites, il faut bien les garder, et comme dans tout gouvernement compliqué il est difficile de découvrir à qui les fautes doivent être attribuées, l'individu responsable échappe toujours.

Les conquêtes coûtent beaucoup d'argent : on avait dans l'Inde, en 1803, une armée de cent vingt-cinq mille hommes, savoir : vingt-cinq

---

[1] L'Inde anglaise compte un habitant par quatorze acres de terre; l'Angleterre, un habitant par cinq acres; la Chine (suivant Barrow), un habitant par deux acres et demi.

mille Européens, quatre-vingt-dix mille de troupes indiennes, et dix mille invalides, troupes irrégulières et lascars : cette armée se porte à présent à cent cinquante mille hommes environ; il en est résulté une dette en Europe et une autre dans l'Inde, qui se portent en total à trente-cinq millions sterling. Le revenu annuel, de quinze millions sterling, est plus qu'absorbé par les dépenses civiles et militaires, et la dette s'accroît annuellement.

Il y a plus, les souverains ont supplanté les marchands; la compagnie a des remises indispensables à faire en Europe pour le remboursement des armemens de navires, équipemens de troupes, salaire d'agens, pensions, présens [1], dividendes aux actionnaires [2], et finalement pour le demi-million qu'elle est censée payer annuellement au gouvernement; il faut par conséquent envoyer de l'Inde une certaine quantité de marchandises qui se trouve être trop considérable pour la consommation de l'Angleterre, la vente en étant extrêmement réduite par la perfection progressive

---

[1] Les pensions que fait la compagnie excèdent en total 40,000 liv. sterl. par an, et les présens et dons gratuits faits à diverses personnes de 1794 à 1806, sont portés en total à 359,000 liv. sterl.

[2] Ce dividende, que les actionnaires s'adjugent à eux-mêmes, est de dix pour cent par an; et comme, ainsi qu'il a été expliqué, leur revenu annuel est plus qu'absorbé par les dépenses, il est clair que ce dividende est une augmentation gratuite de la dette.

de ses propres manufactures, et par les obstacles mis à leur introduction sur le continent. Le montant annuel des importations de marchandises de l'Inde de 4,667,000 liv. st. en 1798, était réduit à 1,191,000 liv. sterl. en 1808, c'est-à-dire réduit des trois quarts en dix ans, et la décadence des prix est encore plus remarquable, puisque l'importation de 1798 donna 298,000 liv. sterl. de profit, et celle de 1808, 264,000 liv. sterl. de perte !

La compagnie n'envoie plus d'argent aux Indes pour ses achats de marchandises ; elle ne fait plus de commerce[1], elle ne fait que rapporter la portion de ses recettes territoriales nécessaire

[1] Lord Lauderdale rapporte, dans son ouvrage déjà cité, deux anecdotes traditionnelles des *gentoos*, en preuve de l'ancienne perfection et de la décadence présente des manufactures de l'Inde, attribuée, cela va sans dire, au régime exclusif du commerce entre les mains de la compagnie : « On faisait autrefois, dans le Bengale, une sorte » de mousseline appelée *abrovân*, à l'usage du sérail, qui » coûtait 400 roupies, ou 50 liv. sterl., d'une légèreté » extrême, et si fine, qu'étendue sur l'herbe mouillée elle » était à peine visible. — Une jeune princesse, fille de » l'empereur Aureng-Zeb, ayant été grondée par son père » de ce qu'elle faisait voir sa peau à travers ses vêtemens, » s'excusa en montrant qu'elle portait sept robes l'une sur » l'autre. — Dans une autre occasion, on punit le domes- » tique d'un nabab, parce qu'ayant laissé une de ces pièces » de mousseline invisible étendue sur l'herbe, sa vache » l'avait avalée en broutant sans s'en apercevoir ». Comme il n'y a plus d'exemple de semblables accidens, et que de nos jours les vaches ne mangent plus de mousseline, et

pour faire face à ses paiemens d'Europe, en marchandises de l'Inde, à telle perte que ce soit. Cette perte est si grande que la compagnie gagne à payer huit pour cent d'intérêt sur sa dette dans l'Inde, plutôt que cinq pour cent en Angleterre. La somme d'intérêt à huit pour cent convertie en marchandises et envoyée en Angleterre, n'y produit pas de quoi payer cinq pour cent, ce qui dénote une perte de plus des trois huitièmes, ou 37 $\frac{1}{2}$ pour cent. Outre les remises indispensables de la compagnie, celles de ses agens ne sont guère moins considérables. On calcule que dans la foule de jeunes aventuriers qui passe chaque année dans l'Inde au service de la compagnie, un seulement sur dix survit au climat; de ce dixième une partie fait fortune, ces fortunes passent toutes avec les propriétaires en Angleterre, et comme l'intérêt personnel est plus actif et plus soigneux que l'intérêt public, ces riches particuliers cherchent des voies détournées, moins onéreuses que la voix directe des vaisseaux de la compagnie; ils remettent par les États-Unis et par d'autres pavillons neutres; mais ces remises grossissent toujours la quantité déjà trop considérable de marchandises de l'Inde importée en Europe.

Si l'on considère la compagnie des Indes sous le point de vue du commerce, on a déjà vu qu'elle

---

que les princesses ne laissent plus voir leurs charmes à travers sept robes les unes sur les autres, il est clair que tout dégénère au Bengale comme ailleurs.

est nulle ; elle n'est qu'un moyen de percevoir le revenu du territoire, et si les frais de perception absorbent le revenu et même l'excédent, on est réduit à convenir que ce territoire ne rapporte rien du tout.

Sous le point de vue de force physique, loin de tirer des secours d'hommes de ses soixante millions de sujets, l'Angleterre est obligée d'entretenir dans l'Inde vingt à trente mille hommes de troupes européennes, que le climat détruit rapidement. L'Inde enrichit sans doute quelques particuliers qui rapportent en Angleterre leurs énormes fortunes, et il est possible qu'il en résulte quelques facilités de plus à remplir les emprunts. Enfin, la compagnie emploie, dit-on, et fait vivre cinquante mille personnes dans la ville de Londres ; si cependant elle les emploie à un travail infructueux, ce n'est pas elle qui les fait vivre, mais le public.

Voilà donc à quoi se réduit cette mine inépuisable qu'on s'imagine faire toute la force de l'Angleterre, et que ses ennemis lui envient et voudraient lui arracher à quelque prix que ce fût ! S'ils y réussissaient, ils s'apercevraient bientôt avec surprise qu'ils auraient peu fait contre elle et encore moins pour eux-mêmes. Les naturels de l'Inde sont les seuls qui perdraient au change ; leur condition est incontestablement plus heureuse qu'autrefois : il n'est pas question de liberté, ce qui s'entend par ce nom en Europe ne saurait convenir à l'Asie ; mais l'unité d'un grand terri-

toire, soumis à un seul maître[1], qui gouverne par des lois fixes, administrées impartialement par des juges respectables et indépendans, assure aux naturels de l'Inde l'essentiel, sinon les formes de la liberté, et certainement plus qu'ils n'en eurent jamais sous leurs anciens maîtres. Cet état de paix et de sûreté comparative a coûté beaucoup de sang, et a été précédé de grands maux; quelques-uns des nouveaux maîtres de l'Inde ont été accusés d'avoir commis des crimes épouvantables. Ces accusations faites par l'esprit de parti devaient être exagérées; mais ces énormités passagères avaient formé l'état habituel sous les dominations précédentes. Les révolutions étaient alors si fréquentes, que treize années avaient vu successivement treize empereurs déposés et massacrés, et Raynal cite à ce sujet la pensée atroce mais énergique d'un poète oriental: « Les pères, dit-il, pendant la vie de leurs fils, » donnent toute leur tendresse à leurs petits-fils, » parce qu'ils voient en eux les ennemis de leurs » ennemis ». Sir Th. Row traversant plusieurs provinces pour aller à Surate, il y a deux cents ans, observait qu'il avait rencontré plus de rebelles que de sujets, et que les routes étaient bordées de têtes de coupables, victimes d'une

[1] Les vice-rois, appelés gouverneurs-généraux, que la compagnie a donnés à son empire, ont été en général des hommes de talens très-distingués: il suffit de nommer lord Cornwallis et lord Wellesley, et certainement Hastings, nonobstant le fameux procès qui lui fut fait.

police irrégulière et féroce. Ces despotes militaires connus sous le nom de Mahrattes, levaient un tribut appelé *chout*, à force armée et avec la dernière rigueur ; on les a vus dévaster le pays avec quatre-vingt mille chevaux, commettant les plus horribles cruautés, et ces expéditions étaient généralement suivies de famines générales et partielles que le manque de commerce laissait sans ressource. La campagne était dans tous les temps si infestée de brigands que les agriculteurs n'osaient s'exposer dans les champs ou aller au marché que les armes à la main. L'affreux détail de tant de misère et d'oppression pourrait être étendu beaucoup plus loin ; mais c'en est assez pour faire voir que les peuples de l'Inde ne pouvaient que gagner au changement de domination, et malgré leurs préjugés et leur éloignement pour le christianisme, ils sentent la supériorité européenne, et on remarque qu'ils sont assez disposés à faire apprendre à leurs enfans à lire et à écrire en anglais. D'un autre côté, la dernière confédération des Mahrattes fait voir que les princes indiens n'ont que trop profité des leçons européennes; ils ont fait des progrès visibles dans l'art de la guerre, et *un coup de hasard*, ou *le souffle de l'opinion* pourrait, comme disait autrefois le célèbre gouverneur-général Hastings, dissoudre le pouvoir anglais dans l'Inde [1] ; ce serait un fort

---

[1] *The touch of chance*, or *the breath of opinion*. Edinburg Review d'avril 1810.

petit malheur pour l'Angleterre. Que n'avait-on pas prédit des suites de la séparation des colonies anglaises en Amérique ! voyez au contraire quel essor a pris le commerce depuis qu'elles sont devenues indépendantes [1]. L'Angleterre a doublé sa marine depuis qu'elle a perdu quarante mille matelots américains ; elle a quadruplé son revenu depuis qu'elle a renoncé pour jamais au droit de taxer l'Amérique : si elle s'est montrée invulnérable dans cette occasion, la séparation d'un pays qui ne fournit ni hommes, ni revenus, et qui ne consomme aucunes marchandises anglaises [2], ne saurait lui inspirer de craintes raisonnables.

---

[1] Avant d'avoir reconnu l'indépendance des États-Unis, l'Angleterre y exportait neuf millions sterlings annuellement ; au commencement de la révolution française, quinze millions ; et maintenant, malgré tous les obstacles, environ vingt-six millions en valeur officielle, ou quarante-deux millions en valeur réelle.

[2] Les adversaires de la compagnie disent que, si le commerce de l'Inde était libre, l'industrie individuelle trouverait bientôt un débouché pour les manufactures anglaises, et saurait créer des objets de tentation pour les habitans de l'Inde, et que les bois de construction d'une qualité incomparablement supérieure, et les navires eux-mêmes construits dans l'Inde, formeraient des retours de grande valeur. Les dépositions des personnes, examinées pardevant le comité de la chambre des communes en 1809, confirment assez ces opinions.

Depuis que ceci est écrit le commerce de l'Inde est devenu libre (1813) ; et après le 10 avril 1814, les navires anglais particuliers pourront aller dans les ports de l'Inde,

Je soupçonne que l'on exagère aussi l'importance du commerce que l'Angleterre fait au-dehors. J'ai sous les yeux un rapport public du tonnage entré et sorti du port de Londres dans une année. Ce tonnage paraît employé aux deux tiers dans le cabotage (*coasting trade*), c'est-à-dire que de 1,779,826 tonneaux il y en avait 1,250,000 de bâtimens côtiers. Il paraît qu'en valeurs un cinquième des marchandises importées ou exportées est aussi d'un port à l'autre, et quand on considère que le commerce des colonies emploie de plus 170,000 tonneaux, ou un dixième de 1,779,826, et en valeur $\frac{23}{60}$ ou environ les deux cinquièmes, il résulte que le commerce interne de l'Angleterre ou avec ses propres colonies (supposant le résultat des autres ports semblables à celui de Londres) emploie environ les quatre cinquièmes du tonnage et les trois cinquièmes du capital. Sans doute qu'une partie du cabotage est occasionnée par le commerce étranger, mais d'un autre côté, la plus grande partie du transport d'un port à l'autre se fait intérieurement par terre et par canaux, et il n'en est pas fait compte ici, de sorte que la proportion du cabotage pro-

---

munis de certaines licences, rapportant leurs cargaisons dans les ports d'Angleterre désignés à cet effet. La compagnie continuera de faire le commerce de l'Inde en concurrence, mais conservera celui de la Chine exclusivement, ainsi que le gouvernement et l'administration du territoire jusqu'au 10 avril 1834.

pre et de la consommation intérieure, reste tout au moins comme il est exprimé ci-dessus.

Je vois par un autre document public, que de 60 à 80 mille tonneaux, somme de la totalité des navires construits dans la Grande-Bretagne, année commune, il y en a les deux tiers du port de trois tonneaux jusqu'à deux cent, et considérant que la plupart des vaisseaux charbonniers excèdent le port de deux cents tonneaux, ce n'est pas trop de considérer ces deux tiers comme appartenant au cabotage exclusivement, et ce calcul ne s'éloigne pas beaucoup de l'autre.

Ces données ne sont certainement pas assez exactes pour établir une opinion positive, mais elles contribuent à montrer la supériorité du commerce intérieur comparé à l'extérieur. Quant au revenu direct du commerce extérieur, comme il sort en dernière analyse de la bourse du consommateur intérieur, ce commerce n'est qu'un moyen déguisé, facile et doux de lever l'impôt[1]; car le commerce ne crée point la capacité de payer; elle existe indépendamment de lui, comme le revenu des loteries s'obtient par l'appas qu'elles offrent aux joueurs. Les loteries ne donnent pas au peuple le pouvoir de payer, elles leur en donnent la volonté seulement. Le riche qui boit du

---

[1] Les droits d'entrées (neuf à dix millions par an) ne forment qu'environ la sixième partie du revenu public. L'excise, qui est un impôt tout intérieur, rend à lui seul vingt millions sterlings.

vin de Bourgogne en Angleterre pourrait également en payer le droit d'entrée, soit qu'il fût importé dans le royaume ou qu'il ne le fût pas; il y a plus, il pourrait dans ce dernier cas fournir à l'état, non-seulement le droit d'entrée, mais le premier prix du vin, au lieu de le faire passer en France par l'entremise du marchand.

Il faut chercher les sources de la richesse de l'Angleterre dans la grande circulation intérieure, la grande division de travail et la supériorité des machines. Une masse de jouissances de toutes espèces est produite et distribuée dans tous les rangs de la société avec moins d'inégalité, et en plus grande abondance que dans aucun autre pays de l'Europe. L'Angleterre peut se passer du commerce de l'Europe, elle pourrait même se passer du commerce de ses colonies, si ce n'était qu'elle a besoin d'élever des matelots pour sa défense naturelle. Il faut des colonies pour la marine et une marine pour les colonies, comme il faut des champs pour les laboureurs et des laboureurs pour les champs. En considérant l'ensemble de l'Angleterre, on est frappé de l'idée qu'une population de quinze millions d'hommes placée, comme elle l'est, au large sur un territoire capable de nourrir beaucoup plus que ce nombre; vivant sous l'empire des lois, défendue de tous côtés par l'Océan et par la meilleure marine de l'univers, est invincible quel que puisse être le nombre de ses ennemis, et solvable quelque puisse être le montant de sa dette publique,

pourvu qu'elle se la doive à elle-même; et sans aspirer à une simplicité philosophique, je ne saurais croire qu'il soit d'une importance vitale, que cette nation manufacture des draps et de la mousseline pour tous ses voisins, et qu'elle consomme leur vin, leur eau-de-vie, leur huile ou leur soie.

L'examen des causes de la détresse extraordinaire qui s'est fait sentir dans les lieux de manufacture, par-devant le comité nommé par la chambre des Communes, et les dépositions d'un grand nombre de négocians et de manufacturiers, ont mis au jour plusieurs faits remarquables. Les gages des ouvriers en coton à Glasgow ne sont maintenant qu'un quart de ce qu'ils étaient il y a dix-neuf ans, quoique tout ait doublé de prix dans l'intervalle, et cette réduction n'est point due entièrement aux interruptions récentes que le commerce a éprouvées, mais elle a été graduelle dans tout cet intervalle de temps. Le nouveau système d'agriculture, les grandes fermes, l'usage des machines et ustensiles qui épargnent le travail, les moutons, etc., repoussant les habitans des hautes terres de l'Ecosse, tandis que l'accroissement des manufactures les appelait dans les villes, l'émigration d'un lieu à l'autre a été proportionnée à ces causes; mais l'application progressive de la mécanique aux manufactures et l'épargne de la main-d'œuvre, bien plus grande qu'en agriculture, sont venues arrêter la demande de tra-

vailleurs qui, placés entre les moutons et la pompe à feu, sont menacés de la famine au milieu de systèmes qui produisent incontestablement une plus grande abondance de toutes choses.

Les remèdes proposés par les députations d'ouvriers sont tous absurdes, tels qu'un *minimum* de prix pour leur travail, des taxes sur les machines. Le fait est qu'il y a trop d'ouvriers, et le seul remède est qu'un moindre nombre de jeunes gens prenne la navette et un plus grand nombre le mousquet, ou monte à bord des vaisseaux. Les difficultés commerciales que l'Angleterre éprouve dans ce moment, tendent évidemment à augmenter sa force disponible. Je suis loin d'être disposé à traiter légèrement les maux d'aucune classe d'hommes que ce soit : *to mock the misery of a stinted meal.* Il est sans doute bien aisé de dire au manufacturier de choisir un autre métier pour lui ou pour ses enfans. ; tout est plein autour de lui, et ce n'est assurément pas un grand adoucissement à sa misère présente et à ses angoisses pour l'avenir, que de lui montrer le recruteur prêt à lui mettre le chapeau du roi sur la tête et dans la main le prix de sa liberté pour la vie, ou, ce qui est pire encore, de lui proposer de se faire matelot. Ces versemens forcés d'individus d'une profession dans une autre, indifférens sous un point de vue général, ou même salutaires quelquefois, sont toujours le signal des plus grands

maux pour ces individus. La nation trouve des compensations, mais non pas celui qui est dépossédé. Toute la perte est pour lui; tout le gain est pour un autre. Aucune profession n'est sujette à plus de vicissitudes de cette espèce, que celle de manufacturier, surtout pour le commerce extérieur.

Le marquis de Salisbury a un beau château à dix milles de Hertford. (*Hatfield house*). Son approche a l'air tout-à-fait *baronnial* et le bâtiment lui-même encore plus. Il fut la résidence d'Elisabeth avant son avénement au trône; l'architecture est dans le goût de son siècle, toute hérissée de tours, tourelles, et d'ornemens en saillie, et chamarrée de fenêtres de toutes sortes de formes et de couleurs. La première vue de cet édifice, malgré son défaut de grandes surfaces, a quelque chose de très-magnifique.

Arrivé à la porte du château, l'on a, en se retournant, une vue encore plus magnifique, et pourtant ce n'est qu'un grand tapis de verdure descendant irrégulièrement de tous côtés, et des groupes d'arbres vénérables, plus âgés de quelques siècles que le château même. Nous n'avons rien vu de ce genre en Angleterre, qui nous ait autant frappé.

Les domestiques ne savoient trop si nous pouvions voir les appartemens. On attendait un des princes du sang, et le maître de la maison était déjà arrivé pour le recevoir; tout le monde était à son poste; mais les domestiques de ces sortes

de maisons sont des gens de bon naturel, qui aiment singulièrement à obliger les étrangers, de sorte que nous avons tout vu. Il n'y a rien de particulier à dire des appartemens qui sont comme ils doivent être; mais les tableaux sont réellement extraordinaires. C'est la collection la plus nombreuse qu'il y ait de portraits d'Albert Durer, durs et plats comme partout, quelques Léonard de Vinci presque aussi mauvais, et quelques Van-Dyck qui ne valent guère mieux; enfin, quelques mauvais sir Godfrey Skneller. Il semblerait que l'objet de cette collection a été de faire voir jusqu'à quel point de grands artistes peuvent mal peindre. On lit le nom de Mabeuse sur les vieux cadres d'un grand nombre de vieux portraits de Henri VII, Henri VIII et de la reine Elisabeth, tous épouvantablement mauvais : ce Mabeuse semble avoir été le peintre ordinaire de la cour pendant le cours d'environ un siècle. Nous nous sommes ensuite promenés sur la belle pelouse et parmi les beaux arbres. L'un d'eux, un chêne, est tout-à-fait creux; nous nous sommes rangés, six de nous, à l'entour de son intérieur, et il y aurait eu assez de place pour une petite table dans le milieu. La circonférence extérieure est de 24 pieds. En revenant, nous avons traversé les jardins de lord Cowper et admiré un autre tapis vert et de magnifiques ombrages. On nous a fait observer un chêne dont le tronc a 18 pieds de circonférence; ce n'est pas une grosseur très-extraordinaire,

mais l'arbre est dans toute la fraîcheur de la première jeunesse ; sa tête en est encore à la forme conique ; il a quelques siècles à croître et promet de devenir un colosse ; comme il a l'avantage d'être né noble, ce sera le temps seul et non la hache du charpentier qui coupera le fil de son existence ; les branches ont plus de 80 pieds d'envergure, et si je comparais la hauteur au diamètre, je lui donnerais 140 pieds de haut.

Richmond, 30 *mai*. Nous avons passé la journée d'hier à Londres : il faisait fort chaud, et je suis arrivé ici le soir, malade ; cela ne pouvait m'arriver plus heureusement que chez les amis où nous sommes actuellement. Les soins de l'art et ceux de l'amitié me sont également prodigués ; un mal de tête continuel depuis quelques jours s'est terminé par la fièvre. Je n'en parle que pour observer qu'après avoir vécu pendant plus de vingt ans dans le pays de la fièvre jaune, sans jamais avoir eu la fièvre, je suis venu la prendre dans ce climat du Nord, où l'on n'y est guère sujet, et que la même chose précisément est arrivée l'année dernière à une de mes compagnes de voyage.

3 *Juin*. Nous avons eu le plaisir de voir hier la veuve d'un héros (sir Ralph A**) recevoir la première nouvelle de l'existence de son fils, après la bataille de Badajos, et apprendre en même temps que ce fils s'était distingué dans cette action. Le quart des individus présens à cette affaire a été tué ou blessé, et plus que cela

en officiers. Cette nation est en beau chemin de faire voir à l'Europe qu'elle n'est pas la nation boutiquière pour qui on la prenait. Ses ennemis ont déchalandé cette boutique et ses courtauds sont devenus soldats. J'ai souvent pensé que, si on eût donné le temps à la France de redevenir jusqu'à un certain point boutiquière, c'est-à-dire, de reprendre les arts et les occupations d'un état de paix, c'eût été le meilleur gage de sûreté pour le reste du monde.

8 *Juin*. Nos amis ont eu la complaisance de nous conduire à Osterley House, la maison de campagne du premier banquier de son temps, Robert Child [1], et plus anciennement celle de sir Thomas Gresham, ce grand négociant qui eut l'honneur d'y recevoir la reine Elisabeth. L'anecdote suivante est rapportée dans le journal des Voyages de la Reine, par Nichol; de cette source respectable elle a passé dans l'*Ambulator*, ou *Compagnon de poche*, pour les environs de Londres, d'où je la tire plus humblement. « Sa Majesté ayant observé que la cour de » la maison serait mieux divisée en deux, que » fait sir Thomas? il envoie chercher des ouvriers » de Londres, qui dans la nuit, vitement et sans

---

[1] Francis Child, orfèvre (ancêtre de Robert Child), fut le père des banquiers, ayant commencé cette profession peu après la restauration de Charles II. Il amassa une grande fortune, et jouit du caractère le plus respectable. PENNANT.

» bruit, travaillent si bien, que le lendemain » matin la cour se trouva double, de simple » qu'elle était, etc., etc. » Voilà un boutiquier qui était digne de vivre à la Cour. Les courtisans, entre autres remarques spirituelles, firent un calembourg qui a le mérite rare de pouvoir être traduit « Le *change* n'est pas surprenant, dirent- » ils, de la part de celui qui a bâti le *Change* » (la Bourse ou Change de Londres, bâti aux frais de sir Thomas Gresham). D'autres, faisant allusion à quelques troubles domestiques dans la famille de sir Thomas, observèrent « qu'une » maison est plus aisément divisée que réunie ». Tel était l'esprit du temps, dont Shakespeare lui-même ne fut pas exempt.

La grande cour, qui n'est plus divisée, occupe le centre du bâtiment; un corridor large et bien éclairé fait le tour de cette cour : il sert de dégagement à tous les appartemens, et conduit à un fort bel escalier de marbre blanc, dont le plafond est peint par Rubens; il représente l'apothéose du prince d'Orange (celui qui fut assassiné par Balth. Gérard), avec force figures allégoriques, comme de coutume. Il est impossible de ne pas s'étonner de la fécondité de Rubens : on rencontre ses tableaux partout, et presque tous des plus grandes dimensions. Je crois que, si on en prenait la mesure, ils formeraient ensemble une surface égale à celle que le barbouilleur le plus industrieux pourrait couvrir avec sa grosse brosse par le travail journalier d'une longue vie.

Les tables, les sophas et les siéges étaient artistement dérangés autour de la cheminée et dans le milieu du salon, comme si la compagnie venait d'en sortir, quoique la maison n'ait pas été habitée depuis plusieurs années. Tel est l'usage de placer les meubles. Lorsqu'on le pousse à l'excès, comme les modes le sont souvent, les appartemens ont l'air d'une boutique de tabletier ou d'une friperie. Cette maison est très-bien distribuée, et la vue, qui s'étend de tous côtés entre une pelouse verte et de beaux ombrages, est peut-être un peu monotone, quoique très-agréable. Je n'ai jamais porté envie à ceux qui possèdent plusieurs belles maisons de campagne. Il me semble que je regretterais de ne pouvoir jouir de toutes à la fois, et ce serait un véritable soulagement que de trouver des amis qui voulussent bien y vivre à ma place, respirer le parfum de mes fleurs, et se promener sous mes ombrages.

On voit ici quelques bons tableaux, quoiqu'un plus grand nombre ait été enlevé : deux bons Van-Dyck, deux bons Murillos ; toujours des jeunes garçons dans l'âge ingrat de dix à quinze ans : c'est la nature même, nature espagnole, maigre et brûlée, mais si vraie, qu'on ne se lasse point d'admirer. Nous avons aperçu, relégué dans un cabinet, un petit tableau représentant une jeune fille qui revient de cueillir des groseilles de buissons dans son petit panier, les mains croisées devant elle, levant les yeux de dessous un visage timidement baissé, si honteuse et si innocente ;

sir Joshua Reynolds n'aurait pu mieux faire.

10 *Juin*. Grande revue de troupes dans la plaine de Wimbledon-Common; le prince Régent devait s'y trouver à onze heures. Nous sommes arrivés à neuf heures, et le cercle de voitures de toutes espèces était déjà formé. Ce cercle avait bien six à huit milles de circonférence, et renfermait vingt mille hommes de troupes en deux lignes. Les spectateurs étaient au moins deux cents mille; le soleil était fort chaud et le temps à l'orage. Le prince n'a paru qu'à midi, et on murmurait: il était à cheval, trop loin de nous pour le voir distinctement. Le feu roulant d'une extrémité à l'autre de cette ligne, de deux ou trois milles de longueur, revenant et répété deux fois, avait un bel effet. La revue était d'ailleurs sans aucun intérêt, les troupes n'ayant pas manœuvré. Quelques dragons parcouraient le cercle continuellement pour contenir la foule: ce service ne pouvait guère se faire sans quelque peu de *collision*; mais rien de comparable à ce qui s'est passé l'autre jour au combat des pugilistes. Le peuple n'aurait pas enduré aussi patiemment cette sorte de discipline. L'idée du pouvoir militaire révolte toujours ici. Chez d'autres peuples,

> Such as do build their faith upon
> The holy text of pike and gun,

c'est celui auquel on se soumet le plus volontiers.

On avait distribué partout une feuille imprimée contenant l'ordre du jour et tout l'arrange-

ment de la revue, au bas se lisait : « *Il est enjoint aux troupes d'éviter, autant que possible, d'offenser les particuliers* ». Il y a eu quelques accidens occasionnés par les chevaux effrayés du bruit des armes.

Albury, juin. Nous sommes ici depuis quelques jours dans un fort joli pays, que j'ai déjà décrit l'année dernière, et où je finis de me rétablir par les soins d'autres amis et par la vertu des fraises qui sont excellentes. Avant de passer condamnation sur les mœurs réputées anti-sociales des Anglais, il faut les voir chez eux à la campagne. Londres est un tourbillon d'affaires et de plaisirs, chacun y travaille pour soi. Autant vaudrait-il chercher l'humanité sur un champ de bataille, que l'urbanité et les petits soins dans une foule occupée.

Voici le temps de la tonte des moutons en Angleterre : c'est un temps de fête comme l'est celui de toute récolte principale dans tous les pays, la moisson dans le nord de la France, et les vendanges dans le midi. On sait assez que le sac de laine sur lequel le chancelier s'assied en parlement, est un emblême de l'importance de cette production. La gaîté n'est pas bruyante dans ce pays-ci, et leur air de fête pourrait être pris en Languedoc pour un air d'enterrement. Si les gens de la campagne dansent, c'est sans élasticité, sans allégresse et sans ardeur, et s'ils chantent, c'est bien pis : il n'y a rien au monde de moins musical que le véritable chant anglais,

tout en secousses, saccades, et rudes inégalités; je ne lui connais rien de comparable que le chant indigène, plat et lourd du peuple de Paris et de toute la France, excepté vers son extrémité méridionale.

Un bon tondeur dépêche quatre à cinq moutons par heure, ou quarante par jour. L'animal n'est point lié pendant l'opération, et il arrive rarement de le blesser; on le tient à couvert pendant quelques nuits. Les toisons moyennes pèsent trois livres, mais il y en a de six livres. Les gens de la campagne n'aiment point les mérinos; cette espèce a certainement beaucoup baissé de prix au-dessous de sa valeur, probablement autant qu'elle avait été au-dessus.

Je n'entreprendrai point de décrire les maisons de campagne que nous visitons tous les jours, tout le magnifique, tout le rural et tout le pittoresque, les excellens ananas et les raisins de serres, les beaux arbres et le verd gazon, les bois et les fontaines, je ne me suis déjà que trop étendu là-dessus. Tout ce qui n'est que passivement beau se décrit mal, ou au moins ne saurait se décrire plusieurs fois, faute de nuances dans le langage, égales aux variétés sans nombre des ouvrages de la nature et de l'art. L'agriculture est ici un plaisir et une sorte de passion parmi les gentilshommes campagnards, ou même les citadins qui habitent la campagne pendant la belle saison. Tout le monde a planté ou plante ses milliers et ses millions d'arbres de charpente;

chacun a ses troupeaux de moutons, et parle rave, trèfle et luzerne, desséchement et clôture; et quoique leurs travaux ne soient pas toujours à l'avantage de leur fortune, ils sont certainement à l'avantage de leurs pays, et y entretiennent un état de mœurs très-louable et très-heureux. J'ai vu ici des melèzes plantés depuis soixante ans seulement, qui ont 80 pieds de hauteur et 9 pieds de circonférence à 5 pieds de terre, et dont les branches traînantes s'étendent au loin. Un chêne de vingt-cinq ou trente ans vaut, à raison de 4 ou 5 shellings le pied cube, environ 3 liv. st., et quinze ans après environ le double. J'ai vu un chêne pour lequel on a refusé 140 liv. st.

Ici le fond du sol est de la craie; il est assez peu fertile, et s'afferme au taux moyen de 20 shellings l'acre; mais les bonnes prairies rendent trois fois autant. On vend sur le pied de trente années de revenu. Les journaliers reçoivent 2 s. par jour en hiver, 2 s. 3 d. et 2 s. 6 d. en été. La taxe des pauvres est de 4 shellings par livre (la cinquième partie du revenu); les paysans ont l'air décent, point d'apparence de pauvreté certainement, en général de petite taille, et l'air mieux vêtus que nourris; on soupçonnerait qu'une certaine fierté nationale ne leur permet pas de laisser voir toute la pauvreté dont ils éprouvent les effets en secret. Le pain de quatre livres cinq onces (*quartern loaf*) coûte 12 d. $\frac{1}{2}$: il a été en 1794-95 à 1 s. 10 d. $\frac{1}{2}$, 22 d. $\frac{1}{2}$, ou près du double du haut prix actuel. La plus

grande cherté en France a été, je crois, 6 sous la livre, ce qui n'est qu'à peu près le quart du plus haut prix ci-dessus (22 d. $\frac{1}{2}$), cependant ici le peuple est bien certainement plus pauvre.

On fait le foin, qui vaut 6 liv. sterl. la charge de dix-huit quintaux. Le temps est clair, sec et serein; le thermomètre 76 à 78° Farenheit (22 à 23 de Réaumur), à l'ombre, dans le milieu du jour, 60 à 65° soir et matin.

Les cerises commencent à mûrir, les fraises sont en abondance, et les petits pois, dans leur primeur, sont aussi bons qu'à Paris. Les roses parfument l'air, ainsi que le laurier de Portugal, couvert de ses belles grappes de fleurs. Nous avons vu ici le ver luisant pour la première fois, fort inférieur en beauté à l'insecte lumineux (*fire fly*) d'Amérique.

L'agriculture n'empêche point que l'on ne s'occupe de la ville (c'est-à-dire de Londres) et de ce qui s'y passe. Le Régent a donné une fête magnifique; on en a parlé quinze jours à l'avance. On calculait que seize cents personnes invitées supposaient au moins quatre cents voitures, ce qui, à deux minutes chacune pour mettre pied à terre, employerait treize heures : c'est-à-dire, que commençant à onze heures du soir, la compagnie arrivant toute la nuit, ne serait toute arrivée qu'à midi du jour suivant. Sa Majesté ayant eu connaissance de cette fête, a demandé, dit-on, « *s'il ne lui serait point permis de s'y trouver en simple gentilhomme* ». Cette raillerie, qui peut

fort bien être une espiéglerie de parti, s'accorderait assez avec d'autres anecdotes de cet auguste malade. « *Vous me voyez*, dit-il à quelqu'un qui l'approchait dans un moment de gêne personnelle, indispensable dans sa situation, *échec et mat* ».

La fête a eu lieu; on avait paré aux difficultés en ouvrant plusieurs avenues. Le prince a enchanté tout le monde par sa courtoisie (quoique la courtoisie ne soit plus à la mode), son affabilité, la grâce et la noblesse de ses manières. Il reçut lui-même la duchesse d'Angoulême, qui fut placée à sa droite à souper, et qui paraissait la reine de la fête. Cette princesse, élevée dans l'école du malheur, a été flattée des soins qu'elle recevait : l'habitude d'une vie simple et retirée la rendait, a-t-elle dit avec modestie, d'autant plus sensible à ces témoignages publics de respect et d'attention.

Une sorte de décoration, sur le bon goût de laquelle je ne disputerai pas, a donné lieu à un épisode du genre tragique. On avait imaginé de faire passer certain courant d'eau pure et limpide dans un canal sablé, mousseux et rocailleux, pratiqué le long de la table; de jolis petits poissons faisaient briller la rare magnificence de leurs écailles argentées le long du clair ruisseau, et s'attiraient l'admiration générale des convives, lorsqu'au faîte des honneurs et de la plus grande gloire à laquelle goujons soient jamais parvenus, on les a vus avec effroi se tourner sur le dos les

uns après les autres, et expirer, sans qu'il ait été possible de deviner pourquoi; il n'en est pas resté un seul. Nous avons entendu une personne ministérielle présente, raconter cette triste aventure avec un air de dérision qui a été interprété en doute de la conversion parfaite du prince. Son parti (l'opposition) ne veut pas convenir encore qu'il en soit abandonné; mais le parti ministériel remarque d'un air significatif que le retard occasionné par l'incertitude sur le rétablissement de Sa Majesté a donné le temps au prince de faire connaissance avec des personnes et un parti qu'il avait mal appréciés, et de revenir des préjugés qui lui avaient été donnés : il est clair qu'il balance. Une femme qui balance (sur la vertu) est, dit-on, perdue; un prince qui balance sur l'article du pouvoir, ne saurait tarder à se décider : quelle que soit la décision de celui-ci, il est sûr de la haine et de la plus violente opposition d'un des partis, mais surtout du sien, s'il lui fait infidélité. Le peuple semble assez indifférent sur le choix, et ne croit pas beaucoup au patriotisme de celui des deux partis qui se pique le plus de liberté; on pense seulement que si les Whigs avaient le dessus, ils pourraient adopter de meilleure grâce des mesures pacifiques envers l'Amérique et l'Irlande. On tient par orgueil et par obstination aux opinions que l'on a une fois prononcées. Pour être conséquent, les Whigs seraient obligés de concilier, et les ministériels d'être durs et intraitables. Je ne suis point surpris

que la haine suscite la haine : celle de l'Amérique et celle de l'Irlande sont clairement prononcées ; mais la première est sans motif valable, et la dernière me paraît malheureusement méritée ; celle-ci pourrait avoir des conséquences extrêmement dangereuses, et l'autre est pour le présent assez impuissante à tous égards : le cas le plus urgent est l'Irlande.

Les appartemens où la fête s'était donnée ont été ouverts au public sans y rien changer ; la curiosité a été tout aussi extrême et tout aussi folle que si la scène eût été à Paris. Le peuple, et non pas le bas peuple, s'est porté en foule à Carleton-House ; on n'avait rien prévu de tel, et il y a eu des accidens très-graves : côtes enfoncées, bras cassés, etc. Maintes curieuses ont été tirées de la presse *in naturalibus*, et obligées de se cacher jusqu'à ce qu'elles pussent se procurer des jupons. Les souliers perdus étaient innombrables : on les a balayés en tas.

Winchester, 26 *juin*. Après avoir pris congé de nos amis, nous sommes venus coucher ici (42 milles). Je ne m'accoutume point à l'étendue prodigieuse de ces bruyères que l'on rencontre si souvent en Angleterre, dans un pays qui va chercher du blé partout, même chez ses ennemis, et où tant d'ouvriers se plaignent de n'avoir rien à faire. Nous avons traversé aujourd'hui plusieurs de ces districts appelés *downs*, qui servent de pâturage aux moutons ; le fond est de la craie couverte d'un peu de bonne terre, et très-sus-

ceptible de culture. Lorsque le Parlement, en 1793, s'occupait d'une loi générale de défrichement, la quantité de landes fut estimée à vingt-deux millions d'acres, ce qui fait à peu près les deux-cinquièmes de la surface de l'île entière (l'Angleterre et l'Écosse). Depuis ce temps on n'a pas défriché la moitié de ces vingt-deux millions d'acres; de sorte qu'il doit rester plus d'un cinquième inculte.

Si la population présente était à l'aise, je ne crois pas qu'il fût fort à souhaiter de défricher afin d'augmenter cette population. On ne doit rien à ceux qui ne sont pas, et je ne voudrais pas leur sacrifier tous ces beaux tapis verts exempts de clôtures et de tristes lignes de propriétés; mais si la population existante manque de pain, il est bien dur et bien absurde de ne lui pas permettre d'en faire croître. Je sais bien que dans vingt ans ce serait la même chose, et que l'on en serait encore au trop plein, mais pour la génération présente le palliatif serait cure entière.

La première poste après Albury se dirigea le long du sommet d'une hauteur en forme d'immense digue, présentant de beaux lointains de chaque côté. Nous observâmes un grand nombre d'ifs, arbre rare, excepté dans les cimetières; ceux-ci paraissaient fort âgés, et leurs troncs couverts de grosses tumeurs ou protubérances. Plusieurs de ces loupes ont été extirpées, et donnaient de beaux blocs durs et veinés à l'usage des tourneurs.

Près de Winchester nous avons traversé plusieurs dépôts de prisonniers de guerre. Les officiers prisonniers sur parole, épars le long du grand chemin, promenaient leur désœuvrement d'un air fort ennuyé.

Southampton, 27 *juin* (12 milles). L'approche de cette petite ville a quelque apparence de forêt; les chênes se multiplient, et ces bois sont entremêlés de chaumières, les plus pauvres comme les plus riches ornées de leurs tapis de verdure, sentiers sablés, fouillis de roses et de chèvrefeuille.

Southampton n'a qu'une seule rue régulière, le reste est un ramas de bicoques et de ruelles sales et tortueuses; et dans les endroits bas, la marée laisse partout des bourbiers infects.

Un édifice fort étrange domine fièrement ce cloaque de ville; c'est un château gothique, vaste, prodigieusement élevé, flanqué de hautes murailles, le tout en pierre de taille. Il coûte quarante mille liv. sterl., et n'est pas fini; pas un pouce de terrain hors de la muraille : les plus misérables taudis de la ville sont adossés contre sa base. Du château la vue plonge sur des tuiles, de la fumée et de la boue; puis la baie de Southampton, bordée par une longue ligne monotone de côtes basses et boisées terminant l'horizon; c'est la nouvelle forêt (*new-forest*) qu'on dit plantée par Guillaume-le-Conquérant. Cet édifice est dû au feu lord L**, mort depuis peu. Il était grand de taille et mince, montait un cheval des

mêmes proportions, et avait coutume de se promener par la ville, suivi d'un petit page sur un bidet assorti : le chevalier, le nain et le château semblaient faits l'un pour l'autre. Les habitans rient encore des singularités de ce seigneur, d'ailleurs fort bonne personne; mais ils ne veulent pas convenir qu'il fut fou. Il est vrai qu'en Angleterre il n'est pas facile d'obtenir ce titre : on vous y passe beaucoup de caprices, de bizarreries et d'extravagances, avant d'arriver à la folie.

Nous nous sommes aperçu ici que nous étions sur le bord d'une forêt, aux dimensions des fagots de bois à brûler que l'on apporte en charrette aux portes des habitans. Ils ont bien dix-huit pouces de longueur, et c'est tout ce qu'on peut faire de les embrasser des deux mains. A Londres et dans tout le reste de l'Angleterre, ils sont de la longueur du doigt, et le creux d'un chapeau pourrait en contenir plus d'une demi-douzaine. On a ici des bains de mer chauds et froids fort commodes.

28 *Juin.* Laissant notre voiture à Southampton, nous avons pris une chaise du pays, et faisant le tour de la baie par Redbridge, Cadnam, Swamble, Hill-Lodge, Castle-Malwood et Lindhurst, nous sommes venus à Lymington. La route, d'un gravier fin, dur et uni, donne l'échantillon du sol. Les arbres (ce sont principalement des chênes) qu'il nourrit sont petits, durs et tortus, et n'en valent que mieux pour la construction. La mousse et le lierre enveloppent un

grand nombre de ces arbres d'une manière plus propre à plaire au peintre qu'au charpentier. Les rosiers sauvages, le genêt et l'églantier en belles touffes parfumaient l'air; et le panache vert de la fougère, surmonté de l'aigrette de la digitale en pleine fleur, se balançait sur une pelouse fine et unie. Quelques bestiaux paissaient en liberté, et le bruit agreste de leurs clochettes interrompait seul le silence de cette solitude. D'une hauteur près de Castle-Malwood, la vue se perd dans un lointain de forêt sans bornes :

A boundless contiguity of shade.

La pluie nous empêcha de nous arrêter et de voir le lieu rendu célèbre par la mort de Guillaume-le-Roux, fils du Conquérant, atteint d'une flèche détournée par le tronc d'un chêne. Les restes vénérables de ce tronc historique n'ont disparu que depuis peu d'années, et un monument de pierre marque le site où il fleurissait probablement du temps des Césars. De Lyndhurst à Lymington la route est en droite ligne, et n'offre rien d'intéressant. Les arbres sont d'assez mauvaise venue : les plus beaux ont été coupés pour l'usage de la marine, comme on voit par la section des troncs au niveau du sol, et non pas à trois pieds de hauteur comme en Amérique. Il y a certainement encore ici de quoi fournir à la construction pendant bien des années, mais il ne paraît pas que l'on prenne aucun soin de remplacer ce que l'on détruit par des plantations

dans les espaces vides qui sont en grand nombre. Nous n'avons vu aucun jeune arbre; il est clair que l'on vit sur le fonds au lieu du revenu, et l'on n'aura bientôt ni fonds ni revenu. Un peu avant Lymington nous nous arrêtâmes pour voir le camp romain; c'est un retranchement bordé d'un fossé profond qui défend un espace carré d'environ six arpens : il est situé sur une éminence, et n'a qu'une seule entrée. La paysanne qui nous servait de guide nous dit que les *Français* avaient fait ce camp.

De Lymington nous avons employé le reste du jour, qui a tourné au beau, à faire un tour du côté de l'Est. Vickarshill, le presbytère de Gilpin, est très-agréablement situé; puis nous sommes allés à Saint-Leonards, où l'on montre les ruines d'une grange du couvent des moines de Beaulieu : elle a soixante pas de long et vingt de large (les deux tiers des dimensions de la fameuse salle de Westminster). Un coin de cette ruine recouvert d'un toît, forme seul une grange spacieuse. En revenant par un autre chemin nous avons remarqué, pour la première fois, une plantation de jeunes arbres.

Lymington est plein de troupes, comme toute l'Angleterre; mais celles-ci, à ma grande surprise, parlent français, soldats et officiers. On les embarque tous les jours, je ne sais pour quelle destination.

Les habitans de la ville se plaignent amèrement de ce grand nombre de troupes qui em-

pêche les promeneurs de la belle saison de venir prendre ici des bains de mer. Il y a le long de la mer des salines que nous n'avons point vues de près.

29 *Juin.* Nous avons pris ce matin un petit bateau (*wherry*) à deux rames pour aller à Yarmouth sur l'île de Wight, par les Needles ou Aiguilles, distant de 12 milles : le détroit n'a en droite ligne que 4 milles de large. La mer était unie comme un miroir. Nous avons abordé un navire plein d'écrevisses de mer (*crabs*); c'était une fort jolie goëlette de plus de cent tonneaux, le fond percé d'un grand nombre de trous, la cale par conséquent pleine d'eau qui se renouvelle d'elle-même. Le premier pont, bien calfaté, est le véritable fond. Il y a une écoutille, ou plutôt un puits dans le milieu par où l'on jette dans la cale le poisson que l'on prend; il y nage en liberté comme s'il était dans la mer. Ces pêcheurs, après avoir croisé le long de la côte jusqu'au cap de Land's End, allaient à Londres avec leur poisson. Nous avons échangé deux bouteilles de *porter* pour deux de leurs écrevisses, plus grosses et plus pesantes que le homard d'Amérique. Une ondée de pluie nous ayant bientôt après obligés à chercher un abri dans le port d'Yarmouth, nous avons fait un fort bon repas avec une de nos écrevisses (l'autre a été donnée aux bateliers) et un panier de fraises et et de framboises. Le temps se remettant au beau, nous avons continué notre navigation vers les

Aiguilles, où nous sommes arrivés vers sept heures du soir. Ces rochers fameux ressemblent de loin plutôt au dé qu'à l'aiguille; ils sont rangés à la file à l'extrémité de l'île, dont ils faisaient partie autrefois.

Leur couleur est parfaitement blanche, leur base noire, et ils sont rayés de petits points noirâtres formés par des lits inclinés et alternatifs de pierre à feu. La mer était si calme, que l'on pouvait passer entre ces rochers, et les toucher; c'est de la craie un peu plus dure qu'à l'ordinaire, mais pourtant pas assez tendre pour céder sous l'ongle et blanchir les habits. Il est difficile de concevoir comment ils peuvent résister à une seule tempête : ils sont en effet sans cesse minés; ce qui tombe est bientôt détrempé et dissous, excepté les pierres à feu, qui forment un talus noir à la base, et protègent le reste. Une des aiguilles, la plus avancée, C de cent pieds de haut, tomba il y a quarante ans : sa base est encore visible; et il y a eu d'autres changemens plus récents, comme le portail A, qui était autrefois répété

en B. En tournant ces rochers, on trouve qu'ils sont minces comme des murailles, diminuant par degré vers le haut, où leur tranchant est percé à jour dans bien des endroits. Au-delà, et tournant l'extrémité ouest de l'île, nous avons navigué le long d'une côte perpendiculaire, surplombant quelquefois, haute de six à sept cents pieds, toujours de craie légèrement rayée de lits de cailloux inclinés à l'horizon. Des milliers d'oiseaux nichent dans les crevasses du rocher; non-seulement l'oiseau blanc appelé *white seagull*, si commun le long des côtes, mais un autre de la grosseur d'un canard, au long cou noir et à la tête rouge, qui fournit, dit-on, le duvet appelé *édredon*. Nous poursuivîmes un des jeunes à la nage; il ne pouvait pas encore voler, mais il plongeait si à propos toutes les fois qu'il était sur le point d'être pris, et restait si long-temps sous l'eau, qu'il fallut abandonner la poursuite. Des nuées de ces oiseaux fendaient l'air d'une aile immobile, et décrivaient au-dessus de nos têtes leurs cercles perpétuels, poussant des cris semblables à un rire rauque et enroué. Le calme parfait de la mer nous permit de pousser notre bateau dans une des cavernes creusées par les orages dans la base du rocher de craie; elle était si basse, que la moindre houle battant contre sa voûte nous en eût interdit l'entrée. Elle paraissait pénétrer à plus de cent cinquante pieds. Le fond était de cailloux roulés couverts de quelques pieds d'eau; sa parfaite transparence rele-

vait leur noirceur, qui contrastait avec la blancheur de la voûte.

Nos bateliers voulaient nous conduire à *Hurst Castle*, qui défend l'entrée du détroit; mais apprenant que la garnison était composée de troupes étrangères (de Français, nous dirent-ils), je pensai qu'il y aurait de l'indiscrétion à faire cette visite, qui ne promettait d'ailleurs aucun plaisir. Nous sommes arrivés tard à Yarmouth, et nous avons loué une petite voiture légère pour faire le tour de l'île.

30 *Juin*. D'abord aux Aiguilles, où notre situation est l'opposé d'hier, la vue plonge de la pointe de l'île sur ses rochers isolés, au pied desquels nous étions hier dans notre petit bateau. Cette pointe sur laquelle nous nous trouvons est fort étroite, et le devient chaque jour davantage, une tranche le long du bord, 660 pieds au-dessus de la mer, s'est affaissée de quelques pieds, et glissera avant peu dans l'abîme; elle n'a guère moins d'un acre, et des moutons paissent en toute sécurité sur la belle verdure de sa surface trompeuse; nous nous sommes arrêtés hier précisément au-dessous.

Je ne sais où l'imagination de Shakespeare aurait puisé de quoi décrire cette côte. Celle de Douvres qu'il a décrite n'est probablement pas moitié si terrible :

> The murmuring surge,
> That on the unnumb' red idle pebbles chafes,
> Cannot be heard so high.

Nous avons de même ici le *Samphire*, croissant en touffes vertes sur la surface perpendiculaire du rocher qui n'est accessible qu'au moyen d'une corde pendante. Sur le point le plus élevé (715 pieds), est placé le fanal; la tour est un cône tronqué d'environ 20 pieds de hauteur, le sommet vitré contient seulement huit lampes à cylindre de verre, qui ne sont guère plus grandes que celles dont on fait usage dans les appartemens. Elles sont arrangées en cercle, et suspendue verticalement; chacune a un réverbère argenté, de 26 pouces de diamètre. Il y a un poële en hiver pour entretenir la fluidité de l'huile. Cette lumière est aperçue du pont d'un navire, à onze lieues de distance et beaucoup plus loin du haut des mâts. Un vieillard et sa femme, qui veillent toutes les nuits, chacun à leur tour, nous ont donné une preuve de la salubrité du lieu, puisqu'en dix-neuf ans aucune incommodité ne les a empêchés de s'acquitter de leur tâche une seule nuit.

Nous sommes venus ensuite coucher à Niton (22 milles), belles vues de mer sur notre droite. Les hauteurs sont en pâturage pour les moutons et tout odorantes de thym. Notre voiture roulait mollement sur cette belle verdure, sans chemin frayé. De riches fermes bien cultivées occupaient les vallées, et les plus humbles chaumières étaient décorées, comme je l'ai déjà observé tant de fois ailleurs, de roses, de jasmins, et de chevrefeuilles, souvent de rosiers mousseux et de

pois de senteur ; le myrte en pleine terre passe l'hiver sans aucun abri ; la vigne en treilles se voit devant presque toutes les maisons, et souvent le figuier. La beauté est commune parmi le sexe. Tout le monde, hommes, femmes et enfans salue, ou fait un signe de tête en passant. Nous avons vu aujourd'hui deux dépôts de troupes, et nous avons encore entendu parler français.

Ici commence un district fort singulier, appelé *Under-Cliff* (la côte du dessous). Une étendue de côte d'environ cinq milles de longueur et demi-mille à un mille de largeur, paraît s'être affaissée et avoir glissé vers la mer ; la surface est inégale et brisée sous toutes sortes de formes bizarres, hérissée de rochers, et arrosée de sources jaillissantes qui se précipitent vers la mer. Derrière ce chaos, s'élève une terrasse perpendiculaire de deux ou trois cents pieds, dont la côte qui est au-dessous faisait autrefois partie, et s'est détachée par quelqu'accident extraordinaire. Cet accident se répéta en 1799 : on vit un morceau d'environ 20 acres s'enfoncer et glisser ainsi vers la mer. Nous nous y sommes fait conduire. Cela donne l'idée d'un pays dévasté par un tremblement de terre épouvantable ; les fentes qui se voient encore, s'ouvraient et se fermaient alternativement pendant la crise qui ne fut point soudaine, mais qui dura près d'un jour. On voit encore les restes d'une maison en partie engouffrée. Il est probable que les sources nombreuses qui paraissent maintenant à la surface, coulaient autrefois par-dessous

jusque dans la mer. Ces courans ont pu miner et emporter quelques lits de substance molle et tendre. La mer, pénétrant dans les ouvertures a fini l'opération, et toute la masse supérieure, affaissée sur elle-même, glissant et s'étendant sur sa base, a pris la forme que nous voyons.

1er *Juillet.* Les troupes de Niton parlent anglais. Nous avons poursuivi notre route le long de cette *côte de dessous*. Toujours un grand mur de rochers à notre gauche et la mer à notre droite; l'intervalle de demi-mille à un mille tout bouleversé. A mesure que nous avançons par Mirables, Sainte-Laurence, Steep-Hill, Bon-Church, ce chaos s'*harmonise;* il se couvre de beaux arbres, de verdure, et les rochers prennent la teinte obscure et mousseuse que le temps donne, au lieu de cette couleur blanchâtre et pauvre qu'ils apportent en sortant du sein de la terre. Il est évident que les convulsions de cette partie sont plus anciennes, et que le pays a eu le temps de rajeunir; car au contraire de la nature organique, la nature brute s'unit et s'arrondit en vieillissant, ses rides s'effacent, et elle devient belle et féconde par la dissolution et le dépérissement de sa substance. La main de l'art s'est mêlée à ce procédé naturel; quelques riches citoyens de Londres, s'imaginant qu'ils avaient du goût pour le pittoresque, sont venus ici planter et bâtir; ils ont balayé les *petits* débris qui ont partout un mauvais effet, étendu leurs tapis de verdure, et rendu les beautés naturelles accessibles

par des sentiers commodés : cela fait, ils se sont ennuyés, et ils passent leurs étés à Londres. Les plantations ont singulièrement bien réussi, quoique si près de la mer; nous avions déjà remarqué que le plus petit abri, un léger monticule suffit pour garantir de l'air de mer; dans les bois il n'y a que la lisière qui s'en ressente; mais il y a plus, un abri du côté opposé a le même effet; l'air, forcé de s'élever par l'obstacle, au-delà de l'arbre, passe par-dessus celui-ci sans le toucher.

En continuant à faire le tour de l'île, nous avons rencontré *Shankley-Chine*, c'est un joli endroit. La côte, dégradée par le cours d'un ruisseau, est interrompue par une ravine profonde et boisée, que la mer termine.

Sandown-Bay, grand dépôt de troupes : ce sont des dragons, en uniforme verd et à moustaches. Nous avons cherché ici la maison de campagne du patriote John Wilkes; on nous a montré dans un verger une bicoque de bois, et une de brique, toutes deux de mauvaise apparence, et tombant en ruine. Elles ont la seule vue de mer sans beauté que l'on pût trouver dans toute l'île. Le voisinage des casernes et un chemin construit depuis peu entre la maison et la mer suffiraient seuls pour tout gâter, mais il est clair qu'il n'y avait rien à gâter, et que ce patriote n'avait pas le goût pittoresque; j'en ai du regret pour mes compagnes de voyage ses proches parentes.

D'ici à Ryde, le pays est riche et varié, beaucoup de bois et une multitude de maisons de

campagne. Ryde est une jolie petite ville, en vue de la rade de Portsmouth, à 7 milles de distance, pleine de vaisseaux de guerre. On se baigne ici très-commodément.

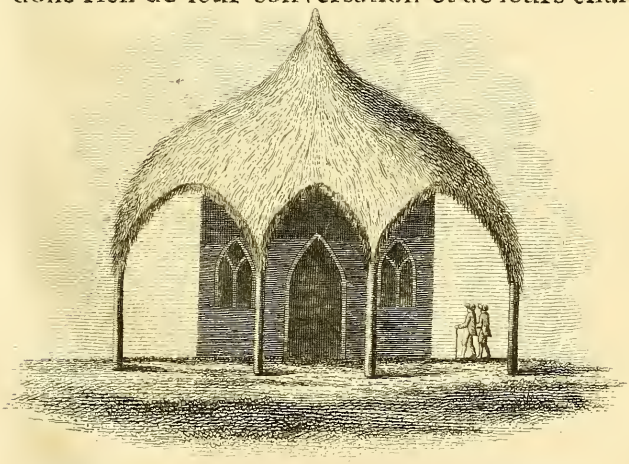
2 *Juillet.* Cowes et Newport. Nous apprenons ici la malheureuse rencontre entre la frégate américaine le *Président* et le *Little-Belt.* Cet événement et la condamnation du navire américain le *Fox,* qui décide du sort d'un grand nombre d'autres prises fondées sur la permanence des fameux *Ordres du Conseil,* semblent rendre la guerre inévitable; cependant nous n'y croyons point, et nous ne hâterons pas notre départ, fixé au mois de septembre ou d'octobre. Quelqu'un a dit que ceux qui cherchent à prévoir les grandes mesures politiques par les règles ordinaires de la raison, et sur des données d'intérêt public, se trompent plus souvent qu'ils ne devinent juste, et en ce cas seulement il serait encore possible que nous eussions la guerre.

Cowes est une jolie petite ville. Les maisons de campagne dans ses environs visent en général au gothique : nous en avons remarqué une absolument hérissée de petites tours. C'était un véritable château du douzième siècle, dont le mortier est à peine sec. Non loin de ce manoir, un voisin plus humble s'est *gothisé* en paille; il a construit sa chaumière ainsi, et certainement elle vaut mieux que le château. Le genre gothique est considéré ici comme une sorte de propriété nationale; on en use librement et comme du sien.

Horace Walpole contribua beaucoup à répandre ce goût et la fausse application qu'on en a faite.

Nous avons traversé d'ici l'île dans son milieu, et nous sommes revenus à cette belle *côte du dessous*, où nous comptons passer quelques jours. Le centre de l'île, à la hauteur de Newport, sa capitale, est, comme tout le reste, fertile, bien boisé et florissant.

6 *Juillet. Steep-Hill.* Nous sommes logés dans une véritable chaumière, une cabane de pêcheurs sur la côte; c'est aussi une espèce d'auberge ou plutôt de cabaret de pêcheurs. Il y a eu un de ces calmes plats pendant lesquels on ne prend point de poisson; cinq à six bateaux ont jeté l'ancre près d'ici, et leurs équipages visitent notre hôte assiduement. La chambre dans laquelle ils s'assemblent est tout près de nous, et nous ne perdons rien de leur conversation et de leurs chan-



sons de mer, quelques-unes fort bien chantées, la plupart détestables; heureusement pour nous, le vent est venu, et va les emporter. Cet accident nous a fait faire connaissance avec une classe de gens que nous n'eussions pas rencontrés autrement, et il faut leur rendre la justice de dire que leur conduite a été tout à fait décente. Point d'ivresse, un peu de gaîté tout au plus; point de querelles et pas beaucoup de juremens. Leurs cordages de pêche sont d'osier, entortillé fort simplement et fort ingénieusement; ils durent deux ans. Une corde de chanvre sans goudron, ainsi mouillée et séchée continuellement ne durerait pas si long-temps, coûterait dix fois plus, et serait beaucoup plus pesante. Profitant de l'occasion, j'ai appris à faire des cordes d'osier, et j'emporterai avec moi dans le nouveau-monde un échantillon de cette fabrication économique.

7 *Juillet.* Lord D** a une jolie petite maison de campagne, près de notre cabane : elle est posée sur une terrasse verte et unie, et enveloppée d'arbres et de rochers; d'autres terrasses de rochers s'élèvent successivement par derrière; chacune avec sa pelouse bien rase, et bordée d'arbrisseaux odoriférans; le lierre, la clématite, et d'autres plantes rampantes, adoucissent l'âpreté des rochers; le frêne et le chêne les couvrent de leur ombrage. La cinquième ou sixième terrasse est terminée par un grand mur de rochers inaccessibles. Une avenue de grands ormes, courte et irrégulière, mais large, haute

et bien ceintrée, conduit à la maison; la lumière du réverbère suspendu sous cette voûte doit avoir un grand effet la nuit sur l'entrelassement des branches qui la forme. La maison est garnie de vues de mer, quelques-unes du pinceau du propriétaire; elles font assez voir que tel peut être *peintre parmi les lords, qui n'est que lord parmi les peintres*. Nous étions fort tentés de chercher querelle à ce seigneur qui néglige un si beau lieu, où il ne vient plus depuis quelques années; mais ses domestiques donnent à cet éloignement un motif qu'il faut respecter, puisqu'il fait honneur à sa sensibilité. Entre cette maison et la mer, et sur le bord d'une côte, haute et escarpée, il y a un banc que nous allons occuper chaque soir; il domine toute la mer. Nous comptions hier sur l'horizon, dix grands navires à la fois, et une multitude de pêcheurs. Aujourd'hui nous avons des vaisseaux de guerre assez près pour apercevoir les sabords. Ils glissent, toutes voiles dehors, d'un mouvement égal, vite et doux, sur ce vaste champ de lumière bleue : leur route est à l'Ouest; c'est peut être l'escadre de sir Joseph Yorke, qui va nous attendre à l'entrée de Sandy-Hook, pour nous renvoyer prisonniers en Angleterre. La sérénité de l'Océan est tout-à-fait tranquillisante, à la veille d'un long voyage de mer. De cette même station, on a en se retournant, l'arrière vue (*retrospect*) de tout l'amphithéâtre de terrasses et de riches masses feuillées des rochers. Les moutons qui paissent

sur le bord du sommet à cinq ou six cent pieds de hauteur vus,

Athwart the sky,

ont le volume apparent d'une vache ou d'un cheval. Ce pays-ci est sauvage, pastoral comme l'Écosse; il a la verdure et l'ombrage de l'Angleterre, les productions de la France méridionale, et de magnifiques vues de mer.

L'idée que ce beau lieu pourrait bien être destiné à subir un autre bouleversement, en gâte un peu la jouissance. Les habitans paraissent fort tranquilles à cet égard; notre hôte, à qui nous en parlions, nous a assurés qu'il ne peut y avoir aucun danger; tout à l'air, dit-il, si *ferme!* et c'est ce que l'on ne peut nier. L'hiver dernier il y a eu pourtant un mouvement considérable à l'extrémité Est du district bouleversé, fort semblable à celui que nous avons vu à Niton (l'extrémité Ouest) : celui-ci s'est étendu à 40 ou 50 acres, les fentes sont plus fraîches et plus profondes ; les rochers plus neufs, le sol plus blanc, l'apparence de stérilité et de désolation plus frappante. Entr'autres horreurs poétiques, celle d'arbres, dont la tête est engloutie et les racines en l'air, est la plus éloquente, et me rappelle un tableau du déluge, où l'on voit les deux pieds seulement d'un malheureux paraître sur la surface de l'eau. Les fragmens forment un promontoire dans la mer. Ces mouvemens, aux deux extrémités, semblent indiquer que le milieu est

descendu jusqu'où il peut aller, et repose maintenant sur une base solide, tandis que la cause quelconque du phénomène continue d'agir plus loin le long de la côte. Le bled croît fort bien sur le sol raffermi, ainsi que les patates ; le pâturage est excellent, les bêtes à cornes et les moutons innombrables. Notre petit livre, guide ou *compagnon* de l'île de Wight, nous apprend que cette île fortunée produit *sept fois* autant que la consommation de ses habitans, et il fait l'énumération de tous les fromages et de tous les moutons qui s'exportent à Londres ; un boucher seul a acheté à la fois, quinze cents agneaux. Quant à nous, notre ordinaire se ressent peu de cette abondance générale, nous ne pouvons nous procurer chez notre pêcheur que des écrevisses de mer, des homards et des maquereaux, et toutes les vaches de l'île, d'une espèce renommée (*alderney*), ne peuvent nous fournir une pinte de lait. Le charbon coûte ici 50 s. le chaldron, les meilleures terres s'afferment à 30 s. l'acre, les simples pâturages, beaucoup moins. On trouve difficilement à acheter de la terre.

Nous avons été voir à deux ou trois milles de la côte, la maison de Mr **, qui a quelques bons tableaux : Saint-Jean, gardant le Christ endormi, par le Guide, excellent; deux bons Titien ; un portrait de Berghem, par lui-même, aussi naturel que celui de Teniers ; Saint-Pierre, par Annibal Carrache ; deux bons paysages, par Zuccarelli. On nous a ouvert la porte d'un cabinet

obscur, et on nous a présenté tout-à-coup la tête de Cromwell dans un plat, d'une vérité à faire tressaillir. Cette maison a aussi une collection de marbres grecs, objet d'ambition universelle en Angleterre ; ce sont de véritables antiques, mais qui n'en sont pas meilleurs pour cela. Athènes, sans lui faire injure, a dû avoir plus de mauvais artistes que de bons, et les meilleurs eux-mêmes ne l'ont pas toujours été. Le buste de M. Pelham, par Nollekin, nous a fait plus de plaisir que tous ces antiques.

8 *Juillet.* Nous regrettons de n'avoir découvert qu'aujourd'hui un fort beau lieu qui appartient à Mr A. B**, de Londres. C'est la même fabrique naturelle que chez lord D**, et je me suis épuisé en décrivant ce site. Celui-ci est peut-être encore plus hardi et plus magnifique; il donne l'idée des jardins suspendus de la Chine. Cette retraite charmante est désertée aussi par ses maîtres. On se lasse bientôt, à ce qu'il semble, des jouissances passives, et qui consistent seulement à voir et non à faire; la plupart de ces enfans gâtés de la fortune, qui ont deux ou trois maisons de campagne charmantes, passent la belle saison à parcourir tristement les différentes provinces de l'Angleterre : toute l'Angleterre pour maison de campagne, est une phrase que l'on entend très-souvent. C'est que, ressentir le léger cahotement d'une chaise de poste, préparer les arrangemens de route et d'équipages, compter son argent, et examiner son livre de poste, cela ressemble au moins à faire

quelque chose, et que les craintes et les espérances de pluie ou de beau temps valent mieux que le vide absolu de tout sentiment et de toute idée.

And little cares avail
To ease the mind, when rest and reason fail.

Tout près de là, est un autre désert charmant. En le parcourant, nous avons observé au bord d'un bois, sur un tertre couvert de gazon, une inscription qui nous a appris qu'ici repose le corps d'un petit cheval calabrois, lequel, après avoir porté son maître (un M. Bowdler), tout près de la bouche du Vésuve, et avoir de plus traversé les Alpes et la plus grande partie de l'Europe, est venu passer son bon vieux âge dans l'abondance et le repos, et mourir dans ce lieu même.

La servante de notre logis, bonne paysanne fort simple, et qui n'a probablement jamais de sa vie passé les limites de la *côte du dessous*, a un enfant qui malheureusement ne connaît point de père. Notre hôtesse, nouvelle mariée, jeune et jolie, dit que ce cas n'est pas fort rare; elle blâme ces déréglemens, et ajoute ingénument que, pour sa part, elle a toujours pensé qu'il fallait premièrement s'assurer d'un mari. Les mêmes mœurs existent dans le Cumberland, où nous avons passé trois mois, et nous les aurions trouvées partout probablement, si nous avions eu les mêmes occasions de les observer. Il ne faut

point tant blâmer ce qui se passe parmi le bas peuple en Amérique, cela n'est point, comme on voit, sans exemple.

9 *Juillet.* Nous avons pris congé des pêcheurs et de leurs écrevisses, et traversant de nouveau l'île de Wight, un chemin différent nous a encore présenté les mêmes objets : belles maisons de campagne, fermes opulentes et verts pâturages, des groupes de bois de haute-futaie dans tous les endroits abrités, et, dans tous les lieux découverts, des arbres rabougris et courbés jusqu'à terre, surtout les chênes, quoiqu'à 8 ou 10 milles de la côte.

Le passage de Cowes à Southampton est de 14 milles en deux heures ; nous les avons faites dans un bon sloop dont le maître était passablement ivre. Le prix du passage n'est qu'un scheling par personne. Le passage de certaines rivières coûte dix fois plus. On voyait Spithead à environ 10 milles de distance, plein de vaisseaux à l'ancre. La baie n'a d'ailleurs rien d'intéressant, les rivages paraissent bas et boueux : il y a cependant sur la droite quelques situations agréablement boisées et peuplées de maisons de campagne. Les ruines de l'abbaye de Netley se montrent parmi des masses d'arbres.

11 *Juillet.* Nous avons repris notre voiture à Southampton, et nous nous sommes remis hier matin en route pour Portsmouth, nous détournant seulement de 4 milles pour visiter l'abbaye de Netley, vaste et vénérable, enveloppée d'un

Siringer

ABBAYE DE NETLEY.

bocage de frênes hauts et touffus, qui occupe tout l'intérieur des ruines, comme le dehors. En entrant dans le cloître, nous fûmes surpris de la fraîcheur, malgré la chaleur extraordinaire du jour; de là, à travers quelques arcades, on pénètre dans la chapelle; les deux grandes fenêtres gothiques, à l'est et à l'ouest, encore entières, sont couvertes de lierre; l'une des ailes est renversée, l'autre debout; dans le centre, on voit un monceau de ruines sur lequel croissent des arbres qui ont évidemment plus d'un siècle. Ces ruines sont peut-être ce que nous avons vu de plus beau dans ce genre en Angleterre. Le dessin qui se trouve ici donne quelque idée des détails. Pendant que nous étions occupés à admirer et à dessiner, un convoi de provisions est arrivé avec un train de domestiques, et bientôt après deux élégantes voitures. La compagnie et leurs gens se sont répandus de tous côtés parmi nos ruines, sans respect pour la solitude et le silence, et les échos ont retenti d'exclamations vulgaires et bruyantes. Les jeunes personnes ont été sentimentales et pittoresques; les hommes ont eu le mot pour rire, ont parlé du dîner qui se préparait, et les mères ont déploré tout haut la témérité de leurs bambins grimpant parmi les pierres.

Nous avons continué notre route par un fort beau pays, particulièrement les bords de la petite rivière Ischin : on voyait de tous côtés des chaumières au milieu des fleurs, du vert gazon et des ombrages. Les petits châteaux sont aussi

fort communs; nous en avons remarqué un qui avait son pont-levis et ses chaînes sur un fossé large d'une enjambée, et sa herse en bois, peinte en fer, prête à s'abattre sur la tête des assaillans. Je me souviens d'un autre château gothique, sur le bord d'un chemin poudreux qui conduit sur la terrasse de Richmond : celui-ci est bâti de pierres de taille à grands frais :

With flanking walls that round it sweep,

avec mâchicoulis et tourelles, et tout cela dans des proportions si diminutives, qu'un ramoneur pourrait à peine grimper dans une de ses tours.

Portsmouth est situé sur une péninsule fortifiée. On ne nous a fait aucune de ces questions ordinaires à l'entrée des places fortes du continent. Les auberges étaient si pleines, qu'il a été difficile de trouver un gîte. Après nous être assurés d'un, nous avons été faire un tour sur la promenade publique, le long des murs, du côté de la mer; elle est très-fréquentée et en belle vue : on y voit des hommes, des marins, et des femmes principalement de la moyenne vertu. Il y avait une foire dans notre rue, et il a été impossible de dormir de toute la nuit. On se baigne ici très-commodément pour un scheling, par le moyen de petites charrettes que l'on pousse sur une belle plage de sable hors du port : l'eau est parfaitement claire.

Ayant appris à l'auberge que l'arsenal et ses chantiers de construction pouvaient être vus sans

difficulté, nous nous y sommes faits conduire : c'était l'heure du dîner, et on nous a fait attendre jusqu'au retour des travailleurs, qui ont passé en revue devant nous, au nombre de 3 à 4,000 hommes. Avant de commencer notre ronde, ayant été requis d'inscrire mon nom et notre résidence dans un registre, et ayant écrit de *New-York*, notre conducteur a fait son rapport à un grave personnage, appelé *Gouverneur des travaux*, qui a prononcé que je ne pouvais pas aller plus loin. Les dames auraient pu être admises, mais elles n'ont pas voulu se prévaloir de cette liberté. Une femme instruite de son rôle serait tout aussi propre qu'un homme à épier ce qui se passe dans ce lieu, et il ne serait certainement pas difficile de trouver un homme du pays qui voulût se charger de la commission : s'il y a quelque secret, il ne faudrait le confier à personne, et ce degré de précaution est évidemment trop ou trop peu.

De Portsmouth à Petworth, par Chichester, qui n'a rien de remarquable que sa cathédrale, nous ne nous sommes point arrêtés. Quelques milles au midi de Petworth, en descendant d'une hauteur à travers le bois, on a une fort belle vue : c'était après le coucher du soleil ; la plaine boisée étendue sous nos yeux semblait flotter dans la vapeur ; elle était noire de ses ombrages et de la nuit qui s'approchait. Puis, dans l'occident :

A line of insufferable brightness.

on voyait au-dessus de cette ligne de feu le pur orangé coupé de quelques légères bandes de nuages incarnats, et l'orangé passant au bleu pâle du haut du ciel à travers une teinte verdâtre.

12 *Juillet.* Petworth appartient à lord E**; c'est un grand édifice, trop uni et trop simple pour sa grandeur : la façade a 250 pieds de long, et vingt-une grandes fenêtres au niveau du sol. L'intérieur forme une fort belle suite d'appartemens. Le lambris de l'une des pièces est sculpté de la main du célèbre Gibbon : oiseaux, poissons, fleurs et fruits, tout est de la plus parfaite vérité et du meilleur goût. La bonne vieille femme de charge qui nous accompagnait s'est appesantie sur les détails avec un zèle tant soit peu surabondant. Nous avons remarqué peu de bons tableaux : Henri VIII, par Holbein, au corps colossal, les jambes cagneuses et l'air d'un boucher ; trois ou quatre bons Van-Dyck, d'autres, médiocres, par le même artiste et par sir Peter-Lely. Le sujet ordinaire les beautés de la vieille cour. On voit ici des marbres antiques, chacun d'eux avec sa généalogie grecque d'Herculanum ou du Tibre. Nous avons remarqué quelques belles figures drapées, entre autres la statue colossale d'un homme assis et pensif. La plupart de ces marbres étaient si mutilés et réparés, et accommodés de tant de membres neufs et de pièces de rapport, qu'ils nous ont rappelé le squelette du Mammouth, de M. Peale, qui avait justement assez d'os véritables pour lui donner son nom. Un excellent portrait de Bona-

parte, par Philips, peint en 1802, les joues creuses, le teint plombé et bilieux, le regard morne et (le dirai-je?) *doux;* celui du feu duc de Bedford, d'une physionomie parfaitement belle, sans beaucoup d'intelligence; Turenne à côté de lui, assez laid, mais plein d'expression; la grande régularité des traits suppose une tranquillité habituelle, rarement troublée par des émotions fortes d'aucune espèce. Quand le feu des passions et du génie perce à travers la beauté, sans en altérer la symétrie, on a l'expression divine, comme dans l'Apollon du Belvédère. Le dépérissement et la mort sont marqués dans les traits de l'intelligence et de la sensibilité humaine; il n'appartient qu'aux immortels de brûler sans se consumer. On trouve ici le tableau de la mort du cardinal Beaufort, par sir Joshua-Reynolds; le cardinal a trop de force pour un mourant: l'agitation qui le tourmente semble tenir des souffrances du corps plutôt que de l'esprit. Lady Craven, par le même artiste, n'a point l'expression à laquelle on s'attendrait : c'est une bonne mère de famille, sage et modeste, qui caresse son jeune fils.

Lord E** a la plus belle serre imaginable; nous n'avons vu nulle part des plantes si vigoureuses et si bien portantes. Un héliotrope de 10 pieds de haut, couvert de feuilles et de fleurs, parfumant l'air; le scarlat fuchsia, de 18 pieds, également couvert de fleurs; un geranium de 15 pieds sur 8; une seule fleur de la passion traversant

tout le bâtiment, avec une tige de 6 pouces de circonférence : point de plantes rares, tout est pour les yeux et l'odorat, et rien pour la science. Je ne me suis jamais trouvé si à mon aise dans aucun autre lieu du ressort de la botanique : les plantes sont en pleine terre, à grande distance les unes des autres; on ne les sort point de leur maison en été, mais c'est la maison, ou au moins les châssis que l'on enlève; enfin, c'est un jardin sans hiver. En dehors, contre un mur, nous avons observé un magnolia de 36 pieds de haut, couvert de fleurs. Le potager, qui a treize arpens, est tout divisé en espaliers, couverts d'arbres fruitiers.

Lord E*** est un homme de soixante ans, fort simple dans ses manières; les gens du pays le représentent comme *shy, odd* et *whimsical,* c'est-à-dire, *retiré, singulier* et *bizarre,* ce qui est beaucoup dire en Angleterre, où ces qualités-là sont assez communes pour ne se pas faire remarquer. Il laisse les villageois jouer aux boules sur sa pelouse, écrire leurs noms sur les vitres de ses vingt-une fenêtres, et barbouiller les murs de son château; mais il vient de renvoyer un jardinier pour avoir vendu quelques légumes de ce potager de treize arpens, qui fournirait et peut-être fournit quelques milles à la ronde. Ce seigneur a une famille nombreuse, de plusieurs lits; les deux derniers nés de toute cette lignée étaient les seuls légitimes : ils sont morts, et le titre doit passer à un héritier collatéral, avec la plus grande

partie d'un revenu de 80,000 liv. sterl. Il y a beaucoup de gens en Angleterre libertins par modestie, ou, si l'on veut, par timidité et par mauvaise honte, de crainte d'avoir à représenter, à se gêner, et à jouer un rôle; et on assure que cette disposition est encore plus commune parmi la noblesse que dans les autres rangs : c'est la conséquence d'une éducation d'université longtemps prolongée, de l'usage d'entrer tard dans le monde, et de vivre séparé des femmes. En France, l'usage opposé, comme je l'ai peut-être déjà remarqué, polit le caractère jusqu'à l'user et l'effacer, tandis qu'en Angleterre le diamant reste quelquefois brut et sans éclat.

Les jardins sont dans un goût absolument différent de tout ce que nous avons vu en Angleterre; c'est une forêt américaine, plantée d'arbres énormes près les uns des autres, et droits comme des mâts. Nous avons retrouvé ici nos anciennes connaissances, le hemloch, le spruce noir, le tulipier, plusieurs chênes, le platane, l'acacia [1], ou le *locus;* tous ces arbres paraissent s'accommoder parfaitement du climat, et ne pas s'apercevoir, dans le jardin d'un pair d'une monarchie, de la perte de leur liberté. On voit à leur pied le

---

[1] L'acacia réussit mieux en Angleterre qu'en Amérique, où il est attaqué et détruit par des vers. Cet arbre fournit un excellent bois de construction, et croît fort vite. Je ne sais pourquoi on ne le plante en Angleterre que pour ornement.

rhododendron, l'azalea, et d'autres plantes américaines, couvertes de fleurs aussi belles et brillantes, et même en meilleur état que dans leur pays natal. Dans quelques endroits, les arbres, plus au large, croissent dans le goût anglais; le spruce, ainsi civilisé, étend au loin ses bras vigoureux sur la verte pelouse, avec toute la grâce et la majesté d'un chêne de parc, et ressemble beaucoup aux cèdres de Chiswick.

Des deux nuits que nous avons passées à Petworth, dans une très-bonne auberge, la première nous a procuré le repos dont nous avions été privés à Portsmouth; la seconde a été d'un caractère fort différent. Il y avait eu un dîner de club dans la chambre voisine de la nôtre, et la conversation paraissait fort animée, lorsque nous nous retirâmes; bientôt elle le devint davantage, toute espérance de sommeil s'évanouit, et il fallut se lever, se procurer de la lumière, et prendre un livre. Lire, cependant, n'était guère plus praticable. Propos ridicules et violens, enfantillages, querelles et chansons, verres et chaises brisés, etc.; ce vacarme se prolongea jusqu'à trois heures du matin, c'est-à-dire, jusqu'au jour. Tous ceux qui pouvaient se tenir debout se retirèrent les uns après les autres en chancelant, le reste fut laissé sous la table, hors d'état de nous incommoder davantage. Voilà les véritables dîners anglais du bon vieux temps. Mais tout dégénère, et ils sont bien moins communs aujourd'hui.

Nous avons remarqué ici et en Hampshire, une charrue ingénieuse; elle porte en avant sur deux roues, de manière à régler l'inclinaison du soc; mais comme une de ces roues chemine dans le sillon précédent, et l'autre sur le bord élevé, celle-ci est plus petite, de manière à conserver l'horizontalité de l'axe. Ici, comme par toute l'Angleterre, on ne se sert que de chevaux pour le labourage; les fermiers élèvent de jeunes chevaux de bonne race, ils les rompent au trait, et après deux ans de service, ils les vendent à six ans, beaux et dociles, conservant encore tout leur feu, à un prix qui fait rentrer leurs avances avec bénéfice; il leur faut une nourriture plus délicate qu'aux bœufs, mais ils consomment moins et travaillent plus vite. Une paire de bœufs, harnachés comme les chevaux, avec collier et selle, mors et bride, peut labourer un acre par jour en huit heures; les chevaux le font en moitié moins de ce temps. Il serait à souhaiter que l'on mangeât la chair de cheval comme celle de bœuf; les chevaux surtout y gagneraient. Le bœuf, devenu vieux, est mis dans un bon pâturage pendant une couple d'années; il ne fait rien et s'engraisse, et il est à la fin tué d'un coup de massue; le cheval, au contraire, d'autant moins épargné qu'il est plus incapable de travail, descend de rang en rang dans sa vieillesse, de plus en plus maltraité, et sa carcasse exténuée sert, à la fin, de pâture aux chiens. On a vu les beaux attelages *couleur de crème* de Sa Majesté deve-

nir chevaux de fiacre dans leur vieillesse. Sans le préjugé dont je me plains, ces beaux animaux eussent pu passer de l'écurie sur la table de leur maître. On m'assure que la chair de cheval se vend au marché en Danemarck.

Les Anglais font gloire de leur humanité envers les animaux, et c'est à juste titre comparativement aux autres nations. On voit chez eux beaucoup moins de ces traitemens barbares qui révoltent si souvent en France et ailleurs, et les animaux y sont, par la même raison, plus dociles. Il ne faut pas pourtant que les Anglais s'imaginent être sans reproche à cet égard. Si l'on veut conserver sa sérénité d'esprit en voyageant, il ne faut pas trop regarder sous le collier ou sous la selle d'un cheval de poste ; on y découvrirait quelquefois des choses à rendre la chaise de poste la mieux suspendue fort désagréable. De Petworth à Weston, nous nous aperçûmes qu'un de nos chevaux perdait son sang; il avait été mis à la chaise trop tôt après avoir été saigné au cou; la veine s'était probablement gonflée par la pression du collier, et l'appareil s'était dérangé. Le postillon se mit fort tranquillement à pincer de nouveau la peau douloureuse, à larder à travers une nouvelle épingle, et avec quelques crins arrachés de la crinière, et entortillés autour de l'épingle, il étrangla le nouet en tirant de toutes ses forces. Tout cela était indispensable. Il convint avec moi que c'était *fort mal* de faire travailler les chevaux aussitôt après leur saignée,

car, dit-il, c'est le troisième cheval que nous avons eu dans cet état : les deux premiers sont morts de la gangrène, et chacun d'eux *coûtait trente-sept guinées*. Si on fait quelque remarque au postillon sur un cheval fatigué ou boiteux, il lui applique un coup de fouet sur-le-champ, pour faire voir que le cheval *peut* fort bien aller. C'est comme l'interposition de Don Quichotte entre le berger et son maître : il est étrange et heureux que l'impression de ces sortes de choses s'affaiblisse si rapidement hors de la vue immédiate ; autrement chaque nouvelle impression, ajoutée à celles qu'on aurait déjà reçues, rendrait, après quelques postes, le sort du voyageur pire que celui de ses chevaux. L'auteur suprême de tous les biens et de tous les maux (nécessaires il faut le croire) a ordonné, dans un but éminemment sage, qu'une égratignure ou une goutte de sang répandue sous nos yeux intéresserait plus vivement notre pitié que toutes les horreurs d'un champ de bataille où nous ne sommes pas, et que la distance des temps viendrait encore, comme celle des lieux, émousser ce sentiment. Il me semble pourtant que, si j'eusse eu à arranger cette organisation humaine, j'aurais voulu rapprocher davantage les temps et les lieux ; peut-être que nos contemporains eussent gagné à avoir un peu plus présente l'image des dévastations et des maux épouvantables que la gloire militaire occasionne. Les héros ne font tout ce mal que pour

leur plaire, ou du moins pour en être admirés :

> Great heroes, howsoe'er inclin'd,
> To harass and destroy mankind,
> Ne'er flesh the steel, or roll the thunder,
> Without some hopes of fame or plunder.

Peut-être aussi que l'idée de ce qui se passe dans un dépôt de prisonniers ou dans une prison d'État eût amolli le cœur de ceux qui n'ont qu'à vouloir pour faire cesser tant de maux, et qui n'auraient qu'à sentir pour vouloir à l'instant même.

Nous avons passé quelques jours avec nos amis à Weston, près d'Albury et à Esher, et nous ne sommes arrivés à Londres qu'à la fin de juillet. La route de Weston à Esher par Dorking et Leatherhead, est à travers un fort joli pays couvert de maisons de campagne, simples ou magnifiques, toujours dans le meilleur goût. Nous nous sommes arrêtés un moment à l'une d'elles, dont nous connaissions les maîtres. Cette maison est du genre des *cottages*, large et basse, au niveau d'une belle pelouse ; grands arbres au-dessus, arbrisseaux odorans tout au tour; les fenêtres, grandes et en petit nombre, ouvrant à deux battans, à la française, vitrées diagonalement; l'intérieur, meublé élégamment; bustes, bronzes, livres, instrumens; et sur les murs, de bonnes gravures collées, sans cadre, sur un fond tout uni. Tel est le goût de ces sortes de demeures. La petite rivière *Mole* serpente languissamment près de là. Box-Hill (la montagne au buis) s'élève

escarpée, aride et blanche de l'autre côté; elle est toute de craie, couverte naguère des arbres dont elle tire son nom; mais on a donné au propriétaire 12,000 livres sterling pour ses buis, et la montagne est dépouillée de sa gloire. De magnifiques ormes tombent aussi de tous côtés sous le coup de la cognée. Les plus droits sont appelés *pièces de quille*, servant à cette partie de la construction des navires. Sur une hauteur, à notre gauche, *Norbury-Park* s'est attiré notre attention, à cause de M. Locke qui en est propriétaire, et dont les talens nous étaient connus. J'avais vu la veille, à Weston, et copié une ébauche de sa composition, qui ferait honneur à un grand artiste (Joseph expliquant le rêve des deux officiers de Pharaon) : la fortune a fait grand tort à M. Locke, en le rendant indépendant de ses talens.

Nous avons trouvé Londres occupé de deux événemens récens : l'un est la belle fête donnée par mademoiselle Long, jeune personne, maîtresse absolue d'une fortune de 500,000 liv. sterl. Quoique la fête fût brillante, le souper a, dit-on, été un peu mesquin, et il ne faut pas en être surpris. M. Gunter (grand entrepreneur de fêtes) n'avait que deux mille louis pour ce souper, ce qui en effet est pour rien. L'autre objet d'intérêt, est le mauvais succès de l'inoculation de la vaccine. Dans l'espace d'un mois, il y a eu deux cas de petite-vérole après vaccination, d'autant plus remarqués qu'ils ont eu lieu dans des familles de distinction; la confiance en est un

peu ébranlée. Il n'est pas douteux que le fils de lord Grosvenor, vacciné depuis dix ans par le célèbre docteur Jenner lui-même, n'ait pris la petite-vérole naturellement : elle était confluente, et il a été en grand danger. Quelques jours après, il y a eu un second cas de petite-vérole moins violent, mais également dix ans après la vaccination; serait-il possible que la vertu préservative ne se maintînt qu'un certain nombre d'années, et qu'il fallût être vacciné de nouveau tous les dix ans? Jusqu'à présent il n'y a eu d'exception à l'efficacité de ce singulier spécifique qu'environ une sur mille. L'inoculation de la petite-vérole manquait trois fois plus souvent que cela. D'ailleurs elle était quelquefois fatale, tandis que celle de la *vaccine* est sans danger comme sans douleur.

Les personnes avec qui je me suis trouvé depuis quelque temps, étaient des théoristes du parti de la *dépréciation*. J'ai consulté ici des hommes dans les affaires qui sont contre la dépréciation, c'est-à-dire, qui n'y croient point du tout. En passant ainsi d'un milieu d'opinions dans un autre, on reçoit un certain choc qui vous surprend d'abord, et qui, s'il est fréquemment répété, vous ôte peu à peu toute confiance dans le jugement des hommes en général, et dans le vôtre propre.

Tout animal reçut de la nature
Certain instinct dont la conduite est sûre,
Et les humains n'ont que de la raison.

Je m'en tiens pour le présent, à l'opinion que j'ai déjà donnée sur ce sujet.

Un homme riche, grand propriétaire et pair du royaume, vient de sonner le tocsin de la dépréciation, à tout risque. Il a fait notifier à ses fermiers qu'il ne recevra, à l'avenir, en payement de leurs rentes, que des espèces au terme des baux et non du papier, ajoutant que comme, à la date de leurs baux, l'or valait 4 liv. st. l'once en papier, et vaut maintenant 4 liv. 14 s., il consent à recevoir du papier sur le pied de 4 livres 14 s. pour 4 livres, c'est-à-dire, à 16 s. $\frac{1}{2}$ pour cent de perte. Les fermiers sont protégés par la loi contre toute prise de corps, pourvu qu'ils offrent des billets de banque en payement, mais ils peuvent être *évincés* de leurs fermes, et le Parlement a été obligé d'intervenir et de passer un acte pour leur protection, défendant de faire aucune différence entre l'espèce et le papier. Il est incontestable que la rente convenue en 1804 ne représente plus autant aujourd'hui, et que le fermier vend le produit de ses champs à un prix proportionné à la dépréciation, tandis qu'il n'en paye toujours que la même somme nominale au propriétaire; et il semble que le propriétaire pourrait, sans injustice, demander le payement réel au lieu du nominal. A cela, on répond que la hausse des prix ayant été plus ou moins prévue, le fermier obtenant un bail à long terme, a dû calculer sur cette hausse, et se soumettre à payer une haute rente, qu'il savait devoir, avec le temps, devenir

légère, par l'augmentation de prix de ses denrées. C'est le panier d'Ésope, trop pesant d'abord, et que chaque jour allége. Il serait injuste de le remplir de nouveau à la moitié du voyage. Le zèle de ces défenseurs de l'intégrité des espèces, ne ressemble pas mal à celui du chirurgien dans Gil-Blas, qui sortait le soir de chez lui par une porte de derrière, et après avoir blessé les passans dans la rue, accourait ensuite par l'autre porte pour les panser.

On donnait hier au théâtre de Hay-Market, la comédie appelée *Cure for the heart-ache*. Deux excellens acteurs, Elliston et Munden, jouaient dans cette pièce, et nous ont fait beaucoup de plaisir, quoiqu'ils en aient un peu exagéré l'exagération. Mais c'est le goût du public anglais, comme certains animaux préfèrent les chardons à la bonne herbe qui ne saurait chatouiller leur palais. Le double objet de la petite pièce appelée *les Quadrupèdes de Quedlinburgh* ou *les Voyageurs de Weimar*, était de tourner en ridicule la manie des drames larmoyans-philosophiques allemands, et celle des chevaux-acteurs. Un des personnages a deux femmes, et une des femmes, deux maris. Un des maris, prisonnier dans le château d'un impitoyable tyran, duc de Saxe-Weimar, est délivré par l'autre mari, tout exprès, à ce qu'il paraît, pour se débarrasser d'une de ses femmes; il assiége un château avec de la cavalerie. Les chevaux consistent en une tête et une queue, attachées devant et derrière chaque ca-

valier, avec une petite jambe postiche branlant de chaque côté : les véritables jambes sont cachées par un grand jupon en forme de housse. Tout le jargon sentimental, les enfantillages, les indélicatesses et la fausse philosophie du drame allemand, se trouvent ici rassemblés et exposés au ridicule qu'ils méritent. Les chevaux-acteurs grimpent la muraille, sautent, ruent, combattent, tombent et meurent comme ceux de M. Kemble; l'auditoire riait de tout son cœur, mais je ne saurais dire si c'était d'un rire de dérision; le public ne se laisse pas donner le change sur ses plaisirs par un peu de ridicule, et leur caricature est encore pour lui un portrait. On nous a montré dans une loge voisine, à côté de lord M**, le visage blême et *nares acutissimas* de M. C**; l'ex-ministre riait d'aussi bon cœur que le public. Mais on ne saurait être en doute sur la nature du rire de l'auteur de l'anti-jacobin.

Londres est moins désert que nous ne nous y attendions, les voitures ébranlent encore de tous côtés le pavé de Portman-Square, où nous occupons la maison d'un ami qui nous a été obligeamment prêtée. Hyde-Park est très-fréquenté et assez verd, quoique trop peu ombragé. Les daims sont si familiers, qu'ils paissent parmi les promeneurs, et permettent aux enfans de jouer avec leurs bois. Les cygnes, également privés, viennent avec leurs petits, dont les plumes ne sont encore que grises, recevoir le pain qu'on leur jette sur le bord de la grande pièce d'eau.

Il y a près de la maison où nous logeons, une de ces petites rues que Voltaire (par modestie) veut qu'on appelle *impasse;* elle est habitée par des gens sales, pauvres, et fort grands tapageurs. Il s'y livre fréquemment, mais surtout le samedi soir, des combats à outrance dans le ruisseau; héros et héroïnes entremêlés, s'y disputant le prix de la vaillance, précisément comme dans le faubourg Saint-Marceau à Paris. Nous n'aurions pas su qu'ils existait une semblable canaille dans tout Londres, si nous ne fussions venus demeurer dans un de ses meilleurs quartiers (*Orchard Street, Portman Square*); le vacarme a duré la nuit dernière du samedi au dimanche; il était aussi impossible de dormir qu'à Petworth. La crecelle d'un des gardes de nuit s'est fait entendre; il a bientôt été joint par deux ou trois autres. Si nous y allons, a dit une voix, nous attraperons une volée de *pierres* (*a shower of brick-bats*). (*Never mind*), a répondu une autre voix : *laissez-les faire, ne nous en mêlons pas.* Voilà sans doute une police fort douce, et fort tolérante; et cependant il y a non-seulement peu de grands crimes commis dans cette immense ville, mais peu de désordres. Je n'avais jamais entendu rien de semblable dans aucune autre partie de la ville, même dans le plus mauvais quartier de Londres (Saint-Giles). La nuit, en revenant du spectacle, nous avons appris que ces aimables voisins sont des manœuvres irlandais qui ont colonisé dans notre impasse,

et qui en remplissent les caves et les greniers.

Une visite de quelques jours à East-Barnett (8 milles de Londres), nous a fait traverser un de ces nombreux districts de bruyère (*Finchley Common*), dont l'existence aux portes mêmes de la capitale ne cesse de me surprendre. C'était autrefois un poste favori des voleurs de grand chemin. Mais la guerre a fait trouver leur place à tous ces esprits audacieux, et on voyage à présent par toute l'Angleterre en parfaite sûreté. La route passe par une hauteur que j'estime avoir trois cents pieds; l'on s'est avisé de la percer horizontalement au niveau de la plaine; l'ouverture est déjà faite tout au travers; elle a mille pieds de longueur; on va l'élargir, et la garantir par un demi-cylindre de briques de dix-huit pieds de diamètre : c'est la grande route de l'Écosse et de tout le Nord. La fouille a fait découvrir une substance nouvelle, ressemblant à l'ambre, dispersée en petites masses isolées. Cette hauteur forme deux sommets, *Hampstead* et *Highgate*, et offre de fort beaux points de vue : tout y est maisons de campagne et auberges.

En revenant, nous nous sommes arrêtés à Hackney, pour voir une ascension aérostatique. La foule, arrivant par toutes les avenues, était prodigieuse; non-seulement les chemins étaient pleins de voitures et de cavaliers, mais les piétons inondaient les champs comme une nuée de sauterelles; la verdure disparaissait entièrement sous leurs pas, et les arbres mêmes étaient cou-

verts de curieux grimpés jusqu'aux plus hautes branches, afin de mieux voir ce qui ne pouvait échapper à la vue de personne. A la fin, après quelques heures d'attente, le ballon est sorti d'un jardin où il était enfermé; deux voyageurs ont paru suspendus dans la gondole, saluant de leurs pavillons : l'un était un amateur (capitaine Paget), et l'autre, un professeur de l'art aérostatique (M. Sadler); cinq cent mille bouches à la fois ont frappé l'air d'une acclamation universelle; le plus profond silence, à peine interrompu de quelques murmures d'applaudissement, a succédé; puis d'autres explosions simultanées d'admiration, d'intérêt et de plaisir. La nouveauté qui n'est point encore usée, la grâce, la hardiesse, le triomphe, tout contribue à donner à ce spectacle un pouvoir d'émotion extraordinaire, et qui se fait sentir partout le monde. Le ballon a disparu vers l'Est, en vingt-deux minutes. Nous avons appris depuis qu'il était descendu au fort de Tilbury, à environ 30 milles, ayant mis un peu plus d'une heure à ce trajet.

J'ai déjà fait mention de certains bassins au-dessous de Londres, qui sont destinés à recevoir des flottes entières de vaisseaux marchands; munis d'une lettre pour le *capitaine* du principal de ces bassins, celui des *Indes occidentales*, nous avons pris un bateau à Whitehall, et sommes descendus avec la marée, traversant toute la ville de Londres dans sa plus grande longueur. Sur

la gauche, l'édifice appelé Adelphi, ainsi que Somerset-House, se présentent fort bien ; leur belle pierre blanche est noircie de fumée, en grandes taches, comme Saint-Paul ; l'effet est bizarre, et point aussi choquant qu'on se le figurerait. Un nouveau pont est commencé en face de *Somerset-House :* ce ne sera que le quatrième ; Paris en a douze. Celui de *Black-Friars,* sous lequel nous avons ensuite passé, est fort beau ; mais la pierre, trop tendre, se brise en écailles dans bien des endroits. De toutes parts Saint-Paul élève sa tête et ses épaules au-dessus de la vile multitude de toits et de cheminées de la cité, réfléchissant de son casque magnifique les rayons du soleil, invisibles aux habitans des rues étroites et enfumées de sa base. Plus loin, la belle colonne isolée, appelée *le Monument,* et enfin la *tour de Londres,* qui bien que sans beauté, relève l'uniformité de la grande masse de ville. Rien ne peut être plus laid que le pont de Londres; chaque arche est différente de sa voisine, et il a beaucoup plus de parties solides que d'ouvertures, de sorte que l'effet total est celui d'une épaisse muraille percée de trous, à distances et de dimensions inégales. La différence de niveau entre la haute et la basse mer, étant de quinze pieds au moins, et le pont opposant une sorte de digue à la retraite des eaux, elles se précipitent à travers les arches avec beaucoup de violence. Les bateaux mettent ordinairement leurs passagers à terre au-dessus de la chute, et les reprennent au-dessous. Ce-

pendant il y a peu de naufrages, et en ce cas même point de danger pour un bon nageur. Désirant éprouver l'effet de ce passage, je restai avec le batelier; il prit la troisième arche, se mit de droit fil, et cessa de ramer. Le bateau, glissant sur un plan fort incliné, passa comme un trait à travers l'arche longue et étroite (vingt pieds de large à peu près), remonta un peu, puis tomba brusquement, puisant de l'avant un peu d'eau; il tourna ensuite plusieurs fois dans le remoux au-dessous du pont, avant de passer dans un courant régulier. Le batelier ne fit, pendant ce passage, aucun mouvement, abandonnant absolument son bateau à lui-même, après l'avoir placé à l'embouchure de l'arche. Il est surprenant que cette chute ne sape pas à la fin les fondations du pont.

La Tamise ne devient port de mer qu'ici; les navires sont rangés sur leurs ancres. Le vaisseau de l'amiral hollandais de Winter est là aux invalides. Deux ou trois *soixante-quatorze* sont sur le chantier. Descendant toujours, nous nous trouvons au milieu d'une foule de jolis bateaux parés de banderolles de toutes couleurs, et pleins de rameurs : trois d'entr'eux vont se disputer le prix de la rame. Au signal d'un coup de fusil ils partent ensemble, un seul rameur dans chaque bateau. L'un porte la couleur orange, le second jaune, le troisième rouge. Bientôt un cri général de *foul! foul!* s'est fait entendre de toute part, espèce de clameur de réprobation dont nous

n'avons pas compris l'objet, mais il est clair qu'il s'était passé quelque chose contre les lois du combat, et quelque chose d'important, à en juger par la véhémence des débats, sans injures pourtant, ni querelles. Il a fallu recommencer. Les trois champions ont ensuite passé près de nous, voguant de toute leur force, et avec une grande vitesse. Ils ont tourné autour d'un bâtiment à l'ancre, couvert de femmes vêtues de blanc, de drapeaux flottans, et de musique. Le rouge gagne sur l'orange, qui avait d'abord devancé ses adversaires ; le jaune reste en arrière : bientôt nous les perdons de vue tous trois, ainsi que l'escadre de batelets qui les suit. Le nôtre, qui leur ressemble, a vingt pieds de long, quatre pieds et demi de largeur dans le milieu, et seize pouces de profondeur, également pointu à l'avant et l'arrière, bordé à clin et très-léger, tirant cinq pouces d'eau. Un seul rameur fait cinq milles à l'heure sans courant.

La Tamise double une pointe basse au-dessous de Londres : on l'a coupée et creusée, et on y a formé le bassin que nous sommes venus voir, et qui couvre à peu près soixante acres. L'eau qui le remplit est retenue, à marée basse, par des écluses. Les plus gros vaisseaux marchands y sont toujours à flot. Le bassin est divisé en départemens d'importation et d'exportation, et environné de magasin, à l'épreuve du feu, d'une étendue surprenante, et semblables à une ville. Un hangar tout autour du bassin, entre le bord

de l'eau et les magasins, reçoit les cargaisons qui y sont d'abord pesées et examinées à couvert : des grues et des chaînes enlèvent les plus pesans fardeaux dans les magasins. Plusieurs flottes peuvent être reçues ici, et y décharger en même temps leur cargaison, se réparer et recharger sans accidens, sans vols et sans danger, et avec ordre et tranquillité. Voilà un instrument de commerce gigantesque; cependant autant le côté des importations est actif, plein et occupé, autant celui des exportations est désert et abandonné; pas un seul navire en chargement : l'herbe y croît absolument.

Nous avons été à bord du plus grand navire du commerce des îles (626 tonneaux), et de quelques autres qui venaient d'arriver. La chambre est tapissée d'épées et de pistolets, de mousquets et de baïonnettes, et deux ou quatre gros canons regardent à la fenêtre. La quantité de marchandises coloniales est si prodigieuse, que tous ces magasins n'y suffisent pas, et on est obligé de les placer autre part.

Il y a eu pourtant, en dernier lieu, un relâchement du système d'exclusion continentale; nombre de navires munis de licences sont partis pour le continent : on en a compté neuf la semaine dernière. Le puissant adversaire de l'Angleterre, en la tenant sous l'eau, s'y est mis aussi; il a besoin de respirer comme elle, et de revenir un moment à la surface, ne la trouvant pas si aisée à noyer qu'il croyait. Il me semble que le

trop de sucre n'est pas plus mortel à l'Angleterre, que le trop peu à la France, et que l'on s'est fait de part et d'autre une idée exagérée de ce moyen coërcitif; d'ailleurs le commerce de nation à nation ne saurait enrichir l'une et appauvrir l'autre d'une manière permanente. Les avantages sont nécessairement et inévitablement réciproques, et les privations que l'on impose à ses voisins, on se les impose également à soi-même.

Afin de donner quelqu'idée de la branche de commerce à laquelle ce bassin est seul approprié, voici l'état des navires qui y ont déchargé leurs cargaisons depuis le commencement de l'institution, tiré d'un rapport du comité inséré dans le Registre politique de M. Cobbett, vol. XV, page 115 :

En 1803, — 363 navires.
1804, — 354.
1805, — 421.
1806, — 477.
1807, — 503.
1808, — 598.

En cinq mois de la dernière année, il y eut 460 navires déchargés, et leurs cargaisons étaient formées de :

160,000 barriques de sucre,
32,000 barriques } de café,
et 125,000 sacs..... }
11,000 balles de coton,

outre une grande quantité de piment, de gingembre, de cacao et de vin [1].

Plus près de Londres et du même côté de la rivière, on voit un autre bassin, le *London Docks*, presqu'aussi immense, et plusieurs moins considérables, chacun d'eux approprié à des branches de commerce distinctes, et pour l'usage des navires anglais seulement. Les étrangers n'ont point d'hospitalité à espérer, et couchent dans la rue, c'est-à-dire, qu'ils occupent le courant de la rivière à l'ancre, exposés à être heurtés par les passans, entraînés par une violente marée, enfin à échouer, et à éprouver les vols qui y étaient autrefois très-fréquens. Il est vrai que la *police spéciale de la Tamise*, établie depuis quelques années, a porté remède à ce dernier inconvénient, et que la foule de navires à l'ancre étant fort diminuée par l'usage des bassins, les autres inconvéniens sont aussi moindres. Le port de Londres est pourtant encore incommode aux étrangers, et très-coûteux.

De retour au pont de Londres nous avons trouvé la scène tout-à-fait changée; non-seulement la chute n'existait plus, mais le courant passait rapidement dans l'autre sens. Nous avons mis pied à terre à l'Adelphi, et monté sur la ter-

---

[1] Ce vin est porté de Madère aux Antilles, et de là en Angleterre, simplement pour le perfectionner par les voyages; on en envoie aux Grandes-Indes pour le même objet.

rasse, d'où l'on a une vue plus étendue qu'agréable; la rivière n'est fréquentée, au-dessus du pont, que par des bateaux de charbon sales et noirs, et l'autre bord est un vaste faubourg (Southwark) industrieux et opulent, mais qui n'offre pas un seul bâtiment qui se distingue de la masse générale de briques d'un rouge sale et enfumé. Sur la porte d'une maison de cette terrasse, nous avons lu M. *Garrick;* c'est la maison même du grand Garrick habitée par sa veuve.

La nouvelle du jour, parmi le beau monde de la capitale, est une assez vilaine histoire. Certain patriote, chef du parti réformateur, eut une liaison amoureuse, il y a quelques années, avec une certaine dame de qualité; la dame de qualité devint enceinte : elle était mariée. On jugea que le mari pourrait ne pas se considérer comme le père, et pour parer aux conséquences, le patriote, qui est fort riche, donna son obligation de vingt mille liv. sterl., pour être exigée dans le cas seulement où le mari mettrait la femme et l'enfant à la porte. Le frère de la dame de qualité avait été fait dépositaire de l'obligation, et quelque temps après il reçut un à-compte de cinq mille liv. sterl. Je ne sais pourquoi il reçut cet à-compte; car la dame de qualité ne s'était point brouillée avec son mari, quoique l'enfant soit, dit-on, le *patriote tout craché.* Jusqu'ici c'était un secret de famille connu de peu de personnes; mais le patriote s'est repenti d'avoir payé ces cinq mille liv. sterl. mal à propos; il les réclame

du frère de la dame de qualité, et lui fait un procès. La demande et la défense entraînent nécessairement le développement de faits tant soit peu scandaleux; et ce qui y met le comble, c'est que la dame de qualité elle-même a poussé, dit-on, le patriote à cet éclat, pour se venger de son frère, qui avait empoché les cinq mille liv. sterl. sans lui en faire part.

On ne sait lequel des personnages qui se sont ainsi mis sur la scène, joue le rôle le plus ridicule et le plus honteux : le frère complaisant et fripon, le patriote dupe et avare, la dame de qualité libertine et vindicative, ou le mari content? On fait de ces choses-là dans d'autres pays, mais on se cache : ici on n'a honte de rien; il semble que l'habitude de voir tout publié dans les gazettes y ait émoussé la sensibilité de l'honneur. J'ai pourtant entendu des gens considérables dans le parti *whig*, parler du patriote comme d'un homme perdu par cet éclat. Il ne s'en relevera jamais, a-t-on dit. Tout ce qu'on en peut conclure, c'est que le patriote n'est pas mieux avec les Whigs que les Tories; autrement son cas aurait été vu un peu plus favorablement.

On s'occupe assez peu en Europe de l'Amérique et des Américains; et malgré tant de points de contact avec ce pays-ci, ils seraient surpris d'y trouver leurs sentimens de haine comme d'amitié payés d'un si faible retour. Certaine lettre, publiée dans les papiers publics, de l'officier américain qui a eu dernièrement la malheureuse

rencontre avec la corvette *Little-Belt*, a pourtant été le sujet de la conversation à un dîner où je me suis trouvé, et le mauvais ton de cette lettre a été justement remarqué. On s'est rappelé que le même officier, alors simple garde de la marine, avait rendu compte autrefois, en termes encore plus répréhensibles, dans une autre lettre donnée au public, d'une action où il s'était trouvé entre deux frégates américaine et française.

Tout ce qui s'écrit dans les États-Unis, a-t-on remarqué, c'est-à-dire, les papiers publics, qui constituent le corps de la littérature indigène, et tout ce qui s'y dit avec l'intention d'être éloquent, est du Phébus et de la pédanterie; le style vif et railleur, l'esprit enfin, y est encore plus décidément manqué que le pathétique : on n'y réussit que dans le sérieux lorsqu'on veut bien s'y tenir. Quant à l'invective, elle y croît comme dans sa terre natale : M. Cobbett ne l'y a pas cultivée pour rien pendant dix ans.

Un ami de l'Amérique a observé qu'au moins le barreau des États-Unis ne pouvait être enveloppé dans cette accusation générale. Les gens de loi s'y aventurent peu dans les régions dangereuses de l'imagination; ils se tiennent généralement beaucoup plus dans les bornes du droit et de la décence qu'on ne le fait dans les plaidoyers d'Angleterre, où la pratique des cours tolère trop souvent une lutte inégale et scandaleuse entre la timidité et l'impudence, et livre l'inexpérience des témoins et la réputation des

parties adverses à la malice et au *mauvais goût* des avocats anglais. Cet ami de l'Amérique a soutenu que la législature des États-Unis était beaucoup moins dénuée de talens parlementaires qu'on ne l'imagine en Angleterre, et il a cité plusieurs membres du congrès qui eussent fait honneur au sénat britannique. L'un d'eux, qui semble avoir pris Chatam pour son modèle, s'est fait plus particulièrement connaître en Angleterre; on y rend justice à la vigueur et à l'originalité de son éloquence, toujours remarquable néanmoins par le mélange ordinaire du pathos, du faux brillant et du trivial.

L'entortillage et les gallicismes ont été trouvés unis aux autres variétés d'affectation dans le style d'un personnage littéraire qui a rempli la première magistrature des États-Unis; enfin une seule exception à ce mauvais goût général a été unanimement avouée, et c'est le héros de la révolution, le fondateur de l'indépendance qui l'a fournie. Uniformément simple et juste dans ses paroles comme dans ses actions, on a cru qu'il s'était servi de la plume d'un autre héros de la révolution américaine doué de plus de génie, aussi pur, mais moins sage que lui : il a pu y avoir recours quelquefois, et il composa certainement avec Hamilton ce dernier et mémorable *Adieu à ses Concitoyens*, le plus vertueux comme le plus sage des testamens politiques; mais le style de Washington a été trop uniformément parfait, et à toutes les époques de sa vie

publique et particulière, pour n'être pas essentiellement le sien propre.

Du goût on a passé à la politique américaine. Un homme distingué par son éloquence légale et législative, et que l'on peut nommer le Cicéron de l'Angleterre, a désapprouvé le ton de hauteur et l'humeur pointilleuse du gouvernement anglais envers les États-Unis. Ils ont de la partialité pour notre ennemi, a-t-il remarqué, et nous détestent sans raison; soit : le plus sûr moyen de les guérir de cette prévention serait de ne pas nous en apercevoir. Nous le pouvons à présent, mais nous ne le pourrons plus dans trente ans. On ne peut être généreux et magnanime impunément que quand on est le plus fort, et il n'y a ni gloire ni profit à être fier avec les faibles. Lord Erskine, ex-chancelier, car je l'ai assez désigné, est un homme d'environ soixante ans, grand et d'une physionomie noble, ouverte et spirituelle, parlant bien et volontiers, fidèle aux opinions de son parti; il s'est exprimé sur les conséquences de la guerre présente avec inquiétude, *stick to acres.* « Attachez-vous à la terre, a-t-il dit, il n'y a que cela de sûr ». On a parlé d'agriculture, et pour faire voir combien le goût en est général dans ce pays-ci, j'observerai que lord E**, militaire dans la première jeunesse, jurisconsulte, premier magistrat de la Grande-Bretagne, membre d'une administration, surchargé d'occupations toute sa vie, et d'occupations les plus étrangères à l'agriculture, en a parlé avec connaissance,

à ce qu'il m'a paru, et avec chaleur. On peut s'assurer dans l'avenir, nous a-t-il dit, 10,000 liv. sterl. de rente en plantant quatre cents acres de terre en larix et sapins d'Écosse, à raison de vingt acres seulement par an. En vingt ans, les premiers vingt acres produiront, à 2 s. 6 d. par pied d'arbre, 500 liv. sterl. l'acre, et par conséquent 10,000 liv. sterl. pour les vingt acres, et ainsi de suite chaque année. Pour réussir, il ne faudrait pas pourtant que beaucoup de gens se missent du métier; il ne vaudrait bientôt plus rien.

On dessèche les tourbières par le moyen de fossés de dix pieds de profondeur : le déblai répandu sur les terres en a souvent haussé la rente de 30 s. à 3 liv. sterl. l'acre, et la tourbière elle-même, ainsi desséchée et couverte de chaux, devient très-fertile. Ce procédé a été employé en Irlande avec un grand succès; mais le peuple irlandais est attaché à ses marais, et n'aime point qu'on les lui défriche.

Désirant voir, ou plutôt croyant nécessaire de voir une des prisons de cette capitale, j'ai été frapper à la porte de Newgate, la plus considérable de toutes. Un porte-clef m'a fait monter par un petit escalier tortueux, et je me suis trouvé sur un vaste toit couvert de plomb, d'où l'on voit distinctement, à la manière du diable boiteux, tout ce qui se passe dans l'intérieur des différentes cours ou quartiers.

Perchés d'abord sur le quartier des prisonniers pour dettes, nous avons vu les hommes et les

femmes se promenant dans deux cours séparées, pavées de pierres plates et fort propres : les femmes n'étaient pas en grand nombre; quelques-unes ont tendu la main pour avoir quelqu'argent. Sur la muraille, en grands caractères, on voyait écrit en divers endroits, *lord Moira for ever* (vive lord Moira). De là nous avons passé en revue les criminels condamnés à mort : ils jouaient à la paume contre la muraille d'une petite cour; leurs fers sur une jambe seulement, assujettis à une sorte de coussin, de la cheville au genou, ne faisaient aucun bruit, ne les gênaient en rien, et semblaient aussi légers que la sentence de mort l'est pour la plupart d'entr'eux. Cette sentence est une vaine menace, ainsi que je l'ai remarqué ailleurs : quelques-uns de leurs compagnons ont pourtant été exécutés dernièrement, mais c'étaient des faussaires, et ce crime-là, ainsi que le meurtre, ne se pardonne pas. Dans une autre cour (celle des déportés, à ce que je crois), mon guide me fit remarquer un homme bien vêtu, appuyé contre une porte, son cure-dent à la main, et l'air tout-à-fait dégagé et sans souci. « Voilà, me dit-il, celui qui tira un coup de pistolet à Sa Majesté, au théâtre, il y a environ quinze ans ». Je me rappelais parfaitement les circonstances de cet événement extraordinaire : l'assassin tira du parterre, devant tout le public, sur le roi, dans sa loge, et la balle passa fort près de lui. L'instruction de son procès apprit que ce malheureux, qui avait été dragon, ayant

reçu plusieurs coups de sabre sur la tête, avait donné des marques d'aliénation d'esprit depuis ce temps-là, et soit parce qu'il était fou, ou parce que *l'intention* de tuer n'est pas meurtre, on se contenta de le renfermer. « Il est fou, n'est-ce pas, dis-je à mon porte-clef? — Oh ! que non, pas plus que vous, seulement *very cunning*, c'est-à-dire *bien rusé*. — Mais quelle ruse y a-t-il à se faire mettre à Newgate pendant quinze ans? — On l'a fait chef de son quartier (*foreman of the ward*), et cela lui vaut une guinée par semaine. *Heureux comme un roi, il mange et boit du meilleur*. Que lui faut-il de plus? »

Les femmes destinées à peupler Botany-Bay, amoncelées dans la cour voisine, faisaient plus de bruit que tout le reste de la prison, menaçant, disputant, chantant, habillées de toutes sortes de façons, une d'elles en homme.

Voici dans cette autre cour des *prisonniers d'État* (c'est ainsi qu'il les a nommés) jouant à la paume, jeu favori de la maison; un d'eux, bien mis, poudré, est Astlett de la banque, qui a frisé la corde; cet autre est un imprimeur qui a fait *une ligue parmi ses confrères pour la hausse des gages* [1]. Il a été ici deux ans, et y doit rester un an de plus. Trois ans à Newgate pour une ligue de compagnons imprimeurs con-

[1] *Struck for wages*. On accuse les associations d'ouvriers de viser à la politique, et d'être devenues un instrument révolutionnaire; cela explique probablement la sévérité de ce cas.

tre leurs maîtres, me semble un peu excessif, surtout quand les maîtres imprimeurs peuvent se liguer autant qu'il leur plaît pour la *baisse*.

J'ai cherché des yeux M. Cobbett : « Il est sans doute parmi ces messieurs. — Point du tout ; *he is too great for that; plenty of money, that is every thing you know*, c'est-à-dire, *il est trop grand seigneur pour cela ; bourse bien garnie, cela fait tout, vous savez.* — Mais encore, où est M. Cobbett ? — Dans la maison du gouverneur : suivez-moi » ; et passant plus loin, mon conducteur m'a montré une porte grillée, à travers laquelle j'ai vu un plancher fort propre couvert de son tapis : c'est là l'appartement de M. Cobbett; il a la clef de la porte grillée, et libre accès au toit de plomb qui est étendu, élevé et en bon air. On y a une fort belle vue du dôme de Saint-Paul, des rues et des toits de la cité. Sa famille vit ici avec lui, et il continue à répandre, une fois par semaine, son torrent d'injures sur tout et sur tous. M. Cobbett me semble donner, sans le vouloir, en faveur de l'existence de la liberté de la presse en Angleterre, la même espèce de démonstration que donnait certain philosophe de l'antiquité de l'existence du mouvement.

Ce mélange de licence et de contrainte, de liberté et d'emprisonnement, de punition pour le délit passé, et de pouvoir de s'en rendre coupable de nouveau, est réellement fort étrange. Cela paraît d'abord un composé hétérogène, artificiel, inconséquent, et laborieusement inutile ;

mais il ne faut pas se hâter de prononcer. La constitution anglaise rassemble certains ingrédiens civils jetés dans le même vaisseau et abandonnés à eux-mêmes ; ils fermentent et s'agitent, et forment certaines combinaisons, suivant leurs affinités chimiques. Le chimiste est accusé de ne pas toujours laisser au procédé son cours naturel, et d'incliner le résultat un peu suivant ses vues ; mais, à tout prendre, combien ce résultat approche de plus près l'immutabilité des lois générales que le simple procédé arbitraire des autres pays !

Pendant une visite que nous avons faite dernièrement à East-Barnett, dans le voisinage de Londres, le beau site du cimetière a souvent fait le terme de nos promenades. J'avais déjà observé que cette dernière demeure des Anglais est en général agréablement située. Dans le pays de Galles, on trouve souvent le petit monticule de terre qui marque les sépultures, couvert de fleurs cultivées avec soin par les amis de ceux qui ne sont plus. Cela fait honneur à la sensibilité des Gallois. Celle des Anglais se manifeste différemment : ils s'occupent surtout des aises et des petites commodités du mort ; leur premier soin est que ce dernier asile soit *comfortable*, et comme il n'y a rien que l'on craigne tant ici que l'humidité, on a soin de pratiquer un égout au-dessous du tombeau, et d'y mettre un soupirail avec sa grille, afin d'en renouveler l'air. La passion commune aux hommes de tous les pays, de retarder

autant que possible le parfait oubli qui doit sitôt les suivre dans la tombe, ne se fait pas moins remarquer ici par une urne, un entourage de fer, une pierre, une simple planche avec son inscription, portant quelque chose de plus que le simple nom : d'abord le rang et les titres; à leur défaut, les vertus du défunt prouvées par quelques lignes de vers : il faut absolument être distingué de quelque manière, et j'ai vu des épitaphes où, à l'exemple de notre Piron, on se serait volontiers fait gloire de n'avoir *été rien, pas même académicien.*

9 *Septembre.* Nous avons été à Richmond pour dire adieu à nos amis, et nous aimons à croire que ce n'est point un dernier adieu. Ce trajet s'est fait par eau, afin de voir les rives de la Tamise et d'éviter la poussière; car le temps est sec et chaud, c'est-à-dire, 76 à 78 degrés de Farenheit à l'ombre dans le milieu du jour, et 70 degrés la nuit, ce qui est une température à souhait. Il ne fait jamais trop chaud ici quand on est en repos. Nous avons fait treize milles en moins de trois heures par la Tamise, un seul rameur, prix 12 s. et 1 s. pour boire. Les rives sont en général tout-à-fait plates, trop de maisons, et les bords salis d'arbrisseaux et de joncs fangeux; l'eau est pourtant claire, plus claire que celle de la Seine, autant que je puis me le rappeler. Malgré ces défauts, les rives de la Tamise sont belles de leur verdure rase et veloutée, et de leurs ombrages. On y distingue le cèdre du

Liban, le tulipier, le platane d'Amérique, l'orme, l'abète, et le saule dans son état naturel, qu'on lui laisse rarement en Europe. Sur la rive du midi, près de Putney, on montre la demeure de mistress Clarke, d'impudente renommée; et notre batelier, aussi au fait des nouvelles de la Cour que celui de Henri IV, nous a dit que l'illustre captif voyait encore cette sirène. La maison de campagne de M. Hoare, le banquier (le même probablement qui ne laisse pas asseoir les gens à Stourhead), paraît fort agréable. Il y a sur la rive du nord un joli petit réduit, qui appartient à la femme du grand chanteur Braham (*la signora Storace*). Nous avons encore remarqué une petite maison à prétention, avec un théâtre déguisé en forme de ruine, qui semble prête à tomber, seulement parce qu'elle est mal bâtie, ruine, maison et pavillon entassés les uns sur les autres. La maison du duc de Buccleuch, au pied de Richmond, est ce que nous avons vu de mieux dans notre voyage; ce n'est pourtant qu'une guinguette resserrée entre le grand chemin et la rivière, autre sorte de grand chemin sans poussière. Je ne saurais pardonner au propriétaire des rives de l'Esk, de préférer celles de la Tamise : cette rivière fait les délices des badauds de *Londres*, et le dimanche surtout, le nombre de batelets qui remontent jusqu'à Richmond est prodigieux, la plupart sont couverts d'une toile, et décorés de banderolles. L'usage de s'arrêter pour dîner sur le verd gazon des rives, doit être

bien ordinaire et bien incommode aux propriétaires, puisque l'on rencontre souvent dans les lieux les plus exposés à ces relâches, un écriteau portant défense de se *divertir dans ces lieux* [1].

Tout difficile qu'il paraisse de se noyer dans cette petite rivière, les accidens sont assez fréquens par l'imprudence des navigateurs de boutique, qui font voile dans des bateaux plats et légers, et que j'ai vus assis ou couchés sur la couverture du bateau, avec toute la témérité de l'inexpérience. On raconte que l'évêque de Londres ayant en vue d'interposer son autorité pour empêcher la profanation du dimanche, s'avisa préalablement de faire compter le nombre de bateaux passant sous le pont ce jour-là; et apprenant qu'il se portait à quatre mille, il abandonna son projet comme une entreprise désespérée.

Il n'y a point de petit métier à Londres, pourvu que l'on ait la vogue : c'est un monde condensé, où la plus légère attraction trouve toujours ample aliment autour d'elle. Observant un jour la facilité admirable avec laquelle une personne de ma connaissance se faisait la barbe en ma présence,

---

[1] Du temps des miracles qui s'opéraient sur la tombe du diacre Pâris dans une église de Paris, il y a environ cinquante ans, la fermentation populaire devint si forte que le gouvernement intervint, et fit fermer l'église. Quelques plaisans affichèrent sur la porte :

De par le Roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

je m'étais informé des moyens qu'il employait pour tenir ses rasoirs en bon état. « M. Clarke, d'Exeter-Change, me dit-il, est l'homme qu'il vous faut. Cette personne ingénieuse s'est acquis une fortune de cent mille livres sterlings (plus de deux millions de livres tournois) à débiter de la poudre pour repasser les rasoirs ». Curieux de voir un homme si distingué dans sa partie, je me suis rendu dès le lendemain à Exeter-Change, et m'adressant à l'une des boutiques qui bordent ce passage, comme une foire permanente, on m'a montré du doigt l'extrémité du rang des boutiques qui lui appartiennent toutes, et dans un petit recoin, derrière la grande porte qui ferme ce lieu pendant la nuit, j'ai trouvé M. Clarke en propre personne, un rasoir à la main, qui m'a prié fort poliment de m'asseoir sur la seule chaise vacante que son atelier contînt ou fût capable de contenir; il m'a donné une leçon de rasoir, et m'a vendu quelques petits paquets de sa poudre à fort bon marché. Pour la somme de deux schellings, j'ai acquis pour le reste de ma vie ce que trente ans d'expérience et de recherches n'avaient pu me procurer, un rasoir qui coupe toujours bien. Son homme d'affaires s'est présenté pendant ma visite; il a été question d'hypothèques, et on a parlé terres et maisons sans se déranger; bientôt après, un petit panier a été apporté et déposé sur la table, contenant le dîner frugal de mon millionnaire, qui couche dans une soupente au-dessus de son recoin. M. Clarke a conversé sur les

affaires du temps et sur l'Amérique en homme de bon sens.

Nous avons été voir les deux chambres du Parlement (vides) : on trouve toujours là un des portiers prêt à satisfaire les curieux à prix fait, un schelling pour la chambre des pairs, et moitié prix, comme il est juste, pour les communes. La chambre des pairs est encore plus pauvrement ornée que celle des communes : les murs sont couverts d'une vieille tenture représentant l'armada ou flotte invincible, bien terne et usée; les siéges fort poudreux; le prétendu sac de laine du chancelier, en lambeaux, laissait voir plus de foin que de laine dans son intérieur. On voyait encore à la barre un petit espace enclos pour l'usage des témoins entendus à l'occasion d'un procès scandaleux de l'espèce de ceux dont j'ai parlé : celui-ci était relatif au rang des descendans d'un pair du royaume. Ce pair s'était marié à sa maîtresse une fois authentiquement, et précédemment (à ce que sa veuve affirmait) mille fois en secret. L'objet du procès était de savoir si ce mariage secret était *réel* ou *supposé*, et de déterminer l'héritier du titre. Dans le cours de cette enquête, il s'est dit, en présence du public et des pairs du royaume, et en face de la famille, objet du procès, des choses à faire mourir de honte.

Une personne de notre connaissance occupe la maison où vivait l'auteur de Clarisse, le plus célèbre des romanciers anglais, au jugement des

étrangers plus que de ses compatriotes, que sa pompe et ses longueurs ennuient. La maison est petite et irrégulière, et donne sur un grand jardin plein d'excellens fruits. Nous pouvons donc nous flatter d'avoir goûté les fruits des arbres et de la vigne que la main de Richardson avait plantés.

J'ai rencontré plusieurs fois depuis peu, dans les rues de Londres, des naturels de l'Inde récemment arrivés, qui semblent, par leur cortége, être des gens de qualité. Ils portent des parasols d'une grandeur démesurée, bariolés de diverses couleurs, et bordés de franges : cela fait honneur à l'Angleterre, que des habitans de la zone torride s'aperçoivent qu'elle a un soleil; et véritablement il est dans ce moment plus chaud que je ne voudrais. Ces orientaux sont d'une taille tout-à-fait diminutive, maigres et chétifs. Ils doivent se croire parmi des patagons. Le peuple de Londres les regarde avec étonnement, mais sans insulte ou impolitesse; on a réellement tort d'accuser ce peuple de grossièreté envers les étrangers : je n'ai rien vu, ni rien éprouvé de tel. Je ne sais quelles notions les sujets de la compagnie des Indes peuvent se former de leur auguste souveraine et de sa cour ; mais il me semble qu'ils ne sauraient approcher le pied de son trône dans Leadenhall-Street sans quelque mouvement de surprise.

Il y a eu dernièrement un singulier procès, et qui caractérise ce gouvernement. L'éducation du

peuple et même celle des soldats est à la mode, et rien ne saurait être plus louable. Le colonel W** a institué une école pour son régiment. Un soldat ou sergent ayant refusé d'aller à cette école, a été mis en prison par son officier, d'après les ordres du colonel; l'incarcéré a poursuivi le premier en dédommagement, et vient d'obtenir sentence pour une somme de 134 liv. sterl. 10 s. 5 d. contre lui. Il obtiendra probablement encore des dédommagemens du colonel lui-même. On peut désobéir à un ordre qui n'est pas fondé sur les règlemens militaires, et même exciter ses camarades à la désobéissance; et l'officier qui reçoit l'ordre de son supérieur, peut commettre un délit civil s'il exécute ce que ce supérieur n'avait pas droit d'ordonner, ou un délit militaire, s'il refuse d'exécuter ce qui se trouverait être suivant les règles; de façon qu'un militaire de quel grade que ce soit, doit savoir le droit aussi bien que l'exercice.

Lundi, 15 septembre. Nous avons quitté Londres et sommes arrivés mercredi soir à Liverpool, quatre jours chauds et poudreux, 208 milles, comptés par les maîtres de postes pour 228. Je suis convaincu qu'il y a tout autant de soleil en Angleterre qu'on en peut raisonnablement demander. Les environs de Lichfield, qui nous avaient paru à notre premier passage, bas, marécageux et laids, se sont montrés cette fois-ci variés de hauteurs et agréables, abordés d'un côté différent, tant il est vrai qu'il

ne faut pas se hâter de généraliser; la cathédrale, sur la beauté de laquelle nous n'avons pas changé d'opinions, a, comme les aiguilles de l'île de Wight, une nuée d'oiseaux qui tournent sans cesse autour de ses cloches et de ses pinacles, et se nichent dans les recoins inaccessibles.

Le pays que nous avons traversé est si semblable à tout ce que j'ai déjà décrit, qu'il suffira de dire, que de toutes les hauteurs, le sommet touffu des ormes, des frênes et des chênes qui bordent les propriétés, lui donnent l'apparence d'une forêt; partout des prairies, peu de grain. Il ne faut pas s'étonner que l'Angleterre tire tant de blé de l'étranger.

La route traverse nombre de canaux sur de belles arches de pierres, et passe une fois par-dessous. Nous avons vu de magnifiques casernes, subdivisées en divers corps de bâtimens, et entourées de hautes murailles, le tout bâti avec un luxe de pierres de taille et de décoration très-coûteux, et tout au moins inutile. L'armée romaine n'était pas ainsi logée; de simples huttes bâties de la main des soldats eux-mêmes, qui, endurcis à la fatigue, supportaient, sans inconvénient, ces maux et ces privations qui détruisent si vite les armées modernes, et peut-être les armées anglaises plus que toutes autres. On voyait autour de ces casernes, les soldats gras, frais, propres et de bonne mine, couchés nonchalamment à l'ombre des arbres, et se préparant ainsi pour une campagne de Portugal.

Auprès de —, lord Stafford s'est bâti un superbe mausolée d'architecture égyptienne, sur le bord du grand chemin, dans la poussière, sans ombrage, ni rien qui soutienne le caractère d'un bâtiment de cette nature; c'est gâter un excellent emplacement pour une auberge. Le château de ce seigneur est situé sur le bord d'un lac artificiel, et probablement environné d'une côte boisée. Non loin de là, lord Anson a une belle terre; enfin, on ne voit de tous côtés que les demeures de l'opulence, tout le pays n'est qu'un jardin.

A *Newcastle-under-lyne*, nous nous sommes écartés 2 milles de notre route, pour aller voir Etruria, fameuse manufacture de poterie, fondée par Wedgewood, il y a environ cinquante ans. L'argile en pâte est broyé par des vis, et passe à travers certaines cuves en forme d'entonnoir; il est pétri par le moyen de diverses machines, tamisé et dissous dans l'eau, qui emporte seulement les parties les plus atténuées. Le caillou, calciné et pulvérisé, est soumis aux mêmes procédés. Ces matières, mêlées dans de certaines proportions déterminées par l'usage qu'on en veut faire, puis desséchées, deviennent ensuite une pâte fine qui prend, sous d'habiles mains, ces formes utiles et agréables qui distinguent éminemment la faïence d'Angleterre. Ceci n'est point une simple manufacture de vaisselle : l'un des fondateurs, M. Bentley, avait l'esprit orné, et s'était formé le goût sur les modèles de l'Italie où il avait voyagé; et non-seulement il introduisit

avec jugement les belles formes antiques dans des objets d'usage moderne qui s'en trouvaient susceptibles, mais il imita avec succès les beaux vases d'ornement, ainsi que les camées antiques.

On pourra se former quelqu'idée de la vaste étendue de ces travaux, quand on saura que la force d'une pompe à feu du pouvoir de quatre-vingt chevaux, est nécessaire pour imprimer le mouvement général et vaincre l'inertie de cette masse de terre et d'eau; et tout cela presque sans bruit, sans coups, ni frottement : on voit peu d'ouvriers, la main ne se porte qu'où l'intelligence est nécessaire; la force aveugle est réservée aux machines. Ces créations de l'intelligence humaine agissent par des lois uniformes et générales, dont le principe est emprunté de la nature, et qui sont les images de sa puissance et de son infaillibilité. Je ne fais sans doute ici que répéter ce que j'ai dit ailleurs. Ceux qui éprouvent, comme je fais toujours, un mouvement involontaire d'admiration et d'enthousiasme, à la vue des merveilles de la mécanique, me le pardonneront facilement.

Le vernis de cette manufacture était originairement composé de plomb, de silex et de verre, soluble probablement par les acides, et par conséquent dangereux à la santé; on dit que le verre, l'alcali minéral et le silex, sont à présent employés dans sa composition, à l'exclusion de l'oxide de plomb; ces substances sont broyées à l'eau jusqu'à consistance de crême; le vase cuit

est plongé dans la liqueur, qui pénètre dans ses pores, et laisse à sec sur sa surface les substances qu'elle contenait, réduites à une extrême division, lesquelles se vitrifient lorsque le vase est de nouveau exposé à l'action du feu, et vitrifient en partie le vase lui-même, avec lequel elles s'incorporent, formant une belle couverture d'un blanc de crême. Les peintures sont appliquées par des femmes avec beaucoup de dextérité et de vitesse. Un canal fait exprès, et qui aboutit à la porte de la manufacture, transporte ses produits au grand canal de Londres à Liverpool.

Quand je me rappelle les assiettes d'usage ordinaire en France, pesantes, grossières, le vernis tout gercé de fentes, qui se croisaient dans tous les sens comme un réseau de dentelle, et s'imbibaient de la graisse de cent dîners; la vilaine raie bleue, maladroitement tracée, et la languette crasseuse à l'entour, il me semble que l'on en était à la première enfance des arts utiles [1].

Le comté de Cheshire que nous avons ensuite traversé, est renommé pour ses salines et pour ses fromages. Il a des sources d'eau salée dans nombre d'endroits, dont l'usage a dû être ordinaire dans tous les temps, mais il paraît que l'art de faire le sel par évaporation et cristallisation a

[1] L'écrivain doit avertir que depuis il a trouvé la poterie de France et les autres arts en général, infiniment perfectionnés pendant son absence (depuis le mois de mars 1789).

été connu tard, puisque Henri VI (1422 à 1460), invitait des Hollandais à venir l'enseigner à ses barbares sujets. La première découverte du sel fossile date de 1670; elle se fit en creusant pour trouver du charbon près de Northwich. On rencontra par hasard, à 102 pieds de profondeur, un lit de sel de 90 pieds d'épaisseur. Cette découverte occasionna de nouvelles recherches, et en étendant les fouilles dans les environs, on trouva partout à la ronde le même lit à la même profondeur.

En 1779, on découvrit près de Lawton, à 15 ou 20 milles au Sud-Est des premières mines, un nouveau lit de sel à 126 pieds de profondeur : il n'avait que 4 pieds d'épaisseur. En creusant plus bas, on trouva, après avoir traversé un lit d'argile dure, de 30 pieds, un second lit de sel de 12 pieds d'épaisseur, puis 45 pieds de la même argile dure, et enfin au-dessous, un troisième lit de sel, à travers lequel on pénétra jusqu'à la profondeur de 72 pieds, sans trouver le fond; les derniers 42 pieds étaient d'une qualité plus pure que la partie supérieure. Cette expérience encouragea les mineurs de Northwich à creuser plus profondement, et ils découvrirent, en 1781, sous leur couche de sel, une seconde couche d'environ 120 pieds d'épaisseur, séparée de la première par 30 pieds d'argile endurcie; le milieu de cette dernière couche se trouvant d'un sel plus pur, c'est-à-dire, moins chargé de parties terreuses, ce milieu a depuis été seul exploité.

Nous y sommes descendus : mes compagnes de voyage, accoutrées suivant le costume du lieu, ont été mises dans un grand baquet suspendu par une corde, et un des mineurs est monté sur le bord pour éviter les chocs de côté en descendant [1]. A la profondeur de 130 pieds, on se trouve dans un palais de sel : le plafond de 15 à 18 pieds de haut, est soutenu par des piliers carrés de 15 pieds d'épaisseur à distances un peu alarmantes, si l'on considère le poids prodigieux qu'ils ont à soutenir ; j'ai compté cinquante trois pas (159 pieds) entre quelques-uns d'eux. L'aire peut avoir à présent deux ou trois acres d'étendue ; si l'on continue à l'étendre avec aussi peu de support, il arrivera des accidens : d'anciennes mines en ont éprouvé. On montre dans le pays divers affaissemens du terrain qui indiquent les écroulemens intérieurs.

Le roc salin est d'une plus grande dureté que je n'aurais supposé, et outre les moyens mécaniques du marteau, du coin, et du levier, on se sert aussi de la poudre à canon pour le briser. Il s'y trouve quelques morceaux transparens de pur muriate de soude ; mais en général, sa couleur est d'un blanc rougeâtre sale. On dit que les lumières sont réfléchies avec éclat, mais nous ne

[1] Un mineur de dix-neuf ans a été précipité, il y a quelques mois, du haut en bas de cette même ouverture avec son baquet, qui était mal attaché, et tué sur la place. Nous avons eu le récit mélancolique de cet accident de la bouche du père et de la mère du malheureux mineur.

nous en sommes pas aperçus. Les sections horizontales présentent une étrange marbrure, ressemblant à des roses ou à des compartimens arabesques depuis deux ou trois pieds de diamètre, jusqu'à dix ou douze pieds; les intervalles composés du sel le plus blanc, et les arabesques du plus rougeâtre ou terreux. Cette masse de sel a certainement été fluide; l'arrangement serait inexplicable si on supposait qu'elle a été fondue par l'action du feu ou dissoute par celle de l'eau. Les Huttoniens voient dans les arabesques des sections de colonnes prismatiques, semblables au basalte, et concluent au feu. Les Werneriens vous montrent des indications de stratification dans la masse de sel, et concluent à la mer; mais la théorie huttonienne qui admet l'action successive de l'eau et du feu, a plus de ressources et plus de probabilité que l'autre. Ces lits ne sont point recouverts de couches de rochers, mais de couches d'argile, différemment modifiées, parfaitement parallèles entr'elles, inclinées d'environ 1 pied sur 9. L'eau a dû former ces couches, et comme elles interviennent entre les lits de sel, il semble évident que ceux-ci ont été formés de la même manière. Quelques naturalistes ont supposé que le sel avait été formé par l'évaporation des eaux de la mer, déposées dans certains bassins naturels près de ses bords, et recouvertes ensuite de dépôts argileux; et il est à remarquer que le sel fossile d'Angleterre est au-dessous du niveau actuel de la mer; d'autres pays offrent cependant

de semblables lits au-dessus de ce niveau; et il me semble tout aussi probable que la mer doive son sel à la terre que la terre à la mer. On manque encore de faits assez concluans pour s'arrêter à aucune théorie.

Quelle que soit l'origine du sel fossile de l'Angleterre, son importance, comme article de commerce, est indubitable; le plus blanc et le plus pur est employé dans son état naturel, tel qu'il sort de la terre; le rouge mêlé de terre est dissous dans l'eau, et cristallisé par évaporation, de la même manière que l'eau des sources ou puits salés. Cette opération se fait dans des chaudières de tôle de douze à seize pouces seulement de profondeur, et de 20 à 30 pieds en carré, ou même plus, c'est-à-dire, jusqu'à mille pieds carrés de surface. Ces chaudières sont échauffées par le charbon de terre qui ne coûte ici que 15 s. le tonneau; le sel se montre d'abord à la surface en pellicule composée de petits cristaux cubiques. Il est ensuite précipité au fond où il s'accumule en masse. La grosseur des cristaux, qui varie suivant les différens usages auxquels le sel est destiné, est déterminée par le plus ou moins de chaleur; plus l'évaporation est lente, plus les cristaux sont gros.

De cinquante à soixante mille tonneaux de sel exploités annuellement, un tiers environ est fondu et raffiné, et les deux tiers sont exportés dans l'état brut, plus de moitié en Irlande, et le reste dans la mer Baltique. La quantité de sel

purifié, provenant soit des mines ou des fontaines salées, se porte annuellement, ou se portait en 1806, à cent soixante-dix-neuf mille tonneaux. Les deux tiers sont consommés dans la Grande-Bretagne et un tiers dans l'étranger, principalement sur les côtes de la Baltique. Il y a donc près de quatre-vingt mille tonneaux de sel brut ou raffiné, exportés annuellement dans l'étranger, et principalement par des navires anglais. C'est quatre cent cargaisons de navires du port de deux cents tonneaux, et ce n'est là que le commerce direct, car on a vu que le double de cette quantité de sel est employé dans la Grande-Bretagne et ses dépendances, c'est-à-dire, en Irlande, pour saler le bœuf, en Ecosse, pour saler les harengs, ou bien pour les pêcheurs de morue; de sorte que le sel contribue indirectement à un commerce bien plus considérable. Je ne parle pourtant ici que de ce qui était, car le commerce de la Baltique et celui des États-Unis étant pour le présent interrompus, les salines s'en ressentent à tel point, que le sel brut est tombé de 7 ou 8 deniers sterling à 3 deniers le boisseau. Il est remarquable que le sel consommé en Angleterre, paye 15 schellings de droit par boisseau à la sortie de la mine, c'est-à-dire, soixante fois autant que le prix coûtant actuel du sel lui-même. La quantité réellement consommée en Angleterre, n'est que dix-sept mille tonneaux, mais produit au gouvernement un revenu annuel d'environ un demi-million st.

Il y a cent ans que le comté de Cheshire ne faisait du sel que pour sa consommation.

C'est un spectacle singulier que de voir les nations de l'Europe, faisant mutuellement les plus grands efforts pour renverser ce beau système d'échange, effet et cause de la civilisation, qui rend chaque avantage particulier commun à tous, et multiplie la faculté comme le moyen de jouir. En se repoussant ainsi l'une l'autre vers la pauvreté et la barbarie, elles ne font pourtant que se prêter mutuellement de nouvelles forces. Mineurs et tisserans, tous vont grossir les armées, et le capital qui animait leur industrie, versé dans les emprunts, ou levé par l'impôt, alimente la guerre.

J'ai trouvé la plupart des faits que l'on vient de lire relatifs au sel, dans un ouvrage intitulé : *Vue générale du comté de Cheshire*, rédigé en 1806, pour l'usage du comité ou conseil d'agriculture (*board of agriculture*), par M. Henry Holland, jeune médecin de grand mérite, que nous avons eu le plaisir de connaître à Edimbourg, le même qui a fait le voyage d'Islande avec sir George Mackenzie. Le sujet principal de cet ouvrage intéressant, est l'agriculture. Je ne saurais m'empêcher d'extraire quelques faits sur cet objet important qui suppléeront à mon ignorance.

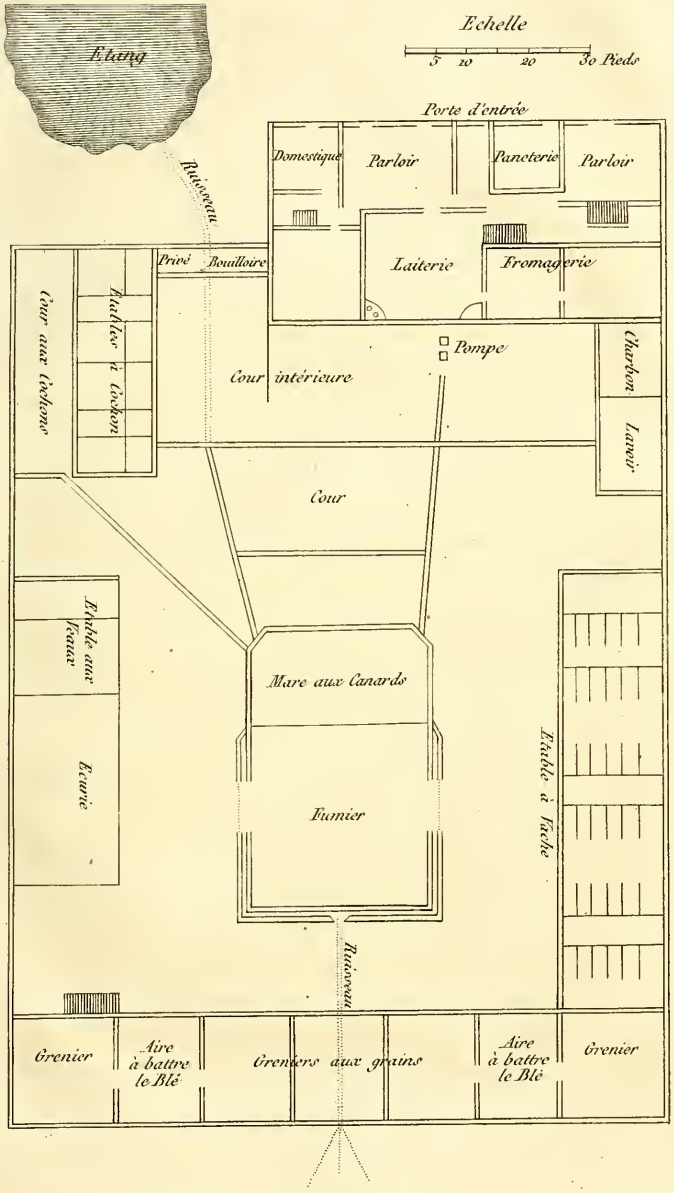
Cheshire est un pays de fromage ; la laiterie y forme par conséquent un objet important de l'économie rurale. Voici le plan d'une bonne

ferme ou métairie de ce comté ; sans être un plan général, il donnera quelqu'idée de ce bon ordre, de cette propreté, et de ce fini d'utilité dont j'ai souvent parlé, mais bien moins fréquemment que je n'ai eu occasion de l'observer.

Il existe une grande diversité d'opinion sur les meilleures races de vaches à lait, et sur la forme et la couleur à préférer ; mais le résultat semble être que les moins belles sont les meilleures ; c'est une sorte de leçon de morale que l'on ne se serait pas attendu à recevoir dans l'étable. La nourriture d'hiver consiste en paille, raves, patates et choux. J'ai déjà remarqué la grosseur énorme des raves (*ruta baga*), appelées *suédoises ;* elles se gardent tout l'hiver, entassées sur la terre, en long talus de 6 pieds de base, couverts de paille. Les raves n'épuisent point la terre, donnent jusqu'à vingt ou même vingt-quatre tonneaux (quatre cent quatre-vingt quintaux) par acre, et une telle récolte vaut 45 liv. st. : en commerce on ne calcule que sur la moitié seulement de cette quantité ; mais comme elles communiquent un goût désagréable au lait, on ne les donne aux vaches qu'après la saison du fromage, les feuilles servent aussi de fourrage. Les choux d'une fort grosse espèce forment une nourriture préférable, en ce qu'elle produit plus de lait et sans mauvais goût, ainsi que le choux-rave (*kohl-rabi*).

La récolte des patates est la plus essentielle pour les hommes et pour les animaux, et on lui

Plan d'une Ferme.



doit plus qu'à toute autre cause, le grand accroissement de la population dans le siècle dernier. Le docteur Holland assure que les familles de laboureurs, et sans prendre les plus pauvres, consomment six ou sept livres de patates pour une de pain. On les donne aux bêtes à cornes et aux chevaux, crues et mêlées à la paille hachée, cuites à l'eau ou à la vapeur. Le bétail les préfère cuites. On assure que les patates qui ont germé, sont plus nutritives, ce qui est connu quant aux grains, et s'applique probablement à tous les végétaux qui contiennent le principe du sucre. Il y a des fermes où l'on consomme annuellement jusqu'à deux mille boisseaux de patates pour les bestiaux. Le produit ordinaire est de cent cinquante à deux cent cinquante boisseaux de 90 livres par acre : le prix est de 1 s. 6 d. à 2 schellings le boisseau, et jusqu'à 3 schellings au printemps. La boue visqueuse que la marée dépose à l'embouchure des rivières, est un excellent engrais, on en met jusqu'à vingt charretées par acre, et une seule paroisse (*Frodsham*), à portée de s'en servir, a recueilli jusqu'à cent mille boisseaux de patates par an. Elles sont conservées l'hiver en tas comme les raves. On estime la quantité de fromage produite à 300 livres par vache, c'est-à-dire, de 50 à 500 livres [1].

---

[1] Du temps de sir W. Petty (il y a cent vingt-cinq ans environ) une vache irlandaise, nourrie sur deux acres de pâturage et un demi-acre de prairie pour le foin d'hiver,

Le loyer d'une cabane ou petite maison de journalier, avec son carré de jardin, est de 4 à 5 livres sterling par an, et de 7 à 9 livres ster., s'il y a assez de pâturage pour une vache. Quoiqu'on puisse dire des avantages de la grande agriculture *exclusive*, j'aime à entendre parler de ce système mitoyen, qui ménage au journalier une ressource domestique pour les momens perdus, un bout de champ où il puisse exercer son industrie à sa guise, et sans maître, et recueillir où il a semé. Le système de petites fermes est évidemment mauvais : celui-ci a l'avantage contraire; il met à profit jusqu'aux fractions de temps, d'industrie et de moyens que l'autre fait perdre par la mauvaise division du travail, et par la nécessité d'employer un attirail d'agriculture disproportionné, et qui aurait suffi pour une plus grande ferme. Le petit champ du journalier me semble être comme le réservoir qui égalise le courant d'eau d'un moulin.

Here-till return of morn, dismiss'd the farm
The careful peasant plies the sinewy arm :

---

rendait trois gallons de lait pendant trois mois, un gallon pendant les trois mois suivans, un quart de gallon ou une pinte de Paris trois autres mois, et rien jusqu'à ce qu'elle eût un veau. Le pâturage s'affermait pour cinq shellings, le pré pour trois shellings, en tout huit shellings. L'avance du prix d'achat de la vache, risque ét soins autant, c'est seize shellings pour trois cent quatre-vingt-quatre gallons, ou un demi-denier sterling par gallon.

Warm'd as he works and casts his look around
On every foot of that improving ground;
It is his own he sees; his master's eye,
Peers not about, some secret fault to spy;
Nor voice severe is there, nor censure known;
Hope, profit, pleasure, they are all his own.

CRABBE.

Entr'autres méthodes de dessécher les terres marécageuses ou trop humides, celle-ci m'a paru ingénieuse. On a des briques faites exprès, de 9 pouces de long, 6 de large, et $\frac{3}{4}$ d'épaisseur. Elles portent d'un côté, dans leur longueur, l'empreinte d'un demi-cylindre de 3 pouces de diamètre. Ces briques, appliquées face à face, forment un canal ou tube du calibre de 3 pouces au fond de la tranchée et recouvert de terre.

Le terme moyen des rentes de terre est de 30 shellings l'acre. Le docteur Holland observe que Cheshire (espace de pays d'environ 35 milles sur 25) compte cinquante fortunes de trois à dix mille livres sterl. de revenu territorial, et le même nombre de mille à trois mille.

Nous sommes logés dans un meilleur quartier qu'à notre premier passage à Liverpool, et la ville nous paraît, à tous égards, plus agréable. Il y a visiblement moins d'activité commerciale, et moins de voitures. On nous assure que le luxe de toute espèce a beaucoup diminué. Il y a eu un grand nombre de faillites, elles ont cessé. Toutes les maisons de commerce chancelantes sont tombées. Les négocians qui ont résisté à l'orage ré-

duisent leurs affaires et leurs dépenses. Je vois peu de signes d'impatience ou d'abattement ; et, dans le fait, une calamité générale, pourvu qu'elle n'attaque ni la vie ni la santé, et ne vous prive pas du véritable nécessaire, est à peine une calamité. Il importe peu que l'on aille à pied ou en voiture dans une petite ville, et d'avoir un domestique ou dix, pourvu que nos voisins ne tiennent pas plus grande maison que nous.

La détresse commerciale est bien plus grande dans les villes de manufactures. On nomme une maison de Manchester qui a renvoyé, samedi dernier, douze cents ouvriers, et une autre cinq-cents. Il faut faire vivre tous ces malheureux, et dans quelques paroisses la taxe des pauvres est de six sous ou schellings dans la livre. Voilà de grandes extrémités ! mais il ne résulte pas nécessairement de ce manque d'ouvrage des manufacturiers qu'ils doivent manquer de pain, car il n'y en a pas une once de moins dans le pays ; seulement les riches auront à les payer pour aller à l'armée ou pour ne rien faire, au lieu d'acheter les superfluités qu'ils manufacturaient, ou plutôt les autres superfluités que celles-là servaient à payer dans les pays étrangers.

La paix paraît à tout le monde à peu près impossible, et l'on regarde la situation actuelle comme un mal sans remède pour le présent. L'intérêt de l'argent a baissé par manque d'emploi, et les meilleurs billets, à six mois, s'escomptent à 2 $\frac{1}{4}$ pour cent. Cela aide le gouvernement à rem-

plir les emprunts, comme le manque de travail grossit l'armée et équipe la marine.

Cette ville a un établissement qui lui fait honneur. Les aveugles y apprennent un métier, et en sortent, au bout de trois ou quatre ans, capables de pourvoir à leurs besoins, et délivrés du tourment de ne rien faire ; souvent aussi avec un petit capital acquis pendant leur apprentissage, ils font du draps, des paniers fort élégamment tissus et en couleurs variées, sur lesquelles ils ne se trompent point ; des tapis, des cordes, etc., etc. Il y en a de musiciens, et ils ont des concerts publics. Nous avons été surpris de la justesse et du bon effet de leur exécution : il y avait plusieurs belles voix, et l'orgue a été touché par des aveugles.

Privés la plupart du sens de la vue depuis leur naissance, ignorant par conséquent tout ce qui a rapport à la physionomie, l'expression de la leur n'a de règle que le sentiment intérieur, qui les guide bien quelquefois, et souvent mal. Nous observâmes quelques-unes des femmes souriant doucement l'une à l'autre, d'une manière aussi aimable que si elles eussent jamais vu un sourire, à d'autres temps, faisant, sans s'en douter, de fort laides grimaces, les hommes encore plus, et accompagnées de gestes et d'attitudes grotesques en chantant.

Ces aveugles traversaient une cour pour aller dîner ; quelques-uns s'arrêtaient au soleil, le fixant attentivement : ces infortunés apercevaient

sans doute quelque faible lueur. Nous demandâmes à une femme depuis combien de temps elle était privée de la vue. — Depuis l'âge d'un an. — Vous n'en avez par conséquent aucune idée, vous n'y pensez pas ? — Que trop, a-t-elle répondu. D'autres sont convenus qu'ils ne s'en souciaient guère.

Cet établissement date seulement de 1791. Depuis lors, trois cent onze personnes y ont été admises : de ce nombre, vingt-deux y entrèrent l'année dernière, et vingt-six en sortirent, dont six morts, et cinq renvoyés pour cause d'inconduite. On remarque qu'il y a cinq fois autant d'hommes que de femmes. La dépense annuelle est d'environ 5000 liv. Le travail des pensionnaires produit 2000 liv., et le déficit de 3000 liv. est rempli par des souscriptions et donations. La plupart des aveugles qui sortent de l'établissement après y avoir fini leur apprentissage, peuvent s'entretenir par leur travail ; et il y en a eu qui ont su pourvoir aux besoins de toute une famille.

25 *Septembre*. Nous n'attendons que le signal pour nous rendre à bord du navire qui va nous éloigner, pour toujours peut-être, d'un pays où nous avons été reçus avec bienveillance, et où nous laissons quelques amis. Les départs sont toujours tristes, et la perspective rapprochée d'un long voyage de mer et de tous les hasards qui l'accompagnent, ne peut que rembrunir cette impression mélancolique.

Si l'on me demandait, en ce moment, le résultat de ce que j'ai vu en Angleterre, je dirais peut-être que ses institutions politiques présentent, sous le masque du patriotisme, en détail et dans la pratique, un spectacle de corruption, de profusion et d'ambition personnelle, beaucoup plus révoltant que je ne m'y serais attendu : le jeu des passions humaines s'y montre à nu dans tout son égoïsme et toute sa laideur. D'un autre côté, je dirais que j'ai certainement trouvé la masse du peuple anglais plus riche, plus heureuse, et plus respectable qu'aucun autre peuple que je connaisse. On aperçoit dans tous les rangs cette émulation d'instruction et d'industrie, et ce sentiment d'indépendance qui caractérisent une civilisation progressive et bien dirigée. Enfin les manières et tous les rapports de supérieurs à inférieurs, sont marqués par des égards et une juste circonspection qui annoncent la présence de lois égales envers tous. A ces titres, je reconnais le meilleur gouvernement qui existe, je l'admire dans sa fin ; mais, en vérité, je n'en aime pas également tous les moyens. Ce que je n'aime pas ici appartient à l'espèce humaine en général, plutôt qu'à l'espèce anglaise en particulier, dira-t-on, et j'en conviens ; aussi n'entreprends-je la défense ni de l'une ni de l'autre.

Le gouvernement anglais est éminemment pratique; celui sous lequel j'ai vécu pendant tant d'années est, au contraire, le gouvernement des idées abstraites. Il y a comparativement peu

de corruption, mais beaucoup de déception. On y monte la tête des hommes sur certains principes généraux, pour ou contre certaines mesures qui sont supposées en dépendre, sans égard aux circonstances, sans discrétion et sans sagesse; et cela se fait par le moyen des papiers publics. Ceux qui les rédigent mènent le peuple par le nez, en outrant son exagération naturelle. Le peuple, dans la toute puissance de son universalité de suffrages, dicte à ses représentans (car ce sont de véritables représentans), ceux-ci au gouvernement; de sorte qu'en dernière analyse on se croit libre sous une oligarchie de gazetiers, européens la plupart, et qui n'ont d'autres vues et d'autre intérêt que celui de leurs souscriptions et de leur vanité personnelle [1].

---

[1] Il n'existe presqu'aucune autre distinction dans les États-Unis, que celle de riches et de pauvres : les pauvres, quoique moins nombreux qu'en Europe, forment cependant le plus grand nombre, et l'universalité des suffrages les rend maîtres du gouvernement. Les riches sont naturellement l'objet de la jalousie des pauvres, surtout lorsqu'aucun autre titre de supériorité ne lui donne d'appui et ne la rend respectable. Dans un tel état de choses, les mesures du gouvernement doivent être défavorables aux riches, c'est-à-dire, au commerce, qui est presque le seul chemin à la fortune qui existe aux États-Unis. Aussi observe-t-on que tout individu qui devient riche passe *ipso facto* dans les rangs de l'opposition, et *vice versâ* celui qui se ruine. Les talens se trouvent généralement du côté de l'opposition en Amérique comme en Angleterre, parce que c'est

Les gouvernemens du continent de l'Europe sont en général faibles et usés, demi-factieux et demi-despotiques. Un seul, purement despotique, les écrase de son unité et de son énergie. Cet ordre de choses là ne fait la part que du souverain, en même temps qu'il lui donne pour ennemi secret tout ce qui n'est pas dans la sphère immédiate de sa splendeur, et n'y participe pas.

L'Angleterre, après tout, est le seul pays où le hasard, autant que la sagesse humaine, transigeant avec les vices comme avec les vertus de notre espèce, a fait la part de tous, et fondant la constitution politique sur la constitution humaine, a élevé un édifice d'architecture mixte

---

le côté le plus brillant; mais, en Angleterre, les riches se rangent du côté du gouvernement, avec qui ils se sentent en sûreté; tandis qu'en Amérique, au contraire, ils cherchent la protection des talens dans l'opposition. Un peu plus de pauvreté dans la multitude, et les propriétés seront envahies par des mesures de législation qu'elle dictera, telles qu'une taxe sur les revenus répartie arbitrairement par une commission populaire, l'introduction d'un papier-monnaie forcé, le *maximum* français, peut-être. Le défaut de sûreté des propriétés produisant alors son effet ordinaire sur la société, la décadence des arts et de l'industrie, l'ignorance, l'anarchie viendront à sa suite, et enfin l'asservissement et le despotisme. On a dit que chaque révolution contenait le germe d'une autre, et en répandait la semence après elle : il reste à savoir ce qui devra naître de la révolution purement démocratique des États-Unis.

et irrégulier, également éloigné du grec ou du gothique, qui a peu de dehors et d'agrément, mais qui est solide, commode et facile à réparer.

Si l'on voulait savoir ce que je pense du caractère national, je dirais qu'on n'en peut juger que par comparaison, qu'aucun caractère national n'est en lui-même fort estimable, et que la question se réduit à savoir quel est le moins mauvais. Les deux nations les plus marquantes de l'Europe se présentent naturellement sur la lice, et malgré l'odieux des comparaisons, j'oserais entreprendre de tracer quelques traits de celle-ci sans m'en croire autrement capable que comme les connaissant également, et m'intéressant à toutes deux. Je suis né chez l'une et j'y ai passé ma jeunesse; mais j'ai visité l'autre dans mon âge mûr, et les meilleurs amis que j'aie sur la terre y ont vu le jour.

Voici d'abord quelles sont réciproquement les prétentions nationales, elles ne manquent point d'étendue. Les Anglais sont intimement persuadés de leur supériorité de rectitude morale, de sincérité, de générosité, de jugement, de fermeté et de courage. Ils se regardent comme les hommes faits de l'Europe, et tout le reste comme d'aimables enfans, et cela, dans leurs momens de bonne humeur; car ils prendraient habituellement volontiers Voltaire au mot sur ses compatriotes : *moitié singes et moitié tigres.*

Les Français sont tout à fait convaincus de leur supériorité de goût, d'invention et de per-

fection dans tous les arts de la civilisation. En sentimens d'honneur, en générosité, en courage, ils ne le cèdent à personne.

Le bas peuple anglais a un certain mépris pour les autres peuples.

Le bas peuple français, du moins celui de l'intérieur, sait à peine qu'il y a d'autres peuples. Sa géographie est celle des Chinois [1].

Ceux qui promettent beaucoup et donnent un peu, passent pour ne donner rien, tandis que ce peu paraît beaucoup lorsque rien n'a été promis. Cela explique les deux réputations nationales, l'une de politesse creuse et de protestations mensongères, l'autre de générosité simple et sincère. Le fait est que *donner* est matériellement plus aisé en Angleterre qu'en France, parce qu'on y est plus riche, et que l'on y donne plus en argent; mais je doute fort que l'on y soit plus disposé qu'ailleurs à donner son temps et ses soins personnels aux malheureux où à ses amis. Je soupçonne même que les liens de parenté y sont moins forts qu'en France; on paraît y calculer de plus près les devoirs du sang, ils y sont bien définis, on y sait mieux quand on peut, avec bienséance, cesser de reconnaître ses proches. Un cousin ne vous est sans doute guère

[1] Il a appris quelque chose à cet égard dans les dernières années. Il y a long-temps que les armées françaises s'occupaient de géographie : on est venu l'apprendre au peuple en France.

plus qu'un autre homme, mais c'est une erreur utile et respectable, que celle de se croire obligé d'aimer et de servir un peu ceux que la nature a placés ordinairement auprès de soi, et que l'on est destiné à rencontrer le plus souvent dans la carrière de la vie.

On raisonne mieux en Angleterre qu'en France, l'on y est par conséquent plus disposé à être juste, première des qualités morales, et pourtant la passion pour le luxe et l'ostentation qui y est très-générale, expose cette qualité à de grandes épreuves; car je n'ai jamais connu de prodigue qui fût juste, aucun même qui sût être véritablement généreux; il ne s'en laisse jamais les moyens.

Je ne crois pas possible que certaines scènes de la révolution française, par exemple, celles de *septembre*, puissent jamais, quoiqu'il arrive, se donner en Angleterre [1]. La populace de France est décidément plus atroce que celle d'Angleterre; mais celle-ci est plus dure, elle est moins susceptible de pitié, quoiqu'elle ait moins de cruauté.

L'esprit français est éminemment ingénieux, l'anglais, juste et solide. Celui-là est plus propre à découvrir, celui-ci à approfondir. Les Anglais eux-mêmes sont assez disposés à convenir qu'il y a dans ce moment plus d'hommes distingués

[1] On pourra objecter les scènes de l'Irlande, mais je ne parle que des Anglais en Angleterre.

dans les sciences à Paris qu'à Londres; mais il y a pourtant de meilleurs matériaux scientifiques à Londres, et à la longue ils doivent l'emporter.

Quoi qu'il en soit des savans en titre, je suis convaincu que la culture de l'esprit est infiniment plus générale en Angleterre qu'en France; c'est là le beau côté de la société anglaise. On n'y entend presque jamais faire ces mauvais raisonnemens, et débiter ces impertinences avantageuses, qui forment ailleurs le fond de la conversation. Un homme d'esprit en France remarquait un jour qu'il n'entendait jamais prononcer la particule argumentative *donc*, sans s'attendre à quelque chose de bien absurde.

Il y a dans l'abord anglais une froideur et une réserve qui découragent et attristent; dans l'abord français, une chaleur et une prévenance qui flattent et mettent à l'aise. L'historien Gibbon a dit quelque part, en parlant de la société française : « Je sais qu'en général on ne peut pas » trop compter sur la sincérité des témoignages » d'amitié que l'on y reçoit; mais, à mon égard, » je suis convaincu de leur sincérité ». On peut sourire à l'exception que l'historien faisait en sa propre faveur de la meilleure foi du monde; mais, s'il se trompait, c'était seulement dans son opinion générale. On sent réellement en France la bienveillance et l'intérêt que l'on exprime, mais on ne le sent pas long-temps et on lui sacrifie peu. On est léger et volage, mais l'on est sincère. Je ne sais si je ne préférerais

pas de vivre avec les Anglais, mais j'aurais certainement plus de plaisir à visiter les Français : à la longue, la froideur des uns s'échauffe, le feu des autres s'amortit, et les deux manières vous conduisent également à la tiédeur, qui est le plus haut degré d'intérêt que l'on puisse raisonnablement se flatter d'inspirer dans la société générale ; mais il reste aux Anglais les ressources d'un esprit plus cultivé et d'un goût plus juste. D'un goût plus juste ! s'écriera-t-on en France ; quelle contradiction après ce que vous avez dit de leur théâtre, de l'indécence de leurs papiers publics, de leurs libelles et de quelques autres habitudes grossières. L'inconséquence, répondrais-je, est dans la nature. On ne rencontre de caractères soutenus que dans les romans. Les Anglais ont certainement très-mauvais goût en certaines choses ; en d'autres, le goût le plus pur, et je préfère, par exemple, à tout prendre, leur littérature à la nôtre. Telle est mon opinion ; je ne la défends pas, je l'énonce simplement. On est libre de ne s'en rapporter à personne ; mais avant de condamner, il faudrait se donner la peine de se mettre en état de le faire avec connaissance de cause.

Après avoir dit que l'on a plus de goût en Angleterre qu'en France, on s'étonnerait peu de m'entendre dire que l'on y a autant de gaîté. Je m'explique : il y a plus de gaîté de manières en France ; on y a l'heureuse faculté de s'amuser sans amusement. En Angleterre, on aime

autant la plaisanterie, et on s'y livre avec autant de plaisir, mais pas aussi gratuitement. La gaîté anglaise ne résisterait pas aux dures épreuves auxquelles elle a été mise en France; celle-ci est constitutionnelle : l'une est principalement dans l'esprit, l'autre dans le tempéramment, dans le sang.

Au reste, les hommes se ressemblent plus qu'on ne pense; les différences nationales sont plus extérieures qu'essentielles, et l'on trouve partout, à beaucoup d'égards, les mêmes vices et les mêmes vertus sous des formes et des coutumes très-différentes.

Je n'ai rien dit de notre première traversée, et peut-être ne vaut-il guère la peine de parler de la seconde; assez d'autres voyageurs ont informé le public des dangers, de l'ennui et des amusemens de la vie de mer. Pendant toute notre traversée d'Amérique en Europe, les vents avaient soufflé constamment de l'ouest, c'est-à-dire, pour nous; à notre retour, encore de l'ouest, et directement contraires. La première traversée fut de vingt-deux jours, et la seconde de cinquante-sept, et du plus au moins cette différence est contraire, le vent soufflant les trois-quarts de l'année de l'ouest, entre les 30e et 55e degrés de latitude. Pendant la première moitié du second voyage, les tempêtes se sont succédées avec si peu d'interruption, que nous avons été à la cape pendant presque tout ce temps, perdant un jour ce que nous avions gagné l'au-

tre, et qu'au bout de cinq semaines nous aurions pu retourner en Europe en cinq jours.

Les personnes qui n'ont pas été à la mer se font une idée exagérée de la hauteur des vagues, et il est ordinaire aux marins même d'en parler comme étant quelquefois de la hauteur des mâts. Au fait, elles n'excèdent pas dans les tempêtes [1] 10 à 12 pieds au-dessus du niveau ordinaire; et comme l'abaissement est égal à l'élévation, les plus grandes inégalités sont de 20 à 24 pieds. Lorsque le navire est au plus bas, le sommet des plus hautes vagues est donc de quelques pieds seulement au-dessus de l'œil du spectateur placé sur le pont : cela suffit cependant pour lui cacher les objets placés à quelque distance, tel qu'un autre navire, et lui faire croire que les petites montagnes d'eau intermédiaires sont aussi hautes que les mâts; les vagues sont de longues rides ou sillons parallèles rangés perpendiculairement à la direction du vent, tels exactement qu'on les observe en petit sur un étang ou sur une marre d'eau. On est surpris de la facilité avec laquelle ces masses

[1] Dans les grandes tempêtes la vélocité de l'air est évaluée de cinquante à soixante milles par heure; les ouragans de la zone torride, qui emportent les arbres et renversent les maisons, supposent une vélocité de quatre-vingts à cent milles par heure; mais il n'en résulte pas que la hauteur des vagues d'environ dix à douze pieds dans les tempêtes, soit augmentée dans cette proportion pendant un ouragan.

liquides, qui s'avancent comme pour vous engloutir, passent par-dessous le navire ou plutôt le soulèvent et le laissent glisser doucement derrière elles. Un bon navire court réellement bien peu de dangers dans une mer ouverte, quelque agitée qu'elle soit.

Si l'on fait vibrer une grosse corde d'instrument, et que l'on observe son mouvement, on aura précisément celui de la surface de la mer pendant une tempête. L'eau s'élève et s'abaisse alternativement sans presque changer de place; elle ne fuit presque point devant le vent, quoique les vibrations lui donnent cette apparence; et la crête seule des vagues, recourbée et brisée par la violence du vent, est emportée en écume et en grosses gouttes. Un morceau de bois flottant sur la surface d'une mer battue par la tempête, dérive fort peu; et si un navire à la cape dérive deux à trois milles à l'heure, c'est qu'il donne beaucoup de prise au vent; et loin que la mer occasionne son mouvement rétrograde, il est clair qu'elle le retarde, puisque le navire dérive moins en travers que vent arrière avec la même quantité de voiles; et quoique dans cette dernière position, il donne beaucoup moins de prise au vent. Pour se convaincre que la mer ne fuit point devant le vent, il suffit de considérer qu'il n'y a point d'amoncellement considérable sur les côtes opposées au vent; au lieu de quelques pieds, les eaux devraient monter quelques centaines de pieds.

Il y a du plaisir à voir les oiseaux de mer pendant le plus mauvais temps, tourner sans cesse autour du navire, comme s'il était à l'ancre, glisser dans l'air sans se donner aucun mouvement, avec autant de vitesse contre le vent qu'avec lui, et sillonner, en se jouant, le sommet des vagues de la pointe d'une de leurs longues ailes tranchantes.

Je désirais m'amuser à observer la longitude par les distances lunaires; je m'étais pourvu pour cela d'un sextant, et je m'en suis servi toutes les fois que le temps l'a permis pendant les deux traversées. Les marins ont la réputation d'être fort jaloux de tout ce qui a rapport à leur métier, et de ne pas voir de bon œil un passager qui s'en mêle. Je dois rendre la justice aux capitaines avec qui nous avons fait nos deux traversées, l'un anglais, l'autre américain, que j'ai éprouvé de leur part l'empressement le plus libéral à m'aider dans ces observations; il est vrai que l'on n'est jaloux que des avantages que l'on n'a pas, et que les véritables connaissances dédaignent le mystère.

Les observations lunaires requérant beaucoup d'exactitude, ne sont point du tout faciles dans les mers orageuses du nord, et il faut de la pratique pour y réussir; malgré les erreurs inévitables de l'agitation continuelle du navire, elles nous ont pourtant donné notre longitude aussi près qu'il est nécessaire, corrigeant les erreurs

que les courans occasionent dans l'estime [1], surtout aux approches du grand banc de Terre-Neuve, et recevant de la vue de terre la confirmation la plus satisfaisante.

20 *Novembre*. Longitude 68°, latitude 59° 10. Le vent est enfin devenu favorable, et vers la fin de notre voyage nous avons rencontré une frégate anglaise (*Belvedère*, capitaine Byron); ordre d'amener : un officier est venu prendre communication des papiers et passer en revue l'équipage. Après son retour à bord, le signal de permission de faire voile ne se donnant point, il a fallu attendre encore le bon plaisir de nos

---

[1] On sait que le mouvement général de la mer entre les tropiques est de l'est à l'ouest, et que ses eaux, arrêtées par le continent de l'Amérique et accumulées dans la grande baie du Mexique, s'échappent ensuite par le détroit entre les îles de Bahama et la Floride, et forment un grand courant qui se dirige parallèlement aux côtes des Etats-Unis, inclinant de plus en plus vers l'est, passant près de l'extrémité méridionale du grand banc de Terre-Neuve, et s'élargissant comme s'affaiblissant toujours, et vient mourir sur les côtes de l'Écosse et de la Norwège, où il dépose les fruits et les graines du tropique, souvent encore en état de germer, tels que les noix de cachou, la casse, le mimosa scandens, le coco, la graine du bois de campêche, etc. On rencontre sur l'Atlantique de longues traînées de plantes flottantes, s'étendant du nord au sud à perte de vue, voyageant lentement vers l'Europe. Elles doivent une partie de leur mouvement ainsi que cette figure allongée du nord au sud, aux vents d'ouest qui soufflent si constamment.

maîtres. Bientôt il nous est venu une seconde visite; l'officier était cette fois-ci plus ancien que le premier et plus expérimenté sans doute dans sa partie : il était question de découvrir comment il se faisait qu'un garde de la marine des États-Unis se trouvât être simple matelot à notre bord, sans autre *protection* que le congé de servir dans la marine marchande, et d'examiner un matelot malade qui n'avait point paru la première fois.

Les officiers se sont comportés poliment, et après nous avoir détenus sous le canon de leur frégate pendant près de trois heures du premier vent d'est qui eût soufflé depuis notre départ d'Angleterre, on nous a souhaité bon voyage et amené pavillon (signal attendu); nous nous sommes éloignés à pleines voiles, avec un vent qui nous faisait faire dix nœuds à l'heure, le cap droit sur New-York pour la première fois. Malgré tout cet examen, notre coq [1], nègre anglais sans protection, n'avait pas été découvert dans la fumée de sa cuisine, et j'ai lieu de croire que nos matelots n'étaient pas tous en conscience ce que leur protection les disait être.

Le danger qu'un matelot, réellement américain, court d'être enlevé de force par le premier

---

[1] Le mot anglais pour exprimer un cuisinier (*cook*) est adopté depuis long-temps en français pour le cuisinier d'un navire, quoiqu'on n'en ait pas retenu l'orthographe ni imité le son.

vaisseau de guerre anglais qu'il rencontre à la mer, est révoltant et insoutenable en principe, et mènera à des guerres interminables aussitôt qu'il y aura plus d'égalité de force entre les deux nations. S'il existe quelques moyens de régler l'application du droit légitime qu'ont les Anglais de se dessaisir de leurs matelots, de définir et protéger les droits réciproques et d'éviter les abus, au moins est-il certain qu'on ne saurait les trouver jusqu'à ce qu'on apporte à cette recherche le véritable esprit de paix et de modération dont l'irritation et l'exagération actuelles sont fort éloignées.

IRLANDE.

L'Irlande, divisée en petites principautés ennemies, fut conquise, sans difficulté, par les Anglais, et en une seule campagne, sous Henri II, en 1172. Ce prince fondait son droit sur une bulle du pape Adrien III, obtenue quelques années auparavant. Les habitans furent laissés en possession de leurs terres; un fort petit nombre d'Anglais resta parmi eux, trop peu pour incorporer les deux nations, mais assez pour rappeler aux Irlandais leur esclavage. Avant Henri VII, un Anglais, en Irlande, n'était pas plus punissable pour avoir tué un naturel du pays qu'on ne l'était en Amérique pour s'être défait d'un sauvage [1]. La haine et les vengeances réciproques perpétuèrent les dissensions intestines et les distinctions nationales. L'Irlande, demi-libre et demi-conquise, confirma pendant quatre siècles d'oppression, de séditions et d'anarchie, la barbarie naturelle de ses mœurs, et ne fut absolument soumise que vers la fin du règne de la reine Elisabeth, en 1603 [2].

Les Espagnols qui avaient, à plusieurs reprises pendant ce long règne, débarqué des troupes en

[1] Sir William Petty.

[2] Hume.

Irlande pour aider les révoltés, ne manquaient pas de représenter la reine comme une hérétique déchue du trône, et les Irlandais, restés catholiques parce que l'Angleterre était protestante, augmentaient leur haine. Pour faire voir de quelle manière cette guerre coloniale était conduite, il suffit du fait suivant, parmi nombre d'autres rapportés par Hume. Après la prise de Kerry, en 1580, Gray, général d'Élisabeth, qui avait peu de troupes, se trouvant embarrassé de tant de prisonniers, passa sans miséricorde tous les Espagnols au fil de l'épée, et *pendit environ quinze cents Irlandais*. Cette cruauté, ajoute-t-il, donna *grand déplaisir* à Élisabeth. Mais il ne paraît pas que le général ait été puni ou disgracié. Ainsi pacifié, ce misérable peuple ne tarda pas à se révolter de nouveau; et enfin, en 1641, on le vit se livrer à une fièvre de vengeance qui n'a d'exemple que parmi les sauvages de l'Amérique; ce fut une Saint-Barthélemi universelle, mais d'une cruauté encore plus recherchée. Femmes, enfans à la mamelle, rien ne fut épargné; jusqu'aux bestiaux, tout ce qui portait le nom d'Anglais fut surpris, massacré, torturé, brûlé à petit feu. Il n'est sorte d'artifice dont ces forcenés ne fissent usage pour tirer de leur asile celles de leurs victimes qui s'étaient réfugiées dans des lieux difficiles à forcer; et la foi violée semblait ajouter ensuite au plaisir de les faire périr dans les tourmens, le tout au nom de Dieu et de la foi catholique. La ville de Dublin échappa

seule, par miracle. Charles Ier était alors en querelle avec son parlement, ou se défiait de lui, ou le soupçonnait d'être de moitié dans ce massacre des Protestans par les Catholiques ; bien loin d'envoyer en Irlande des forces suffisantes pour protéger les restes malheureux de la population anglaise, la rage de parti faisait écouter avec une sorte de plaisir le récit d'énormités dans lesquelles on espérait impliquer le roi. Ce malheureux prince fut obligé, faute de moyens, de conclure avec les rebelles, ou plutôt avec ces bêtes féroces, indignes de la liberté, une trève dont le Parlement lui fit un crime, et qu'il ne confirma pas. La catholicité formait une sorte de lien naturel entre le roi et les Irlandais ; on les voit, en effet, traiter avec son représentant, le lord lieutenant Ormond, pour le soutien de la cause royale ; puis le trahir à l'instigation du nonce même du Pape, puis s'en rapprocher encore ; mais toujours sans vertu, sans union, sans constance, et même sans courage, ou du moins sans ce courage de raison qui distingue les hommes des animaux, et qui les en rend maîtres ; aussi l'Irlande n'a-t-elle jamais réussi dans aucun plan d'émancipation, et a-t-elle toujours été battue en corps, malgré le courage constitutionnel et presque proverbial des Irlandais.

Cependant l'établissement de la république, en Angleterre, amenait l'heure de la vengeance. Cromwell appesantit sa main de fer. Avec cette promptitude et cette sagacité qui lui étaient or-

dinaires, il déconcerte toutes les mesures des chefs Irlandais et royalistes. La férocité de ses vengeances jette l'épouvante, son nom fraie la voie à ses armes : en trois mois toute cette organisation révolutionnaire est écrasée, dissipée et détruite. D'août en novembre 1649, le pays est soumis, et dans sa clémence il permet à quarante mille soldats irlandais (à peu près le double de sa propre armée [1]) de se bannir pour toujours de leur patrie.

Le parti fit encore, les années suivantes, quelques mouvemens convulsifs qui furent réprimés et punis sans pitié par Ireton, inflexible lieutenant de Cromwell, et par Ludlow; et le gouvernement fut finalement remis entre les mains de commissaires.

Un auteur contemporain, sir William Petty, dit que cette rebellion, en onze ans, fit périr cinq cent quatre mille Irlandais et cent douze mille Anglais, par le fer, le feu, la famine et la peste, c'est-à-dire, plus du tiers de la population, puisqu'en 1652 la population de l'Irlande se montait à huit cent cinquante mille personnes ! « La cause de cette guerre, dit-il, était l'envie qu'avaient les *Romains* (les prêtres catholiques) de recouvrer les revenus de l'église, valant à peu près 110,000 liv. st. par an, et le bas peuple, de s'emparer du bien des Anglais; l'objet de dix à douze grandes familles, était d'avoir l'empire de tout

[1] Sir William Petty, fol. 304.

cela. Les Anglais ont gagné la partie, et ont (entr'autres prétextes) le droit de joueurs. Quant au sang répandu, Dieu sait à qui la faute ! »

Après la restauration de la monarchie, les affaires de l'Irlande se trouvèrent encore plus difficiles à conduire que jamais [1]. Les Irlandais protestans et les Anglais dépossédés par les massacreurs de 1641, avaient de justes droits à leurs anciennes propriétés ; d'un autre côté, ces massacreurs avaient été pardonnés par Charles Ier, en conséquence des secours qu'ils lui avaient promis, et ils se croyaient autorisés à retenir ce qu'ils possédaient à l'époque de leur traité. Cromwell ayant ensuite expulsé, sans distinction, tous les habitans des provinces de Munster, Leinster et Ulster, et disposé de leurs terres, il était sans doute dangereux de déposséder un corps nombreux de nouveaux propriétaires, et il existait de plus un grand nombre de réclamations pour services militaires contre les insurgés de 1641. Il était impossible de satisfaire tout le monde, et de prendre aucune mesure qui ne fît un grand nombre de mécontens, et comme s'ils n'étaient pas assez nombreux, le Parlement d'Angleterre, aveuglé par sa haine contre le papisme, s'avisa, en 1668, de prohiber l'importation en Angleterre du bétail de l'Irlande, seule chose que ce pays pauvre, et sans industrie, eût à donner en échange. Domptés par le malheur, les Irlandais ne se soulevaient

[1] Hume.

pas, mais le Parlement s'efforçait de les y pousser par des délations de complots imaginaires, et faisait condamner des hommes respectables sur la foi de témoins à gages [1]. Ceci se passait en 1681. Quelques années après (1687) on voit le nouveau roi, Jacques II, travailler ses Irlandais en sens contraire. A l'abri de la popularité passagère dont il jouit au commencement de son règne, il persécuta les protestans aussi vigoureusement que les catholiques avaient été persécutés sous le règne précédent. Il n'y a pas de province romaine, de sujets de Lacédémone ou d'Athènes, ou d'allié de la France moderne, qui ait jamais été pillé aussi systématiquement que l'Irlande. Elle lutta pour la liberté sous Charles Ier, et fut pillée; pour la royauté sous Cromwell, et fut pillée; elle combattit pour Jacques II, et fut pillée. Les pillages de la rebellion furent légitimés à la restauration. Les pillages de la révolution de 1688 ont été garantis depuis par une longue suite de lois pénales.

Sir William Petty, que j'ai déjà cité, était médecin de l'armée anglaise employée en Irlande après l'insurrection de 1641; il écrivait en 1672 ce qui s'était passé de son temps et sous ses yeux. Le témoignage et les opinions d'un témoin aussi intelligent, excitent naturellement la curiosité, et quand il parle en faveur des Irlandais, il peut en être cru; car il paraît avoir fait sa fortune à

---

[1] Hume.

leurs dépens, et il devait être leur ennemi. « Il y » a, dit-il, des esprits violens qui désireraient » voir une nouvelle rebellion en Irlande, afin » d'en passer les habitans au fil de l'épée, ce qui » est non-seulement *inhumain*, mais *pernicieux*. » Les Irlandais ne peuvent plus se soulever. » 1°. Les Protestans, les Anglais et l'Église, pos- » sèdent les trois quarts des terres, toutes les » places fortes, et les neuf dixièmes des maisons » dans les places fortes; ils font les deux tiers du » commerce étranger. Il y a maintenant en Irlande » trois cent mille Anglais et huit cent mille pa- » pistes, dont six cent mille vivent comme des » brutes dans des huttes sans cheminées, sans » portes ni fenêtres, si sales, si enfumées, si » puantes et si pleines de vermine, que l'on ne » peut rien y garder, pas même des œufs, qui » n'y prenne un mauvais goût, et si petites, » qu'il n'y a pas assez de place pour y travailler » le lin ou la laine. Une telle hutte se bâtit en » trois ou quatre jours. Excepté le tabac, qui est » le grand plaisir de leur existence, les habitans » ne consomment que ce qui est produit sur le » lieu même, des patates d'août en mai, des » huîtres et autres coquillages (étant presque » partout à portée de la mer), du lait et du » fromage. Mais quoiqu'il y ait huit papistes » sur trois protestans, il y a pourtant bien plus » de soldats ou d'hommes capables de porter » les armes parmi ces derniers. Il y a en tout » une vingtaine de gentilshommes de la religion

» romaine qui, à raison de leur naissance et
» de leurs manières polies, sont nommés par les
» Irlandais pour conduire leurs affaires auprès
» du gouvernement anglais. Ces gentilhommes
» lèvent leurs contributions par le moyen des
» prêtres (qui sont les gouverneurs actuels et
» immédiats du peuple). Les prêtres sont gou-
» vernés par environ vingt-quatre évêques, qui
» tous ont vécu en France, en Espagne, en Italie,
» en Allemagne, comme chapelains, aumô-
» niers, etc., etc., conservent des relations dans
» les pays étrangers et y possèdent des bénéfices;
» de sorte que le peuple est gouverné par environ
» mille prêtres séculiers et deux mille cinq cents
» moines de divers ordres, principalement fran-
» ciscains, et tous ceux-ci par leurs évêques,
» notoirement sous l'influence étrangère. Leur
» pouvoir n'est pas moins temporel que spirituel.
» Un juge de paix, catholique, ne manque pas
» de prétexte et de moyen de punir tout individu
» désobéissant au clergé. Le bas clergé n'a guère
» été hors de l'Irlande, et a mauvaise idée des
» étrangers et des protestans, des manufactures
» et du commerce. Il débite au peuple des pro-
» phéties de restauration de leur pays, etc., etc.,
» et des superstitions concernant certaines ca-
» vernes, puits, rochers et montagnes. Le peuple
» a peu de respect pour le serment sur une Bible
» anglaise : il le tient mieux sur une pierre qu'il
» appelle un livre. Mais de tous les sermens le
» serment à *land oath*, c'est-à-dire, le serment

» pour prouver un faux titre et possession de
» terre, ou payement de rentes dues, et recou-
» vrer les biens confisqués de leurs amis, est
» celui qu'ils violent avec le moins de scrupule;
» pensant sans doute comme Hudibras :

He that imposes an oath, makes it,
Not he that for convenience takes it.

» Le peuple irlandais est tout divisé en faction
» anglaise et irlandaise, protestant et catholique;
» mais la distinction réelle est celle des *investis*
» et des *dépossédés* des terres des insurgés de
» 1641, et la grande haine du clergé catholique
» contre le protestant, vient de ce que celui-ci
» a les bénéfices. Le quart des propriétaires vit
» en Angleterre, et leur revenu en sort et n'y
» rentre pas. Une grande partie de l'armée d'Ir-
» lande est employée hors de l'Irlande, mais est
» payée par l'Irlande. Tout commerce entre les
» deux royaumes étant prohibé, il faut pour
» payer ces sommes, envoyer les produits de
» l'Irlande à la Barbade, par exemple, et les
» vendre pour du sucre qui est rapporté en An-
» gleterre, et forme une remise désavantageuse,
» puisque le change gagne souvent 15 pour cent,
» tandis qu'il ne devrait pas surpasser les frais de
» transport et d'assurance sur les espèces. Toutes
» les terres ayant été confisquées ou confiscables
» en divers temps, il y a peu de titres de posses-
» sion qui ne soient sujets à contestation; c'est
» un trafic régulier que de découvrir ces défauts

» de titres, et il y a des gens qui obtiennent des
» commissions à cet effet. Les revenus publics
» sont affermés et levés d'une manière très-vexa-
» toire, et le peuple est obligé de payer ce qu'on lui
» demande. Les juges de paix savent impliquer
» les pauvres gens en actes criminels, dénon-
» ciations, cours ecclésiastiques (*bishop's courts*);
» et après avoir supposé le délit, ils composent
» pour la peine. De deux cent mille maisons con-
» tenant chacune une famille, qui existent en
» Irlande, on en peut compter seize mille ayant
» cheminées, portes et fenêtres, et cent quatre-
» vingt-quatre mille sont de ces misérables huttes
» que j'ai déjà décrites; et faute d'autre indus-
» trie, on peut dire que ces seize mille *optimates*
» sont le produit de procès, délations, adminis-
» tration d'impôts, etc. Ce sont les sauterelles
» et les chenilles du pays, et les cent quatre-
» vingt-quatre mille huttes sont la terre en friche
» et sauvage. L'Irlande contient douze millions
» d'acres, mesure d'Angleterre, de terres en rap-
» port ou bon pâturage, et deux millions produi-
» sant un peu moins. Le reste du territoire, qui
» est considérable, consiste en rochers, sables,
» marais et fondrières. C'est plus de dix acres de
» bonne terre par habitant, au lieu de quatre
» comme en Angleterre ou en France, et un acre
» seulement en Hollande. La ville et les fau-
» bourgs de Dublin sont composés de cinq mille
» maisons. Il y en a douze cents occupées par
» des cabarets, et la proportion est encore plus

» grande dans les petites villes. La fainéantise
» des Irlandais est plutôt occasionnée par le
» défaut d'encouragement au travail que par une
» disposition naturelle. A quoi bon travailler
» quand le travail d'un seul homme peut pro-
» duire assez de patates pour en nourrir qua-
» rante ? Quand le lait d'une vache suffit pour
» trois personnes, lorsque le poisson et les co-
» quillages sont en abondance, et que l'on peut
» bâtir une maison en trois jours, pourquoi cher-
» cheraient-ils à vivre différemment, lorsqu'on
» leur apprend que telle était la vie des saints et
» des patriarches, dont les mérites doivent opérer
» leur salut ? A quoi bon élever du bétail puis-
» qu'il n'est pas permis de l'exporter, et que les
» ordonnances de l'Angleterre prohibent le com-
» merce qui échangerait ce surplus ? Et enfin
» pourquoi chercherait-on à acquérir des biens
» que les lois ne protègent point, et lorsque la
» ruse et les subtilités tiennent lieu de titres et
» de droits naturels.

» On observe en Irlande que les individus an-
» glais qui deviennent pauvres et mécontens,
» dégénèrent en Irlandais, *et vice versâ*, que
» l'aisance et la richesse changent les Irlandais
» en Anglais. S'il est juste que les Anglais qui
» ont acquis des biens en Irlande, soient repré-
» sentés dans le pouvoir législatif, et s'il est juste
» que les Irlandais ne soient pas jugés par ceux
» qu'ils accusent de s'être emparés de leurs biens,
» il faudrait que les eux royaumes fussent

» unis par un seul et même pouvoir législatif ».

Il suffit sans doute de ces extraits et de l'esquisse précédente pour se faire une idée de l'espèce de gouvernement existant en Irlande depuis sa conquête jusqu'au temps de sir William Petty, et il est impossible d'imaginer un état de choses plus monstrueux. On s'étonne des forfaits des Espagnols en Amérique; mais en vérité l'historien célèbre de leurs conquêtes (Robertson) ne nous apprend rien de plus extravagant et de plus atroce que la conduite de ses propres compatriotes en Irlande. Il est vrai que les Irlandais paraissent avoir été des barbares bien moins aimables que les Péruviens ou les Mexicains ; mais il semble que les Anglais aient pris la peine de les discipliner eux-mêmes dans tous les vices qu'ils ont ensuite si cruellement punis, d'en faire des monstres exprès pour les écraser, et, comme dit M. Fox, en parlant de la révolution française : *Bait them mad, and then complain that they are so.*

L'heureuse révolution (expression ordinaire en Angleterre, pour désigner celle qui plaça le prince d'Orange sur le trône) ne fut pas fort heureuse pour l'Irlande; Guillaume y porta ses armes victorieuses, et fit avec eux en 1691 un traité dont les conditions furent bientôt violées et leurs prisonniers traités avec cruauté. En paix comme en guerre, c'étaient toujours des ennemis. En voici un exemple aussi remarquable par sa mauvaise politique que par son injustice.

Le Parlement ayant remontré au roi que les Irlandais faisaient tort aux manufactures d'Angleterre par l'importation de leurs étoffes de laine, que leur pauvreté les mettait à même de manufacturer à plus bas prix, ce sage prince (la réputation des princes est acquise à peu de frais) répondit *qu'ils pouvaient compter qu'il découragerait autant qu'il pourrait les manufactures de l'Irlande.* L'intolérance protestante rendait aux catholiques d'Irlande tout ce que l'intolérance catholique faisait éprouver de maux aux protestans de France. Chaque année du règne de Guillaume et de ses successeurs ajoutait quelque nouvelle loi oppressive à celles qui les accablaient déjà; confiscation de biens contre ceux qui envoyaient leurs enfans recevoir leur éducation dans des universités catholiques étrangères; obligation d'assister au service de l'église anglicane le dimanche; incapacité de voter aux élections de membre du parlement irlandais; incapacité de servir dans tout emploi honorable ou lucratif, pas même celui d'avocat, etc. etc., à peine celui de portefaix; car on voit le parlement irlandais recevoir et soumettre à un comité la pétition du corps des portefaix protestans de Dublin, qui se plaignaient de ce que l'on employait des papistes [1]. Les presbytériens, non conformistes, moins détestés que les autres, et dont le zèle

[1] Guerres civiles d'Irlande, par John Curry, vol. 2, page 230.

contre les papistes ne le cédait pas à celui des anglicans, se trouvant compris dans une nouvelle sévérité (*test act*) qui prescrivait certaine profession de foi relative à la communion, crièrent à leur tour à l'oppression. « J'ai trouvé, » dit à cette occasion le Rabelais de l'Angleterre, » Swift, ce que c'est que la persécution; *c'est* » *tout ce qui empêche de persécuter les autres* » !

En 1723, un membre du parlement irlandais proposa sérieusement, dans un long discours, de faire revivre le supplice gothique de castration contre les prêtres catholiques. On croira à peine qu'une motion aussi étrange fut adoptée par le parlement, transmise et *fortement recommandée* à Sa Majesté, et ne fut rejetée que par l'interposition du cardinal de Fleury auprès du ministre Walpole. C'est Curry, auteur évidemment partial, qui raconte cette anecdote, *vol.* IIe. *pag.* 253. Je ne puis cependant supposer qu'elle soit de son invention. Il est remarquable que les Irlandais ne prirent aucune part à l'invasion du prétendant et à la rebellion de 1745; et cependant je les trouve accusés de manœuvres révolutionnaires en 1759 en faveur de ce même prétendant et de la France. Le prétexte des troubles d'alors, dit un autre auteur aussi partial que le précédent, mais dans l'autre sens [1], était les extorsions des grands propriétaires et du

[1] Sir Richard Musgrave Bart, membre du Parlement irlandais.

clergé, le défrichement des communes, etc. etc. Ces griefs étaient probablement moitié réels et moitié simulés; il n'est pas douteux que les Irlandais n'aient constamment cherché l'occasion de secouer un joug odieux, moins par zèle pour la liberté que par désir de vengeance. Certaine association turbulente, connue sous le nom de *White boys*, à cause de l'uniforme blanc qui la distinguait, désola particulièrement, à cette époque, le midi de l'Irlande. Ces aimables gens signalaient leur ressentiment contre ceux qui n'avaient pas l'avantage de leur plaire par divers procédés ingénieux, comme, par exemple, de couper les jarrets des hommes et des bestiaux (*ham string*), ou de les enterrer tout vifs dans des fosses garnies d'épines (*furze*) avec la tête seulement dehors. Tel était pourtant l'état habituel des mœurs irlandaises et le peu d'importance attachée à ces événemens qu'une *humble address* ou supplique présentée à Sa Majesté, en 1775, par ses fidèles sujets irlandais, exposant leurs griefs divers et en implorant le soulagement, s'appuyait expressément sur le mérite de leur conduite *si soumise et si paisible pendant les quatre-vingts dernières années*, mérite sans doute comparatif, mais que le gouvernement parut admettre, puisqu'il y eut à cette époque un relâchement de sévérité et une sorte de système de conciliation auquel le dernier auteur cité attribue les révolutions de la fin du siècle. La requête ci-dessus remontrait, entre autres

griefs, que les catholiques ne peuvent posséder aucuns biens, à peine un bail à ferme, et qu'ils sont sans cesse poursuivis par certains dénonciateurs dont le métier est de découvrir s'ils n'ont pas acquis des propriétés excédant le moins du monde ce que la loi leur permet, auquel cas, non-seulement ce surplus, mais le tout, échoit au dénonciateur, et que les succès de ce métier ont été assez grands pour en couvrir l'infamie; qu'un fils dénaturé n'a qu'à se *conformer* à la religion dominante pour ôter au père catholique le droit de disposer, vendre ou hypothéquer un immeuble, tandis qu'il peut lui-même en aliéner la reversion; qu'à la mort d'un père catholique, le premier de ses enfans qui se *conforme* exclut tous les autres de la succession, etc. etc. Ces griefs, indépendamment de la privation de droits politiques dont il n'est pas ici question, étaient certainement fort graves. Ils entraînaient dans leurs conséquences le découragement total de l'industrie; ils portaient atteinte à toutes vertus domestiques et sociales, et il est impossible de ne pas se sentir fortement intéressé en faveur des réclamans; avec tout cela, il ne faut pas s'imaginer que le bas peuple d'Irlande fût à cette époque fort malheureux. On a, à cet égard, le témoignage de M. Arthur Young, qui parcourut le pays dans les années 1776, 77, 78 et 79, et qui paraît s'être informé partout fort exactement de la situation des habitans. Il les trouva vivant, très-salement à la

vérité, dans la petite hutte sans fenêtre et sans cheminée, décrite par sir William Petty cent ans auparavant; mais ayant leur vache, souvent un petit cheval, un cochon ou deux, quantité de volaille, tout cela, et une fourmillière d'enfans ensemble dans le même taudis; autant de patates qu'ils en pouvaient manger, eux et leurs animaux, du produit d'un morceau de terrain qui ne leur coûtait que 40 à 60 shellings par an, le chauffage (de la tourbe) ne coûtant que la peine de le voler. Je ne puis résister à la tentation d'extraire un passage de M. Young relatif à une entreprise d'agriculture par un simple particulier qui, bien que peu commune, montre pourtant que l'esprit d'industrie n'était point éteint en Irlande, et ne demandait que des soins judicieux pour se ranimer.

« Tout le pays sur la route de Cullen (comté » de Louth) était, il y a vingt-deux ans, aban- » donné aux moutons et presque couvert de ge- » net épineux (*furze*) et de fougère. Les cabanes » et leurs habitans présentaient le spectacle de » la misère; pas un protestant; point de routes » passables, et le revenu 3 à 4 shellings l'acre. » M. Foster, lord Chief-baron (qui est une » charge de judicature) entreprit de mettre en » valeur cinq mille acres d'un désert qui lui ap- » partenait. Il commença par deux à trois mille » acres, et bien loin de chasser les habitans, il » les laissa spectateurs de son entreprise. D'abord » pendant plusieurs années il tint constamment

» employés vingt-sept fours à chaux et soixante
» à quatre-vingts ouvriers ; la pierre seule lui
» coûtait 700 liv. sterl. par an ; en même temps
» il faisait construire des routes, enclore des
» champs de dix acres d'un fossé de sept pieds
» de large, six pieds de profondeur à un sou la
» perche, les bords plantés de haies d'aubépine
» et d'arbres : il en fit soixante-dix mille perches
» et dessécha tout ce qui était marécageux. Afin
» de créer une race de cultivateurs, il choisit
» parmi les habitans quelques-uns des plus ac-
» tifs, et les plaça sur ces petites fermes, fournit
» à chacun d'eux une vache et quelques autres
» petites avances pour commencer ; prit la peine
» de les instruire, et finalement, réussit à en
» faire de bons fermiers qui sont tous deve-
» nus riches ; il encouragea aussi quelques la-
» boureurs français et anglais à s'établir sur ses
» terres.

» Son procédé de défrichement était d'abord
» d'extirper le genet épineux, labourer, puis ré-
» pandre cent quarante à cent soixante-dix bar-
» rils de chaux par acre et jusqu'à trois cents
» barrils, le plus le mieux. Elle lui revenait à
» 9 deniers le barril, soit 6 liv. sterl. par acre,
» ce qui fait pour les cinq mille acres 30,000 liv.
» sterl. en chaux seulement. La première récolte
» était du seigle, les deux suivantes, avoine ; le
» produit vingt à vingt-deux barrils par acre,
» et sans chaux seulement trois à quatre bar-
» rils. Lorsqu'il s'est servi pour engrais de *marne*

» blanche, il a eu trois cents livres de lin, et avec
» celui de chaux, mille livres. Son grand objet
» était de convaincre les habitans du grand avan-
» tage de son procédé; il leur vendit ses récoltes
» sur pied au-dessous de leur valeur (à 40 sols
» l'acre). Trois récoltes lui remboursaient ainsi
» les frais de la chaux, donnant en même temps
» un grand profit aux acheteurs. Après la troi-
» sième récolte, les terres furent mises en prai-
» ries, et dans cet état les habitans s'empressè-
» rent de les affermer. Il continua de leur faire
» certaines avances, se fiant à leurs succès et à
» leur honnêteté pour le remboursement, et il
» n'a pas été trompé. Dans la suite, il a porté
» l'étendue des fermes à quatre-vingts acres, et
» il a bâti plus de trente maisons de fermiers
» en pierre, qui coûtent environ 40 liv. sterl.
» Après six ou sept ans, on a encore répandu de
» la chaux, et ces terres s'afferment, au taux
» moyen, à 20 shellings l'acre. Ce bienfaiteur de
» l'humanité vit encore, disait M. Young, et a
» le plaisir de voir un stérile désert (*a barren*
» *wilderness smile with cultivation*) couvert

---

[1] Littéralement, *un stérile désert, et le plus sauvage, sourire de culture. Wild* est un adjectif qui signifie *sauvage; wilder* est *plus* sauvage; puis vient la terminaison *ness* qui change l'adjectif en substantif, comme notre *té* beau, beauté; mais son usage en français est beaucoup moins étendu. Il y a peu d'adjectifs, en anglais, qui ne puissent se transformer ainsi en substantif, et cela se fait aussi par une autre terminaison *ty, nice, niceness, nicety.*

» d'habitans qui lui doivent leur bonheur. Il est » persuadé que la hausse des rentes, jusqu'à un » certain point, a un bon effet et rend le peuple » plus industrieux et plus riche, comme cela a » été constaté en Angleterre. Du reste, il assura » M. Young qu'il n'y avait point de vols près de » chez lui; qu'il ne fermait ni portes ni fenê- » tres, et que, soit au dehors ou au dedans de » son domicile, il n'avait éprouvé aucunes dé- » prédations. Quant à la religion, il observa » que la lettre des lois contre le papisme était » fort sévère, mais n'était pas exécutée, et cet » état de choses rappelle à M. Young l'expres- » sion heureuse dont M. Burke fit usage dans le » parlement : *La tolérance*, dit-il, *est un relâ- » chement d'esclavage, mais ne définit pas la » liberté* ».

L'esprit humain est tellement constitué, que pour juger du degré de crédit à donner au témoignage de l'homme de la meilleure foi, il faut encore savoir de quel parti il est. M. Young était dans ce temps-là *oppositioniste* et amateur de la liberté, et disposé par conséquent à penser favorablement de la cause du peuple irlandais; mais, comme nous l'avons vu au commencement de la révolution française, douze à quinze ans après, en prévoir les vices et les dangers fort clairement, il n'est pas à présumer qu'il ait pu se tromper grossièrement sur l'état de l'Irlande : il convient de l'existence des *white boys*, mais il nie qu'ils fussent dirigés par une main étran-

gère [1]; il convient que c'étaient la plupart des scélérats aussi oppresseurs qu'opprimés, et coupables de plus *d'abus* de pouvoir que le pouvoir même, dont ils se plaignaient au point de révolter contre eux les habitans catholiques même, qui paraissent s'être réunis près de Kilkenny et dans d'autres lieux pour les repousser par la force; ils eurent en effet des rencontres sanglantes avec eux; mais en même temps il décrit le despotisme des grands propriétaires et de l'aristocratie des collecteurs de dîmes, des juges de paix, des militaires, etc., etc., de manière à faire voir que les mécontens ne manquaient pas de bonnes et valables raisons.

Pendant la guerre d'Amérique, lorsque les flottes combinées de France et d'Espagne menaçaient la Grande-Bretagne, les Irlandais formèrent, à l'invitation du gouvernement, des corps volontaires pour la défense de leurs côtes. Ils montrèrent d'abord beaucoup de soumission au gouvernement; mais vers la fin de cette guerre, ils commencèrent à sentir leurs forces, et à s'apercevoir qu'ils avaient les armes à la main. Il se forma, en 1780 ou 1784, une sorte de convention nationale, qui comptait parmi ses membres quelques personnes de grands talens et du caractère

---

[1] Outre les *white boys* il y a eu d'autres associations de bandits, appelés *right boys*, *peep of day boys*, *etc. etc.*; ceux-ci dans le nord de l'Irlande et parmi les manufacturiers, les premiers dans le midi et parmi les cultivateurs.

le plus respectable. Les presbytériens formaient alors cause commune avec les catholiques pour obtenir le droit d'élection. On proposa au Parlement irlandais une nouvelle constitution, qui fut rejetée avec indignation.

Le gouvernement avait, en 1782, révoqué presque toutes les anciennes lois contre les catholiques, au moins toutes celles qui étaient relatives à la propriété. Les restrictions encore subsistantes, celles du test et du droit d'élire, ne touchaient le peuple qu'indirectement; il y avait moins de raisons de mécontentement qu'à aucune époque précédente; mais il s'était fait une révolution dans les esprits, ce n'était plus tant d'avantages matériels que de droits abstraits dont il était question, et le peuple de l'Irlande, ainsi que la plus grande partie de ceux de l'Europe, commençait à mettre un plus grand prix à la forme qu'au fond de la liberté. On attribue à notre nouveau monde l'honneur d'avoir allumé le flambeau qui devait éclairer et bientôt incendier la plus belle partie de l'univers; mais le coup de briquet avait été donné quelques années auparavant par le patriote Wilkes : il fit jaillir la première étincelle en 1770. Dans un temps de profonde paix, les oisifs de l'Europe, privés d'autres objets de curiosité publique, se saisirent avec avidité des questions alors agitées avec tant de violence en Angleterre, touchant les droits réciproques des gouvernans et des gouvernés, et la nature des pouvoirs. Le dénouement de ce drame politique fut en faveur

de ce qui s'appelait la liberté, et qui l'était certainement à bien des égards. Encouragés par le succès de ce grand comédien, la toile ne fut pas plutôt baissée sur la scène de l'Europe, que de nouveaux acteurs se hâtèrent de la relever en Amérique, et de donner au monde une nouvelle pièce plus intéressante, plus brillante et plus applaudie. A Dieu ne plaise que j'attribue, à ceux que l'histoire appelle patriotes, pour seuls motifs l'ambition personnelle et la vanité de jouer un rôle; mais les gens sensés, et surtout ceux qui ont vu les révolutions de près, conviendront qu'il faut compter ces motifs pour quelque chose. Il y a autant de danger à trop croire à la vertu des patriotes qu'à y croire trop peu : l'une de ces erreurs fait les dupes et les fanatiques, l'autre les indifférens et les esclaves.

Après la paix de 1782, qui établit l'indépendance des États-Unis, il n'y eut pas de jeune soldat revenant de l'Amérique, qui ne se crût fait pour devenir un Washington, et son pays d'Europe tout aussi propre à l'établissement d'une république que le pays de Washington ; pas de jeune philosophe qui ne sût par cœur son *Contrat social;* du moins je sais, par ma propre expérience, qu'il en était ainsi en France. Les idées républicaines à toute outrance ne manquèrent pas de germer en Irlande comme ailleurs, particulièrement parmi les associations militaires formées pendant les années précédentes pour la défense du pays. Le bas peuple aussi s'échauffa sur des questions demi-religieuses

et demi-politiques, qu'il ne comprenait pas, et se divisa en partis de différentes dénominations presque tous également absurdes, violens et sanguinaires, et croissant en animosité d'année en année. Je ne donnerai qu'un seul exemple des atrocités inouïes que le fanatisme de parti faisait commettre. Un M. R. Jackson, de Forskhill, dans le comté d'Armagh, mort en 1787, avait légué par testament une terre de 3,000 acres pour l'établissement d'une colonie protestante et de quatre écoles publiques ouvertes *gratis* aux enfans de toutes croyances sans distinction. Le plan fut mis en exécution en 1789. Les catholiques des environs s'en déclarèrent aussitôt les ennemis, et crièrent à la vengeance contre leurs nouveaux voisins; on leur tira des coups de fusil, on brûla leur moulin, et le meunier s'échappa avec grande difficulté. Enfin, en janvier 1791, à sept heures du soir, une troupe d'hommes vint frapper à la porte d'Alexandre Barclay, l'un des maîtres d'école protestans : une voix qu'il connaissait se fit entendre, il ouvrit; ces forcenés se précipitent sur lui, on le jette à terre, on l'étrangle à moitié avec une corde pour lui faire tirer la langue, et on la lui coupe, puis les quatre doigts et le pouce de la main droite. Cela fait, ils se saisissent de sa femme (jeune et belle), et lui font subir le même traitement, et même on l'aggrave; le couteau coupait mal, l'opération fut lente, et de plus, on l'accable de coups. Son jeune frère, âgé de treize ans, se trouvait dans

la maison, on lui coupe la langue et le gras des jambes.

L'auteur qui rapporte cette atrocité est le même sir Richard Musgrave que j'ai déjà cité; et quelque partial qu'il puisse être, il est impossible de supposer qu'un fait aussi circonstancié soit absolument faux, et quand même les gens capables d'un tel excès, d'un excès en comparaison duquel le simple meurtre n'est rien, seraient en petit nombre, pour que l'idée seule s'en soit présentée à l'esprit de ce petit nombre, il faut que les mœurs de tout le peuple soient éminemment féroces.

J'ai trouvé dans le même auteur une autre anecdote bien remarquable, vol. 1, p. 53. « Les » conspirateurs de la province de Munster étaient » liés par serment à la résistance aux lois, et » à n'obéir qu'à leur chef, et ils y adhéraient » si strictement, que le haut shériff du comté » de Waterford ne put trouver personne qui vou- » lût exécuter la sentence de la loi sur un de ces » misérables condamné au fouet, quoiqu'il offrît » une grande somme d'argent pour cet office : » ainsi il fut obligé de l'exécuter lui-même, à la » face de toute une populace enragée ». Puis en note : « L'écrivain était ce haut shériff ». Je sais bien que ce magistrat est censé l'exécuteur de la haute justice; mais en même-temps je sais qu'il n'exécute jamais. Ici nous voyons M. le haut shériff de Waterford, gentilhomme, membre du parlement d'Irlande et auteur, prendre le

fouet en main, et appliquer lui-même quelques centaines de coups de fouet sur la chair nue d'un criminel, à la face de toute une populace, ses complices. Il faut certainement qu'il ait été bien entouré, autrement on ne l'aurait pas laissé faire. Est-il croyable que parmi toute cette garde, qui était nécessairement de son parti, il n'ait pu trouver un seul homme qui ait voulu se charger de la flagellation par bonne volonté, par obéissance, et pour cette *grande somme d'argent offerte?* Le zèle me semble plus apparent que la nécessité. On se croit transporté en Russie, dans le temps où un empereur coupait des têtes, et de sa main appliquait le knout. Je ne me serais pas attendu à voir les mêmes mœurs un siècle après fleurir dans un pays associé à la Grande-Bretagne. Ceci se passait en 1782, douze ou quatorze ans avant la dernière conspiration. Était-ce là le meilleur moyen de la prévenir ou de la produire? Il me semble que je préférerais la méthode du respectable magistrat dont parle M. Young, et je serais bien aise de savoir ce qui s'est passé à Cullen pendant la dernière rebellion.

Je ne suivrai pas plus loin M. le High-shériff, et je prendrai pour guide un autre auteur irlandais et contemporain (Gordon); il sera d'autant moins suspect, qu'étant ecclésiastique anglican, on peut le croire sur ce qui s'est passé dans les derniers temps révolutionnaires de cet étrange pays, qui semble être si mal gouverné et si peu gouvernable.

Les idées républicaines transplantées d'Amérique, trouvèrent le sol de la France bien préparé pour leur réception; elles y prirent racine immédiatement, et sa première explosion eut lieu sept à huit ans après la paix des États-Unis. L'épidémie ne tarda pas à gagner l'Irlande; il se forma des clubs politiques sous diverses dénominations; en 1791, la fameuse société des *united Irishmen* fut instituée, et, en 1792, les gardes nationales[1] : c'était la révolution française en miniature, et il ne me paraît pas douteux que, quelque grands que les torts du gouvernement anglais eussent été précédemment, il n'avait, à cette époque de fièvre chaude, d'autre alternative que la force, sous peine d'être traité comme Louis XVI. Cependant, même à cette époque, il semble qu'il eût été sage et juste d'accorder premièrement aux catholiques cette égalité de droits politiques qu'ils demandaient. Ils ne s'en seraient pas contentés, car les chefs voulaient la république; mais le gouvernement aurait mis la justice de son côté sans rien abandonner de sa force réprimante. Le parti protestant aurait sans doute été moins actif contre les insurgés (prétendus catholiques); mais, d'un autre côté, ces insurgés auraient été moins nombreux et moins désespérés, et enfin la guerre civile aurait été moins acharnée, et on aurait épargné la moitié du sang et des crimes

[1] Rabaud de Saint-Etienne visita à cette époque les néophytes d'Irlande.

qui se sont commis. M. Burke, que l'on ne peut accuser d'aimer les principes révolutionnaires, écrivait et parlait en ce temps-là en faveur de l'*émancipation* des catholiques; Fox, Erskine et presque tous les hommes de talent dans le Parlement anglais plaidaient leur cause; mais le gouvernement en vint tout de suite à l'*ultima ratio*. On déchaîna l'aristocratie protestante d'Irlande, aussi violente et furieuse que le bas peuple; le gouvernement semble même avoir donné à croire aux catholiques que cette aristocratie était leur véritable ennemi, tandis que le ministère anglais penchait en leur faveur. Gordon l'accuse, et non sans quelqu'apparence de raison, d'avoir, depuis le règne d'Élisabeth, toujours suivi le système faible et cruel de gouverner l'Irlande par le moyen des divisions intestines. Cette aristocratie organisa ses forces sous le nom d'*Orange parti;* c'est-à-dire, occasionna la guerre civile.

On anticipe facilement sur tout ce qui résulta d'un tel état de choses : insultes, cruautés [1],

[1] Les cheveux coupés courts (*crops*) étaient considérés comme une marque de jacobinisme. Les soldats se faisaient un amusement de saisir ceux qui osaient porter cette marque réprouvée; on les traînait au corps-de-garde, où l'on tenait tout prêts des bonnets de papier enduits de poix que l'on mettait sur le feu, et qu'on appliquait tout brûlans sur la tête. Le patient était retenu jusqu'à ce que la matière fondue qui coulait parmi ses cheveux, dans ses yeux et sur son visage, fût redevenue dure en se refroidissant. Ainsi aveuglé et brûlé on l'abandonnait à la populace.

vengeances, et au milieu de tant de passions furieuses, l'ambition individuelle calculant froidement les chances de son jeu infernal, et poussant sur le tapis verd ses milliers d'hommes en guise de jetons. L'épée, une fois tirée, le nœud social une fois coupé, il est difficile de dire ce qui est légitime ou criminel ; le parti catholique traita avec la France, il eut en France ses émissaires et ses ambassadeurs, et demanda des secours d'hommes et d'armes : on ne voulait peut-être pas se donner à la France, on voulait être libre, mais on voulait sur toutes choses se venger, et on se serait probablement soumis à la France, s'il eût fallu avoir un maître, par pure haine pour l'Angleterre. L'insurrection, longtemps organisée en secret, au milieu des tortures, du fouet, des assassinats, par le fer, par le feu et par le poison, était tout près d'une explosion générale en mai 1798 : l'arrestation de lord Edwart Fitzgerald et de plusieurs des principaux confédérés, déconcerta le plan; le fil fut rompu, et quoique l'insurrection eût lieu au jour nommé dans plusieurs endroits, l'effort ne fut pas général, et ne fit qu'exposer ce malheureux peuple à toute l'horreur des exécutions militaires; mais il faut avouer que les excès dont il se rendit coupable, à Wexford particulièrement, et partout où il se trouva le maître, furent si détestables, qu'on cessa presque de le plaindre. Sans discipline, sans armes, sans officiers expérimentés, les insurgés se firent tuer par milliers, dans les diffé-

rentes actions qui eurent lieu pendant cette année, et il en coûta la vie à cent mille hommes, dit Gordon, dont les deux tiers catholiques ou patriotes, et un tiers royalistes. Presque tous les chefs furent mis à mort ou envoyés en exil, et la descente mal concertée d'un petit corps de troupes françaises, sous le général Humbert, l'année suivante (1799), enveloppa un plus grand nombre de malheureux dans la criminalité impardonnable du mauvais succès, et sa conséquence nécessaire, l'exil ou l'échafaud.

Les Irlandais ont été trop maltraités pour que l'on ne partage pas leur ressentiment, et qu'on ne pardonne pas à leur désir de vengeance, mais il est impossible d'approuver le projet de séparation. Ils ne sont pas assez forts pour maintenir seuls leur indépendance, par conséquent ils n'ont pas le droit de se séparer, suivant la juste définition du droit politique donnée par Paley, *expedience*.

Deux ans après la réduction de cette dernière rebellion, la grande mesure de réunir l'Irlande à l'Angleterre fut adoptée : au lieu d'une législature nationale qui n'était que le comité d'une faction aux ordres du ministère anglais, l'Irlande a maintenant vingt-huit pairs à vie et un certain nombre de membres élus dans le Parlement britannique, cent je crois, en tout, et elle a certainement gagné au change. Les mécontens ne sont pas de cet avis-là, ils disent qu'on les a trompés, qu'on leur avait promis l'émancipation des catholiques

pour prix de cette réunion, et cela peut être ; mais si on leur eût au contraire accordé l'*émancipation*, à condition de conserver leur constitution séparée, il me semble qu'ils auraient meilleure raison de se plaindre. Quoi qu'il en soit, l'émancipation des catholiques est maintenant le grand sujet de plaintes de l'Irlande, et le texte de toutes les remontrances. Dans l'âge où nous vivons, il semble également étrange que le Pape puisse être encore un objet de crainte pour le gouvernement ou d'attachement pour le peuple ; et cependant c'est là l'espèce d'obstacle qui semble seul s'opposer à une union complète et finale, au même degré que l'union de l'Écosse à l'Angleterre, qui est aussi parfaite que l'on puisse désirer. Est-ce bien réellement de religion qu'il est question? c'est ce dont il est permis de douter. La religion dominante est, en Angleterre, une source de pouvoir et d'influence pour le gouvernement seul, parce qu'il a d'autant plus à donner. Le roi y est le chef temporel de la religion, il ne se mêle en rien du spirituel. La hiérarchie anglicane s'étend à l'Irlande, elle y a un primat, des évêques et un clergé protestant, et tout cela vit aux dépens de l'Irlande, et y forme une milice ministérielle. Voilà probablement ce que le gouvernement craint de perdre, mais les avocats de l'émancipation ne proposent point de licencier cette milice ; au contraire, ils proposent de lui donner des auxiliaires, c'est-à-dire, d'enrégimenter le clergé catholique, de lui donner une

existence politique et légale, de le payer, et d'un ennemi s'en faire un ami. On m'assure que le bas clergé catholique d'Irlande est aussi ignorant, aussi grossier, presque aussi pauvre, plus fanatique et plus vicieux que ses ouailles : c'est précisément ce qui le rend dangereux. Faites-en de bons chanoines, gros, gras et paresseux, et ils ne seront plus à craindre. Il y a une autre objection que voici : le gouvernement anglais craint de donner à cette population catholique, mécontente et mal-intentionnée, une influence directe dans la législature nationale, et de l'emploi dans l'administration, la marine et l'armée. A cela, on répond que la marine et l'armée sont déjà pleines de matelots et de soldats catholiques irlandais, qui font leur devoir tout aussi bien que les anglicans. Est-ce des officiers que l'on aurait peur? mais les individus dont on ferait des officiers ne seraient plus des *mécontens;* ils ne le sont à présent que parce qu'ils ne sont pas employés. Quant à la législature (le Parlement anglais), les membres catholiques irlandais qui y seraient introduits en petit nombre, et surveillés, ne sauraient être dangereux : s'il y en avait cent, c'est une supposition extrême, il resterait encore cinq cent cinquante-huit membres protestans à leur opposer; d'ailleurs, l'opposition d'un papiste est aussi susceptible d'être apprivoisée que celle d'un protestant, et aussi accessible aux douceurs ministérielles. Enfin, c'est encore la querelle des *in and out* (de ceux qui sont hors de place contre

ceux qui sont en place), il ne faut que les laisser entrer pour en faire des amis. Il y aurait sans doute quelque difficulté à organiser la manière d'élire ces membres catholiques. Une élection populaire parmi le bas peuple catholique d'Irlande, serait sans doute une extravagance, les habitans de l'hôpital des fous m'y paraîtraient tout aussi propres. Il existe une autre difficulté, et celle-ci vient de la part des catholiques eux-mêmes; ils refusent, en cas d'émancipation, de donner au gouvernement anglais une voix négative dans la nomination de leurs évêques; et considérant le pouvoir sans borne que ces évêques ont toujours eu sur les opinions et la bourse des fidèles Irlandais de leur croyance, il semble tout-à-fait nécessaire et juste que le gouvernement ait quelque moyen de s'assurer de la loyauté des aspirans à la prélature. Le corps des évêques lui-même avait consenti à accorder ce droit de *veto*. Certains chefs démocratiques, *remontrant à leur curé*, les obligèrent à se rétracter; ils veulent bien, de quatre sermens qu'on leur demande, en prendre trois, mais ils rejettent le quatrième, par lequel, à ce qu'ils disent, ils renonceraient à la communion spirituelle avec Rome, ce qui serait renoncer à leur religion [1]. Si on leur demandait quarante sermens au lieu de quatre, ils en prendraient trente-neuf, mais

[1] Discours de M. Huskisson en Parlement, le premier juin 1810.

s'arrêteraient au quarantième. Une union cordiale ne s'accorderait pas avec leurs vues de séparation, qu'ils appellent *indépendance*. M. Pitt disait que l'insurrection de 1791 n'était pas catholique [1], et en effet elle était le contraire, c'est-à-dire, toute philosophique. L'état présent de la question, et surtout cette circonstance du *veto*, est exposée très-lumineusement dans le Journal critique d'Édimbourg de novembre 1810, et j'y renvoye mes lecteurs.

Il est fort remarquable que l'Irlande a plus que quadruplé sa population depuis 1678. L'on a vu qu'elle contenait, du temps de sir William Petty, 800,000 catholiques et 300,000 protestans; elle compte maintenant à peu près 4 millions de catholiques et un million de protestans, dont la moitié seulement anglicans, et le reste presbytériens. Ce dénombrement proportionnel des deux croyances fait voir la vérité du vieil adage, que le sang des martyrs est la meilleure semence de religion, et l'accroissement absolu de la population montre aussi que les nations ont la vie dure et sont difficiles à tuer, et qu'il y a dans le lait et les patates une énergie supérieure au feu destructeur de l'anarchie et des guerres civiles.

La capitale de l'Irlande, Dublin, est une des plus belles villes de l'Europe; elle contient trois cent mille habitans, et s'accroît très-rapidement: le commerce et les manufactures de cette capitale

---

[1] Voyez le Discours précité.

et de toute l'Irlande augmentent visiblement. Le climat semble être à l'Angleterre ce que l'Angleterre est au continent, encore plus tempéré, doux et humide; sa verdure surprend les Anglais même. La surface est variée de montagnes et de lacs d'une beauté singulière, comme tout l'Ouest de l'Angleterre. Elle contient environ 30,000 milles carrés, ou 19 millions d'acres de terre.

La maladie politique de l'Irlande me paraît être à présent plutôt morale que physique; elle consiste essentiellement dans le souvenir traditionnel de toutes les abominations commises et souffertes, qui produit une véritable aliénation mentale, et fait des Irlandais une sorte de nation de fous. Il faudrait éloigner tout ce qui sert à rappeler ce souvenir, et substituer petit à petit des idées nouvelles par un système d'éducation publique simple et à la portée de tous. L'armée à y envoyer devrait être commandée par M. Lancaster ou M. Bell, et composée de leurs disciples. On a bien établi en Irlande un collége catholique (Mainooth), mais l'éducation des rangs supérieurs n'est pas l'objet le plus urgent, c'est le peuple surtout et le bas clergé qu'il faut régénérer.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

A.

Aberconway (château d'), I, 298.
Aberystwith, I, 287.
Abury (monument des Druides à), I, 263.
Achray, lac, I, 443.
Acteurs (quelle sorte d'estime on accorde aux), I, 126.
Addisson (M.), II, 37.
Adelphi (bâtimens d'), II, 343.
Aiguilles (les), rochers, II, 306.
Alfred, monument élevé en l'honneur du roi, I, 270.
Alnwick (château d'), II, 72.
Ambassadeur persan, I, 101, 215.
Ambleside, I, 253.
Amérique (États-Unis d'). *Voyez* États-Unis.
Anglais (caractère des), II, 179.
Angoulême (duchesse d'), II, 298.
Arbres, I, 260, 361; II, 288.
Ardincaple, I, 403.
Argyll (duc d'), I, 404.
Arkwright (sir Richard), inventeur de machines à filer, I, 119.
Armée anglaise; ne présente aucun danger contre la liberté des Anglais, I, 162.
Armures conservées dans la Tour de Londres, II, 216.
Arts, I, 55.
Asaph (Saint-), I, 297.
Ashborn, II, 119.
Asile militaire, I, 173; pour les aveugles, II, 381.
Astlet (M.), II, 356.
Astley (cirque d'), I, 211.
Atholl (propriétés du duc d'), I, 430.
Atmosphère de Londres, I, 52.
Auberges, I, 3, 6, 14, 21, 326.
Avon, rivière, I, 23, 272.
Awe, lac, I, 413.

B.

Bacon (lord), I, 192.
Bal masqué, II, 211.
Bangor, I, 292.
Banks (sir Joseph), I, 43, 115.
Bannister, acteur, II, 48.

Banque (papier de), II, 220.
Banqueroutes de fermiers, II, 64.
Barbe-Bleue, opéra anglais joué à Covent-Garden, II, 173.
Barclay (messieurs) payent 9,200,000 fr. de droits; description de leurs brasseries, II, 193.
Barnet-East, II, 340.
Barouche, club, I, 174.
Bassenwhaite (lac de), I, 475.
Bath (ville de), I, 21.
Bayreuth (ossemens trouvés dans les cavernes de), II, 18.
Beaufort (duc de), I, 281.
Beaulieu (ruines d'un monastère qui appartenait aux moines de), II, 305.
Beddoes, docteur, I, 47.
Belker, pugiliste, I, 169.
Bell, docteur, II, 187.
Benlawers, montagne, I, 421.
Benledi, *id.*, I, 446.
Benlomond, *id.*, I, 405.
Benmore, *id.*, I, 421.
Benvenue, *id.*, I, 444.
Bentley (M.), II, 367.
Berwick (ville de), II, 70.
Bineau, montagne, II, 444.
Birmingham (ville de); ses manufactures de quincaillerie et de verres; salaire des ouvriers; écoles gratuites, II, 123.
Blackford-Hill, II, 41.
Blackfriars (pont de), II, 343.
Blenheim, résidence du duc de Marlborough; description du château, du parc, des jardins, etc., II, 140.
Boa constrictor, serpent énorme, II, 260.
Bodley (bibliothèque de), II, 148.
Bœufs de labour, II, 331.
Bohémiens, II, 140.
Boroughs, Rotten, I, 155.
Borrowsdale (vallée de), I, 475.
Boswell, auteur de la Vie du docteur Johnson, I, 515.
Botany-Bay, objections contre ce lieu d'exil, I, 195.
Bothwell (château de), I, 228.
Bowder-Stone (dessin du bloc de), I, 476.
Boxeurs (récit d'un combat de), II, 261.
Boxhill, II, 334.
Braham, chanteur, I, 513; II, 40.
Braidhill, II, 41.
Brasseries immenses à Londres, II, 193.
Breadalbane (biens du comte de), I, 415.
Brewster, docteur, II, 47.
Bridgewater (canal construit par le duc de), I, 349.
Bristol; climat, vue, I, 272.
Brown, docteur, I, 517.
Bruce (demeure du voyageur), I, 441.
Buccleuch (duc de), I, 357.
Burdett (sir Francis), I, 106; son emprisonnement à la Tour, 143; traits de son

caractère, 187; intente un procès à l'orateur de la chambre des Communes, 198.
Burke (caractère politique de), I, 78.
Burns (Robert), poète, I, 450.
Bury Saint-Edmonds, I, 245.
Buttler (lady Eleanor); anecdote, I, 321.
Buttermère, lac, I, 479.

C.

Cader Idris, montagne, I, 288.
Cairndow, I, 409.
Callender (camp romain à), I, 442.
Cambrigde (université de), I, 251.
Campbell (M.), poète, I, 450.
Canaux du duc de Bridgewater, I, 349; de Forth et Clyde, 401.
Canning (M.), I, 55, 77; II, 339.
Caractère des Anglais, II, 179.
Caricatures contre les Français, I, 30.
Carleton-House (fête magnifique à), II, 297.
Carlisle, ville, I, 355.
Carlisle (comte de), II, 99.
Cartwright (harmonica de M.), II, 63.
Castle-Acre (abbaye de), I, 243.
Castle-Malmood, II, 304.
Castleton en Derbyshire, II, 79.
Catalani (Mme), I, 122; II, 216.
Chanson anglaise (traduction d'une), II, 49, 175.
Charbon. *Voyez* Mines.
Charles XII (esquisse de la figure de), I, 253.
Chatam (lord), I, 93.
Chatellerault, I, 388.
Chatsworth, résidence du duc de Devonshire, II, 113.
Chelsea (asile militaire de), I, 173.
Chepstow, I, 275, 279.
Cheshire : travaux des salines; immense quantité de sel extrait chaque année, II, 369.
Chester, prison, I, 323; ville, 325.
Chevaux, I, 32, 292; de poste, 24; de labour, II, 331.
Chippenham, I, 33.
Chirk (chateau de), I, 322.
Chiswick, résidence du duc de Devonshire, II, 160.
Christ-Church (collége de), II, 151.
Cimetières, II, 358.
Clarence (assassinat du duc de), I, 217.
Clarke, docteur, auteur du Voyage en Russie, I, 253; II, 32.

Clarke, inventeur d'une poudre pour faire couper les rasoirs, II, 361.
Clarke (mistress), II, 360.
Clergé anglais, II, 183.
Clive, colonel; détrône le Nabab du Bengale, II, 272.
Clwydd (vallée de), I, 298.
Clyde, cascade, I, 376.
Cobbett, I, 110, 271, 282, 395; II, 357.
Collingwood (lord), I, 190.
Colquhoun (M.), I, 50.
Comédies anglaises, I, 128.
Comète : coïncidence remarquable entre la disparition d'une comète et la découverte de plusieurs planètes, II, 47.
Comfort, comfortable, I, 14.
Commerce, I, 330; II, 63, 346, 380.
Communes (chambre des), I, 73; quelques-uns de ses membres; scène tragi-comique; salle des séances, II, 319, 363.
Concerts singuliers donnés par des personnes de qualités, à Londres, II, 208.
Congrève (M.), I, 139.
Congreve's Rockets, I, 105.
Coniston (lac de), I, 470.
Constitution anglaise; remarques, I, 149, 160, 247.
Conversation criminelle, I, 48.
Cook, capitaine, II, 81.
Cooke (M.), I, 141, 516.
Copley (M.), I, 172.
Cornwall (aspect général du pays de), I, 7.
Cossé (M.), I, 172.
Coton : manufactures à Lanark, I, 379; à Glasgow, 388.
Cottage, I, 8.
Cour (habillement des dames de la), I, 217.
Cour d'équité, I, 505.
Covent-Garden (théâtre de), I, 141.
Coventry (M.), I, 518.
Cowbridge, I, 282.
Crib, pugiliste, I, 169.
Crieff, I, 440.
Crieurs à l'ancan, I, 121.
Criminels : leur nombre à diverses époques, I, 173.
Crummock, lac, I, 478.

D.

Dalmally, I, 412.
Danton, anecdote, I, 481.
Davy (M.) : ses séances, I, 46; détails de sa manière d'enseigner, II, 206.
Débats au Parlement, I, 77, 89.
Delolme : son opinion sur la stabilité de la constitution anglaise, I, 120.
Denbigh, I, 298.
Dépréciation des espèces, I, 228; II, 220, 336.
Derwenvater, I, 474, 481.

Desappointement, I, 444.
Dette nationale, tableau, I, 220.
Diderot, I, 139.
Dîner anglais, I, 60; de club, II, 330.
Dolgelly, I, 288.
Dol-y-Mullen, I, 290.
Douane, I, 2, 22.
Dove-Dale (rocher curieux à), II, 122.
Droits de visite que s'arrogent les Anglais sur les vaisseaux américains, II, 395.
Druides (monumens des), I, 283; II, 156.
Duddingston, I, 454.
Duels, II, 252.
Dumbarton (fort de); bains de mer, I, 402.
Dumbreck (hôtel de), à Edimbourgh, I, 496.
Dunbar (côtes et rochers près de), II, 65.
Dunglas (maison de sir James), I, 70.
Dunkeld, I, 424.

E.

Earn, lac, I, 441.
Écosse, I, 356; haute, 412 *et suiv.*; paysage, population, habitans, habillemens; pouvoir de leurs anciens chefs; exemples de leur attachement et de leur fidélité, I, 515.
Edgecumbe (description de mont), I, 9.
Edimbourg: vue de la ville, population, mœurs, fertilité du pays, château, Holyroodhouse, environs de la ville, pauvres, femmes de pêcheurs, I, 360 *et suiv.*; amusemens, partis politiques, routs, sociétés, climat, théâtre, jour de l'an, université, I, 506 *et suiv.* Questions récemment agitées parmi les savans; anniversaire de la fête de M. Fox; théâtre; saleté de la ville vieille; prisonniers de guerre; funérailles; mariages scandaleux; exposition de tableaux; détresse commerciale, II, 1 *et suiv.*
Édimbourg Review: journal critique; son objet, ses principes politiques; se laisse quelquefois influencer par des partialités d'opinion; ses principaux rédacteurs, II, 26 *et suiv.*
Éducation des pauvres, II, 188; observations sur le système suivi à Oxford, II, 153.
Électeurs de Westminster, élection, I, 113, 247.
Elgin (marbres antiques apportés de la Grèce par lord), II, 204.
Elliots (MM.), II, 44.
Elliston, acteur, II, 259, 338.

Emprunts, II, 245.
Équité (remarques sur la Cour d'), I, 505.
Erskine (lord), I, 199; II, 353.
Esk, rivière, I, 356, 457.
Espagnols (contradiction apparente dans le parti de l'opposition, à l'égard de la cause des), II, 174.
Espèces (dépréciation des), I, 229; II, 220.
États-Unis d'Amérique : commerce, I, 330; divisés en deux partis, français et anglais; principaux griefs contre l'Angleterre, moyen d'y remédier, II, 340 *et suiv.* Littérature américaine, mœurs, politique, 350 *et suiv.*
Etna (mont), II, 9.
Étrangers (police relative aux), I, 256.
Etruria (manufacture de faïence à), II, 367.
Exeter (ville et cathédrale d'), I, 16.

F.

Falkirk, I, 453.
Falmouth : vue du port et de la ville, I, 2.
Fanal sur les Aiguilles, dans l'île de Wright, II, 310.
Faucille (description d'une), I, 458.
Fermes, I, 18; II, 71, 375.
Fermiers (banqueroutes de), II, 64.
Festiniog (vallée de), I, 290.
Fête du roi, I, 217.
Fiacres, I, 27.
Fièvre scarlatine, I, 492.
Finances d'Angleterre (remarques sur les), I, 219.
Finchley-Common, II, 341.
Fine (lac), I, 409.
Fingal (tombeau de), I, 421.
Flessingue (panorama de), I, 165.
Flint-glass (manufactures de), II, 126.
Flushing, I, 1.
Folie, fous, très-communs en Angleterre, II, 91.
Fonderies de fer et de cuivre, I, 284.
Forth, rivière, I, 450.
Fountain (ruines de l'abbaye de), II, 86.
Fox (M.), son caractère politique, I, 78; anniversaire de sa fête, II, 41.
Français, accusés de malpropreté par les Anglais, I, 68.
François Ier (cotte de maille de), I, 201.
Frankfield, I, 457.
Franklin (harmonica de), II, 63.
Funérailles, II, 57.
Fuseli (M.), peintre, I, 172.

G.

Galles (aspect général du pays de), ses habitans, I, 282, 317.
Gare, bras de mer, I, 403.
Garrick (M.), I, 135; II, 123.
Garrick (Mme), II, 349.
Gaz hydrogène, employé à l'éclairage des manufactures, II, 127.
Gazon anglais, I, 207.
Géant, haut de 7 pieds 9 pouces, I, 255.
Gentilshommes cochers, I, 174.
Gentilhommières (gentlemen's house), I, 271.
Gentleman, I, 34.
Gentoos (anecdote traditionnelle des), II, 276.
Gilpin (M.), I, 384, 411, 453; II, 268.
Giraffe, II, 260.
Glamorgan, I, 282.
Glascow (ville de), ses manufactures, I, 388.
Glenbucket (assassinat du laird), I, 435.
Glencroe (passage de), I, 409.
Glenkinglas, I, 409.
Globe (dimensions du), II, 11.
Gong chinois, I, 487.
Good-Rich (château de), I, 281.
Gouvernement anglais, II, 255, 384.
Grassemere (lac de), I, 470.
Grattan (M.), I, 76.
Gravures: perfection de cet art en Angleterre, I, 57.
Green (M.), ses dessins et gravures, I, 493.
Greenock (port de), I, 400.
Greenwich (hôpital de), I, 208.
Gregory (leçons du docteur), I, 517.
Grenouilles (fausse idée qu'ont les Anglais sur le nombre des personnes qui, en France, mangent des), I, 131.
Gresham (sir Thomas), II, 290.
Gretna-Green, village d'Écosse où se célèbrent les mariages furtifs, I, 494.
Guildhall, hôtel-de-ville de Londres, description, II, 217.
Guillaume III: similitude remarquable entre les plaintes qu'on faisait sous son règne au sujet de la dette nationale, et les plaintes du temps présent, en Angleterre, I, 220.
Guillaume-le-Roux (monument érigé en mémoire de la mort accidentelle de), II, 304.
Guinée, sa valeur, I, 21.
Gulley, pugiliste, I, 169.
Gunners Pool, II, 85.
Gunter, entrepreneur de fêtes, II, 335.

H.

Habits de cour des femmes, I, 218.
Hackney (ascension aérostatique à), II, 341.
Haco, roi de Norwège, I, 406.
Hagley (parc et ruines d'), II, 132.
Hall (expériences chimiques de sir James), II, 13.
Hamilton (sir William), I, 117.
Hamilton (palais d'), I, 383.
Hamlet (analyse de la tragédie d'), II, 165.
Hampton-Court (palais de), I, 165.
Hændel (M.), sa musique, I, 191.
Hareng (pêche du), I, 411.
Harmonica, II, 63.
Hatfield-House, II, 287.
Haymarket (théâtre de), II, 259, 338.
Helm-Crag, I, 487.
Helvellyn, montagne, I, 487.
Henley, II, 155.
Henri VIII, remarques sur cette tragédie, I, 176.
Hertford, II, 267; son collége, fondé par la compagnie des Indes, II, 269.
Highlanders, Écossais des montagnes, I, 414.
Hoare (château de sir Richard), I, 267.
Holland (docteur), II, 22, 375.
Holloway (M.), I, 165.
Hopetoun-House, I, 454.
Hôpital (scène d'), à Londres, I, 102; de Greenwich, I, 208.
Hospitalité anglaise, I, 20, 36; des montagnards écossais, I, 435.
Howard, le philanthropiste, I, 323.
Howard (château d'), II, 98.
Humanité anglaise, II, 97; envers les animaux, II, 332.
Hume (David), I, 86, 193, 396; II, 253.
Humour, I, 83.
Hutton, théorie de la terre de ce docteur, et en quoi elle diffère de celle de Werner, II, 1.
Hyde-Park, I, 32, 339.
Hydraulique (description d'une machine), II, 120.
Hydrogène. *Voyez* Gaz.

I.

Immortalité (réflexions sur l'), I, 397.
Inde (empire des Anglais dans l'); origine et progrès de leur pouvoir à l'Est; établissemens du

conseil des surintendans; forces militaires; examen des avantages commerciaux que retire l'Angleterre. La perte des Indes serait d'une moins grande importance qu'on ne le croit généralement; état des habitans, II, 269 *et suiv.*
Indiens à Londres, excitent la curiosité du peuple, II, 364.
Ilam, ancienne résidence de Congrève, II, 120.
Influenza, I, 36.
Institut royal, I, 45.
Inverary, résidence du duc d'Argyll, I, 410.
Irlande : précis de l'histoire politique de ce pays; sa population, l'esprit de ses habitans, leurs rébellions à diverses époques; émancipation des catholiques; état présent de l'agriculture, II, 398.
Islande : ses grandes éruptions volcaniques, I, 9.
Ivy-Bridge, I, 14.

J.

Jackson, général; son argument contre l'abolition de l'esclavage dans les États-Unis, I, 338.
Jackson, pugiliste, I, 170.
Jambes de bois, I, 167.
James (palais de Saint), I, 35.
Jeffrey (M.), I, 501.
Johnson, docteur, I, 314, 515.
Jones Gale, directeur du Forum britannique, est dénoncé au Parlement, et défendu par sir Francis Burdett, I, 143.
Juges, haute-cour de justice, I, 497.
Jury, I, 97.

K.

Kaimes (lord), I, 139.
Katrine, lac, I, 443.
Kemble, acteur tragique, I, 140, 165.
Kendal, I, 348.
Kensington (jardins de), I, 33.
Kent (école pour les enfans de soldats, instituée par le duc de), II, 182.
Keswick (lac de), I, 474; Muséum, I, 487.
Kew (nouveau palais gothique de), I, 207.
Killin, I, 417.
Knox (John), I, 369.

L.

Lanark, moulin, manufactures de fil de coton, I, 379.
Lancaster (M.), son plan d'éducation déplaît au clergé de l'église dominante, II, 75; description de son école; circonstances auxquelles il doit une partie de ses succès. Écoles établies en opposition à la sienne, sur le plan du docteur Bell, II, 180 *et suiv.*
Lancaster (ville et prison de), I, 350.
Landaff (évêque de), I, 468.
Langdale (vallée de), I, 467.
Langue anglaise (remarques sur la), I, 314.
Lansdown (lord), II, 302.
Lavoisier (madame); anecdote, II, 34.
Lawrence (M.), I, 54.
Leasowes, ancienne demeure de M. Shenstone, II, 131.
Leatheswater, I, 487.
Leeds, ville; ses manufactures, son hôpital, II, 101.
Leith-Hill (vue de) I, 197.
Leith (port de), I, 366.
Léonards (ruines à saint), II, 305.
Leslie (M.); sa dispute avec le clergé d'Edimbourgh, au sujet des causes premières, I, 517, 520.
Liberté de la presse; libelle, I, 84; II, 248.
Lichfield (ville et cathédrale de), II, 122, 365.
Lisbonne (tremblement de terre de), II, 9.
Liston (M.), I, 510.
Littérature anglaise, I, 235.
Liverpool museum, à Londres, II, 260.
Liverpool (ville de), I, 326; son commerce, I, 329; asile pour les aveugles, II, 381.
Livre sterling; sa valeur, I, 21.
Llangollen (vallée de), I, 319.
Loch-Earnhead, I, 441.
Locke (M.), II, 335.
Loi criminelle, I, 192.
Lomond, lac, I, 404.
Londres : vue générale, I, 25; Saint-Paul, champs de Lincoln's Inn, 27; plan général de la ville, boutiques, 30; habitans, promenades publiques, 32; la rivière Serpentine, 33; tableau d'une journée à l'extrémité ouest de la ville, 37; description d'une *rout*, 39; la cité, maisons, opéra, théâtres, exposition de tableaux à Somerset-House, hôpitaux, etc. 40 *et suiv.*; abbaye de Westminster, théâtre de Covent-Garden, brasseries, concerts, etc., etc. II, 163 *et suiv.*

Lolme (de), I, 120.
Long, lac, I, 407.
Loughrigg (vue de), I, 491.
Lowdore (cascade de), I, 475.
Lubnaig, lac, I, 441.
Luss, I, 404.
Luxe des Anglais (avarice du), II, 210.
Lyon (souvenirs de la vue de), I, 204.

M.

Macbeth (remarques sur la tragédie de), I, 179.
Mackensie (sir Georges), II, 22.
Macnab (famille des), I, 420.
Maghee (le colonel), II.
Mahrattes, II, 280.
Maisons de campagne, I, 24; — de Londres, I, 69.
Maitland (lord), II, 43.
Maladie du pays; celle des Anglais, I, 4.
Malte (panorama de), II, 260.
Malthus, auteur de l'essai sur la population, I, 308, 386.
Mann, inventeur d'une jambe de bois, I, 167.
Manners (le général), II, 157.
Marbres antiques apportés de Grèce, II, 204.
Mariages singuliers, I, 483, 494; échange de femmes, II, 58.
Marlborough (duc de), II, 140.
Mary de Buttermere; anecdote, I, 479.
Mascarade, II, 211.
Maskeline (docteur), astronome royal, I, 210.
Mathews, acteur, I, 175; II, 176.
Matlock (sources d'eau minérale à), II, 115.
Meadowbank (lord), I, 497; II, 47.
Melrose (abbaye de), I, 459.
Melville (résidence de lord), I, 441.
Membres du parlement, I, 158.
Mendians, I, 281.
Mérinos, originaires du comté de Gloucester, I, 483.
Méthodistes, II, 184.
Michel-Ange; critique de son tableau de la résurrection de Lazare, I, 212.
Milford-Haven, I, 286.
Millar, professeur, I, 389.
Minéralogie, II, 23.
Mine de plomb, I, 477.
Mine de Speedwell, II, 108.
Mines de charbon, II, 76, 83; quantité importée à Londres, II, 80, 105, 374.
Mirabeau (anecdote sur), I, 510.
Mœurs, II, 58, 207, 263, 321, 349.

Mole, rivière, II, 334.
Moness (chute d'eau de), I, 428.
Monmouth (vallée de), I, 278.
Montague (duc de), I, 116.
Moore, docteur, II, 50; anecdote.
Moulins, I, 71, 380, 392.
Moutons (tonte des), II, 294.
Munden, acteur, II, 165, 338.
Muséum britannique, I, 114; — hunterian, 394.
Musique, I, 17; d'Hændel, I, 194, 214; II, 38.

N.

Naldi, acteur, II, 266.
Nasmyth (M.), II, 63, 200.
Needles, rochers. *Voyez* Aiguilles.
Nelson (lord); son excessive vanité, I, 190; obélisque élevé en son honneur à Glascow, 400.
Neptunistes, disciples de Werner, II, 4.
Ness; eaux de ce lac très-agitées pendant le tremblement de Lisbonne, II, 9.
Netley (ruines de l'abbaye de), II, 322.
Newby-Hall, II, 87.
Newcastle (ville de), comment on y célébra le jubilé de Georges III; ses mines de charbon, II, 74.
Newcastle-under-line, II, 367.
New-College à Oxford-Chapelle, II, 151.
Newforest, II, 268.
Newgate (prison de), II, 354.
Newmarket, I, 241.
Newport, II, 314.
Newton (sir Isaac), I, 44.
Niagara (description de la cataracte de), I, 293.
Nollekins (M.), sculpteur, I, 54.
Norbury, parc, II, 335.
Norfolk (agriculture du pays de), 241, 244.

O.

Observatoire du roi dans le parc de Richmond, I, 202.
Observatoire de Greenwich, I, 210.
Océan (vagues de l'), II, 391.
Opéra, I, 122; II, 176, 209.
Opposition (de l'), en Angleterre, I, 50.
Orange (prince d'), I, 165.
Oratorio (grand) à saint Paul, I, 191.

Ormskirk, I, 347.
Osterley (maison de campagne du banquier), anecdote, II, 290.
Ousely (sir Gore), I, 215.
Owen (M.), I, 54.
Oxbourg, I, 241.
Oxford (lord), I, 116.
Oxford, ville : son université, ses bibliothèques, théâtre, chapelle de New-College, Christ-Church ; remarques sur le système d'éducation qu'on y suit, II, 146.

P.

Paget (le capitaine), II, 342.
Paley (docteur); ses principes sur l'obéissance passive, I, 111.
Panorama, de Flessingue, I, 165; de Malte, II, 260.
Park-Place, demeure du maréchal Conway, II, 155.
Parker (flotte de l'amiral), I, 365.
Parleurs (caractère distinctif des), II, 177.
Parthénon ; débris de ce monument transportés en Angleterre par lord Elgin, II, 204.
Partis politiques, I, 52, 94, 482; II, 46, 174.
Passeports, I, 5, 256.
Patterdale, I, 461.
Paul (église de saint), I, 26, 189; II, 343.
Pauvres (loix des), I, 299, 310, 374; (taxe des), II, 82, 166; (éducation des), II, 188.
Paysages, I, 7, 268, 276, 289.
Peak (description de la caverne de), II, 106.
Peasbridge, II, 70.
Peinture (école anglaise de), I, 53.
Pendennis (château de), I, 1.
Penrith (ville de), I, 355.
Perceval (M.), I, 101; II, 247.
Petty (sir William); ses conjectures relatives à la population de Londres, I, 259.
Petworth (château, serres, jardins, etc., de), II, 325.
Phillips (M.), I, 54.
Piercefield, I, 276.
Pilori (application malentendue de la peine du), I, 489.
Pinckney (M.), I, 219.
Piozzi (Mme), I, 312.
Pitt (M.), I, 78, 100; II, 256.
Playfair (M.), I, 517, auteur de l'exposé de la théorie de la terre du docteur Hutton, II, 1.
Plum-pudding (composition d'un), I, 62.
Plutonistes, disciples du docteur Hutton, II, 4.

Plymouth, I, 9.
Poésie; remarques sur la poésie française, I, 447.
Police relative aux étrangers, I, 256.
Politique, I, 66.
Pompes à feu, I, 389.
Pond (M.), I, 47.
Ponsonby (miss), I, 320.
Ponts de fer, II, 85; de Londres, II, 343.
Population de l'Angleterre, I, 258, 306; des montagnes de l'Ecosse, I, 436.
Porcelaine (cabinet de), I, 244.
Porter (M. Walsh), I, 121.
Portraits (goût des Anglais pour les), II, 197.
Portsmouth, arsenal, II, 324.
Postes, I, 7, 24, 292.
Prérogatives du roi, I, 98.
Presse (réflexions sur la liberté de la), I, 84; II, 248.
Prestonpans (bataille de), II, 65.
Prétendant (anecdote sur le), I, 434.
Price (fonds d'amortissement du docteur), I, 222.
Printemps d'Angleterre, I, 196.
Prisonniers de guerre (dépenses pour l'entretien des), II, 53.
Procès singulier, II, 364.
Pugilat, I, 168; II, 261.

Q.

Quakers, I, 338; II, 89.

R.

Radcliffe (bibliothèque de), II, 149.
Ragland (ruines du château de), I, 278.
Raphaël (tableaux de), I, 118; (cartons de), I, 165.
Rapporteurs des débats du parlement; leur emploi; discussion relative à leur exclusion de la chambre des communes, I, 81, 88, 92.
Reaburn (M.), peintre, II, 62.
Réforme parlementaire (partisans de la), I, 144, 398.
Régent (fête du prince), II, 297.
Rentes des terres, I, 312, 443.
Review. *Voy.* Edimbourg.
Reynolds (sir Joshua), fondateur de l'école anglaise de peinture, I, 54.
Richardson (maison de M.), à Hammersmith, II, 363.
Richesse de l'Angleterre, II, 284.
Richmond-Hill, I, 25, 202, 206.

Ride (ville de), II, 313.
Rippon, II, 86.
Rizzio (assassinat de David), I, 370.
Robison (docteur), II, 35.
Roi (prérogatives du), I, 98.
Romilly sir Samuel (changement aux lois criminelles proposées par), I, 193.
Roscius, enfant extraordinaire, I, 173.
Roscoe (tableaux et dessins de M.), I, 326.
Rose (pamphlet de M.), en faveur du système de finances de M. Pitt, II, 256.
Roseberry (lord), I, 454.
Roseneath (château de), I, 404.
Roslin (château et chapelle de), I, 456.
Ross, I, 278.
Rotten-boroughs, I, 155.
Rousseau, son opinion sur la liberté anglaise, I, 150.
Rout (description d'une), I, 39.
Routes, I, 15, 494, 285, 508.
Rumbling (pont de), I, 430.
Rumford (le comte de); ses inventions, I, 45.
Rydall (parc et château de), I, 491.

S.

Sadler (ascension en ballon de M.), I, 342.
Salisbury (plaine et ville de), I, 261; (château du marquis de), II, 287.
Sandownbay, II, 315.
Scorbutiques (affections, communes en Angleterre), II, 94.
Scott (M. Walter, poète), I, 511, 443.
Sectes religieuses, II, 184.
Sel fossile (mines de), II, 369.
Selkirk (lord); ses observations sur l'Ecosse, I, 438.
Serpentine, rivière, I, 33.
Seward (miss), II, 123.
Shakespeare : analyse de quelques-unes de ses tragédies, I, 177.
Shankley-Chine, II, 315.
Shee (M.), I, 55.
Sheffield (ville de), II, 105.
Sheridan (M.), I, 81, 83, 88.
Siddons (mistress), I, 140, 182.
Sinclair (sir John), I, 362, 429.
Sion-House, I, 206.
Skiddaw (montagne), I, 478.
Sloane (sir Hans), I, 116.
Smith (docteur James E.), I, 47.
Smith (docteur Adam), I, 362.
Smith (miss E.), I, 471.
Smith (sir Sidney), I, 488.
Snowdon, montagne, I, 296.
Société; remarques sur l'état de la société en Angleterre, I, 248.
Société littéraire, I, 250.

Société royale à Londres, I, 43; — d'Edimbourg, II, 47.
Somerset-House (exposition annuelle de tableaux à), I, 171; II, 197.
Sorciers, I, 490.
Southampton (baie de), I, 322; (ville et château de), II, 302.
Spectacles de Londres, I, 124.
Spectateur, journal. *Voyez* Édimbourg Review.
Speedwell (mine de), II, 109.
Stafford (tableaux du marquis de), I, 239; II, 201, 367.
Stanhope (lord), propose d'introduire un jury civil en Écosse, I, 504.
Steephill, II, 312.
Stephens (M.), I, 93.
Steward (M. Dugald), I, 517; caractère de ses écrits, 523.
Stirling (château de), I, 453.
Stone-Henge, I, 261; II, 155.
Stony-Middleton, II, 112.
Stourhead, maison de sir Richard Roare, I, 267.
Strawberry-Hill, maison de campagne d'Horace Walpole, I, 201.
Studly (parc de), II, 86.
Surry (vue aux environs de), I, 196.
Swansey (fonderies de fer et de cuivre près de), I, 284.

T.

Table (usages de la), I, 64.
Tableaux, I, 53, 58, 117, 121, 172, 210, 212, 236, 383; exposition, II, 62, 99, 137, 145, 152, 158, 160, 197, 288, 291, 319, 326.
Tan-y-Bouhl (chaussée de), I, 290.
Taunton, I, 16.
Tay, lac, I, 420.
Tay, rivière, I, 420.
Taymouth (hermitage et cataracte à), I, 421.
Temple-Bar, cimetière dans lequel on enterrait autrefois les têtes des criminels d'État exécutés dans la Tour de Londres, II, 216.
Tenby (ville et rochers de), I, 286.
Terres (rentes des), I, 312, 464.
Théâtre anglais, I, 124; analyse de quelques pièces du, I, 128; chanson favorite au, II, 49, 175; de Hay-Market, II, 259, 338.
Thompson, docteur, I, 517.
Thrale, brasseur, II, 194.
Tintern (abbaye de), I, 281.
Tippoo-Saïb (histoire curieuse de quelques officiers anglais faits prisonniers par), I, 518.

Tour de Londres, I, 215.
Touristes (voyageurs anglais), I, 488.
Townly (Mr A.), I, 117.
Tragédies : comparaison des tragédies françaises et anglaises, I, 186.
Trosachs, montagnes, I, 445.

U.

Ulswater, I, 461.
Undercliff, côte perpendiculaire de l'île de Wight, II, 311.
Unitériens, II, 90.
Université d'Édimbourg, I, 517.
Usages de la table, I, 63, 67.
Usk (vallée d'), I, 278.

V.

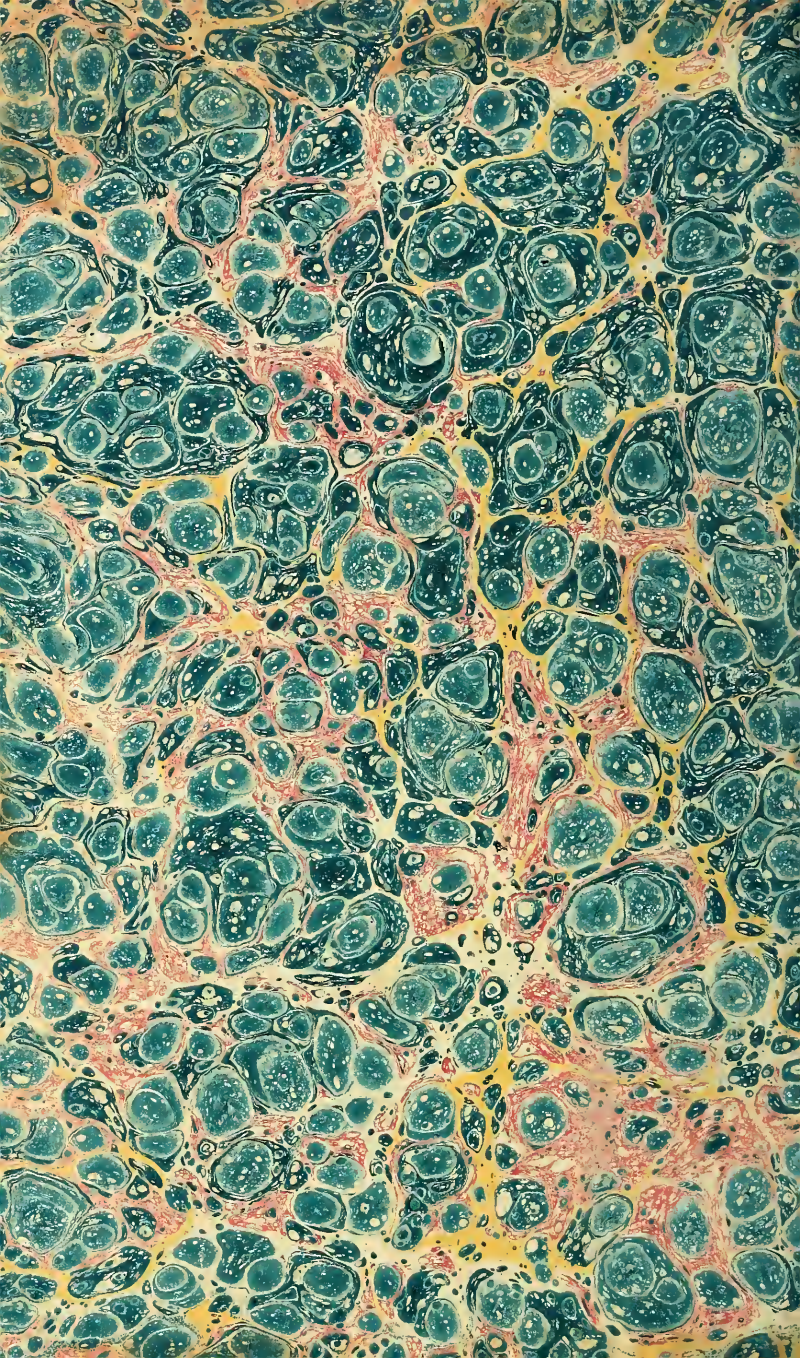
Vaccine, II, 335.
Vagues de la mer (fausse idée qu'on se fait sur la hauteur des), II, 391.
Vaisseaux de fer, II, 125.
Valle Crucis (abbaye de), I, 319.
Vapeur (machines à), I, 380.
Venachoir (lac), I, 443.
Verreries, II, 226.
Vestris, I, 209.
Vésuve (mont), II, 9.
Vickarshill (presbytère de M. Gilpin), II, 305.
Villeterque, sa définition de l'immortalité, I, 397.
Vins, I, 63.
Voitures publiques, I, 23, 28, 175, 459.
Volcans, II, 9.
Voltaire, I, 65, 126.

W.

Waithman (M.), II, 196.
Walcheren (débats sur l'expédition de), I, 89.
Walpole (Horace), I, 139, 200.
Walpole (sir Robert), I, 66.
Warwick (château de), II, 135.
Warwick (le comte de), II, 138.
Washington (le général), II, 352.
Wedgewood (fabrique de faïence de), II, 367.
Wentworth (château de), II, 105.
Werner, sa théorie de la terre, II, 4.
West (M.), II, 148, 164.
Westminster (abbaye de), I, 35; II, 163, 212; assemblée des électeurs de, I, 113.
Weston, I, 197.

Whigs et Tories, leur caractère distinctif, I, 111.
Whiggisme, I, 507; II, 45.
Whitbread (M.), I, 77; II, 222.
Wight (description de l'île de), II, 306.
Wilberforce (M.), II, 219.
Wilkie (M.), I, 59.
Williams, peintre, II, 62.
Wilton (château de lord Pembroke, à), I, 265.
Wimbledon commun (revue de troupes à), II, 293.
Winchester, II, 300.
Windermere, I, 354; richesse de ce pays, I, 464; (lac de), 468, 491.
Windham (M.), I, 78, 88, 216, 396.
Windsor (château de), II, 157.
Woodfall (M.), I, 82.
Woodstock, II, 139.
Wren (sir C.), I, 189.
Wyatt (M.), I, 207.
Wye, rivière, I, 276, 279.

Y.

Yarmouth, II, 306.
York, ville, et Minster; assises; hospices des fous, II, 88, 96.
York (duc de), I, 87.
Yorke (M.), I, 143.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.